Н 63
435

УНИВ. БИБЛИОТ
Р. И. Бр. 12677

ŒUVRES DIVERSES

DE

G. TRIDON

ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE

ANCIEN MEMBRE DE LA COMMUNE DE PARIS

J. A.



PARIS
JEAN ALLEMANE, ÉDITEUR
51, Rue Saint-Sauveur, 51
—
1891

ŒUVRES DIVERSES

DE

G. TRIDON

ŒUVRES DIVERSES

DE

G. TRIDON

ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE

ANCIEN MEMBRE DE LA COMMUNE DE PARIS

LES HÉBERTISTES
LA FORCE — LA GIRONDE EN 1869 ET EN 1793
LA FRANCE MALHEUREUSE
LETTRE AUX ÉLECTEURS DE LA COTE-D'OR
Inédit :
JULES SIMON — GARNIER-PAGÈS

PARIS
IMPRIMERIE JEAN ALLEMANE
51, rue Saint-Sauveur, 51

—

1891



PRÉFACE

Dans ces pages à la fois railleuses et émues, éclatantes de rires, indignées et trempées de larmes de tendresse, Tridon nous apparaît au-dessus de la jeunesse de l'Empire, personnifiant en lui la conscience de la France et de l'humanité. Combien y en eut-il, à cette époque néfaste, de ces jeunes hommes, se dégorgeant des fanges du régime impérial, pour s'élever vers un ciel pur et rayonnant? Combien ont eu assez de droiture, assez de fierté dans l'âme, assez de lumière dans l'intelligence et de fermeté dans le regard pour connaître les caractères, discerner les vrais des faux amis du peuple ; et combien ont eu l'audace de marquer les imposteurs du stigmate de l'infamie ?



Tridon est, certes, un des rares prophètes qui ont entrevu les horizons prochains et montré du doigt la terre promise.

A peine comptait-il vingt années, que déjà dans les journaux du quartier Latin, il se révelait comme un écrivain de grande race. En lisant ses œuvres de jeunesse, on sent devant soi un esprit nourri de la moëlle des forts. Les maîtres se nomment Régnier, d'Aubigné, Montaigne, Diderot, Michelet, Proudhon — le Proudhon de 48 — le puissant auteur de la *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise.* De cette glorieuse lignée descend l'auteur du *Molochisme juif.*

Et qu'on ne voie point ici l'engouement de l'éditeur; lorsqu'un citoyen sait et veut tout voir, lorsqu'il juge le passé et le présent à la seule lumière des principes éternels de la Justice; enfin, lorsqu'il ose tout penser et tout dire, il plane bien vite au-dessus de la masse des rhéteurs et atteint les sommets de l'Idée, partant de l'Eloquence. L'œuvre de Tridon est tissue de rayons et de flammes. Par sa clairvoyance, par sa sincérité, il est le La Boétie du dix-neuvième siècle. *La Force* peut soutenir le parallèle avec le *Contre un.*

En 1864, il a vingt-trois ans. Il publie les *Hébertistes*, avec ce sous-titre: *Plainte contre*

une calomnie de l'Histoire. Une plainte? bien plus! la réhabilitation éclatante de ceux qu'il a nommés : LES GRANDS DAMNÉS DE L'HISTOIRE.

En montant à l'échafaud, Clootz s'était écrié : *J'en appelle à la postérité!* Et depuis un siècle, la postérité ne répondait à cette prière suprême, que par les outrages et par la calomnie lorsqu'enfin une voix domina le *Væ victis* de l'histoire officielle :

« Salut, Hébert et Pache, purs et nobles citoyens; Chaumette, que le peuple aimait à l'égal d'un père; Momoro, plume ardente, esprit généreux; Ronsin, général intrépide; et toi, douce et mélancolique figure, par qui le panthéisme allemand donna la main au naturalisme français, Clootz Anacharsis. »

Tridon présente un plaidoyer solidement documenté. Il nous mène à l'Hôtel de Ville de Paris, dans la salle Saint-Jean, où siègent les représentants de la Commune, sous la souquenille du manœuvre, chaussés de sabots, coiffés du bonnet de paysan, pour se tenir en communion plus étroite avec la masse des travailleurs. Il place sous nos yeux les procès-verbaux des séances, feuillette avec nous le *Père Duchesne* qui les commente, les explique aux illettrés; et à cette lecture nous demeurons frappés de la sollicitude vaillante qui enveloppait



les faibles et se grandissait jusqu'aux intérêts les plus élevés de la Cité, de la Patrie et de la Civilisation.

Cette brochure contient, avec les états de service de la première Commune, les lettres de noblesse, les glorieux parchemins de celle de 1871.

Non seulement Tridon peint les Hébertistes, mais il définit l'*hébertisme*, une doctrine, un système sorti des entrailles mêmes de l'humanité, pour soutenir et défendre les misérables.

C'est l'hébertisme qui chérit la Raison au point de lui élever des autels ; c'est l'hébertisme qui se montra décidé à pousser la Révolution jusqu'au bout, alors que tous s'avouaient las, déjà satisfaits, et imploraient le repos.

La violence de l'hébertisme est faite de pitié pour les opprimés. La férocité des royalistes, partout où ils reprirent le dessus, suffirait à la justifier. Mais l'hébertisme n'a pas besoin d'apologie. Miséricorde ! Pitié ! Ce cri, il l'a entendu ; il l'a répété, mais surtout il lui a donné sa formule moderne, la vraie, la seule possible : JUSTICE !

A cette invocation, et pour la première fois, les peuples « virent la lumière ! »

Oui, la Révolution a apparu sur le Sinaï. C'est enveloppé d'éclairs fulgurants et au

bruit du tonnerre que Tridon entonne l'hymne à « la Force »!

Insensés, traîtres, maudits, ces amis du peuple qui se laissent prendre aux paroles de paix de l'Eglise, et qui ne voient pas que cette menteuse n'a jamais triomphé que par le fer et par le feu. Elle a écrasé les Albigeois, les Hussites; et c'est l'Inquisition qui a catholicisé l'Espagne et les provinces belges.

« O Force, reine des barricades..... c'est toi dont la bouche convulsée appelle les quatorze armées de la République... Ton poing irrésistible écrase les Bastilles et les Eglises, et tu sais le chemin des Tuileries. Viens! nous ne serons plus ingrats! car nous avons trop souffert de nos mépris, et tu es assez vengée. Viens guérir les blessures que tu as faites, délivrer ceux que tu as asservis. »

Et maintenant que la démocratie est revenue à une conception plus saine de la Force, de l'alliance nécessaire de la Force et du Droit, sus aux traîtres et aux incapables, à tous ceux qui compromettent le Droit en énervant la Révolution.

Quel est ce mot de *libéral*
Que les gens d'un certain calibre
Placent toujours, tant bien que mal?
C'est le diminutif de *libre*. — (LEBRUN).

Telle est l'épigraphe de GIRONDE ET GIRONDINS : *la Gironde en 1869 et en 1793*. —

Si Tridon vivait encore, il trouverait à fustiger les Girondins de 1891.

Tridon poursuit le développement de la doctrine hébertiste. Pour modérer, arrêter le mouvement révolutionnaire, la Gironde fait appel aux provinces, au particularisme, à l'émiettement de la Patrie. L'hébertisme signifie Révolution complète par la centralisation, par l'effort héroïque de Paris.

« Nous croyons en Paris, cœur et cerveau de la France. De lui part le coup de tonnerre qui fait craquer les empires et tressaillir les nations. Paris vaincu, la liberté râle. Paris triomphant, le juste et l'opprimé relèvent la tête. Son histoire est celle même de la raison humaine : elle meurt en Germinal, décapitée avec les hébertistes par les amis de Dieu ; elle meurt en juin, saignée à blanc par les amis de l'ordre. Elle revivra un jour avec la grande Commune. »

Lorsque Tridon écrivait ces lignes, en 1869, il avait la vision de plus en plus prochaine de la deuxième Commune qui, avant deux années écoulées, allait siéger à l'Hôtel de Ville. C'est ainsi que le sens historique donnait à ce jeune homme le don de prophétie.

Quatre ans auparavant, en 1865, Tridon avait préludé à son étude sur la Gironde, en publiant, dans le journal *Candide*, un ar-

ticle sur la mort de Marat, assassiné par la vierge girondine.

Nous plaçons ici cette page d'histoire :

CHARLOTTE CORDAY

L'Ami du peuple est dans un bain... Sur ses traits foudroyés la vie a inscrit ses angoisses, la Révolution son espoir et ses colères. L'œil illuminé jette encore de fauves lueurs, mais la plume tremble sous des doigts décharnés. Le métal bouillonnant a brisé la frêle enveloppe. Que Charlotte Corday se hâte, si elle ne veut trouver un cadavre.

Depuis le jour où le premier souffle de liberté vient arracher aux écuries du comte d'Artois l'humble médecin, trois années, — trois siècles ont passé. Le serf, échappé au gouffre impur du moyen âge, a contemplé une terre nouvelle éclairée par la raison, et lorsque la lourde pierre veut retomber sur Lazare, la rage du désespoir qui met l'obstacle en pièces, le rauque mugissement des poitrines, plus terrible que la lave ou l'ouragan, toutes les furies des époques révolutionnaires s'incarnent dans Marat.

D'une cave ou d'un grenier, du fond des bouges ou des entrailles de la terre, jaillit la voix stridente qui hurle à la place publique ses douleurs et ses enthousiasmes, ses gémissements et ses tendresses, vibre en longs échos dans les replis des faubourgs, et arrache leur masque au privilège et au mensonge... aboi plaintif et prolongé au milieu de la nuit des intrigues, cloche frénétique agitant sans fin ni trève son glas unique : « Justice ! Révolution ! »

En vain, les sbires de Louis XVI et de Lafayette se coalisent contre la voix sinistre. Décrété, tra-



qué, mis à prix, Marat poursuit son œuvre, invisible et vengeur aux flancs de ses ennemis.

La plèbe frappe du pied le sol, et l'homme des ténèbres a surgi. Il parle au 10 août par la voix du tocsin, il parle en septembre et se jette en héros sur ce groupe de clinquant dont sa hideur est le contraste, philosophes et bourgeois républicains avides d'accaparer au profit de leur caste les conquêtes de la Révolution.

Un moment, le hardi lutteur semble perdu dans la tourmente : « A l'Abbaye! à la mort! » crie la Gironde. Imprudents! ils creusent la fosse qui les engloutira, d'où leur ennemi ressort transfiguré dans la gloire.

Son front hâve, ceint de laurier comme le front des Brutus et des Scipions, le tribun des souffrances populaires, drapé dans sa toge sordide, s'avance porté sur les bras et acclamé par les cris de cent mille misérables : c'est leur jour, éclairé d'un beau soleil d'avril. La repoussante livrée du travail, pauvre et honteux jouet des sarcasmes, le labeur infime, vautour quotidien des poitrines affamées, tout un monde de déchéances triomphe avec l'Ami du peuple. Et l'orgueil des palais, le dédain des richesses, les faciles succès de l'intelligence ont pâli devant la guenille triomphale de Marat.

Alors un frémissement de joie dut agiter ce corps épuisé de privations et de veilles : et les blessures du passé, attaques ignobles de la calomnie, outrages, injures, mépris, tout s'évanouit dans l'immense bonheur.

Amer réveil. La maladie attend le triomphateur. Cependant la Vendée élève son nuage rougeâtre, la trompette des coalisés sonne à la frontière : la trahison creuse sa sape souterraine. Marat ne peut trouver de repos que dans la mort. Cloué à son

foyer, le moribond saisit à deux mains son arme des premiers jours : le poignard seul peut arracher la plume de ses mains.

« ... Marat, avez-vous reçu ma lettre? Je ne « puis le croire, puisqu'on m'a refusé votre porte... « Je suis persécutée pour la cause de la liberté ; je « suis malheureuse, il suffit que je le sois pour « avoir droit à votre protection.

« CHARLOTTE CORDAY. »

Ecrit-on ainsi à un monstre? Et Charlotte Corday ne s'est-elle pas condamnée par ces paroles?

Elle avait trouvé le secret d'approcher l'Ami du peuple. A peine introduite... un cri déchirant se fait entendre. Il n'y a plus qu'un cadavre et un assassin. Sur le billot qui sert de table, à côté de la baignoire, on trouve un assignat et un billet : « Vous donnerez cet assignat à ***, mère de cinq « enfants, dont le mari est mort pour la patrie. »

Aussi, quel rugissement dans tout Paris républicain à cette lugubre nouvelle! La plume, effroi des traîtres, espoir des patriotes, était tombée pour jamais. Le cœur aux élans formidables, qui battait plus haut que les cloches du 10 août, restait muet et immobile. Le seul homme peut-être qui ait été tout entier au peuple, à ses misères, à son triomphe, qui ait vécu, aimé, souffert par lui, et dont la mort couronnait le long sacrifice, maintenant froid et glacé, une plaie béante au flanc, gisait abandonné aux caprices des insulteurs. Car un sourd murmure d'allégresse répond au deuil de Paris. Contenue par la peur, l'ivresse royaliste éclate après Thermidor et roule jusqu'à nous son flot haineux.

Les révolutionnaires, dans le délire de la conscience, assumaient sur leurs têtes l'exécration de

la postérité : « Sauvons la France, et que notre nom soit maudit. » Tel fut leur cri sublime.

Notre époque semble prendre à tâche d'accomplir ce souhait stoïque. Allons ! poètes, romanciers, historiens, vengeurs des cassettes royales, à l'œuvre ! à la curée ! Il faut retourner le poignard dans ces cœurs exécrés, traîner les corps à l'égout comme s'ils sortaient du Panthéon, déchirer à belles dents les dévouements et les enthousiasmes. Muse de galanteries royales, Piéride de Versailles et de Trianon, voici un sujet digne de ta lyre, chante le crime patricien, glorifie son cortége d'odieuses circonstances, même cet appel aux sentiments du cœur, hommage involontaire arraché à l'assassin, moyen sûr d'arriver au monstre Marat.

L'élève des jésuites girondins, grandie à l'ombre d'un couvent, est jeune, belle, le profil un peu dur, la narine et la lèvre frémissantes ; elle trône sur le corps de Marat comme l'aristocratie provocante et railleuse sur le cadavre souillé du peuple. Au milieu des nuages d'hymnes et d encens, l'ange de l'assassinat foule du pied les multitudes égorgées.

Qu'y a-t-il en fin de compte dans le coup de tête tragique de la petite-fille du grand Corneille ? La haine à la plèbe.

Enfantillage et gloriole, répulsion instinctive des femmes, des chiens et des esclaves pour les haillons du pauvre, délicatesse nerveuse surexcitée par les orgueilleux préjugés du patriciat, tout le côté bas et méprisant de son sexe, voilà Charlotte Corday.

Fouillez les paroles, les lettres, les actes de cette triste héroïne... des phrases, nulle idée, pas de cœur. C'est la vertu *ostentatrice* et *parlière* dont nous entretient Montaigne, la vertu des castes qui

croient le reste des mortels façonnés d'un limon inférieur. Toutes ces Philaminte et ces Armande républicaines, Manon-Jeanne Roland, Charlotte Corday, Olympe de Gouges, énamourées de stratéges et d'imperators, voyaient Paris à travers le prisme oligarchique d'Athènes et de Rome ; en plein dix-huitième siècle, après Molière et Rabelais, Voltaire et Diderot, elles rêvaient Cornélie, mère des Gracques, les Porcies, les Sempronies, toutes les hautes et fières patriciennes suivies de leur long cortège de clients et d'esclaves. Le peuple, ce rustaud qui n'avait point lu Plutarque, ne voulut pas revenir au rôle par trop rétrospectif d'ilote ou d'affranchi. Il n'avait certes pas pris la Bastille pour troquer sa glèbe contre l'aumône. Alors les lèvres roses se crispèrent pour la calomnie, les mains délicates manièrent le libelle ou le couteau. La Révolution n'était point le salon dont ces dames devaient faire les honneurs.

Leurs chevaliers de la Gironde ont une grave responsabilité devant l'histoire. Ce sont eux qui, par leur système de flatteries et d'admiration, en troublant complètement des esprits déjà faussés, ont perdu ces femmes et se sont perdus eux-mêmes. Nul doute qu'ils n'aient lancé Charlotte Corday sur Marat.

Mais les preuves ? — les lettres de recommandation remises à l'assassin, son triomphant rapport à Barbaroux, enfin la joie sauvage de tous ces fédéralistes à la nouvelle du meutre. Pouvaient-ils croire, d'ailleurs, qu'une jeune fille seule fît le voyage de Paris dans de pareilles circonstances, pour retirer des pièces nécessaires à une amie émigrée ? Le point capital, c'est qu'en apprenant le haut fait de leur émissaire, ils n'ont témoigné aucune surprise... Ils attendaient.

Imprudents et irréfléchis comme toujours ! Cet assassinat fut le suicide la Gironde ; il creusa entre elle et la Révolution un abîme, exaspéra Paris et jeta dans la rigueur la Montagne, qui avait montré, après le 31 mai, une extrême indulgence.

Croyaient-ils donc tuer l'idée en tuant l'Ami du peuple ? Marat assassiné fut plus terrible que Marat vivant ; il devint Hébert, avec moins de décision et d'autorité peut-être : mais une toute autre largeur de conception. Effleurée par la Judith bourgeoise, la Révolution ne devait périr que sous la foudre triangulaire de l'Etre suprême.

G. Tridon.

Il faut l'avouer, ces héros poétiques, ces Girondins, favoris du roman et de l'histoire, sont la source de tous les maux de la République. Qu'on remonte le cours du siècle : partout où se rencontre un avortement ou une calomnie... vous trouverez la Gironde.

La *Lettre aux électeurs de la Côte-d'Or* retrace l'une des situations les plus navrantes de l'*Année Terrible*. Elle doit être lue avec une attention patriotique.

De grandes choses ont été faites pour la défense nationale ; néanmoins, si jamais une seconde invasion devait se ruer sur la France, les mêmes hommes, les mêmes capitulards sont là, la main tendue, prête à signer les traités les plus déshonorants pour retenir le pouvoir et pour tuer la République.

Cette lettre jette une vive lumière sur la conduite de ces sinistres pharisiens, avant et après la guerre.

Tridon a tenu à mettre en relief les traits de Garnier Pagès et Jules Simon, deux des Girondins de 1869 ; il a traité leurs portraits avec tous les soins que Boileau donnait à celui de Chapelain.

Nous croyons devoir donner une analyse plus développée de ces deux morceaux, publiés aujourd'hui pour la première fois.

Ici, surtout, l'auteur se montre de la race des grands polémistes. On ne lit pas deux pages de ces œuvres de critique sans penser aux *Provinciales*.

Il fait songer à Pascal, au Pascal qui n'a pas vu l'abîme. Le contact de la science a donné à son esprit force, équilibre, clarté ; dans l'ardeur de la lutte, l'enthousiasme a mis le charbon sur ses lèvres et la vaillance dans son cœur. Son œuvre est bien autrement humaine que l'œuvre du champion de Port-Royal et des jansénistes ; c'est le cri des multitudes qui demandent leur portion de pain et leur part de lumière ; il ne témoigne pas pour la sainte Epine, mais pour la raison, pour la vérité scientifique, palpable et démontrable ; enfin, il ne prétend pas régler quand et comment il faut

jeûner, mais quand et comment l'humanité ne jeûnera plus du tout.

Du reste, comme Pascal, il tient son personnage de comédie, et il le tient bien ! Voici d'abord « le bon père » :

M. Jules Simon, en des temps de réaction, voulut être philosophe et amener la philosophie à repentance. Il renia Voltaire et Rousseau, prit le ton papelard et composa des homélies. « Le bon père » s'attribua pour mission de réconcilier la raison et la foi.

Or, le même intérêt qui avait inspiré Jules Simon, poussait autour de sa chaire une foule béate et moutonnière. Mais les fils de Voltaire veillaient, et le jour où Jules Simon découvrit, dans l'incompréhensibilité de l'Être divin, la meilleure preuve de son existence, Tridon fit justice des grands mots, tout simplement en reproduisant la table des matières du livre *Le Devoir*, le livre même où figurait le fameux argument. Or, il se trouve que cette table, par le vague, par l'étrange parfum de sacristie, par des mots « longs d'une toise », est la digne enseigne d'une œuvre qui trahit le bon sens et la raison.

Prendre à Mangin son boniment pour en faire un acte d'accusation contre lui-même, c'était de bonne guerre !

« Le bon père » qui a des preuves si

convaincantes de la Divinité, doit haïr les matérialistes. « Mais heureusement, ils commencent à disparaître ». Tridon réplique avec l'enthousiasme d'un confesseur : « J'en jure par l'Eternelle Force et l'Eternelle Matière, les progrès d'Escobar et de Loyola sont arrêtés à jamais! »

On sent ici la flamme passer dans l'air et surtout, on entend derrière celui qui parle les pas pressés des générations qui arrivent.

« Le bon père » cherche à faire valoir sa morale, ce qu'il appelle naïvement « le calcul de la justice », montrant au chrétien la récompense « immense » qui l'attend au-delà de la tombe.

Tridon s'indigne contre celui qui a osé « faire du devoir un caprice divin et réduire la morale à une ghilde sacrée ». S'adressant à nos consciences, il glorifie « le sacrifice du sage à l'humanité », et évoque « la Vierge qui sourit à Cassius aux ides de mars et aux champs de Philippes ».

Ainsi éclate à tout instant chez l'écrivain, un pouvoir de résurrection historique peu commun. A l'horizon de sa pensée apparaissent les théories des héros et les bandes d'hommes de proie. Son argument emprunte la vie aux gestes de l'histoire, et son style, à certaines pages, flamboie comme une belle étoffe de pourpre, ou éclate en un

feu d'artifice dont chaque étincelle est un nom illustre. Le tableau de l'apparition de l'Intolérance apportée dans le monde par le Christianisme, ce tableau est merveilleux : toute l'énergie du pamphlétaire y est concentrée.

C'est précisément cette faculté de traduire une doctrine par une action dont le résultat est clairement appréciable, qui rend odieuse à Tridon la rhétorique de Jules Simon. Il y a évidemment incompatibilité non seulement entre les doctrines, mais entre les tempéraments.

Voulez-vous lire avec Tridon le livre de *L'Ouvrière?* « Le bon père » vous peint avec éloquence les peines des misérables: il nous mène au fond de tous les enfers et ne nous fait grâce ni d'une torture, ni d'un hurlement.... Et le remède? demandons-nous à chaque pas.

— De remède, il n'y en a point, car toute intervention de l'Etat serait une violation de la liberté économique. « Le bon père » fait appel à lapatience de ceux qui souffrent, leur promettant le bonheur dans l'autre vie!

Encore une fois, Tridon constate. Il a copié la table des matières du *Devoir* ; il transcrit la conclusion de *L'Ouvrière.*

La comédie se confond avec le drame. Ce marchand de paroles qui, après nous avoir

tant fait pleurer en nous guidant à travers les géhennes du prolétariat, nous quitte en faisant une élégante pirouette ; cet orateur qui se montre dégagé de la pitié, de la tendresse, des remords dont il a empli nos âmes et qui se contente d'invoquer le dogme de la liberté économique, où l'a-t-on vu clouer au pilori d'une main si ferme, où l'a-t-on entendu anathématiser avec un geste aussi terrible? dans quelle scène, dans quel tableau de mœurs contemporaines ?

Il est un personnage plus moderne, plus inquiétant que « le bon père », et que Tridon a exécuté avec l'audace superbe que donne une conscience sans tache. Je veux parler de la dernière incarnation de Tartuffe : il se mêle aux révolutionnaires, empruntant leur costume, leur phraséologie, leur drapeau, et les serre dans ses bras pour mieux les étouffer.

« Peuple aveugle, connaîtras-tu enfin tes amis et tes ennemis ? » C'est l'épigraphe de la brillante satire dont Garnier-Pagès a fourni le type et la solide documentation.

« Parmi les honorables au teint et à la « réputation fleuris, à la conscience large « et bonne fille, ignorante des velléités in- « congrues et des vilains scrupules des sec- « taires, » distinguons le patriarche aux

longs cheveux, au front découvert, au regard égaré, à l'expression de physionomie exaltée ; signe distinctif : toute son attitude décèle le contentement de soi. Ne vous inquiétez de rien ; j'ai tout prévu, tout est là — et il marque le front du doigt. C'est « un Prud'homme qui triomphe de ses fautes et pousse des cris de joie en présence de ses ruines. »

On comprend que pour raconter l'odyssée d'un tel homme, Tridon invoque la muse des acrobates. Garnier-Pagès commence et finit sa carrière aux multiples évolutions, en répétant : Union, Concorde ! La Muse y adapte ses couplets, dont le refrain tour à tour roucoule, gémit, vocifère, rugit, sanglote : Union, Concorde !

Pagès, débute en 1847 par « le radica-« lisme royaliste, dynastique et constitu-« tionnel. » On n'invente pas ces choses-là, et tout l'homme est dans cette enseigne.

En février, la fameuse devise se traduit par régence ou république.

Garnier-Pagès, maire de Paris, en union avec les réactionnaires, si on ne l'en avait empêché, jetait à la fosse commune les martyrs des barricades.

Tartuffe, démocrate d'ailleurs, est l'allié des légitimistes et des prêtres. Il donne « le saint baptême » à la réaction. C'est lui qui

voit dans l'Evangile la source d'où a jailli le socialisme.

« Ce livre antisocial et antihumanitaire ! » s'écrie l'auteur du *Molochisme juif*. « Les trappistes, ces fous tortureurs de leur âmes seraient les ancêtres des communistes, comme si l'égalité des cadavres et des ascètes en face d'une entité suprême, était la splendeur de la libre cité, et un moyen âge théocratique, la Jérusalem de nos rêves ! »

Le chef-d'œuvre dont se targue Garnier-Pagès, qui a été le financier du gouvernement de 1848, c'est l'impôt des 45 centimes. Il s'en vante encore sous l'empire quand il sollicite les voix des républicains. Sa lettre, accompagnée des notes du pamphlétaire, est un dialogue comique et tragique, où Garnier-Pagès apparaît, saisi sur le vif et cinglé à chaque mot par la réplique incisive de son adversaire.

Garnier-Pagès pontifiant : « Le pouvoir impose une autre attitude et une conduite autre que l'opposition. »

Et Tridon : « Ainsi l'opposition, les phrases, les gestes sont l'escalade du pouvoir. Grimpé au sommet, il faut remettre les principes dans l'étui jusqu'à la dégringolade. »

Quand l'historien a percé à jour la duplicité des chefs, il nous fait comprendre ces

journées de Juin où la République glissa dans le sang.

C'est Pagès qui hurle à la tribune : « Il faut en finir ! » Et c'est dans l'autobiographie de Pagès que Tridon cueille cet effroyable aveu : « Ce million d'hommes sans travail, on pouvait le jeter sur l'Europe pour une guerre de propagande ; on a préféré la guerre civile et l'égorgement sur place ! »

Tridon termine la sanglante épopée populaire en sonnant le glas : Union ! concorde ! hurlera la mort, ce soir.

A Jules Simon, à Garnier-Pagès, à ces rhéteurs qui ensevelissent sous les phrases tout sentiment de responsabilité, à cet apôtre et à ce patriarche, complices ou instigateurs de tous les crimes publics, Tridon oppose, avec le bon sens gaulois qui pénétre et dissout l'éloquence d'école, une inébranlable foi dans la justice et surtout une logique d'esprit, de volonté qui rappelle les révolutionnaires de la grande époque. Il s'est jeté en avant du rang de bataille, en héros impatient, comme s'il avait senti que le temps lui était mesuré et qu'il n'avait que peu d'heures à lui pour payer sa dette au siècle et à l'humanité.

Dr L. W.

LES HÉBERTISTES

PLAINTE CONTRE UNE CALOMNIE DE L'HISTOIRE

LES HÉBERTISTES

INTRODUCTION

Pour m'échapper du présent et revivre un peu par les immortels souvenirs, je m'étais pris à battre au hasard les buissons de la grande République, loin des ornières creusées par les fossoyeurs de la petite, ou par leurs congénères. Les tristes sires qui, tenant les cartes, avaient perdu en crétins ou en traîtres, me semblaient des appréciateurs suspects de la partie, presque semblable, jouée quelque cinquante ans plus tôt par leurs devanciers.

Devanciers ! Pardon de la plaisanterie ! Elle est mal à sa place, car le grotesque ici fait pleurer. Disons seulement que ma méfiance était juste et que ces maudites caricatures, fourvoyées en histoire comme en politique, n'ont pas su mieux comprendre la première Révolution que diriger la seconde.

J'errais donc, sans guide, à travers cette tragique contrée, avec un ressouvenir vague de ses paysages tant de fois décrits, lorsque voici se dérouler à mes yeux des horizons inconnus, des sites admirables et terribles. De ceux-là, nul géographe n'avait dit mot, nul artiste n'avait retracé les aspects. Ils surgissaient



devant moi, dans leur grandeur sauvage, effaçant de ma pensée les panoramas bâtards qui ont partout remplacé la réalité. Bientôt, le transformation fut complète.

Quand on revient de loin et qu'on a vu du neuf, se taire est difficile. Sans penser à mal, en pélerin naïf, j'ai raconté les découvertes et les émotions de mon odyssée. Grand scandale dans toutes les basses Bretagnes ! Jésus, Marie ! sauvez-moi de tant de Quimper-Corentin ! Des volées de pierres accueillent mes impressions de voyage. Quelle bonne âme n'éprouve pas le besoin de me lapider un peu ? Mais les plus durs cailloux sont ceux que m'envoie un certain avocat, pour en décharger sa conscience. Cet illustre membre d'une plus illustre famille est une providence des mauvais jours, un des *refaiseurs de l'ordre avec le désordre.* Il insinue donc que ma course à travers champs endommage les haies et désordonne la propriété. N'est-ce point un petit cas de camisole ?

Malheureux ceux qui sont poursuivis ! Plus malheureux encore ceux qui sont défendus ! Tandis que, par devant, une lourde massue leur défonce méthodiquement le crâne, une griffe doucereuse les égratigne par derrière avec délices : et il faut sourire, remercier, sous peine d'ingratitude, surtout ne point se plaindre à Orgon. Dieu garde ! Orgon prendrait parti en furieux pour Tartufe.

« Le pauvre homme ! » s'exclame-t-il à chaque estafilade, « c'est pour votre bien. S'il vous vilipende, « c'est afin d'amoindrir votre faute, le pauvre homme ! « elle est si grave ! S'il vous aplatit, c'est en vue d'ob- « tenir les circonstances atténuantes, le pauvre homme ! « ce sera difficile. S'il vous soufflette sur les deux « joues, c'est afin qu'on verse un déluge de larmes sur « son patient transformé en *ecce homo.* Il fait de son « mieux, le pauvre homme ! A genoux, malheureux !

« Baisez la main qui vous châtie pour vous sauver,
« et chassez de votre cœur ces affreux soupçons de
« compérage que le diable vous souffle. »

Ainsi prêche Orgon, le bourgeois-type, et mons Basile, du haut de sa grandeur, daigne enfin agréer les excuses du pauvre souffleté qui fait amende honorable, le cœur gros, l'oreille basse, malcontent au fond... mais après? Basile est l'orthodoxie incarnée, la loi et les prophètes. Il a un pied dans chaque camp, reçoit les salamalecs de tous les partis, et risque fort d'être canonisé tout vif. Il faut bien se soumettre.

Un jour, l'air assez penaud, un jeune homme s'en vient dire au vénérable Orgon : « Nous sommes là une
« demi-douzaine de pauvres diables qui, sans le vou-
« loir et bien par mégarde, je vous jure, avons mis les
« pieds dans une foule de plats d'achoppement : plat
« catholique, — plat moral, — plat politique, — plat
« économique, — plat social..., — enfin, un véritable
« désastre. La vaisselle n'est point cassée, mais on pré-
« tend qu'elle est salie et que nous devons la récurer
« à nos frais ; un récurage de plusieurs mois, s'il vous
« plaît, corvée assez dure qu'il nous serait fort agréable
« d'esquiver. Un bon conseil, je vous prie. »

« Méchante affaire ! » dit Orgon. « Il faut toujours
« regarder où l'on marche. Comment ! toute une bande
« de myopes ! Adressez-vous aux champions de la
« veuve et de l'orphelin. Hum ! hum ! c'est à voir.,...
« Si j'étais seul, passe encore. J'en serais quitte pour
« être pas mal houspillé par mon avocat, à seule fin,
« bien entendu, de secouer la poussière de mon habit.
« Mais nous sommes six. Chaque défenseur, sous pré-
« texte de blanchir son client, va noircir outrageuse-
« ment tous les autres. — Eh quoi ! des blasphèmes !
« d'affreux blasphèmes ! Sachez qu'un avocat est un
« prêtre... — Je ne dis pas le contraire. — Oui, un
« prêtre, pour qui le salut de l'accusé commis à sa

« garde est la mission sainte, la mission unique à rem-
« plir. — Pas aux dépens des coaccusés. — Aux dé-
« pens du monde entier. C'est un devoir ! Mais il
« devient aussi l'auxiliaire de l'accusation. — Non
« point contre son client, cela suffit. Il lui doit le sa-
« crifice de tout le reste. C'est une obligation de son
« sacerdoce. — Nous sommes solidaires, mes compa-
« gnons et moi. — Solidaires ! Un conseil ne saurait
« admettre cette solidarité, qui aggrave le délit et com-
« promet l'acquittement. Il faut rompre avec les com-
« plices pour se concilier l'indulgence des juges. —
« C'est cela ! nous entre-dévorer par un lâche calcul
« d'égoïsme ! — Laissez faire les défenseurs. Vos inté-
« rêts sont dans leurs mains. — Nos intérêts ! Précisé-
« ment, par cette belle tactique, chacun de nous sera
« gratifié d'une justification et de cinq éreintements,
« sans compter celui du ministère public, qui pourrait
« se croiser les bras et s'en remettre de sa besogne à
« messieurs les avocats, ses substituts. Oh ! la fine ins-
« titution que la barreau, en fait de justice politique ! »

Ce jeune criminel n'a peut-être pas tort, mais Orgon a raison. Basile est omnipotent. Il règne et gouverne, fait et défait les réputations, dispense la gloire et l'opprobre. Oracle, bénédiction ou anathème, la parole qui tombe de sa bouche est un verdict social. Tout est à ses ordres. Veut-il de la Révolution? En avant ! N'en veut-il plus ? A bas ! à mort ! Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, vite, qu'on se prosterne !

Eh bien, non ! fouailleurs sournois, on ne recevra pas indéfiniment vos étrivières les mains jointes. Non ! savants professeurs de passe-passe, on ne restera plus, bouche béante, en extase devant vos tours de gobelet : ils se payent trop cher. Longtemps, nous avons porté le bât de nos âneries et pris bénévolement à notre charge une part de votre sinistre dossier. Assez de faiblesse. La résignation est un encouragement, l'impunité une

prime à la malveillance. Chacun ses œuvres, chacun sa responsabilité. Nous dirons désormais au prolétaire : « *Discerne causam meam de gente non sancta, et ab* « *homine iniquo et doloso erue me.* » C'est-à-dire : « Ne confonds pas notre innocente jeunesse avec les « vieux floueurs de Révolution, et ne porte pas à notre « compte leurs jongleries et leurs trahisons de 48. » Nous ne jetterons plus le manteau de Sem sur la nudité de ces patriarches tombés, le ventre à l'air, dans leur orgie réactionnaire.

J'entends les cris désespérés de nos bons apôtres : « Union ! Union ! Concorde ! Concorde ! » Je les vois, les bras levés au ciel pour attester l'égarement de leurs frères. Oui dà ! A la première petite piqûre, on s'amourache subitement de la concorde ? On ne s'en inquiétait guère pour larder à discrétion les dissidents hors de combat. Ils devaient se souvenir de cette belle vertu, les brochuriers, alors que certaines allusions au passé formulaient de claires et odieuses dénonciations dans le présent ; les péroreurs, quand leurs agaceries devenaient un reproche d'inaction et une invite aux réquisitoires.

Songent-ils à l'union ceux qui ne perdent jamais l'occasion de traîner une fois de plus dans le ruisseau les vaincus de nos journées néfastes, et de réciter la commémoration de l'outrage sur les tombes où la liberté est descendue avec ces grandes victimes ? On le sait, contre les hommes du parti populaire, l'injure est un droit. On ne la remarque même pas, tant elle est dans l'ordre. Ils sont faits pour subir la calomnie, comme leurs adversaires pour la distiller. Aux uns le devoir absolu de la résignation, aux autres le monopole de l'invective : voilà ce qu'on appelle la concorde ; et si, par impossible, un des parias sort de son rôle jusqu'à se redresser contre l'insulte, un ouragan de malédictions s'abat sur lui, pour le renfoncer dans le silence.

Nous connaissons le mobilier de votre sanctuaire, messieurs. Votre liberté? — Un fromage de Hollande où les rats lettrés trouvent le vivre et le couvert. Votre démocratie? — Un bureau de placement à l'usage des jeunes gens en quête d'emplois, une espèce de maison de Foy politique et sociale. L'idéal de vos rêves enfin? — La suite au *Moyen de parvenir*. Monde charmant, où l'égalité, cette mal-apprise, ne doit pas se permettre de faire esclandre. Aussi n'y est-elle reçue qu'en habit noir. On sourit à la Révolution, pourvu qu'elle présente respectueusement sur un plateau son mandat... non impératif. On raffole du peuple, à la condition qu'il se tienne modestement debout, les yeux baissés, roulant avec timidité son chapeau dans ses doigts. « Allons! jeune homme, confiance! confiance! Re-
« mettez les pièces aux avoués dévoués, qui entendent
« mieux que vous vos affaires, et surtout ne les taxez
« pas, ces chers avoués, vos tuteurs. C'est à eux de
« vous taxer... Bien!... Retournez à votre travail. »

Certes, ce bon petit peuple doit être ravi, car il a le beau rôle, celui de piédestal. Qu'est-ce donc que ces agitateurs avinés, ces échappés de Bicêtre, qui osent le proclamer majeur et prétendent le sevrer du biberon libéral, le vrai breuvage d'immortalité?

> Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
> Que pressent de nos lois les rigueurs légitimes.

Mais l'intelligent mineur repousse avee dédain ces prédications d'anarchie, trop heureux d'apporter sans fin à d'illustres Bertrands le marron législatif ou gouvernemental.

L'histoire qui hante ces salons demi-monde est une bourgeoise outrecuidante et verbeuse, aux toilettes criardes et mélodramatiques, amoureuse du clinquant, rechignante à la blouse. La livrée de la misère lui fait peur, honte et remords, parce qu'elle lui est à la fois

une menace, un souvenir et un reproche. Aussi cette parvenue, avec ses adeptes, ne se plaît-elle qu'au défilé des oripeaux de théâtre, des panaches et des gilets conventionnels, au traînement des grands sabres de parade, escortant des processions d'avocats intarissables. Ces brillantes défroques des états-majors et des assemblées, symboles du pouvoir et de ses enivrements, épanouissent la joie et l'orgueil sur tous les fronts.

Passez dans votre gloire, héritiers des étalages aristocratiques ; passez, la tête haute, le regard superbe, le sourire aux lèvres. Qui oserait troubler vos fêtes par des contrastes malveillants et froisser votre sensibilité par de lugubres évocations ? Non, il n'y a plus de dénûment dans les chaumières, de détresse dans les ateliers, de travailleurs épuisés par la fatigue et les privations, de femmes et d'enfants demi-nus, sans pain, sur leurs grabats. Il n'y a plus ni bouges fétides, ni hangars glacés, ni froid, ni faim, ni douleur ; il y a un peuple d'opéra qui évolue sur les planches en costume de comparse, et qui salue avec grâce, en criant aux royalistes : « Allons, messieurs, tirez les premiers ! »

Mais, si du fond de ses taudis, avec un sourd rugissement, sort le peuple de la famine et du désespoir, maigre, hâve, chancelant, les dents serrées, les yeux caves et brillant d'un feu sombre, sa main crispée sur la pique ou le fusil, ses pieds trempant dans la boue sanglante du ruisseau, oh ! alors, regardez nos histrions de démocratie : quelle soudaine pâleur sur ces visages ! La dame aux couleurs voyantes, blême de rage et d'effroi, cherche de l'œil autour d'elle sa sœur de Saint-Barthélemy et de Vendée. D'un mouvement instinctif, les panaches tricolores se rapprochent des panaches blancs, les mains s'étreignent, et du groupe confondu s'échappe ce murmure sinistre : Prairial ?..... Juin !.....

Quant aux fanatiques sans galons ni plumets, dont le cœur saigne pour le peuple trahi, dont l'âme pleure, souffre et gronde à l'unisson de son âme, ils sont voués par privilège à l'exécration. N'est-ce point justice? Ils n'ont qu'une seule passion, l'idée. Ils s'abandonnent aux masses sans réserve comme sans mesure, et partagent le délire de leurs entraînements. Ils ne travaillent point dans un but personnel, mais pour le triomphe d'un principe. La foi les guide, non le calcul. En un mot, ce sont des scélérats et des fous. Les honnêtes gens de tous les partis se lèvent d'un bond contre ces monstres, et les traquent sans pitié comme des bêtes fauves, vivants et morts, sur la place publique et dans l'histoire.

Rien de plus naturel. Tout individu qui ne donne pour but à ses efforts ni lui ni les siens est la négation vivante de la propriété et de la famille ; son désintéressement est un péril pour la société ; et voila pourquoi, dans tous les temps et dans tous les pays, ceux-là s'appellent les *honnêtes gens* qui ont pour unique mobile l'intérêt, qu'il s'agisse de conserver ou d'acquérir, et qui ne poursuivent jamais, en politique, que les honneurs, la fortune et le pouvoir. Ils se reconnaissent entre eux à l'égoïsme, leur vertu de fond, et, d'un accord spontané, ils excommunient les convictions et mettent le dévouement hors la loi.

Cette race n'a jamais fait défaut, et ce n'est pas elle qui menace de disparaître. En suivant à la trace dans le courant des siècles, on ne découvrirait pas une seule faille dans sa lignée. Le génie sème, le sacrifice féconde, elle moissonne et emmagasine. L'univers entier la connaît et l'a toujours connue, puisqu'elle en est la souveraine. Mais çà et là se détachent en relief quelques règnes de cette immuable dynastie. Au quatorzième siècle, quand surgissent les communes, Etienne Marcel est une de ses plus nobles victimes, et

elle éteint dans le sang la première aurore de la liberté moderne. La voici de nouveau avec son cynisme, deux cents ans plus tard, aux temps de la Réforme et de la Ligue. C'est dans les grandes luttes de l'esprit humain qu'elle aime à montrer sa puissance d'asphyxie. Deux sarcasmes résument son rôle d'impudeur au seizième siècle : « *Paris vaut bien une messe. — Le sage dit, selon les temps : Vive le Roi! vive la Ligue!* »

Mais la Révolution éclate, et l'implacable dynastie se jette sur elle pour l'étouffer. Le roi, La Fayette, les Girondins, Robespierre, les Thermidoriens, lui servent tour à tour de bélier dans cet assaut sans quartier. Elle rue contre son ennemie toutes les factions, tous les complots, tous les mauvais instincts, et, fidèle au plus méchant, la victoire lui reste.

Je ne redirai pas le dernier combat... Il est d'hier, nous en saignons encore, et déjà cependant le souvenir en est presque effacé. La génération qui s'en va pourrait seule nous raconter le duel de 1848, ce traître duel de l'égoïsme contre la justice ! le droit de la force sous ses vingt masques hypocrites, les mots les plus suaves, liberté, conciliation, modération, arrosés de torrents de sang ; l'amour du peuple finissant par la haine de la canaille, et les tendresses fraternelles par l'extermination ; tant de deuil et de morts et de ruines pour reconquérir quoi ?... L'*otium cum dignitate* du patriciat romain, le *far niente* des Italiens, la vie de loisir du propriétaire et du rentier ! En veut-on un spécimen, de cette dignité patricienne ? Il date de loin et d'assez bon lieu. Quels sublimes enseignements ! Lisons :

Cicéron à Atticus.

« Nous avons perdu non seulement la sève et la « substance de l'ancienne République, mais encore il « nous faut renoncer à son apparence et à son image. « Elle n'a plus rien qui nous soit sympathique, et vous

« devez être un homme au désespoir. — Moi ? Pas le « moins du monde. Adieu la République! Eh bien, je « m'en console au barreau. Avocat, je mène une vie « active et paisible, honorée et brillante, et je ne « m'inquiète guère de quelle hauteur je suis tombé, « quand je vois à quels abîmes j'échappe enfin, et que « je me retrouve en ma belle maison de ville, au milieu « de mes agréables maisons des champs. Pourvu que « je philosophe à mon aise avec deux ou trois amis, « tout peut se rompre autour de moi, tant me voilà « guéri de cette inquiète et maladive sensibilité, si « funeste à mon repos. Frappez sur mon cœur, il est « mort ! Ma sensibilité? Je n'en ai plus. Moi, ma famille « et mes amis, voilà tout. »

Ne dirait-on pas d'hier ce testament qui a dix-neuf siècles ? C'est bien le langage de ces avocats qui n'ont jamais vu dans la chose publique qu'un débouché pour leur faconde et le placement de leurs harangues. Vides comme leurs paroles, ils n'en sont pas moins les héros du jour. Quel est donc le secret de ces grands hommes ? Se tenir derrière la toile, calmes et dignes sur leurs chaises curules et... attendre. Rien de plus. Par un phénomène bizarre, on arrive ainsi à se constituer martyr par excellence, victime des victimes ; et, un beau matin, la mouche bourdonnante se trouve l'héroïne et la conductrice du coche, sans même une tache sur ses ailes.

La boue et les coups reviennent aux simples qui font la besogne, et le profit est pour les discoureurs qui ne reçoivent pas une éclaboussure ; la calomnie, cette fatalité des partis abattus, ne saurait atteindre de si hauts personnages. Qu'un malheureux, le pied sur la gorge, râle une impuissante menace, le vainqueur s'empare de ce prétexte pour légitimer ses violences. Alors, par une de ces illusions d'optique que la force fait si aisément à la lâcheté, les persécutés deviennent

des persécuteurs, les bourreaux des martyrs, et c'est au crime que la foule accorde ses larmes. L'avocat, drapé dans sa toge, échappe à cette houle de colère et de pitié. Il se console du grand désastre, en partie son œuvre, par le souvenir de sa belle conduite, de cette même conduite qui a sauvé le naufrage. Il reçoit avec flegme les marques de la reconnaissance ironique des adversaires qu'il a remis en selle, et contemple d'un œil sec l'*anarchie* foudroyée et frémissante, qui s'était livrée à lui et qu'il a livrée, ne pouvant l'enchaîner à sa dormeuse.

Ah! c'est le présent qui m'a révélé le passé. Lorsqu'on voit les prétendus hommes de 48 ligués avec la répression contre tout initiateur, garder leur tendresse pour les ennemis, leur hostilité pour les meilleurs soldats de la Révolution; lorsque leur voix, la seule *autorisée*, ne vise qu'à mystifier les masses et à les endormir dans les byzantineries ; lorsque la médiocrité arrogante tient le haut du pavé, accaparant honneur, renom et vertu, et que les plus nobles, sous l'ardente calomnie, deviennent les plus noirs, oh! certes, on comprend 93, et la lueur du moment illumine l'horrible farce jouée par l'histoire, les abîmes de l'ambition et de la tartuferie humaines.

Il semble vraiment que le monde soit fait pour une poignée de privilégiés, dont la joie ou la douleur constitue toute la vie des nations. La dîme se paye à jour? Pas un geste contre la sainteté des castes, la suprématie de la noblesse, l'honorabilité de la bourgeoisie? — Du vin et de l'or dans les caves et les caisses de la Banque et du château? — Alors, peu importe que le manant mange de l'herbe, que son sang rougisse les chemins, que sa hutte soit devenue la tanière des loups! Vous avez le grand siècle, le grand Roi : c'est le zénith humain.

Mais cette plèbe, tout à l'heure humble et muette,

vient-elle à sortir de sa torpeur, à menacer dans leur domination, dans leurs revenus, ses nobles oppresseurs, à demander des raisons et des comptes au nom de l'égalité? Ce temps de réveil où la liberté gazouille dans tous les cœurs, où l'humanité veut fleurir, où la justice fermente comme la sève, ce temps porte sur les tables du Destin des noms de malédiction et de mort. L'année mémorable où le peuple, ses fers brisés, retourne l'épouvante contre ses tyrans, s'appellera la *Terreur*.

Celle-là du moins fut une délivrance. Elle eut pour but de combattre, avec ses propres armes, l'éternelle terreur appesantie sur l'humanité, celle qui commence au *Timor Domini* et qui est encore à l'ordre du jour par toute la terre. Le glaive de Dieu n'est-il plus suspendu sur notre globe comme l'épée de Damoclès? L'enfer n'ouvre-t-il pas toujours sa gueule brûlante au moribond? Et sur nos places, la machine de Guillotin a-t-elle cessé d'incarner Némésis vengeresse?

La terreur est le dogme du vieux monde. Qu'a-t-il de commun avec la fraternité, celui de l'avenir? La terreur catholique et royale était un principe, la terreur révolutionnaire fut une nécessité. L'une procède de la négation de la justice, l'autre de sa revendication. La première torture, la seconde supprime. Le travailleur englouti en veut-il au rocher qu'il brise pour l'air et le soleil? L'inquisiteur fait ses délices de la souffrance humaine. Contre l'ennemi de Dieu il épuise tous les raffinements des supplices. Il tenaille, écrase, rôtit à petit feu, arrache par lambeaux avec des transports de bonheur les os et les chairs palpitantes. Il savoure les convulsions, compte les spasmes, aspire les sanglots et les hurlements. Il boit goutte à goutte le sang et les larmes du damné! Enfin, il maudit la mort qui lui vole sa proie.

Le grand révolté de 93 a le respect de l'homme. Il

ne tue qu'en légitime défense, pour ne point périr avec la liberté et la patrie. S'il frappe les fanatiques armés contre lui et contre eux-mêmes, c'est à regret, partagé entre la pitié pour d'aveugles instruments et la colère des superstitions sans merci qui prétendent retenir toujours le genre humain sur le chevalet. Il combat pour sauver de la servitude et des ténèbres sa descendance et celle même de ses ennemis. Mais qu'importent les raisons et les faits ? L'autorité et l'égoïsme triomphants ne voient dans la liberté qu'un désordre, dans l'égalité que l'anarchie, dans la justice qu'un chaos sanglant.

Il faut bien le dire, c'est la Victoire qui, dans un pli de sa robe, porte la gloire ou l'opprobre, la liberté ou l'esclavage, la barbarie ou la civilisation. Nous ne croyons pas, nous, à la fatalité du progrès, cette doctrine de l'émasculation et de l'accroupissement. Vaincre est une nécessité absolue pour le droit, sous peine de ne plus être le droit, mais Satan qui se tord sous le talon de l'Archange.

« *Væ victis !* Malheur aux vaincus ! » vocifèrent tous les partis aux prises sur l'arène pour se disputer la proie. « *Væ victis !* » ricane le sicaire de plume, qui rampe sur le champ de bataille, palpant les cadavres pour clouer au pilori le plus déchiqueté. « *Væ victis !* » le cri lugubre des siècles, le cri d'hier, d'aujourd'hui, de longtemps encore, peut-être. Un autre parfois lui répond, à de longs intervalles, le hurlement d'angoisse et de rage de l'humanité étendue sur la roue et qui se redresse pour les représailles. Comment rendre le scandale et l'effroi que ce hurlement soulève ? Pour le maudire, les langues épuisent le vocabulaire de l'imprécation et de l'anathème. Tous ses noms deviennent synonymes de ce qu'il y a de plus exécrable.

Hébertisme en est un. *Hébertiste*, c'est le supplicié

qui, s'échappant de la question, se rue sur le bourreau avec ses ongles et ses dents, le déchire et le met en pièces. C'est le brigand qui arrête le despotisme au détour de la route et lui crie le pistolet sur la gorge : « L'égalité ou la mort! » C'est l'âme enfiévrée de la soif de la justice, ulcérée de haine contre la race des immolateurs, se lançant au but presque en aveugle, sans souci de l'obstacle ni du péril. Si elle a l'exaltation qui fait vaincre, elle manque du sang-froid qui conserve la victoire. Dans sa course furieuse, la témérité l'emporte sous les coups des intérêts coalisés qui l'écrasent, et, souillée de fiel et de fange, hideuse, elle pend, ruisselante d'horreur, au poteau des nations.

Tandis que les faiseurs, attentifs à se recoudre des virginités, soignent leur figure pour en imposer à l'avenir, l'homme d'action, toujours dans la mêlée, ne s'inquiète guère de laisser une protestation suprême, et abandonne sa mémoire à la calomnie. Son abnégation fait sa perte. Que d'Hébertistes dans l'histoire ! Les habiles les tuent, puis les déshonorent.

Que leur destinée tragique soit un enseignement. Ils ont échoué et péri par l'excès de la passion. Le dévouement ne doit pas être du délire. Mais s'il est bon d'éviter leurs défauts, leurs qualités doivent servir d'exemple. Ils furent héroïques, c'est bien le moins de ne pas être ignobles. Soixante-quinze ans de vicissitudes ont singulièrement refroidi les premiers enthousiasmes de la liberté. Ce n'est plus aujourd'hui le fanatisme, mais la spéculation qui est le danger. Nous sommes en pleine ère scientifique, et de toutes les sciences, la plus riche en perfectionnements, c'est à coup sûr l'exploitation. Il a fallu trouver à ses raffinements un nouveau nom, le Macairisme. A l'heure qu'il est, le Macairisme compte ses plus beaux trônes dans la politique, cette contrée aux multiples Etats. La démocratie, l'un de ces Etats, n'a-t-elle pas créé des

écoles d'embauchage qui enseignent l'art d'escamoter les révolutions avant même leur naissance, des haras où l'on dresse des chevaux de courses pour les steeple-chases de l'ambition? Nous voici loin de l'Hébertisme, et le chemin de la lune serait moins difficile à remonter. Espérons que la jeunesse n'ira pas se corrompre dans ces tripots. Qu'elle écoute son cœur et se retrempe dans le peuple, source éternelle de vie. Qu'elle aime et souffre avec lui : l'union de ces ardeurs et de ces misères enfantera la liberté.

Le vieux protestant d'Aubigné, proscrit par les rois, auxquels il avait donné son sang, trahi de tous les siens, seul avec son espoir brisé et sa vie perdue, évoque dans la plus splendide des ironies les vices et les crimes traînant à leur char les génies et les vertus de la terre. Et nous aussi, nous avons eu l'amer spectacle de l'imposture et de l'intrigue panthéonisées; nous avons vu souffleter des mémoires, violer des tombeaux, traîner aux gémonies tout ce qui fut grand, juste et bon. Nous sera-t-il donné encore d'assister au triomphe le plus honteux, celui de l'hypocrisie révolutionnaire?

Sous les derniers des Césars, une coterie de patriciens frondeurs oublie dans ses villas de Tusculum les tristesses du présent et les craintes de l'avenir. Un festin somptueux réunit les plus harmonieux joueurs de lyre, les plus doux diseurs de phrases et les représentants dorés de la classe des ilotes, courtisée maintenant par l'ambition patricienne. Là, portes fermées, esclaves renvoyés, on médit hardiment du maître. L'espoir déborde. On bâtit des plans magnifiques sur la bonhomie de la plèbe, toujours dupée et toujours crédule aux grands mots. A quand les belles harangues qui doivent encore la séduire? On porte des toasts attendris à la mémoire et à la résurrection de ce Sénat qui, avant César, broyait le monde sous ses pieds. Et

les heureux convives, couronnés de roses, drapés de toges flottantes, buvaient le falerne dans les coupes d'or.

Soudain un cri terrible retentit. La foule éperdue traverse, en fuyant, la salle du festin. Le glaive en main, Vindex a paru sur le seuil.

PREMIÈRE PARTIE

Jusqu'à ce jour, l'histoire de la Révolution, vaste sujet de biographies où l'on ne croyait pouvoir s'aventurer sans prendre un héros en croupe, n'a été écrite qu'au point de vue des personnes et avec des instincts très aristocratiques. Ptolémée faisait tourner le soleil et les planètes autour de la terre ; les historiens, vrais Ptolémées modernes, ne se proposent qu'un but : faire tourner autour de tel ou tel homme le grand système de 89 et de 93, accaparer au profit de leurs théories et de leurs fétiches le mouvement le plus impersonnel qui fut jamais.

Un homme d'Etat du Midi s'éprend naturellement des Girondins ; Michelet que son génie historique eût dû prémunir, ne cache point ses préférences pour Danton, et l'ex-prédicateur du Luxembourg élève une nouvelle statue à l'idole inféconde et farouche qu'on appelle Robespierre.

Mais la Révolution ! ce bouillonnement d'hommes, ce jaillissement d'idées, ce déchaînement de passions, mêlée admirable et terrible où toutes les aspirations,

tous les principes et toutes les douleurs de l'humanité se trouvèrent en présence, elle est comme le Dieu de d'Aubigné, qui,

> Au désert, pauvrement hébergé,
> A basti tout le monde et n'y est pas logé ;

elle n'existe que par ses scories. Que dis-je ? elle gît ensevelie sous un amas d'injures, d'accusations et de calomnies tel, que les plus braves n'osent faire l'effort de la retrouver et de prendre sa défense.

Par une tactique sans cesse renouvelée, de faux amis la louent dans les fautes qu'elle a commises, la déifient dans les ennemis qu'elle a épargnés, les abus et les préjugés qu'elle n'a eu ni le temps ni le vouloir de détruire ; ils finissent par la souffleter dans sa chair et ses os.

Panégyristes des principes de 89, qui n'eut jamais de principes, trouvères de la Fédération et du Jeu de Paume, séides de Robespierre ou de Torquemada, Jacobins de boudoir et de coulisses, forts de calomnie, faibles de cœur, descendez à la Commune, abordez 93.

La Révolution n'est pas ce théâtre à phrases, dépassé continuellement par le mouvement parisien, cette scène épique et tragique où déclament des orateurs emportés par le flot populaire ; elle réside dans les entrailles de la plèbe, les piques des faubourgs, les mugissements des sections et des clubs, dans ces hommes obscurs ou exécrés, toujours en action, qui exaspéraient les forts, ranimaient les faibles, semaient partout la haine des tyrans et des dogmes, et ramenaient dans la voie révolutionnaire, à la bouche des canons, les conventionnels, beaucoup trop surfaits. Paris est la fournaise, entrevue par Danton, où bout le métal en fusion, le moule ardent d'où va sortir la grande statue de la Liberté.

Sublime adjuration de la foule en guenilles aux

portes des palais ! *Quousque* terrible de l'armée de la misère, ouvriers sans ouvrage et sans pain, faces décharnées, femmes blêmes avec des enfants maladifs, étalant leurs cicatrices et leurs plaies au sein des assemblées envahies ! Ces députations fougueuses qui jurent de n'avoir d'autres religion que l'Egalité, d'autre culte que la Patrie ; ces monceaux de vases et de débris sacerdotaux apportés par les fidèles à la Convention ; ces cloches et ces cercueils devenus des canons et des balles, ces prêtres échangeant avec joie leur titre mystique contre celui d'homme et de citoyen, quel enseignement pour les nations !

Les saints les plus vénérés tombent sans mot dire sous le marteau des iconoclastes, les reliques miraculeuses brûlent sans que la foudre gronde. Les vierges qui sauvèrent des villes ne peuvent se sauver elles-mêmes. Une flamme jaillit de la Grève : elle dévore les ossements de sainte Geneviève et la chemise de saint Louis.

Qu'est-ce que les chaires de philosophie devant cette philosophie en action qui a le monde entier pour auditoire ?

Que sont les années de méditations et de calculs, les études profondes, les âges, les livres et les pays interrogés, les ruines fouillées, en face de l'instinct et de l'inspiration populaires ?

Auprès de cette voix formidable où hurlent tous les désirs et toutes les souffrances de la terre, que vaut la période d'un tribun ?

Les états généraux, complaisante machine à contresigner des édits, donnaient à la France le bon billet de La Châtre. Les trois cents électeurs de Paris, serrés autour du blond La Fayette et du compassé Bailly, constitutionnels bâtards, menteurs de liberté, eussent perdu la Révolution et eux-mêmes par amour du juste milieu, si on leur eût abandonné les guides.

Ils parlaient, le peuple agit et laissa bien loin derrière lui ses pâles pédagogues.

Les hommes étaient petits, mesquins, esclaves de l'ambition, de l'égoïsme et de la peur ; les assemblées se montrèrent royalistes, girondines, réactionnaires, toujours bourgeoises ; le peuple seul fut le grand révolutionnaire, héroïque, prodigue de son sang et de son cœur, prêt à trancher les situations comme Alexandre.

Aussi l'originalité véritable est-elle dans les quelques figures hardies qui furent les types de la logique et de la grandeur plébéiennes.

Oublions un moment ces orateurs dont cent mille hommes ponctuent les phrases et accentuent chaque mot, coryphées grandis par le sang de la canaille. Oublions ces acteurs à masque et à cothurne portés sur les épaules des masses.

Vieillard haché par le sabre de Lambesc, femme et enfant massacrés sur l'autel de la patrie, volontaire crucifié par la piété des chouans sur la lande déserte, ouvrier dont la poitrine nue s'offre aux balles des Suisses, que ne puis-je pénétrer jusqu'à vous, embrasser votre nom et votre mémoire ! Victimes glorieuses et obscures, la renommée n'a point recueilli vos moindres paroles et vos moindres gestes ; elle n'a point fouillé votre vie, depuis la naissance jusqu'au tombeau ; elle ne sait point vos noms. Vous êtes tombés, chacun à votre place, avec le droit pour soutien, avec l'égalité pour espoir, sans un pleur ou un souvenir, et votre cadavre est devenu le piédestal des intrigants.

Puisqu'il n'est pas permis d'arriver jusqu'à vous, héros enfouis, j'irai jusqu'à la dernière couche, et du moins je vous glorifierai dans vos chefs, ces bouches qui ne craignaient pas de hurler avec l'émeute, ces mains qui saisissaient la pique et tordaient la corde du tocsin.

Ils ne sont point dans la salle du Manège ou sous les

lambris des palais, les futurs vainqueurs de la Bastille, hommes de juin et d'août, tronçons de la grande Commune : l'athlétique Saint-Hurugue, l'huissier Maillard, qui va sommer le roi jusque dans son Versailles ; le brasseur Santerre, à la voix de stentor ; Marat, l'homme de la fureur et de la justice ; le beau Polonais Lazouski, commandant les canonniers de Saint-Marcel ; le mystérieux Gusman, les jeunes Varlet et Rossignol, les Hébert, les Momoro et les Chaumette, apôtres prédestinés de la Raison.

Ce qui distingue ces âpres lutteurs de la cohorte des illustres, c'est qu'altérés de justice et de réparation, ils mettent sans hésiter la main à la besogne.

Les dieux de l'olympe politique restent cachés dans leur nuage. Ces enfants perdus de l'idée, cerveaux brûlés de la fièvre patriotique, poussent les événements et forcent la main à la Fortune.

Ils sont au Palais-Royal, lorsque le Camille Desmoulins de 89 pousse son brûlant appel aux armes. Le 17 juillet, tandis que Danton et Legendre déjeûnent à Fontenay, ces obscurs, ces fous vont au Champ-de-Mars signer la pétition de déchéance, que signera tout à l'heure le sang du peuple. Echappés aux balles bourgeoises, ils élèvent à leur tour le drapeau rouge, « loi « martiale du peuple proclamée contre la rébellion du « pouvoir exécutif. » A leur voix, les sections vont bientôt prouver au roi inviolable la vanité de son *veto*, et les ménagères parisiennes coifferont le petit-fils de saint Louis du rouge bonnet de Liberté.

Avertissement inutile ! chimère de conciliation ! Brunswick se déclare le vengeur des souverains outragés dans Louis XVI, le royalisme trahit et menace, les ulémas de Vendée prêchent la guerre sainte, Roland veut fuir jusque derrière la Loire, et l'Assemblée, aplatie par la peur, subit les impertinences de La Fayette. C'est au peuple encore à se sauver lui-même.

Il parle en ces jours de péril par l'organe du fougueux Danton. Au son du tocsin des Cordeliers, qui jette sur Paris son glas vengeur, chaque section envoie à l'Hôtel de Ville trois commissaires insurrectionnels avec des pouvoirs illimités. La faible commune de Pétion s'évanouit comme un songe. Une forêt de haches, de sabres et de fusils, un flot de colère et de justice roule vers les Tuileries, en broie les défenseurs, et jette aux pieds de l'Assemblée législative la royauté pantelante.

Paris, ce grand corps, trouve sa tête puissante dans la Commune du 10 août et de 93, la Commune d'Hébert, de Marat et de Chaumette. En ces jours seuls, courte échappée, le peuple, la plèbe, la populace (choisissez), roi toujours en esclave ou en tutelle, régna par lui-même, et, dégoûté des empiriques, fit son vigoureux coup d'essai. Le gouvernement de ces rudes esprits, c'était la lutte sans trève, la lutte jusqu'à ce qu'il ne restât plus debout un abus ni une erreur. Les hommes vaincus, ils s'attaquèrent aux idées. La royauté, les Girondins détruits, ils voulurent abattre la tyrannie spirituelle, l'hypocrite oppression des âmes.

Rien dans l'antiquité ni dans l'ère moderne, dans l'Agora ni dans le Forum, qui puisse donner une idée des séances de la grande Commune, cette gloire éternelle de la plèbe.

Les magistrats de Paris siègent dans la salle Saint-Jean, réservée à tant de tempêtes. Le bonnet rouge, le bonnet du paysan, du forçat et de la liberté, est sur leurs têtes ; la carmagnole, la souquenille du manœuvre, est leur vêtement ; ils portent des sabots, car l'armée manque de chaussures. Plus loin s'étendent les tribunes remplies d'ouvriers de la Grève, de délégués clubistes ou sectionnaires, de femmes et d'enfants avec la cocarde tricolore, foule affamée et défiante, qui garde de ses mille bras et observe de tous ses yeux les chefs de son choix.

Le procureur de la Commune se lève, et de cette douce et ferme parole que le peuple aimait tant à entendre :

« Citoyens, dit-il, vous avez proscrit les filles pu-
« bliques, et vous avez bien fait (1). Maintenant, elles
« se sont rendues à la dévotion, et le fanatisme est
« substitué à la débauche. Elles vont dans les temples,
« elles font des rassemblements avec les prêtres... Les
« prêtres sont capables de tout ; si vous n'y prenez
« garde, ils feront des miracles. Ils empoisonneront les
« patriotes ; ils mettront le feu à la maison commune,
« ils renouvelleront leurs mines, et lorsqu'ils verront
« brûler leurs victimes : « La justice du ciel, prêche-
« ront-ils, les punit ! » Je requiers le conseil de déclarer
« le peuple de Paris mûr pour la raison, attendu qu'il
« a déclaré ne reconnaître d'autre culte que celui de
« la vertu et de la patrie. »

Le conseil arrête que les églises de tous les cultes et de toutes les religions seront fermées sur-le-champ.

« Nous ne pouvons laisser tromper le peuple, crie
« une voix stridente, celle du substitut Hébert ; il faut
« que la Commune défende la vente des reliques et de
« la poudre d'orviétan ; il faut que les établissements
« religieux et les couvents soient changés en hôpitaux
« et en établissements utiles. Les clochers sont con-
« traires à l'égalité, et je réclame leur démolition.....
« D'autres empoisonneurs falsifient les boissons, je
« requiers contre ces hommes des peines sévères.
« Parmi les malades de l'Hôtel-Dieu, les deux tiers sont
« victimes de ces opérations homicides. »

(1) Les filles publiques, ces utiles fonctionnaires de la Régence et du règne de Louis XV, étaient toutes royalistes. Leur alcôve était l'asile habituel des agents de Coblentz et des poétiques chevaliers du poignard. Chaumette, afin d'ôter tout prétexte à ces désordres, avait ouvert d'immenses ateliers pour femmes.

La section du Muséum vient réclamer une commission qui remplace les livres superstitieux des écoles par des livres de morale et de raison. Appuyé ! Chaumette s'élève contre la peine du fouet employée dans les écoles, et en fait décréter l'abolition.

La question des hôpitaux préoccupe particulièrement l'Assemblée. Elle chasse les religieuses et ordonne une enquête sur l'humeur et le caractère des personnes vouées au soin des malades. Les affreuses loges de la Salpétrière seront détruites, les logements de Bicêtre améliorés.

Le Conservatoire de musique se fonde sous la direction de Gossec, afin de composer les airs et les hymnes nationaux ; les musées sont ouverts au public ; la réparation des tableaux et des objets d'art ne peut avoir lieu que par la voie du concours.

L'égalité des sépultures est proclamée, et le pauvre comme le riche doivent être enterrés avec un cortège décent, dans le drapeau tricolore de la section. Les cimetières, ces hideux charniers, deviendront des parterres où « l'on pourra respirer l'âme de son père dans « une fleur », où, au milieu des arbres et de la verdure, s'élève la stature du Sommeil. On y lit: *L'immortalité véritable est le souvenir des nobles actions.*

Ces grandes mesures sont prises en face de l'ennemi victorieux, des départements soulevés, de la mort suspendue sur les têtes.

Voici maintenant une cérémonie formidable, l'épuration. Tout membre du conseil, depuis le maire jusqu'au dernier des membres, descend à la barre en présence du peuple et demande s'il a démérité. L'accusateur peut parler sans crainte : une enquête immédiate démasque le coupable et réhabilite l'innocent.

Quel homme politique de notre temps oserait affronter cette haute et redoutable épreuve ? Ceux-là avaient la conscience nette : ils préféraient la brutale recon-

naissance du prolétaire à l'estime perfide des aristocraties.

Martyrs dont on n'a guère remué la poussière ! Par eux, l'esprit humain, l'esprit de la Grèce et de Rome, évoqué un instant par la Renaissance, faillit triompher à jamais ; ils virent dans la Révolution le débat fatal de la justice et de la société, et ils se jetèrent sans hésiter dans la lutte. A leur voix, bastilles, monastères et parlements s'écroulèrent, et dans Notre-Dame régénérée, sur l'autel des sacrifices, l'hérétique du moyen-âge, l'amie de Voltaire et de Diderot, la Raison a trôné !

Salut, Hébert et Pache, purs et nobles citoyens ; Chaumette, que le peuple aimait à l'égal d'un père ; Momoro, plume ardente, généreux esprit ; Ronsin, général intrépide ; et toi, douce et mélancolique figure par qui le panthéisme allemand donna la main au naturalisme français, Clootz Anacharsis !

L'orgueil et l'ambition, cachés sous d'hypocrites formules, ont sacrifié ces hommes, et la Révolution a péri avec eux.

Toujours se dresse avec outrecuidance le parti des impuissants, des purs et des vides ; toujours la négation, sous le masque menteur de puritanisme et de vertu, oppose à la vie et à l'action l'argument du bâillon et du poignard. Toujours les victimes sont souillées par les bourreaux. Mourir est doux pour l'homme dont la vie tout entière a été un combat : c'est le repos. Mais mourir dans son honneur, savoir que d'impitoyables adversaires souffletteront la tête coupée, frapperont la poitrine morte, interpelleront la bouche qui ne peut répondre et l'appelleront lâche !

Savoir qu'ils s'allieront contre vous, même avec leurs propres ennemis, parce que vous n'eûtes pas leur projet égoïste et leur arrière-pensée déloyale, parce que la justice et non l'intrigue fut votre but ; savoir que leur audace trouvera créance et que les plus nobles

cœurs prononceront avec défiance des noms qu'ils eussent acclamés avec amour, ah ! c'est mourir deux fois. Hébert déchire ses vêtements, et le mouchard de Robespierre peut écrire à son maître : « Hébert a paru faible, embarrassé ; la dernière nuit, dans sa prison, il a eu des accès de désespoir (1). »

Il triomphait à son aise, le continuateur de saint Dominique et de Loyola, drapé dans son gilet brossé, divinisé dans l'Etre suprême, frappant à droite et à gauche. Hébert mourait par Camille Desmoulins. Chaumette entraînait Danton. Nobles et prêtres respiraient abrités derrière le grand pontife. Châtré par la vertu de l'incorruptible, catéchisé par la morale de Saint-Just, voué pour tout avenir aux joies de l'ascétisme, le génie de la Révolution râlait, et Catherine Théot, devançant Buchez, annonçait au monde le nouveau Messie.

Il meurt crucifié le 9 thermidor, et ressuscite après 1830. Il vit dans le cœur de l'ambitieux vulgaire, de l'homme qui veut dominer à tout prix, du dandy qui roule entre deux maîtresses et trois chevaux de course sa morale puritaine ; il vit dans l'âme haineuse et jalouse, l'esprit bas et méchant. Son ombre, qui ne peut plus tuer, insulte et souille. Basile à longue barbe et à chapeau pointu sort du club ou de l'estaminet, et adresse à son compère clérical le sourire de l'augure.

Robespierre vit honoré au milieu des nuages du plus dévot encens, tandis que ses victimes traînent aux gémonies ; son froid regard glace le cœur et le cerveau de la France, tandis que les représentants de la Vie et du Progrès, les amants de la Nature, dont la généreuse utopie ne demandait qu'à devenir réalité, barbouillés de lie et de sang, plient sous l'injure de tous les enne-

(1) Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution*, vol. XXXII, p. 54, rapport de l'espion Laboureau.

mis coalisés de l'humanité, et sont en horreur à tout ce qui connaît leur nom.

Et pourtant, est-il rien de plus faux que les accusations de Camille, cet ingénieux gamin qui, selon l'expression du cousin Jacques, en calomniant ne croyait que médire? Toutes les allégations du procès, — calomnies; la trahison de Ronsin, — mensonge; l'aspect vicieux et cynique infligé à ce groupe lumineux de poètes, d'étudiants, d'artistes et d'hommes du peuple, — dérision.

L'avènement des Hébertistes fut l'avènement de la science et de la raison sous la forme la plus énergique, la plus populaire, mais aussi sous la forme qui pouvait seule en assurer le triomphe définitif. La science que les Girondins, les doctrinaires d'alors, avaient voulu cloîtrer dans une oligarchie lettrée, fut tirée du boudoir et jetée sur la place publique. Les Hébertistes s'adressèrent au peuple et lui dirent : « La science est ta conquête, la science appartient à tous, viens et prends ! »

La lutte acharnée qu'ils engagèrent contre la métaphysique autoritaire, cette pierre angulaire de toute oppression, montre que seuls ils eurent conscience de la Révolution, que seuls ils en comprirent le sens, la marche et le but. L'humanité future leur apparut dans une vision sublime; et, las de promesses vaines, ils réclamèrent le règne immédiat de l'homme sur la terre.

Ils ont attendu jusqu'à présent la justice. Attendront-ils longtemps encore ?

« J'en appelle à la postérité ! » s'écria Clootz sur l'échafaud. La postérité n'a encore répondu que par l'outrage : « Gloire aux bourreaux, haine aux victimes ! » chantent poètes et historiens. Les tueurs lavent le pavé, jettent les morts dans des trous, s'essuient les mains et disent à la foule assemblée : « Quel crime nous reproche-t-on ? Notre main est blanche. »

Accumulez, puisque tel est l'usage, sur ces boucs émissaires de la Révolution l'horreur de tous les forfaits ; répétez les bourdes de Desmoulins et les abominations des légendes et pamphlets catholiques ; mais au moins ne jetez pas à ces morts la dernière injure, la seule peut-être qui puisse les faire bondir dans leur tombeau ; ne reprochez pas la haine de la science à ceux qui, pendant leur courte existence, ont combattu pour elle les idées supranaturalistes, à ceux qui l'ont aimée au point de l'honorer sous les traits d'une déesse. J'entends gronder Hébert :

« La grande colère du père Duchesne de voir que « l'instruction publique ne va que d'une aile, et qu'il « existe des accapareurs d'esprit qui ne veulent pas « que le peuple soit instruit, afin que les gueux conti- « nuent de porter la besace. Ses bons avis à toutes les « sociétés populaires pour qu'elles donnent le grand « coup de collier à l'instruction des sans-culottes, afin « d'écraser, une bonne fois, le fanatisme et la tyran- « nie. »

« Le plus grand malheur de l'homme, dit Hébert, « c'est l'ignorance : elle est la cause de presque toutes « les sottises et de tous les crimes qui se commettent « sur la terre. C'est elle qui a engendré tous les maux « qui nous affligent ! Le despotisme est son ouvrage, « le fanatisme son chef-d'œuvre. »

« Les tyrans, dit encore le père Duchesne, qui sa- « vent bien que leur pouvoir est fondé sur l'igno- « rance, ont grand soin de l'entretenir ; car il ne faut « qu'un souffle de la raison pour renverser tous leurs « châteaux de cartes. Ils protègent la superstition, « parce que la superstition abrutit l'homme et lui ôte « son courage et son énergie...; car, tandis qu'il a la « tête pleine de sorciers, de revenants et de tous les « contes du diable et de l'enfer, il ne songe pas au « véritable enfer, à l'enfer de l'esclavage. Aussi, le plus

« grand crime aux yeux des despotes, c'est de parler « raison et de prêcher la vérité.

« J'ai vécu dans ce temps de malheur où il n'était « permis aux sans-culottes que de lire l'*Almanach de « Liége* et le *Messager boiteux*. Malheur au pauvre « barbouilleur qui osait, dans son grenier, griffonner « un livre pour éclairer le peuple ! Je me souviens « d'avoir vu brûler au pied de l'arbre de la basoche « tous les écrits des braves qui nous ont appris à deve- « nir libres. Je me souviens de tous les mandements « d'évêques et d'archevêques contre le bonhomme « Jean-Jacques Rousseau, de tous les arrêts du « Parlement, de toutes les lettres de cachet qui pleu- « vaient comme grêle sur la tête de cet ami de l'huma- « nité. Comme Marat, il était obligé de se cacher de « cave en cave pour n'être pas grillé tout vivant en « place de Grève. Le paillard, le crapuleux Louis XV « n'aurait jamais pardonné à Voltaire d'avoir fait *Bru- « tus* et turlupiné toute sa vie les calotins, si ce même « Voltaire, pour se tirer de presse et pour éviter la « brûlure, ne s'était avili en flagornant les rois et en « faisant des couplets muscadins en l'honneur de tou- « tes les maîtresses royales et de tous les proxénètes « du roi très chrétien.

« Il est donc clair, comme deux et deux font qua- « tre, que le grand secret de la tyrannie pour écraser « les hommes, c'est de les tenir dans l'ignorance. Il « faut que tous les b..... qui ont du sang dans les « veines et qui savent aussi que la raison est la botte « secrète pour tuer la tyrannie, ne cessent de prêcher « la raison ; il faut donc, si l'on veut sincèrement éta- « blir la vérité, combattre, étouffer les préjugés ; il « faut instruire tous les hommes : car si nous conti- « nuons de laisser tous les œufs dans le même panier, « c'est-à-dire si les sans-culottes ne peuvent se procu- « rer autant d'instruction que les riches, bientôt ils

« redeviendront esclaves ; il y aura un accaparement « de science, et les gueux porteront toujours la besace.

« Ah ! si l'Assemblée constituante avait joué beau « jeu bel argent, si elle avait été de bonne foi comme « la Convention, les écoles primaires seraient établies « depuis quatre ans, et il n'y aurait pas un seul sans- « culotte dans toute l'étendue de la République qui ne « sût lire et écrire : nous ne serions pas à la merci des « gens de loi et des calotins qui occupent toutes les « places, et qui feront la pluie et le beau temps jus- « qu'à ce que les sans-culottes soient instruits. Pour « réparer le temps perdu et pour écraser une bonne « fois toutes les vermines de l'ancien régime, je vou- « drais que tous les amis de la liberté se réunissent « pour donner un grand coup de collier à l'instruc- « tion publique. »

Suit un plan d'instruction publique dessiné de main de maître. Hébert termine ainsi en s'adressant aux sociétés populaires : « C'est vous qui avez fondé « la liberté ; mais ce n'est pas assez, vous devez nous « apprendre à la conserver : délivrez-nous donc du « mensonge et de l'ignorance, et vous donnerez le « coup de grâce à toute espèce de tyrannie. Attendons « peu, dit-il encore, des hommes qui ont sucé le lait « du despotisme et croupi dans l'esclavage..... Jamais « on n'aura de bons généraux, de bons magistrats, « qu'une bonne éducation n'ait réformé les hommes. « Empressons-nous donc d'élever nos enfants dans les « principes républicains. Que leurs mères soient leurs « nourrices, la nature l'ordonne. Que les premiers « mots qu'elles leur feront balbutier soient ceux de « liberté et d'égalité ; que leurs grand'mères, au lieu « de leur apprendre des contes de fées et de revenants, « leur racontent, dès le berceau, tous les crimes des « rois..... Surtout que les prêtres n'approchent jamais « de l'enfant, car ils corrompraient bientôt sa jeunesse,

« ils lui apprendraient à être fourbe, orgueilleux, « intrigant.....

« En formant le cœur et l'esprit de nos enfants, « habituons-les au travail ; qu'ils apprennent à sup- « porter la fatigue, à endurer le froid et le chaud. Que « leurs bras s'exercent au maniement des armes pour « défendre leur patrie et purger la terre de tous les « rois et de tous les monstres qui ne veulent pas le « bonheur de l'humanité. Quels hommes nous aurons « dans vingt ans ! C'est alors que la République s'éta- « blira sur des bases inébranlables. Si elle rencontre « tant d'obstacles, c'est que les hommes ne sont pas « mûrs.

« Courage donc, braves Montagnards ! continuez de « mériter les bénédictions du peuple en rendant de « bons décrets. Tandis que d'une main vous tenez la « foudre pour écraser les despotes et leurs vils escla- « ves, tendez l'autre aux malheureux, assurez du tra- « vail à tous les citoyens, accordez des secours aux « vieillards et aux infirmes, et, pour couronner votre « ouvrage, organisez promptement l'instruction publi- « que, ce sera là votre chef-d'œuvre ; car, sans ins- « truction, pas de liberté. »

Après de telles affirmations, reproduites sans cesse dans le *Père Duchesne*, peut-on, de bonne foi et au mépris de l'histoire, attribuer à Hébert ou à ses partisans la fameuse parole du tribunal révolutionnaire : « La République n'a pas besoin de savants ni de chimistes » ?

Les historiens, à propos de cette parole impie, hésitent entre trois hommes qui ne sont point les adeptes, mais les ennemis et les immolateurs du parti hébertiste : Fouquier-Tinville, l'instrument du Comité de Salut public, et Dumas ou Coffinhal, créatures et âmes damnées de Robespierre.

Plus d'ignorants ni d'ilotes, disaient les Hébertistes ;

plus d'oligarchie lettrée, d'accaparement scolastique ; plus de ces hommes à courte vue, pour lesquels la science est un moyen et non un but, de ces sceptiques blasés, toujours prêts à enseigner au peuple ses devoirs en lui taisant ses droits et à écrire des harangues contre les vaincus ! Assez de cette horde chamarrée, pire que les Vandales, qui mutile la raison pour l'asservir à ses ennemis et la faire mentir à elle-même, qui empoisonne sous prétexte d'instruire.

Mais le citoyen qui voit dans la science le but de l'humanité, l'instrument du triomphe et de l'émancipation, le levier du monde et la compagne de la liberté ; l'homme qui poursuit le préjugé, l'épée haute sans trêve ni merci, et qui, en face des iniquités sociales, exposant le résultat de ses veilles, dit au peuple : « Voilà la vérité ! » celui-là eût été à sa place au milieu de la Commune, entre Chaumette et Clootz. Il eût été sûrement repoussé par les mystiques de la rue Saint-Honoré, les fanatiques quintessenciés, abstracteurs de vertu platonique, pour lesquels la sécheresse d'aspect et de cœur, l'ascétisme inintelligent et mesquin, ont toujours tenu lieu de qualités et de savoir.

Ce qu'on veut flétrir du nom d'hébertisme est la face la plus brillante de la Révolution. Obscurcie aujourd'hui par les insulteurs jurés, elle est destinée à resplendir toujours davantage. Certains docteurs espèrent que nous en sommes à jamais débarrassés. Les idées ne meurent pas, lorsqu'elles sont la vie même de l'humanité !

DEUXIÈME PARTIE

Si ma protestation contre une de ces calomnies qui sont familières à l'histoire avait eu besoin de preuves à l'appui, un adversaire s'est rencontré qui se charge de les fournir. Une accusation mortelle, l'accusation d'avoir déclaré la guerre à la science, venait de tomber encore sur des hommes que toutes les voix, toutes les plumes s'acharnent à déchirer depuis trois quarts de siècle. Je me suis récrié. En mon âme et conscience, je crois que les Hébertistes, loin d'être les ennemis, se sont montrés, au contraire, les champions les plus décidés de la pensée rationnelle. Je l'ai dit, et sans vouloir faire entre leurs mains un monopole de certaines idées qui appartiennent à tous, j'affirme que ces idées sont leur *Credo*, leur raison d'être, et deviendront leur glorification devant l'avenir.

Or, voici que, pour rendre ma tâche plus facile, on évoque des fantômes contre lesquels je m'escrimais dans le vide. Merci.

Permis au pair de France Daunou d'insulter des révolutionnaires et des martyrs : c'est dans son rôle.

Permis à M. Corbon, vice-président de la Constituante de 1848, de vanter les délicatesses de la fibre populaire, de chanter les louanges du grand style et de tracer une sorte d'art poétique à l'usage des Jérôme Paturot de l'avenir : il a fait pour cela d'assez fructueuses études sur la matière, en compagnie des Jérôme Paturot du passé.

Permis encore à des âmes simples de s'apitoyer par contagion sur de royales infortunes. Voudraient-elles me dire, cependant, ce que l'*Autrichienne* a coûté

de sang à la France ? La jeunesse aurait-elle donc la chlorose à ce point de ne témoigner d'intérêt qu'au bourreau qui se blesse avec sa hache, à la reine qui se brise le front avec sa couronne ?

Il ne s'agit pas d'Hébert, il ne s'agit pas d'idoles : les nôtres sont la vérité et la justice, et nous sommes prêts à tout sacrifier pour elles ; il ne s'agit pas d'un homme, mais d'une idée. Ce qui est en question, c'est l'âme et la vie même de la Révolution, le souffle qui remuait les foules, le battement de cœur, terrible comme le tocsin, qui, sans relâche, précipitait des héros et des bataillons.

En vérité, le miracle de la multiplication des pains s'est reproduit pour la Révolution. Chacun s'en fabrique à sa guise, et les bateleurs, à tous les coins du carrefour, affublant une ballerine d'oripeaux bariolés, crient à la foule ébahie : « Voilà la véritable, voilà la seule, voilà celle qu'il faut choisir ! »

La Révolution n'est pas cette tragédienne, élève de Talma, si savante à débiter des tirades classiques ; cette statue de marbre au profil grec sous un bonnet bien posé, à la blanche tunique vierge de souillures : tant de sérénité, demandent du loisir et des rentes. Celle qui surgit un jour sous le pied du peuple, comme le coursier de Neptune, c'est toujours la forte femme d'Auguste Barbier, la sauvage héroïne des barricades, fixée par Delacroix sur son admirable toile du Luxembourg ; c'est la fille fougueuse, debout en haillons sur les pierres de la Bastille, et dont le poing fermé, menace le ciel et les palais, dont la colère se rue comme la tempête.

Certes, le visage est have quand on jeûne depuis des siècles, la voix est rauque quand elle s'indigne des souffrances de l'humanité. Le sein rugit, lorsqu'il est plein de la soif de la justice, et la main ni l'esprit ne reculent, lorsque devant eux, laissé aux hasard de l'in-

différence et du crime, se joue le sort du monde et qu'un tour de roue de la Fortune peut avancer ou retarder indéfiniment la longue attente.

Dix-huit cents ans l'humanité a été souffletée par des nains, vilipendée par des sots, trompée par des fourbes ! Dix-huit cents ans de torture demandent vengeance ! En face de cette grande revendication, qui resterait froid ? Qui pourrait plonger dans ce gouffre d'où s'élèvent les gémissements des villes et les cris des peuples dévorés jusqu'aux entrailles, sans se sentir saisi d'un vertige de colère et de justice ?

Voilà pourquoi l'aspect de ces hommes est tourmenté ; voilà pourquoi leur front se contracte par la crainte ou l'espoir ; voilà pourquoi leurs gestes sont fébriles et convulsifs. Arrière, vous tous qui réservez votre pitié pour les coupe-jarrets tués la main dans le sang, les sbires pendus sur place, les grands coupables exécutés ! Vous ne pouvez comprendre les hommes de 93.

Leur haine contre les castes égoïstes n'est que pitié pour les maux populaires ; leur violence du moment veut en finir avec les abus, les préjugés, les misères, les oppressions. Leurs sillons sanglants sont la voie de l'égalité et du progrès. Exagérés pour nos faibles cerveaux, ils vivent dans le réel de la logique et de la passion. C'est que la guerre est déclarée entre l'avenir et le passé, la liberté et le despotisme, l'ère moderne et le moyen âge, la raison et la superstition. Il s'agit de vaincre ou de mourir.... et sans phrases.

L'idée que la plèbe porte dans ses entrailles comme un dépôt sacré, a enfin vu le jour. A peine éclose, elle est menacée, comme Hercule, de périr étouffée dans son berceau. De tous les points de l'horizon s'amoncellent les vents et les tempêtes. Les nations se coalisent, la trahison rampe, l'indifférence et le modérantisme entonnent leur hymne hypocrite. Sous le souffle

de l'ouragan, l'idée vacille comme la lampe qui va s'éteindre. Alors, quelle sueur froide mouilla ces fronts d'airain ! quelle angoisse brisa ces cœurs saisis de la grandeur de leur mission ! Craignaient-ils pour leurs têtes ? Ils ont prouvé le contraire. C'est pour nous, pour la cité future qu'ils tremblaient. Aussi ne faillirent-ils point ; ils se dressèrent à la hauteur des événements, toujours plus grands, plus terribles, à mesure que l'horizon devenait plus noir, que la foudre grondait plus fort. Ils eurent foi, ils voulurent. Un sourire de la Raison, leur déesse, un signe de la Conscience, leur guide, suffisaient à relever leurs courages, et, jetant la mort en défi entre eux et leurs adversaires, ils lancèrent jusque dans les âges ce cri sublime : « Périsse notre mémoire, et que l'esprit humain soit sauvé ! » Certes, ce ne sont pas des habiles.

Il n'en manquait pas alors, de ces faux frères, plus redoutables à la nation que la Vendée et l'Autriche ; de ces habiles qui avaient voulu une république pour en être les oligarques, et qui se croyaient généreux en octroyant au peuple le rôle d'escabeau. Nous les avons vus à l'œuvre, ces excellents modérés, tendres hypocrites, tartuffes de libéralisme et de mansuétude. L'histoire en déroule la liste avec complaisance. Elle les porte dans son cœur, ces apôtres immaculés de la dignité et du repos, ces Lhôpital qui voilent leur barbe blanche au récit des Saint-Barthélemy, ces Lamoignon et ces d'Aguesseau qui signent en gémissant les ordonnances les plus iniques : ce cycle de braves et honnêtes citoyens qui prenaient leur glace pendant l'assaut de la Bastille, et qui un beau matin, au Champ-de-Mars, essayèrent de leurs feux de peloton sur la foule, à l'ordre de ce bon M. Bailly, l'astronome, et de ce précieux marquis de La Fayette, héros posthume de 1830.

Ces martyrs du pot-au-feu, vrais rats de La Fontaine, avaient recouvré la voix. Muets spectateurs des

crimes de la royauté, censeurs très silencieux de ses orgies, ils accusaient hautement de despotisme la République mise au ban des nations. Après les mécomptes de La Fayette et de Dumouriez, trop tôt démasqués, ils avaient toujours sous la main quelque traître qui devait sauver la France de la tyrannie et leurs revenus de l'emprunt forcé. Lorsque leurs amis les Girondins sont arrachés du sein de la Convention, ces bons apôtres ne prennent même plus la peine de cacher leurs projets : ils s'allient franchement aux royalistes, allument la guerre civile et livrent Toulon aux Anglais.

C'est contre cette tourbe funeste que fut rendue la loi *des suspects*, commentée par Chaumette ; et cette loi du 17 novembre, loin d'être un aliment pour l'insurrection (consultez les dates) contribua puissamment à la réprimer. Ce mouvement des provinces, mouvement de l'égoïsme et de la peur, fatalement réservé à toute révolution sérieuse, ne se soutint jamais que devant les demi-mesures ; partout où parurent des hommes énergiques, des mesures révolutionnaires, il disparut anéanti. La Commune fut héroïque au milieu de ce déchaînement des intérêts. Sans se détourner un seul moment de son œuvre de réforme sociale, elle fit face de tous côtés à l'orage. Comme Rome autrefois, elle leva et équipa des armées qu'on dirigeait immédiatement sur les points menacés. Elle avait décrété qu'il appartenait une fois encore à Paris de sauver la France. Elle a exécuté son décret.

Que ces généraux improvisés n'aient pas toujours été à la hauteur de leur mission, et qu'ils aient montré souvent plus de patriotisme et de courage que de talents militaires, soit. On leur reprochera des fautes, peut-être : des trahisons et des lâchetés, jamais. L'intrépidité de Ronsin était proverbiale. Sur Rossignol, l'un des vainqueurs de la Bastille, qu'on veuille bien con-

sulter les mémoires de Kléber, juge compétent je suppose, et peu suspect de flatterie envers des collègues auxquels il impute ses défaites.

Harmonieux roucouleurs de phrases, qui jetez sur le peuple votre poudre dorée et vantez ses instincts aristocratiques, afin d'étrangler sa virilité ; don Juans et Lovelaces des pauvres multitudes, si prodigues de déclarations à la guenille victorieuse, votre filet de contralto est bien grêle devant les rugissements de Marat et d'Hébert !

Je sais bien que chez Hébert la voix est enrouée, la forme parfois basse et grossière, le fond épicé de jurons qui emportent la bouche. Que voulez-vous ? Il avait vendu des contremarques sur le boulevard. Ses productions rugueuses ne valent pas les charmantes tirades de littérature inutile que nous connaissons ; mais en revanche, quelle franchise ! quelle verve ! quel amour profond de la justice et de l'égalité !

Hébert d'ailleurs ne sacrait pas toujours. A la barre de la Convention, à la Commune, quand il parle comme magistrat, son langage est parfait de distinction. Otez même les grains de poivre incrustés à dessein dans les pages du *Père Duchesne* pour flatter le palais du lecteur, il restera un style correct et facile, à la hauteur au moins de celui de ses confrères. Aujourd'hui, ce gros sel n'allécherait plus le peuple : son goût a été perverti par la Révolution. Mais il était ce que l'avait fait de longue main une éducation catholique et royale, c'est-à-dire il était passablement brute.

Je comprends qu'à ces cris, à ces gestes désordonnés des tribuns de la rue, on préfère la fine prose de Desmoulins, corrigée dans les premiers numéros par son ami l'*incorruptible*. C'est clair, net, joli, coquet, spirituel, digne des salons les plus littéraires du dix-huitième siècle, en un mot, réussi. Cette plume

élégante et distinguée étincelle d'ironie, de malice et d'humeur à faire bondir Hébert éperdu sous ces piqûres d'insecte.

Mais sous les fleurs le serpent se cache. Sous les concetti du gracieux républicain, *réclamant pour la raison malade le lit de songes de la superstition,* on sent toujours gronder l'ex-procureur-général de la lanterne. Aujourd'hui il requiert contre les ultra révolutionnaires, pour les royalistes. D'une voix doucereuse, il demande la tête du philosophe Anacharsis et du philosophe Anaxagoras, du traître Hébert et du traitre Vincent, un tas de stipendiés de Pitt et Cobourg.

« O Pitt ! » débute un numéro du pamphlétaire, « ô Pitt, je rends hommage à ton génie !... » Le génie de Pitt consiste à fournir le *Père Duchesne* de guinées anglaises. L'aimable Camille ne se bornait pas à dénoncer. Il avait la malheureuse habitude de traiter ses contradicteurs de filous. Il a reproché tour à tour à Brissot et à Hébert le vol d'un mouchoir. Serait-ce le même, par hasard ?

Pas plus de bon sens ni de bonne foi dans l'anecdote des 600,000 numéros vendus au ministre Bouchotte avec des bénéfices concussionnaires. Le *Vieux Cordelier*, devenu le drapeau de la réaction, savait électriser son public. Hébert, bâtard ! — Hébert, marchand de contremarques ! — Hébert, voleur ! voleur surtout ! Cette polémique sonnait délicieusement aux oreilles des aristocrates. « Mais », dit-on avec Desmoulins, « Hébert n'a pas répondu à l'accusation. » Avant d'en croire sur parole le mensonge de son adversaire, qu'on ouvre les numéros 330 et 332 du *Père Duchesne*, on y lira une réponse catégorique, et, en outre, il n'a pas été seul à répondre.

MM. Buchez et Roux, en bons catholiques tout hérissés d'hébertophobie, avaient ramassé avec bonheur pour leur compilation parlementaire la calomnie

du *Vieux Cordelier*. Bouchotte, encore vivant à cette époque, s'empressa de la repousser par un démenti énergique et remit Camille à sa place. C'était une polissonnerie, qui fut prise au sérieux plus tard et avidement accueillie par la prévention ou la crédulité.

Le plaisant de l'affaire, c'est que Desmoulins vendait ses feuilles vingt sous aux aristocrates, en accusant Hébert d'escroquerie parce qu'il vendait les siennes dix centimes aux soldats.

Le parti révolutionnaire, après enquête, fit justice. Desmoulins fut chassé des Cordeliers comme calomniateur, et rayé même des Jacobins. Mais les deux Robespierre, qui ne pouvaient permettre une telle victoire des Hébertistes, obtinrent la réintégration du pamphlétaire aux Jacobins, en fermant la bouche à son accusateur, sous le prétexte hypocrite que les querelles de personnalités devaient céder le pas aux intérêts généraux.

Je dois rappeler, puisqu'on l'a oublié, un des grands crimes d'Hébert, celui d'avoir épousé une ex-religieuse. Les gens qui ont donné le mot d'ordre à l'histoire auraient pu passer bien des choses au père Duchesne ; lui pardonner sa religieuse, jamais ! Camille accablait cette pauvre femme de ses sarcasmes. Mais devant quelle énormité aurait reculé la haine de Camille ? Le jour de l'exécution des Hébertistes, jour appelé longtemps de ses vœux, il arpentait Paris à la poursuite des charrettes, pour s'assurer que sa proie ne lui échapperait pas. Ceci n'est pas de mon cru. C'est Desmoulins lui-même qui raconte dramatiquement ses courses effarées, du tribunal à la rue Saint-Honoré et à la place Louis XV ; ses craintes d'un mouvement de la *canaille* pour délivrer les condamnés, son triomphe quand tout est enfin consommé. Rien de lugubre comme ses transports de joie à la vue de la tête de son ennemi qui tombe... Huit jours plus tard,

la sienne allait la rejoindre dans le même panier. Robespierre, l'homme d'Etat, leur avait coupé le sifflet à tous deux pour les mettre d'accord. Moyen sûr de conciliation et d'apaisement !

Je me suis demandé plus d'une fois pourquoi ce déchaînement universel contre Hébert. Nos coureurs de coulisses ont-ils pris en grippe le vendeur de contremarques devenu l'un des premiers magistrats de la ville de Paris ? Nos patriotes, qui ont besoin d'un valet de pied pour mettre leurs bottes, éprouveraient-ils quelque dégoût à la pensée de ce laquais, réformateur des cultes et des dogmes ?

Pourquoi Marat lui-même est-il plus épargné ? C'est que Marat n'est qu'un cri de guerre, tandis que l'hébertisme est un système. Le grand courant qui se forme au comité insurrectionnel des Quinze-Vingts et de l'Evêché nous donne la philosophie de la Révolution tout entière. Il faut en finir avec un ostracisme hautain. Quand même Hébert serait un misérable, ce qui est faux, l'idée que son nom représente n'en aurait point à souffrir. Qu'importe au drapeau la main qui agite ses plis ? Qu'importe à la flamme les aliments impurs qu'elle dévore ? Le but fut la justice, le but fut la science, le but fut l'humanité.

Ce fut un rude jouteur, cet Hébert ; sa vie une longue lutte, d'abord contre la misère, puis contre les superstitions, le pouvoir, contre la calomnie surtout, cet écueil des forts, où lui aussi fut brisé. Tous les obstacles qui enrayaient la Révolution : le roi, la reine, les Girondins, Robespierre, la Convention elle-même. découronnée de sa première énergie, il les attaqua sans relâche, sans ménagement. Apre aux puissants et aux habiles, il se sentait des tendresses infinies pour ses frères de la blouse.

Lorsque les mieux trempés des révolutionnaires, succombant de lassitude, disaient : « Assez ! » lors-

que l'ambition voulait planter sa tente et que le créateur du tribunal révolutionnaire, Danton lui-même, le Danton de l'audace, donnait sa démission, gagnant à sa mémoire, par cette volte-face, l'indulgence de l'école libérale, seul Hébert criait aux ilotes ses compagnons : « Marchons toujours, nous ne sommes pas arrivés. Plus loin! encore plus loin ! »

Il est tombé avant la fin de la journée, comme le moissonneur épuisé avant d'avoir accompli sa tâche ; mais il n'a point trouvé le repos dans la mort. Son nom a été jeté à l'horreur et au mépris, on lui a cloué au front un écriteau infâme, et l'insulte croasse toujours sur son cadavre.

Voilà nos morts ! Que les rois pleurent sur les rois. Pour nous, fils de la roture, le sang d'un bouvier est plus précieux que celui d'un prince. Que nous importe cette famille du Temple, si étrangement exploitée de nos jours aux dépens des âmes sensibles ? Des captifs plus intéressants pourrissaient dans les cachots de toutes les monarchies. Lorsque le pain manque à nos héroïques armées, lorsque les femmes se battent à la porte des boulangers, que la famine hurle dans Paris, Hébert, devenu membre de la Commune, a-t-il donc si grand tort de réduire la volaille et la pâtisserie dans les dépenses du Temple ? Que M. Thiers s'en scandalise, à la bonne heure ; ce sont là des larmes acquises par état ; il est historien-ministre. Mais le peuple ! doit-il pleurer ses ennemis ?

Ce pieux roi qui jure la constitution d'une main et qui la viole de l'autre, ce père du peuple qui dépêche Mallet-Dupan aux souverains pour hâter la marche des armées étrangères sur Paris, ce fils de saint Louis qui renie ensuite sa signature devant la Convention, a-t-il droit aux regrets éternels du pays sauvé par miracle de sa trahison ? Et cette femme au regard aigu, à la lèvre impérieuse, au nez d'aigle, aux blonds cheveux

flottant sur des épaules d'albâtre, cette figure chérie des poëtes et des peintres, n'est-ce point l'héroïne mystérieuse du collier, la maîtresse de royale maison qui, d'un geste si gracieux, offrait au serrurier Gamain le verre de vin empoisonné ?

Allons, Hébert ! prends ton fouet sanglant, arme-toi de ton rugissement le plus sauvage. Vois-tu ces femmes nues se débattant au milieu des dragons-missionnaires de Louis XIV, ces vierges, ces enfants éperdues de douleur et de honte entre les bras de beaux officiers et des galants seigneurs? Entends-tu sur le vent des triomphales fanfares le sombre chant du viol? Connais-tu Fontenelle, ce baron breton qui, au retour de chasse, aimait à enfoncer ses pieds dans les entrailles des filles éventrées ? Hébert ! pense à ta mère, pense à tes sœurs, pense aux haillons des misérables. La mesure est comble, l'heure est venue ; sois la vengeance, sois le châtiment !...

.... Soixante-dix ans ont passé sur ces tombes ; ne remuons pas des cendres éteintes. Faut-il le dire cependant? la satire de la vivante s'est bien étrangement transformée en apothéose de la morte. Le nom de Marie-Antoinette rappellera toujours le scandale de certaines amitiés qui font penser à Lesbos, et le catalogue de la bibliothèque de Trianon, ce terrible témoignage, a fait comprendre le témoignage d'Hébert. C'est plaider, je le sais, une cause perdue d'avance. Entre le vendeur de contremarques qui a sacrifié sa vie à une idée, et l'épouse sans amour, la reine sans pitié, mais fille de Marie-Thérèse et des césars, morte en combattant pour les millions de sa liste civile, un esprit délicat de notre bonne société pourrait-il hésiter un instant ?

L'histoire a son Elysée avec son ciel d'azur, des jardins dessinés par Le Nôtre, des jets d'eau au doux murmure. On n'y entre qu'à condition d'avoir été bien

sage, de s'être livré aux excès permis d'un honnête libéralisme, de n'avoir pas commis de gestes désordonnés, ni dérangé les plis de sa longue toge. On s'y endort, dit-on, quelquefois en écoutant de bonnes et correctes harangues ; on y bâille comme à l'Académie. C'est le séjour du calme et de la sérénité, la retraite des hommes d'Etat rangés, et le prix Montyon des serviteurs fidèles qui ont trente ans de vertu publique.

Plus bas, dans la boue, dans le sang et dans la honte, rugissent les damnés, la figure contractée comme les Titans, la bouche tordue comme la colère antique, les bras convulsivement tendus...

Quelquefois l'un d'eux, par un violent effort, essaye de monter dans la barque qui passe. Ses pieds étreignent la proue, ses dents et ses doigts saisissent le bord avec la fureur de Cynégire. Mais l'historien libéral, Caron de ces lieux horribles, qui conduit vers les Champs-Elysées la cargaison fraîchement recueillie des réputations pures et morales, s'empresse, d'un coup de rame, de replonger l'audacieux au fond du Phlégéton.

Si, sous la conduite d'un autre Virgile, vous vous aventurez dans ces noires cavernes et sur les bords de ces fleuves à la bourbe fumante, le premier aspect vous saisit d'horreur et d'effroi. Mais, si vous surmontez ce mouvement, si vous restez immobile, bientôt sur ces traits foudroyés se lit l'expression d'une pitié et d'une douleur qui vous saisissent jusqu'aux entrailles. De ces regards aux éclairs sinistres s'échappe une lueur plus douce que la lampe de la pauvre veuve qui veille à côté de son enfant assoupi. Du milieu de ce tumulte infernal s'élève une plainte plus triste que le soupir du vieillard à cheveux blancs égorgé par des sbires, que le sanglot étouffé de l'enfant à la mamelle écrasé sous les roues des caissons, que le pleur éternel de la vierge tombée des mains des hulans... Ecoutez... écoutez encore... c'est le murmure de l'idéal entrevu, le cri de la vérité

cherchée, du progrès poursuivi, de l'humanité chérie jusqu'à la fureur. C'est le chant de l'avenir, l'hymne du chaos fécond d'où va sortir un monde.

Aussi, plus que les héros de musée taillés sur le patron officiel et vêtus à la grecque, plus que ces mannequins placés, pour nous mettre en fuite, dans le champ de l'idée, plus que ce ramas d'eunuques que l'on nous montre pour des hommes, je vous aime et je vous glorifie, ô GRANDS DAMNÉS DE L'HISTOIRE !

TROISIÈME PARTIE

La métaphysique, ce musée Curtius des idées et des dogmes, fait grand bruit d'une image de cire à l'œil atome, aux traits immobiles, aux roides draperies, baptisée du nom de Liberté. On l'adore à condition qu'aucun battement ne soulèvera sa poitrine, qu'aucun souffle n'agitera ses lèvres, et que cette pâle et nuageuse vision ne descendra jamais dans la forte réalité. La pauvre déesse inspire tant d'effroi qu'on la divinise pour la reléguer au ciel.

Tant qu'elle consent à trôner au fond d'une niche, dans l'atmosphère embaumée des principes, l'encens fume, les hymnes montent dans une spirale sans fin. Mais la statue prend-elle vie, veut-elle parler, agir, descendre de son piédestal, alors l'excommunication commence, l'encensoir se change en massue et les thuriféraires en geôliers.

C'est ainsi que la grandeur et la dignité humaines sont sacrifiées sur l'autel des entités. On avait évoqué

des oasis pleines d'ombrage et de repos ; mais voici le désert et le simoun. La caravane s'arrête. Le port ne sera pas atteint, parce qu'il faudrait braver la tempête. Malheur au combattant dont l'habit est couvert de poussière, l'épée rougie et le bouclier faussé ! Gloire aux madones d'armoire, aux dieux de portique et aux grands hommes de galerie !... J'aime mieux Théroigne de Méricourt.

Qui nous délivrera de ces orgueilleuses abstractions, *Credo* de l'immobilisme ? La Liberté est de chair et d'os. Elle vit et souffre depuis des siècles au milieu de nous. Si elle n'est pas tout à fait aussi pure que la Circassienne élevée pour le harem du pacha, ou que la fille bourgeoise enfermée à grands frais dans un couvent, à qui la faute ? Elle sort à peine des cachots de l'Inquisition, la Liberté ! Elle a été tenaillée, déchirée, violée par tous les tyrans et tous les fourbes. Des mains impures ont arraché sa tunique. Sextus s'est encore roulé sur le corps de Lucrèce ; et, lorsque la malheureuse captive se débat entre les bras des satrapes et vous tend ses mains suppliantes, vous répondez pudiquement : « Croupis dans la honte, prostituée ; tu n'es pas notre « idéal. »

La Révolution apportait à tous la paix, la fraternité, l'honneur ; elle dit aux nobles et aux prêtres : « Quittez « vos titres iniques pour le titre plus beau de citoyen ; « restituez vos biens injustement détenus, afin qu'il n'y « ait plus de maîtres ni d'esclaves et que vous formiez « tous un peuple de frères. » Ils ont répondu par le poignard.

Que de fois la Révolution n'a-t-elle pas ouvert ses bras à ces perfides ? Que de fois n'a-t-elle pas pardonné ? Ils se relevaient pour la frapper par derrière. Elle eut enfin pitié du peuple.

Où sont les coupables ? Parmi les privilégiés, défenseurs jusqu'à la mort de droits acquis par la fraude, ou

dans les rangs des déshérités, réclamant leur part au soleil? — Avec Tartuffe écrivant : « La liberté de conscience est notre oppression », ou avec les champions héroïques de la raison humaine?

Qui donc fut l'ennemi le plus acharné de la Révolution? qui voilait le Christ et les autels, faisait ordonner le carnage par la bouche de la Vierge, prêchait le meurtre au nom de Dieu et vouait à la mort une classe entière de citoyens?

Qui, le pied sur la gorge de l'humanité, lui posa cette sanglante alternative : « Meurs ou tue ! »

La Révolution n'a fait que se défendre. Levant sur ses ennemis l'arme du *Père Duchesne* : « Prenez garde, dit-elle, je vais frapper. »

Ils n'eurent de repos qu'après l'avoir contrainte à se souiller de leur sang. Que ce sang retombe sur les provocateurs !

Eh! qui brandit les haches de septembre, sinon Brunswick et ses compagnons, utopistes d'un paysage de ruines sur les bords de la Seine? Qui jette Louis XVI sur la planche fatale? — les rois et les émigrés. Les apôtres du mercantilisme traînent les Girondins à la mort. Les noyades de Carrier sont l'œuvre des prêtres de Vendée ; et c'est au pape et aux cardinaux qu'il faut demander compte du massacre de la Glacière.

Les femmes d'Avignon coupent avec des ciseaux les lèvres de Lescuyer, ces lèvres coupables d'avoir prononcé le mot de *liberté*.

Le curé constitutionnel de Machecoul est crucifié ; puis, comme c'est un dimanche, la populace catholique s'amuse. Elle fouille les maisons, précédée d'un piqueur. A l'aspect d'un patriote, il sonne la vue ; la victime abattue, c'est l'hallali. En l'assommant, on donne le signal de la curée, et les femmes accourent avec leurs ongles, les enfants achèvent à coups de pierre. Dans cette même ville, cinq cents républicains

sont jetés au fond d'une fosse, et, lorsque les bleus arrivent, ils aperçoivent sortant de terre une main dont les doigts crispés serrent une touffe d'herbes. Partout où se produit le mouvement pudique et religieux, les soldats sont rôtis dans des fours, enfilés par une corde en chapelets vivants, poignardés sur l'autel après la messe, cloués aux portes des églises... « Assez ! » criez-vous. Oui ! vos nerfs tressaillent, votre chair se révolte. Tant mieux si vous souffrez ! les victimes aussi ont souffert.

De quelle colère ne devaient point bouillonner les cœurs patriotes à ces lugubres nouvelles ? Quelle pitié méritaient de pareils monstres ? Ils s'étaient mis hors l'humanité, et la foudre révolutionnaire tomba sur leurs têtes. Le Comité de salut public donne l'ordre de détruire les repaires des brigands ; les généraux l'exécutent. Rien de moins semblable aux boucheries sacrées que ces rigueurs inévitables de la guerre civile ; et il faut de la bonne volonté pour associer les granges vendéennes à l'albigeoise Béziers (1). Bouchotte écrit à Santerre d'épargner les villes où les républicains sont en majorité ; et des indemnités sont accordées à ces malheureux.

Qu'elle serait belle si elle s'était laissé égorger, la République ! Qu'elle serait belle, pâle dans l'ombre avec sa plaie au sein, sur les dalles de la Morgue ! C'est

(1) Un moderne père de l'Église, l'honorable Éric Isoard, accuse les républicains d'avoir traité Chollet comme Béziers le fut par les croisés de Montfort. — Chollet n'a été brûlé que deux fois, savoir : en 1794, par le catholique Stofflet, garde-chasse et général vendéen ; et en 1864, dans le *Journal des Écoles*, par le très catholique Eric Isoard, le même qui dans le *Phare de la Loire*, toujours en 1864, a tue Lepelletier de Saint-Fargeau d'un coup de pistolet. Que dira de ce meurtre, dans l'autre monde, le garde du corps de Pâris, qui s'imaginait avoir passé son sabre à travers la poitrine du pauvre conventionnel ?

dans cette attitude qu'on l'aime ; mais elle vous a joué un mauvais tour, messieurs de l'oraison funèbre. Elle a broyé ses ennemis, et, bien que déchirée par vos mensonges, elle vit encore dans l'histoire.

Chantres doucereux du martyre, qu'on sent bien le poison de vos paroles ! Vantez la gloire des torturés, le bonheur des suppliciés ; ressassez les recommandations du Christ et de saint Pierre. « Souffrir est plus beau que punir, » n'est-il pas vrai ? Allons ! couronnez de fleurs la victime qu'on mène à l'autel.

Sanguis martyrum, semen martyrum ! Sang des martyrs, semence de martyrs ! — Béate ironie !

La bravade de Tertullien ricane d'une façon sinistre sur le corps d'Hypatia, aux lueurs des bûchers et de la Saint-Barthélemy. Où sont ces milliers de sectes si vigoureusement argumentées par le fer et le feu ? La foi des Dominique refleurit sur le sol arrosé du sang des sectaires ; les pays les plus persécutés pour hérésie sont devenus les plus orthodoxes, toujours en vertu de l'axiome : *Sanguis martyrum...*

Quel scandale ! la matière étranglable à merci se révolte contre ses légitimes tortureurs. L'ilote mord la main qui le frappe. Débauche d'orgueil ! le martyr sort de l'état sublime de résignation pour se plonger dans la vengeance : il dédaigne la tirade posthume des poètes et des rhéteurs.

Si, fermant les yeux aux souffrances populaires, les hommes qu'on veut salir de boue et de sang avaient aspiré à longs traits l'opium philosophique ; si, repoussant du pied la femme et l'enfant en guenilles, ils s'étaient réfugiés dans les temples d'abstraction avec des filles célestes ; s'ils n'eussent témoigné qu'une haine platonique contre l'immoralité, et que d'héroïques poissardes, montées sur des canons, n'eussent pas été chercher le roi et la reine à Versailles, le moyen âge relevait la tête, et nos adversaires d'aujourd'hui

n'auraient pas la satisfaction de renier et d'outrager leurs libérateurs.

Ces monstres ont sauvé la République ! voilà leur crime inexpiable, dont je ne les disculperai pas. Ils ont voulu le triomphe de la raison humaine ; et bien que les coalisés de la haine, unis dans le baiser de Judas, aient porté un coup à cette œuvre, la voie néanmoins reste ouverte ; on ne la fermera plus.

Pauvres frères foudroyés ! oui, vous fûtes grands pour rallier ainsi contre vous tous les ennemis de l'esprit humain ; vous fûtes sincères, puisque les avocats de tout coupable blasonné n'ont jamais plaidé en votre faveur une circonstance atténuante ; vous fûtes terribles au crime, puisque l'intrigue s'est acharnée sans trêve à vous défigurer et à vous noircir.

C'est que vous ne connaissiez point l'art de souiller avec de douces paroles, de tuer décemment, d'égorger le sourire aux lèvres. Vous ne coquettiez point avec la postérité ; vous ne vous êtes pas marchandés, vous vous êtes donnés. Grands par la haine ! grands par l'amour !

Nulle accusation ne reste debout contre Hébert. « On ne s'est pas contenté, dit-il dans une séance des « Jacobins, d'arrêter mon journal, on a envoyé dans « mon pays natal d'autres intrigants pour prendre des « renseignements sur toute ma vie. Ils ont découvert « qu'à l'âge de seize ans j'eus un procès criminel pour « un de mes amis indignement persécuté, dont je pris « la cause en main. On vit que j'avais tenu tête à un « des anciens parlements, bien qu'il y eût alors quel- « que danger. On vit que j'avais toujours été libre ; on « vit que j'étais républicain à seize ans et que je « m'exerçais déjà contre les despotes. On vit de telles « choses que l'homme qu'on envoyait s'écria : « Il est « bien malheureux qu'on ne puisse obtenir prise sur « ce coquin-là. »

La meute aboyante prit sa revanche lorsque le rude champion fut tombé de la brèche. Elle composa la légende de son ennemi abattu. Malheureusement pour elle, ces fantômes, si menaçants de loin, s'évanouissent aussitôt qu'on les touche. Un écrivain peu suspect d'Hébertisme, M. Louis Blanc, a restitué à Hébert la priorité du *Père Duchesne*, même contre le plus habile et le plus accrédité de ses plagiaires. La remarquable réponse d'Hébert à Camille Desmoulins, reproduite par le *Républicain français*, nos 419 et 420, nous a initiés à tout un passé de travail et de misères. Les sycophantes, il est vrai, ont soin de ne pas la connaître, parce qu'elle est péremptoire. Que leur importe le vrai ? leur but est d'étrangler tout homme gênant, en politique comme en histoire.

Aussi, que d'imagination dépensée dans ce but ! Les uns comptent Hébert parmi les meurtriers de la princesse de Lamballe ! A cette heure même il siégeait à la Commune ; à moins de jouir du don d'ubiquité, il ne pouvait être aussi à la Force. D'autres lui attribuent les persécutions essuyées par Prudhomme, son confrère de la presse, et Prudhomme, arrêté trois fois par les Comités, est chaque fois mise en liberté sur l'ordre de la Commune. Enfin, pourquoi la déposition sur Marie-Antoinette, résultat d'une enquête que je n'ai point à contrôler, et imputable au Conseil tout entier, dont il n'est que le rapporteur, retombe-t-elle obstinément sur lui seul ?

Mais la palme appartient à Mallet du Pan, qui évalue à deux millions la fortune laissée par Hébert, et l'accuse d'avoir reçu un autre million pour faire évader la reine. En touchant ce prétendu million, Hébert aurait dit cette excellente plaisanterie : « Si je ne peux pas la sauver, je la ferai périr. »

Mallet du Pan lâche sa calomnie et ne s'inquiète pas du reste. Or, tous les biens d'Hébert et de sa

femme ont été confisqués. Arrêtés à l'improviste, ils n'ont pu rien mettre en sûreté. Qui a jamais entendu parler de valeurs quelconques saisies chez le père Duchesne ? Si l'on eût trouvé seulement dix mille francs, la postérité lui reconnaîtrait quarante millions. La vérité est qu'Hébert est mort sans le sou.

Certaines attaques sont des éloges ; et les insulteurs, panégyristes inconscients, accentuent par leur violence même ce que je ne puis que sous-entendre.

Mais laissons Hébert, car Hébert n'est pas seul. A côté de cette figure animée, pleine de mouvement et de vie, voici le doux regard de Chaumette, le front inspiré de Clootz.

Clore l'ère antique et inaugurer l'ère moderne, ce fut la grande œuvre entreprise par ces hommes. Ils voulurent substituer enfin la réalité aux théories, et à la place du bon plaisir divin et terrestre faire régner la justice, la vérité, la raison.

Le roi au Temple et les avocats à la tribune, ils ne crurent pas la tâche terminée. Toute tyrannie était leur ennemie, celle des corps et celle des âmes. Las de s'apitoyer sur des souffrances ambitieuses, ils n'eurent plus qu'une pitié : le peuple mis en croix.

Ces hommes sont le cœur de la Révolution. Toutes les douleurs, tous les désirs de l'humanité aboutissent à leur douleur et à leur désir. Ils savent retrouver ces accents qu'inspire la nature à Sophocle, à Térence et à Lucrèce, ces tressaillements profonds à l'aspect des chairs et du sang, ces haines vigoureuses de la vertu en présence du crime. L'océan humain a été remué jusque dans ses abîmes, car une vase étrange monte à la surface. Ténèbres des bouges, cloaques fangeux, pain de sueur et d'angoisses, femmes et enfants flétris, tout un monde de hideurs, voilé par la dorure des cités, surgit à la lumière, envahit les palais désertés de leurs maîtres, et, par la voix de son vendeur de con-

tremarques Hébert, de son mousse Chaumette, fait entendre sa triste plainte.

La Commune adopte le vieillard, l'infirme, l'enfant; elle a une pensée pour le misérable, le déshérité, pour le malade, auquel elle envoie des livres; elle aère et assainit les prisons, donne une tombe au suicidé et au supplicié, dont elle prend l'enfant en tutelle; ouvre des ateliers aux femmes; et en face des couvents détruits, des prostituées proscrites, relève la grande victime d'une société sans entrailles, la fille-mère.

Qui dicta ces choses ? Le cœur.

Fait remarquable encore et laissé dans l'ombre par l'histoire, lorsque la Convention, éprise du couvent spartiate de Lepelletier et de Robespierre, rejette le projet de Lakanal sur l'instruction publique à plusieurs degrés, ce sont les Hébertistes, les autorités de Paris alliées à Fourcroy et aux savants, qui forcent la Convention à revenir sur sa résolution malheureuse.

Hébert, en proie à une sorte d'impatience fébrile, comme s'il sentait le terrain manquer sous ses pieds, fatigue les Cordeliers et les Jacobins de ses appels en faveur de l'instruction publique ; il réclame à grands cris des maisons pour les estropiés et les infirmes. Chaumette déclare la guerre aux charlatans et aux exploiteurs.

Dès le matin, le philosophe Anaxagoras, avec sa large et bonne figure, ses yeux noirs du Nivernais, ses longs cheveux, siégeait à la Commune. Au milieu de cette foule sans cesse renouvelée, en lutte avec les difficultés inextricables d'une ville en révolution, Anaxagore, calme, poli, affable, avait une parole et une pensée pour tous.

L'émeute ne fit pas trembler sa voix, les triomphes ne la rendirent pas hautaine. Si la séance se prolongeait, cet homme, dont les royalistes ont fait un buveur d'aï, tirait de sa poche un morceau de pain, et

achevait, sans quitter ses fonctions, un frugal déjeuner. Après midi, il se rendait aux Filles-Dieu, dans ces pauvres quartiers des Gravilliers où Léonard Bourdon avait établi une école ; et là, tous deux expliquaient à ces travailleurs le but et le sens de la Révolution, initiaient ces simples aux enseignements de l'histoire, aux vérités de la science ; appelaient de leurs vœux et de leurs efforts les temps bénis où tombera la grande inégalité et la grande servitude : l'ignorance.

Glorificateur du travail et de la pauvreté, ennemi déclaré des parasites, ce paysan de la Nièvre, chassé par les prêtres, embrassa tout ce qui pleure et tout ce qui souffre dans sa grande pitié. Vivement pénétré des douleurs du peuple, parce qu'il était peuple lui-même, et sans cesse occupé d'y porter remède, ne puisant ses titres que dans les services rendus, et non dans le prestige d'une autorité brutale, Chaumette apparaît comme le type idéal du magistrat.

« La société, disait ce grand citoyen, est renversée, « il faut la remettre sur ses pieds. Le premier rang « appartient au citoyen utile, au travailleur, au paysan. « L'oisif et le parasite doivent retomber dans le mé- « pris où ils ont si longtemps tenu leurs esclaves. » Et pressentant l'avenir, il réclame avec Momoro le partage agraire des biens nationaux qui, devenus la proie de l'assignat avili, vont créer une nouvelle caste.

A l'héroïsme du bon sens et de la raison tous ces Hébertistes joignent encore l'abnégation la plus complète, l'horreur de toute distinction et de toute gloriole qui tendrait à exalter l'individu au-dessus de l'idée. Hébert, honoré d'une couronne par la Commune, la dépose sur le buste de Jean-Jacques. Et tandis que la maison Duplay, domicile de Robespierre, est un muséum où partout se reflète l'image adorée de l'incorruptible, Chaumette s'emporte en plein conseil contre un graveur qui veut faire son portrait :

« Je me suis empressé de lui faire défense de con-
« tinuer, en lui offrant de l'indemniser du travail fait.
« J'ai eu pour réponse que le graveur Bonneville ne
« voudrait pas abandonner son entreprise pour mille
« écus... J'ai considéré que c'était faire renaître parmi
« nous un genre d'idolâtrie qui ne convient point à
« des hommes libres, et je lui ai fait défense expresse
« de continuer son travail, car mon droit de propriété
« doit s'étendre au moins jusqu'à ma figure (1). »

Rendons justice au siècle : sur ce point encore nos grands hommes ne sont pas Hébertistes.

La fête de la Raison elle-même, texte de tant de moqueries, n'en reste pas moins comme une date lumineuse, un phare qui éclaire la Révolution et jette sa lueur dans l'avenir.

La femme, arrachée à un idéal mystique, n'a plus pour but que la famille et la cité. L'art retrouve son piédestal. A la vue de la liberté et de la science déifiées, le monde pousse un cri d'espoir.

Ce culte emblématique fut tellement aimé des patriotes, que les Robespierristes, en le détruisant à Paris, durent le ménager dans les provinces, et que les armées républicaines marquèrent longtemps encore les pas de leurs conquêtes par des temples à la Justice et à la Liberté.

Couvent des Cordeliers, où Etienne Marcel tint ses assises, monument où par éclairs s'émancipa la raison humaine, où travaille aujourd'hui la science reine de l'avenir, je ne puis te contempler sans émotion. Tu fus véritablement l'âme de 92 et de 93. A côté du sombre cloître des Jacobins, Sinaï bâtard où détonne la sèche parole de Robespierre. retentissent les grands Cordeliers, pleins de vie, de sève, débordant d'enthousiasme,

(1) Bonneville a passé outre, et son œuvre, que j'ai sous les yeux, rappelle à la fois les traits et la modestie d'un homme de bien.

centre des cerveaux bouillonnants. A chacun sa tâche. Les Jacobins furent l'organisation républicaine, dure, froide, négative, fille de la Fatalité et des circonstances ; mais les Cordeliers, c'est l'élan et l'initiative. Toujours ils se trouvent en tête des grands mouvements de la Révolution. Là éclatent Danton et Desmoulins, lorsque l'espérance est vivante dans leurs cœurs, et qu'ils n'ont pas encore perdu leur virilité sur le sein d'une femme. Marat mugit avec la rage du joueur qui voit en péril l'enjeu de toute sa vie, la Révolution. Hébert, Chaumette, Vincent, Momoro, élèvent l'épouvantable drapeau des souffrances populaires. Théroigne l'héroïque évoque la femme, cette grande opprimée que la science n'a pu sauver encore du mysticisme. Mais silence ! Ecoutons un inspiré ; le Prussien Clootz a la parole.

Clootz apparaît comme l'ange de la Révolution, le sceau de l'alliance entre la France et les peuples. Nulle bouche n'a trouvé des paroles aussi étrangement belles sur l'unité humaine. Nul esprit n'a sondé aussi avant dans les siècles, contemplé d'un œil plus sûr, d'un point de vue plus élevé, l'avenir de la République et du monde, n'a proclamé avec tant de foi le symbole de : « Notre-Seigneur le Genre Humain. »

La plus grande figure de la Révolution française était un Allemand. Homme des vastes utopies et des horizons sans limites, âme et cœur de poète, cet apôtre de la fraternité universelle, le premier passe le Rhin avec l'olivier de paix. La fatale barrière, tant de fois rougie du sang des deux peuples, devient dans ses rêves la grande artère d'une même patrie habitée par des frères. Infortuné ! De ces deux pays dont il médite l'éternelle union, l'Allemagne le proscrit ; la France, à laquelle il se donne, le jette à l'échafaud. Baron prussien et riche, il échange ses millions et ses titres contre le nom de citoyen ; il se fait l'ennemi des rois, le

champion de l'opprimé, du pauvre, et son sang mouille le sol républicain où il était venu chercher l'hospitalité. Malédiction sur ce sinistre pontife de l'Etre suprême qui a souillé d'un tel crime notre foyer, et immolé la victime innocente sur l'autel de Tauride !

Hébert fut l'ami et le compagnon de ces hommes : voilà sa justification et sa gloire. Ils ne se sont point séparés dans la vie, ne les séparez point dans la mort. Clootz proclamait de sa parole la plus vibrante, de son geste le plus inspiré, les principes d'humanité et de justice ; Chaumette les mettait en pratique, et Hébert les inculquait au peuple sous la seule forme laissée ouverte par l'influence cléricale et royaliste. Dans son histoire de la Révolution, si élevée et si vraie de point de vue, mais parfois si légère d'appréciations, M. Michelet ne rend point aux Hébertistes toute la justice qu'on était en droit d'attendre de lui. Permis aux Louis Blanc, aux Thiers, aux Gabourd, de méconnaître ce mouvement fécond, mais non à M. Michelet. Après avoir pendant trois volumes flagellé indistinctement Hébert et Chaumette, le plus voyant de nos historiens s'est aperçu enfin qu'il bâtonnait des amis. Aussi, faisant amende honorable envers Chaumette, dans les pages les plus touchantes de ses deux derniers volumes, M. Michelet se fonde sur l'hypothèse arbitraire d'un dissentiment entre Anaxagoras et Hébert pour refuser à ce dernier toute réparation. C'est une pure fantaisie. Chaumette n'a jamais séparé sa cause de celle de ses amis, lui qui se présente tant de fois à la postérité dans ces simples paroles : « Hébert et moi, » et la lecture du *Père Duchesne*, la conduite d'Hébert à la Commune en l'absence de son chef, tout démontre invinciblement leur communauté d'action et de pensée.

Quand Robespierre, marchant à grands pas vers une sorte de papauté, exécuta ses variations sur le motif de la liberté des cultes ; lorsqu'il lança l'excom-

munication contre les athées et les impies, cette attaque troubla un peu le parti qui s'était affirmé à la fête de la Raison. A croire le prophète du grand Allah, le fanatisme expirant rendait son dernier soupir, lorsque des stipendiés de Pitt et Cobourg avaient voulu le ressusciter par la persécution. Cet air perfide manque rarement son effet ; il fut d'autant plus goûté que Chaumette, par une mesure inopportune, venait de s'aliéner les comites révolutionnaires.

Aussitôt la réaction spiritualiste déborde de toutes parts ; on peut suivre pas à pas ses progrès. Le 28 novembre, Chaumette rapporte son arrêté du 23 sur les prêtres. En vain convoque-t-il les comités révolutionnaires à la Commune pour le 4 décembre au soir. Dans la matinée du 4, Billaud-Varenne fait défendre par la Convention à toute autorité de convoquer les comités, à peine de dix ans de fers. Le 6, Robespierre, sous prétexte de liberté des cultes, fait triompher les religions révélées. Le 7, Hébert, aux Cordeliers, est obligé de déclarer qu'il n'a point pris part aux tentatives de Chaumette contre les comités ; le 11, sous le coup de l'épuration des Jacobins, il déclare n'être point athée, puisque la liberté était son dieu : — un déisme passablement moqueur, comme on voit. Enfin, le 12, Clootz, naguère président des Jacobins, en est expulsé sur un signe de Robespierre. La Société, aussi parfaitement dressée que celle des jésuites, fonctionnait avec toute la passivité désirable.

Entre ces dates se débat la crise suprême de la Révolution. Mais que ressort il de ces lamentables péripéties ? C'est que tout ce monde hébertiste, jeune, imprévoyant, habitué à parler et à combattre en plein soleil, à nommer les hommes et les choses par leur nom, était incapable de lutter contre le pieux machiavélisme des mystiques. Il y eut défaut d'union et d'ensemble, manque complet d'organisation, débâcle, tant

qu'on voudra ; il n'y eut jamais apostasie ni trahison. Au mois de février 94, quelques jours avant son arrestation, la tête sous le couperet, Hébert profite de la fête célébrée dans le temple de la Raison, en réjouissance de l'abolition de l'esclavage, pour faire encore un courageux panégyrique de son ami et collègue Chaumette. Il espère que les citoyens oublieront un instant d'erreur au souvenir de tant de services, et adjure « tous les républicains de continuer à ne recon-« naître d'autre culte que celui de la liberté et de « l'égalité, en dépit des cagots et des intrigants qui « cherchent à se raccrocher aux branches pour trom-« per le peuple et l'égarer. » Cette finale devait sonner assez désagréablement à certaines oreilles.

Comment donc expliquer ce parti pris de dénigrement de la part d'un écrivain tel que M. Michelet ? La répugnance instinctive d'une nature délicate pour le style du *Père Duchesne* aurait-elle dicté ses jugements sur l'homme et sur l'œuvre ? Ce serait, en vérité, trop sacrifier le fond à la forme. Un peu d'indulgence, illustre historien. Votre plume n'est qu'à vous. Celle d'Hébert crache un peu, c'est vrai ; mais ne refusez pas de voir qu'elle a servi à sa manière la cause défendue aujourd'hui avec tant de verdeur par votre incomparable talent.

La génération présente a traité les Hébertistes à la façon du tribunal révolutionnaire ; elle les a condamnés sans les entendre, sur les dépositions de leurs adversaires. Il faut reviser tous ses procès brusqués qu'on s'efforce de rendre définitifs. La vérité est tellement puissante qu'elle arrache même à la haine des aveux singuliers. Le remords perce sous l'outrage.

Le panégyriste de Louis XVIII, Paganel, après avoir écrit ceci : « Tout espoir de préserver la République « d'une sanglante anarchie et le peuple francais de la « plus avilissante dégradation s'évanouit sans retour, « quand Hébert put à son gré travestir en indécentes

« caricatures la religion, la pudeur et la vertu, opposer « un cynisme grossier à l'urbanité nationale, et, par le « mépris des lois et des mœurs, faire passer sous le « joug d'une multitude effrénée la nation, les magis- « trats et les législateurs. »

Eh bien, Paganel, qui n'est sans doute pas un compère, s'oublie au point de dire plus bas : « Avec quel « étonnement nos neveux apprendront que l'auteur de « ce journal, qui chaque jour appelait la multitude à « l'insubordination, les dépositaires de l'autorité à « l'injustice et les deux sexes au mépris de la décence; « qui, pour rappeler les hommes à l'égalité, n'élevait « aucun rang, mais les faisait tous descendre dans la « classe la plus grossière et la plus avilie, qu'Hébert « n'était rien moins que grossier, immoral et féroce. « Une physionomie douce, une gaieté aimable, un « esprit orné, le faisaient remarquer parmi les révolu- « tionnaires, et son éducation ainsi que ses talents « promettaient bien autre chose à la société que la « composition d'une feuille séditieuse, et à lui-même « que l'échafaud. Le fanatisme de la démocratie l'égara. « Hébert devait croire que les hommes qui ne mon- « traient que de l'audace sans génie disparaîtraient, « et que la liberté, survivant à leurs fureurs, appelle- « rait autour d'elle ceux qui pourraient par des lumiè- « res et des talents consolider son empire... S'il aspira « à la domination, ce fut pour un autre temps que « celui où il secondait les entreprises de la Commune... « Il faut avouer que les biens de la fortune, étaient « ceux dont les hommes de son caractère et de cette « époque s'occupaient le moins. S'ils dépouillaient « leur ennemi, c'était pour enrichir la République. « Elle ne fut ruinée que par les intrigants qui succé- « dèrent à ces héros de la pauvreté et de l'anarchie. Le « désintéressement était chez ceux-ci une sorte d'or- « gueil, comme l'amour de la liberté un fanatisme. »

Témoignage précieux que l'on ne peut assez signaler. Je transcris encore cette page écrite avec une sorte d'amertume : « Chaumette n'était ni un instrument « passif ni un aveugle séide. Il était riche de son pro- « pre fonds. Il savait également appliquer aux cir- « constances et la langue des halles et un style sévère- « ment populaire. Je l'ai vu à la barre, s'humiliant « devant la puissance de la Convention, s'attendrissant « sur le tableau dressé par lui-même des misères du « peuple, soutenant le crédit de l'autorité municipale « par une éloquente exagération de ses travaux « et de ses sollicitudes, et se promettant, tribun « séditieux, d'opposer bientôt le peuple à la Con- « vention..... Chaumette était passionné jusqu'au « délire pour ce qu'il nommait liberté. A ce mot, il « avait le geste et le langage d'un inspiré. Athée effronté « ou jouant l'athéisme, il fit la guerre au vice sans « amour de la vertu. Il professa une austérité de mœurs « qui aurait honoré la vertu la plus pure ; la simpli- « cité, la modicité, une gravité décente, composaient « son extérieur. Il avait l'habitude des privations.... »

Héros de pauvreté et d'anarchie ! Voilà pourtant le langage d'un ennemi, et d'un ennemi déclaré ; c'est le cri de la conscience étouffée, la protestation involontaire contre le mensonge et la mauvaise foi.

Je comprends pourquoi la Doctrine dispose son cordon sanitaire et répand son encre boueuse. Il faut bien défigurer les victimes : si on allait les reconnaître !

Que spirites et chrétiens unissent leur voix dans l'hymne à Robespierre : il sauva la superstition. Le rhéteur, ami de l'autorité et des dogmes oppressifs, frappa dans la vaillante Commune l'avant-garde de la pensée humaine, le libre génie de la terre dont elle portait le drapeau.

Hébert, Clootz, Chaumette, peuvent être rangés parmi les martyrs de l'idée, à côté du Bruno, de Vanini,

de Servet. Le jugement qui les condamne est un jugement dogmatique pour cause de religion. On reproche à Chaumette son arrêté contre les prostituées qui servaient de garantie aux honnêtes femmes ; à Clootz, sa République universelle, l'antithèse du chauvinisme jacobin ; à Hébert, sa vie infime et accidentée, le langage grossier de sa feuille ; à tous enfin, d'avoir reçu des guinées pour déifier la raison et prêcher l'athéisme.

C'est déjà le thème moderne : la famille, la morale et la religion. Fouquier-Tinville et Dumas, comme Saint-Just et son maître, sont les précurseurs directs des Jean de Broë, des Marchangy et des Jacquinot-Pampelune. Rien n'y manque, pas même l'insulte aux vaincus. On mêle artistement au procès les festins de Koch destinés à faire ressortir la frugalité des purs ; et la diplomatie robespierriste triomphe dans l'accusation de vol, cet accompagnement obligé des procès politiques, machine odieuse employée déjà contre Brissot, puis contre Jacques Roux, et qui frappera bientôt Danton. Le tribunal se déclare suffisamment éclairé après un simulacre d'interrogatoire, et Coffinhal se vante d'avoir falsifié le compte rendu des débats.

Ils surent mourir. Déchiré par l'âcre parole de Robespierre, mordu au cœur et brisé dans ses pensers les plus chers, calomnié et assassiné par cette patrie d'adoption à laquelle il s'était donné tout entier, Clootz ne pousse pas un cri, pas une plainte : « France, guéris-« toi des individus, » murmure sa lèvre sereine.

Et devant le tribunal révolutionnaire : « Il serait « singulier qu'un homme brûlable à Rome, pendable « à Berlin et rouable à Vienne fût guillotiné à Paris. »

« Toute défense est inutile, dit Ronsin à ses com-« pagnons, ceci est un procès politique. Vous avez « parlé quand il fallait agir ; il faut mourir. Tôt ou « tard les instruments des révolutions sont brisés, mais « le peuple nous vengera. »

Si quelques-uns se désespèrent, c'est sur l'avenir, non sur eux-mêmes. « Ce qui me tue, s'écrie Hébert, « c'est que la République va périr. » — « Non, répli- « que Ronsin, elle est immortelle. »

Le jour où la République périt en effet dans sa sève et dans son originalité fut un jour de fête, éclairé par un beau soleil de printemps. Dès l'aube, la spéculation avait élevé sur la place des estrades et des banquettes qui furent payées fort cher dans la journée. Une multitude bien mise, rayonnante de joie et d'espérance, encombrait toutes les voies qui conduisaient à l'exécution. C'est que la grande armée des contre-révolutionnaires, réveillée chaque matin par la trompette du *Père Duchesne*, s'était ébranlée tout entière. Les royalistes venaient voir tomber la tête de l'ennemi de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Les riches saluaient le terme des emprunts forcés, la défaite du sans-culottisme, le retour de l'ordre, de la religion et de la décence. Les moins empressés ne furent pas les théistes et les chrétiens des diverses sectes, altérés du sang des athées et des anarchistes.

Ces excellents citoyens, déjà fort en liesse, eurent le plaisir d'une double surprise. La première appartient à Camille Desmoulins ; l'honneur de la seconde revient tout entier au bourreau. Camille, inquiet sur sa proie et toujours courant dans cette journée du 4 germinal (« toute la canaille est pour ces scélérats », répétait-il), l'attique et spirituel Camille s'ingénia à trouver un intermède qui pût avilir les condamnés et abreuver d'amertume leurs derniers moments. Par ses soins une bande d'émissaires, portant au bout de longues perches, les fourneaux du *Père Duchesne*, et faisant retentir l'air des lazzis habituels de cette feuille, accompagnèrent la charrette jusqu'à l'échafaud.

L'aristocratie ne s'était de longtemps trouvée à pareille fête. Elle riait aux larmes. Ce succès de Camille

pique au vif le bourreau, qui veut pour sa part contribuer à l'ivresse publique.

Raffinement inouï ! Lorsque Hébert déjà couché sur la planche, le cou emprisonné dans le collier fatal, attend la chute du couperet, le bourreau, à diverses reprises, fait descendre à moité, puis remonter le fer, prolongeant ainsi, aux féroces applaudissements de la foule (1), l'agonie du patient, avant de précipiter la mort sur sa tête.

La calomnie ne pouvait abandonner Hébert sur l'échafaud. C'était bien le moins de le faire mourir en lâche ; elle n'y a pas manqué. Mais elle a reçu un démenti de deux témoins irrécusables, l'espion Sénard et Georges Duval, l'auteur des *Souvenirs de la Terreur*. Ils l'ont vu à côté d'Anacharsis, calme et insensible au milieu des huées, promener son long regard sur la place de la Révolution, et ces deux faussaires, réceptacles de mensonges royalistes, méritent d'être crus lorsqu'ils apportent une allégation favorable à des républicains. Dans sa prison, Hébert, à la pensée du désastre qui engloutissait tous ses rêves, avait eu des accès de fureur et de désespoir, mais il retrouva sa dignité devant la mort.

Chaumette, épargné un instant, parce qn'on redoutait sa popularité, garda au tribunal une attitude pleine de noblesse. Il déclara répondre moins pour sa

(1) Le public qui honorait de sa présence l'exécution des Hébertistes était exclusivement composé des classes aisées. Le peuple, consterné du coup frappé sur ses guides de prédilection, avait fui le sanglant spectacle de sa défaite. — Par ce moulinet de guillotine en dehors du programme, flatterie délicate à l'adresse de son public d'élite, le bourreau prenait couleur et faisait acte d'opinion politique. C'était évidemment un *modéré*, ce qui ne nuisait en rien à ses fonctions et ne l'empêchait pas de décoller proprement, chaque jour, bon nombre de ses coreligionnaires, avec autant d'impartialité que de philosophie.

défense que pour sa mémoire. On le conduisit à la mort entre la Lucile de Camille Desmoulins et la Jacqueline d'Hébert, étroitement unies dans le malheur : « Peuple, disait-il, vois la récompense de ceux qui t'ont aimé. » Et se redressant dans une malédiction suprême, il ajourna ses assassins à l'échafaud.

Cet autodafé fut la joie des royalistes et le deuil des patriotes. A la première arrestation de Ronsin, Gaillard, l'ami de Chalier, se perce le cœur, et le lendemain de l'arrestation des Hébertistes, le patriote Ancart proclame avec tant de chaleur à la tribune des Cordeliers son indignation et leur innocence, qu'on l'envoie rejoindre ses amis. Les condamnés purent voir sur leur passage les bustes de Marat et de Chalier joncher les rues ; ils purent entendre l'*Hosannah* et le *Dies iræ*, si longtemps comprimés, sortir de terre. Le royalisme devient si menaçant, que Robespierre se voit obligé d'abattre la tête tout à l'heure triomphante de Desmoulins et de Danton.

Contraste éloquent ! c'est après la mort des ultra-révolutionnaires que la Terreur atteint son apogée. Avec eux périt la Terreur franche et mouvementée, née sous les canons de Brunswick et les poignards des gardes du corps, qui s'attaque aux têtes puissantes et ne frappe que pour défendre le principe humanitaire. Maintenant, la raison est morte, l'Etre suprême a triomphé ; c'est la Terreur louche, morne et froide, la Terreur sacerdotale, hypocrite et sans but, qui sacrifie aux pieds du Moloch des porteurs d'eau en goguette, des laquais ivres, des femmes, des enfants. Fatalité de l'idole ! à peine édifiée, elle réclame du sang et des victimes. Les fournées sont des holocaustes, les juges des sacrificateurs.

Dieux, prêtres et rois sont parents. Qu'y a-t-il entre Robespierre et Hildebrand ? une simple formule. — Entre Robespierre et Chaumette ? un abîme. Les sou-

verains ont pleuré Robespierre, Napoléon lui trouvait de la suite ; et son coup d'Etat de germinal, ses velléités religieuses, lui recruteront longtemps encore des admirateurs et des dévots. Mais des athées ! des hommes qui ne voulurent plus d'autre Dieu que l'humanité et qui se sont laissé prendre ! L'histoire maudit, se signe et passe.

Ecoutons cependant les aveux échappés à quelques adversaires : « Ces monstres étaient doux, sensibles, humains, doués des vertus domestiques. »

M. Lairtullier, l'auteur, peu subversif, des *Hommes célèbres de la Révolution*, dit : « Hébert, que l'on se « représente comme un croquemitaine, était un fort « bel homme, d'une figure ouverte, enjouée et bien- « veillante. Sous le masque rébarbatif qu'il avait adopté, « il cachait l'extérieur le plus agréable et les manières « les plus élégantes. Chez lui se réunissait une société « toute épicurienne, à laquelle présidait une des fem- « mes les plus spirituelles du temps, Marie Goupil, ex- « religieuse du couvent de la Conception-Saint-Honoré, « devenue sa femme. »

Desgenettes, chirurgien en chef de l'armée d'Orient, nous a laissé de cet intérieur un tableau plein de charmes. Compatriote et ami d'Hébert, qu'il avait aidé dans le malheur, il le retrouva, pendant un de ses séjours à Paris, à la tête de la Commune. Hébert, plein de joie et de reconnaissance, n'eut de repos qu'après avoir emmené chez lui son ancien camarade. Desgenettes entra dans un appartement propre et de bon goût, décoré de gravures de maître. La citoyenne Hébert vaquait aux apprêts du dîner. Cette femme, éminemment distinguée et patriote ardente, avait conservé un fonds de mysticisme dont son mari la plaisantait tendrement.

Bien longtemps après, Desgenettes semble avoir gardé de cette soirée le plus agréable souvenir. Il

raconte les conversations d'Hébert au sujet de son journal le *Père Duchesne*, les motifs qui lui avaient fait adopter ce style faubourien, source de tant de préventions et de clameurs. Esprit brillant, écrivain de verve, Hébert n'avait pas rougi de se faire l'interprète de la Révolution auprès du peuple, muré dans son ignorance et méprisé des hauts philanthropes. Ce n'est pas au seul Desgenettes qu'il a donné ces explications. Arrêté par ordre du juge Buob pour outrages à Madame Veto, il déclare qu'en rédigeant sa feuille dans ce langage au gros sel, il a voulu se mettre à la portée des classes peu instruites, incapables de comprendre la langue politique des salons et des assemblées.

Ajoutons qu'il avait parfaitement réussi, et que son *Père Duchesne* a été le journal le plus influent du Paris plébéien.

Si nous jetons un coup d'œil sur les personnages de second ordre du parti hébertiste, le premier qui se présente à nous est le général de l'armée révolutionnaire, Ronsin, l'homme le mieux trempé peut-être qu'ait produit la Révolution. Disons d'abord que ce fougueux champion du club des Cordeliers a laissé des œuvres pleines de sentiment et de cœur.

Dévoué avec énergie aux idées nouvelles, résolu à ne garder aucune mesure avec le fanatisme religieux, Ronsin voulait soumettre la Vendée à la France, et non subordonner la France à la Vendée. Aussi les mêmes voix qui criaient : « Pitt et Cobourg » sur Hébert et Clootz, l'accusèrent-elles de trahison ainsi que Rossignol.

Cette guerre de Vendée, comme tout ce qui se rapporte aux Hébertistes, a été indignement défigurée.

Il y avait en présence, dans l'armée républicaine, d'un côté, l'aristocratie des grades, la morgue militaire, le dogme de la soumission aveugle et de la force réglée, les ci-devant Canclaux et Dubayet ; de l'autre, les prin-

cipes et les instincts égalitaires, la foi enthousiaste, le pas donné à l'énergie du patriote sur la routine du tacticien, les sans-culottes Ronsin et Rossignol. A ces éléments de lutte joignez le pieux républicanisme de Phélippeaux, et un choc sera inévitable. On vit bien tout d'abord qui mettait l'intérêt général au-dessus des considérations personnelles.

Deux plans de campagne étaient proposés : le premier, celui de Ronsin, utilisait la levée en masse proclamée au son du tocsin dans six départements, et marchait droit aux Vendéens, pour les acculer à la mer ; il avait pour lui la majorité des généraux. L'autre, le plan stratégique de Grouchy et de Phélippeaux, trop militaire, trop compliqué pour des foules ardentes, disséminait les troupes dans un but de mouvement concentrique, et les exposait à être battues séparément.

Rossignol en fait l'objection, et, pour mettre à l'aise l'amour-propre des états-majors bourgeois, propose à Canclaux de lui céder le commandement, s'il veut entrer en campagne par Saumur. Canclaux refuse, et Rossignol déclare faire à son collègue le sacrifice de son opinion.

Bientôt les prévisions funestes du parti de Saumur se réalisent : Kléber, mal soutenu de Beysser, est battu à Torfou, tandis qu'une terreur panique entraîne les volontaires de Rossignol à Coron.

Rien jusqu'ici que de très naturel. Malheureusement, Phélippeaux s'était fait fort, si l'on adoptait son plan, de terminer la guerre en un mois. Il trouva commode de rejeter cet insuccès sur des adversaires théologiques. Un mouvement rétrograde de Chalbos, résultat d'un malentendu, et presque aussitôt réparé, puisque Chalbos se trouvait en ligne avant Canclaux, qui le reliait à Kléber, devient la base des imaginations les plus inouïes ; et, bien que Kléber n'attribue sa défaite qu'à la désobéissance de Beysser, Phélippeaux

crie sur les toits à la trahison, et de la même plume dont il rédigeait des actes de contrition et des catéchismes pour convertir les chouans, il écrit des libelles et des actes d'accusation contre les républicains.

Ce rapport de Phélippeaux, œuvre d'un imposteur ou d'un fou, jugé calomnieux par la Convention et les sociétés populaires, a été servilement suivi, comme document incontesté, par la plupart des historiens. Aucun ne semble connaître la foudroyante réponse de Choudieu, qui le réfute ligne par ligne. Pourtant la passion seule, et la pire de toutes, la passion religieuse, est capable d'expliquer les erreurs et les mensonges dont fourmille cet incroyable factum. Ainsi, Phélippeaux accuse l'état-major de Saumur d'avoir arrêté les envois faits aux Mayençais; et lui-même Phélippeaux assistait avec Merlin (de Thionville), Rewbell et Richard à la distribution des vêtements et des vivres, qui ne fut pas un seul moment interrompue. Selon Phélippeaux, Ronsin se tenait caché dans une étable, au moment même où, du témoignage de Choudieu et de Santerre, Ronsin, déployant un courage intrépide, s'efforçait, un drapeau à la main, de rallier les fuyards, et courait au devant de la mort. Rossignol également serait un lâche. — Rossignol ! qui à Antrain, au premier rang, disait à ses soldats : « Vous allez dire que « vos généraux vous trahissent. Non, c'est votre « lâcheté qui perd la bataille. » Le pieux Phélippeaux, resté à Nantes pour parfaire son catéchisme, tandis que ses collègues suivaient les armées, accuse sous l'inspiration du Paraclet. Rien ne l'arrête : époques, lieux, personnages même, il confond tout. Et qu'importe, pourvu qu'il accuse !..... Laissons ces misérables productions de la haine.

Notre siècle de justes-milieux bâtards et de conciliation hypocrite comprendra-t-il jamais ces âmes violentes et excessives, passionnées pour le progrès, im-

placables contre ses ennemis? Hébert annonce que la Révolution est venu mettre fin aux supplices et à la mort. Il propose des couronnes et des récompenses aux régicides. Hébert est devenu l'homme de l'exécration universelle. Mais Clootz, ce jeune enthousiaste, qui traversa pur tous les excès de la Révolution, se fait pourtant l'apologiste des journées de septembre, et c'est Chaumette, le philosophe Chaumette, qui, à la nouvelle des atrocités vendéennes, réclame des mesures foudroyantes. L'annaliste, complice de la contre-révolution victorieuse, flétrit les mesures et supprime les atrocités.

Et voilà comme on mystifie les générations.

Les sectes, dont la sensiblerie cruelle innocente l'oppresseur et pleure le bourreau, ont repris la tâche d'aplatir l'humanité. On hébète le peuple, sous prétexte de le moraliser. En supprimant l'élan de la passion, on supprime la passion elle-même, l'homme ébranché n'est plus qu'un soliveau. La haine du mal, corollaire de l'amour du bien, s'évanouit dans les cœurs, et le faible, désarmé par philanthropie, reste sans défense.

L'histoire délivre ses brevets aux Washington, libérateur de son pays et propriétaire d'esclaves, aux La Fayette, escamoteur de révolution et fabricant de rois, aux Luther, ami des princes, ennemi des paysans; à tous ces mesureurs homœopathes du droit et de la justice.

La philosophie, à son tour, presse dans ses bras les honorables docteurs qui servent en même temps Dieu et l'humanité, qui savent accoupler la monarchie divine et l'expansion humaine, confondre la charité et la justice, la liberté et la madone. Elle n'a qu'anathèmes pour les génies oseurs qui, brisant ces lacs dorés, renversent d'un souffle les bâtisses derrière lesquelles s'abritaient la mauvaise foi et l'égoïsme.

Nul n'a jamais réclamé la justice, sans se voir entouré de la noire auréole du scélérat.

La liberté est hideuse pour de brillants oligarques, lorsqu'elle se dresse sous l'aspect fauve d'un Spartacus, lorsqu'elle brandit la torche des Jacques et traîne derrière elle la haine et les misères. Mais pour un monde égoïste et raffiné, quelle Méduse que la justice ! A cet aspect terrifiant, la terre frémit, les abus et les dogmes tremblent, l'intérêt et l'imposture poussent un long gémissement. Palais, prisons, cathédrales, vacillent comme dans l'ivresse ; les os qui blanchissent au soleil depuis des siècles ont tressailli d'espoir.

« Malheur à nous ! s'écrient le pontife, le noble et « le prince, en frappant leur poitrine. Malheur à nos « palais bâtis dans le sang, à nos droits élevés sur les « ruines du droit, à nos parcs-aux-cerfs gardés par la « morale publique ! Si la justice parle, nous sommes « perdus. » Elle ne parlera pas. « Ilotes, on en veut à « vos maîtres. Prolétaires, défendez l'exploitation qui « vous ronge. Sus à l'impudique qui veut fermer les « sérails pour donner à tous la famille ! Sus au prédi- « cant de spoliation qui dit à l'usurpateur : Restitue ! « Guerre aux impies qui divinisent l'humanité ! »

Ainsi la blanche Vérité, assise sur le gouffre des âges, prend les traits d'une harpie. Le Droit devient un vil coquin, la Raison une prostituée ; l'astre créateur semble un sanglant météore, et, frappée par ceux qu'elle est venue sauver, la déesse traîne aux gémonies. L'infâme se tord dans le dernier râle. Plus de spectre importun au banquet de Trimalcion. Caisse et principes, tout est sauvé. Moyennant finances, le Ciel se charge des remords, et l'histoire, des comptes avec la postérité.

Allons ! chouans des premiers-Paris, verdets des confréries littéraires, débitez-nous votre onguent libérâtre. Liberté ! dites-vous, illustres jésuites ? Oui, pour

vous, liberté de jouir et de parler ; et pour les autres, de se taire et de souffrir.

Nous connaissons votre madone enrubannée et pommadée, tartuffes de l'Etre suprême ou du rosaire. Il y a longtemps que nous avons soulevé sa blanche tunique ; et sous ces plis immaculés, nous n'avons trouvé ni torse ardent, ni mamelles fécondes, ni cœur qui batte, ni chair qui sente. Sous cette idole, vernie de phrases et de sophimes, nous avons trouvé — quoi ? — Des ficelles.

APPENDICE

L'esprit de progrès inspire d'un bout à l'autre le recueil qui fut l'organe des Hébertistes et contribua tant à répandre dans Paris les idées de rénovation sociale.

Feuille immorale, cynique, atroce ! clameront du haut de leur dignité des hommes qui n'ont point lu et ne liront jamais le *Père Duchesne*, des hommes dont la vertu bien nourrie méprise tout ce qui s'adresse au peuple.

Ces épithètes honorent celui qu'elles veulent flageller. Où sont d'abord l'austérité et la délicatesse des accusateurs ? Si la feuille du vieux marchand de fourneaux eût prêché l'immoralité, je doute qu'ils l'eussent anathématisée avec tant de rigueur.

Son véritable titre à la haine, c'est qu'elle fut la trompette la plus sanglante qui ait sonné la charge contre l'arrogance des castes, le soc le plus profond qui

ait labouré les âmes et les intelligences incultes, la rude voix de révolution sourde à tous les sophismes, et répétant sa devise importune : « Sans égalité, point de liberté. »

Ecoutez cette gueule d'airain où hurlent, avec l'accent des chiens de Scylla, les souffrances des existences broyées, l'ivresse du faubourg à la nouvelle d'une victoire, son cri de fureur au bruit d'une trahison ou d'une défaite. Plongez une minute dans cet étrange pandémonium où grouillent, pêle-mêle et avec une variété étonnante de tons et de coloris, la *Marseillaise* des fédérés, les coups de feu des Tuileries, les femmes aux portes des boulangers, les saints précipités de leurs niches, tous les gémissements et tous les enthousiasmes. N'en déplaise aux index démocratiques, vous avez une œuvre éminemment gauloise. On dirait le banquet de Béroalde, où sont réunis Voltaire et Rabelais, Ulric de Hutten et Rousseau. Les philosophes causent avec les maçons, la science trinque sous les tonnelles de la Courtille, et la Raison parle aux habitants des halles leur langage.

C'est que le *Père Duchesne* ne dispute pas aux vers un cadavre, il ne presse pas dans ses bras un fantôme scolastique mort et vide, momie de philosophe au parfum rance. L'amante qu'il poursuit de son étreinte furieuse est forte et charnue, haute en couleur, allègre et bien vivante. Elle s'appelle la kermesse du monde, la noce de Gamache où s'assouviront les estomacs et les cerveaux affamés, l'hymne joyeux qui marie les nations dans une carmagnole fraternelle.

« Notre premier bien, c'est le pain, je le sais, dit « un des prônes de ce singulier moraliste : quand on « en a, on ne meurt pas ; mais ce n'est pas assez que « de ne pas mourir, il faut que les braves sans-culottes, « en travaillant, vivent joyeux ; avec le pain, il faut un « peu de fricot. Il leur faut la goutte patriotique pour

« les ravigoter quand ils sont exténués de fatigue. Il « leur faut des habits, des chemises, des souliers, ou « tout au moins des sabots... »

Elle parle aussi, la mère Duchesne, cette forte et vaillante créature à la voix rauque, aux mains calleuses, aux traits grossiers, qui, vouée aux durs travaux du ménage et au mépris des courtisanes, élève et soigne l'enfant, tient tout le jour ses bras plongés dans l'eau glacée, prépare le maigre repas et subit l'humeur ou la joie de son compagnon : elle en a gros sur le cœur. A elle aussi la Révolution est apparue comme le terme ou l'adoucissement de ses misères, et les deux poings sur les hanches : « Ce n'est-il pas criant que les « riches ne payent que 6 sols par bouteille pour le vin « de Bourgogne, de Malaga et de Bordeaux, quand le « pauvre monde en paye autant pour boire de la « ripopée ? Si on se trouve le dimanche aux fêtes, et « qu'on soit tenté de se faire une petite provision pour « se réchauffer la conscience dans la semaine, ne « voilà-t-il pas une foule de commis qui vous farfouil- « lent partout; et, s'ils mettent la main sur une « topette, c'est pis que si c'était la sainte Ampoule..... « Si j'entame le chapitre des abus, ce n'est pas fini. « Ne vois-tu pas que dans notre chien de pays tout est « pour les riches ? Pendant qu'on nous fait porter le « collier de force, trimer la galère, tirer le diable par « la queue, et qu'on ne nous regarde pas plus que des « zéros en chiffre, ces gueux de parvenus, ces contrô- « leurs des finances, vous ont des hôtels d'une façade « à perte de vue, des carrosses et des équipages, une « vingtaine de chevaliers grimpants au moins aussi « insolents que leurs maîtres; autant de femmes, qu'ils « entretiennent pour les autres ; et je ne pouvons « obtenir qu'on nous bâtisse une halle couverte, com- « mode et à l'abri du froid. Pourquoi ne met-on pas « les impôts sur les carrosses, sur la valetaille et sur

« un tas de fariboles qui font mal au cœur? Cela dimi-
« nuerait d'autant le nombre des écraseurs et des écrasés.

« Et pis, pourquoi est-ce que les évêques et les
« abbés ont des quatre cent, et des deux cent et des
« cent cinquante mille livres de revenus? Ce n'est-il
« pas pour avoir une table plus friande que celle du
« roi? C'est pour avoir de beaux carrosses, c'est pour
« jouer un jeu d'enfer, c'est pour entretenir les dan-
« seuses d'opéra qui se costument plus richement que
« les duchesses... A quoi que c'est bon ces petits abbés
« farauds, à frisure à la *Monte-au-ciel* et à *badine?*
« Et ceux des séminaires, qui ont des cheveux plats
« qui frisent comme la rue Richelieu? Toutes ces fro-
« cailles se croient les premiers moutardiers du pape,
« pour avoir tout quitté pour ne rien faire et dire avec
« le nez quelques patenôtres qui ne font ni croître le
« blé ni diminuer le pain. Je n'avons pas étudié le latin,
« mais si je voulions dégoiser un peu, nous dirions
« qu'il vaudrait mieux appliquer leurs feuilles de béné-
« fices à de belles et bonnes écoles de charité, où nos
« enfants puissiont aller, ne serait-ce que pour ap-
« prendre ce qu'on appelle un petit mot d'arithmétique
« ou autre chose qui puissiont leur servir au besoin,
« ou pour bâtir des hospices aux malades, aux estro-
« piés et aux pauvres petits orphelins. »

Le *Père Duchesne*, comme Panurge, comme Sganarelle, et mieux que Figaro, est une de ces créations primesautières, dans lesquelles le peuple s'affirme en face des Piccrochole et des Bridoison, des don Juan et des Almaviva.

Sous cette noire moustache, à cette physionomie large et ouverte, à cette cocarde ébauchée par Marcel, ne reconnaissez-vous pas le serf narquois du moyen âge, le Panurge moqueur qui s'exerçait contre messire Jean dans les fabliaux, et se vengeait d'un coup de pied ou d'un coup de poing par un bon mot?

Il a fait du chemin, Jacques Bonhomme ; il s'est relevé de son long agenouillement, et l'ingrat brandit sur ses bons seigneurs et ses bons prêtres sa hache tant de fois brisée. Il est devenu l'acteur des grandes scènes, le docteur ès bon sens, *herr Omnes*, monsieur Tout le Monde, ce messie déjà annoncé par Luther. Hébert, comme Jean de Mehung, comme l'auteur du *Renard*, comme Villon, Rabelais et Régnier, est un poète de cette iliade des rues et des carrefours.

Tyrtée vulgaire, il continue, dans l'argot de ses précurseurs, l'hymne de liberté au refrain égalitaire, et sa strophe écrite avec une pique, fiévreuse et entrecoupée comme la colère, domine le glas du tocsin et le bruit de la fusillade. Il semble qu'au milieu de cette mêlée et dans cet assaut du vieux monde, le barde inculte n'ait pas le temps d'apprêter sa phrase et de tourner sa période. Tantôt un mot à la Cambronne échappe de ses lèvres frémissantes, pour caractériser le vif d'une situation ; tantôt un tableau pantagruélique, mirage des jouissances promises et du bien-être évoqué, relève les courages et fait oublier à ces glorieux Lazare de la faim, la soif et les misères d'une révolution.

Le *Père Duchesne* n'est pas un Jupiter assis sur ces nuages d'où l'on dessine à loisir les contours et les lignes idéales. Sa grandeur ne le retient point au rivage ; elle ne l'empêche pas de plonger jusqu'au fond de l'abîme, de se mêler au brouhaha et aux tumultes des foules. Tout chez lui vit et respire ; chaque évènement le frappe et le saisit au collet, lui arrache un bravo ou un juron.

Ce caractère, éminemment actuel, fait du *Père Duchesne* une œuvre à part, où chaque épisode se détache burlesque ou sérieux, mais toujours instructif. On pourrait reconstruire la Révolution avec les sommaires placés en tête de ses numéros :

« A bas les cloches ! ou grande découverte du *Père*

« *Duchesne*, pour avoir de la monnaie et des canons », commence-t-il dès 90 ; et sa verve ne tarira plus.

L'archevêque de Paris lance-t-il un mandement incendiaire, le *Père Duchesne* riposte par :

« Une de ses grandes colères contre un prélat qui « exhorte ses prêtres à se laisser pendre pour lui con- « server ses 800,000 livres de rente. »

Veut-on arrêter Marat ? vite :

« Le coup de tambour du *Père Duchesne*, ou les « patriotes assemblés pour défendre l'ami du peuple et « les vainqueurs de la Bastille. »

Le roi sanctionne-t-il enfin le décret sur les biens des émigrés, les aboyeurs d'Hébert crient :

« Le grand miracle opéré sur M. Veto par le *Père* « *Duchesne*, et sa conversion, après avoir vu les piques « du faubourg Saint-Antoine. »

En face d'une mesure populaire, le *Père Duchesne* ne se contient plus :

« Grande joie du *Père Duchesne* à l'occasion du « décret concernant la liberté de vendre et de cultiver « du tabac. »

« Le coup de grâce des fermiers généraux, des com- « mis de barrière et des chasseurs soldés, ou la grande « joie du *Père Duchesne* au sujet du décret qui sup- « prime les droits d'entrée sur la viande et sur toutes « les denrées. »

« Le mai du *Père Duchesne* planté en réjouissance « de la liberté des entrées. Les fermiers généraux « obligés de faire amende honorable à la barrière de la « Courtille, et de demander pardon au peuple de l'avoir « si longtemps volé, pillé et grugé. »

Mais la note change, et l'on entend dans les rues :

« La diminution du pain et des subsistances réclamée « par le *Père Duchesne* à la nouvelle législature ; sa « grande colère et sa dénonciation contre les ci-devant « financiers, fermiers généraux et autres marchands

« de chair humaine, qui accaparent les denrées et ont « formé le complot de réduire Paris à la famine pen- « dant l'hiver. »

Rien de ce qui intéresse le peuple ne lui est étranger. Aussi comme il s'emporte contre tout ce qui le corrompt et le ruine :

« Grand Bailly, qui savez si bien lire aux astres, « comment n'apercevez-vous pas les abus qui se com- « mettent dans une ville confiée à votre vigilance ? Et « tous vos commissaires de police, à quoi s'occupent-ils? « Pourquoi ne cherchent-ils pas à déraciner le germe de « tous les maux? Pourquoi ne travaillent-ils pas à pour- « suivre les fauteurs de toutes ces académies, ces tripots « de jeu qui alarment tous les bons citoyens ? On nous « vante une révolution qui va ramener la décence des « mœurs, et l'on tolère impunément tout ce qui peut les « corrompre. J'ai bien peur, messieurs les gens d'esprit, « que vous ne vous connaissiez guère en administration « et en politique. Vous êtes des b..... qui nous faites « de beaux discours, mais le cœur n'y touche, comme « on dit ; et quand on a bien claqué des mains, vous « êtes tous transportés aux nues, sans vous embarrasser « de ce qui se passe dans les rues de Paris, qui devraient « principalement vous occuper.

« Quoi ! vous ne direz mot, vous serez indifférents, « pendant que la ville est inondée d'infâmes tripots « qui sont de vrais coupe-gorge ? La jeunesse, l'âge « mûr, la vieillesse même s'y ruinent journellement. « Le fils y joue l'argent volé à son père, le mari la dot « de sa femme, le marchand son magasin. Ne voilà-t-il « pas la vraie cause des brigandages, des banque- « routes, des suicides, des assassinats ? Comment ! la « municipalité est instruite de ces désordres, et elle se « tait ; elle semble, par son silence coupable, autoriser « ces jeux perfides qui désolent les familles? Mille « bombes ! jusques à quand subsisteront-ils donc ces

« tombeaux de la vertu, des mœurs, de la probité, du « travail ? Le beau coup d'œil qu'une capitale livrée à « tous les excès, sous l'empire de la liberté, oui, je le « répète, sous l'empire de la liberté ! Car il n'y a que « le crime de libre ; il lève audacieusement la tête, « tandis que la vertu est obligée de se cacher. »

Hébert attendait avec impatience le départ de la Constituante. Le *Père Duchesne* achète du vinaigre des quatre voleurs pour purifier la salle, et adresse aux électeurs de la nouvelle législature des instructions dont les électeurs de tous les temps peuvent faire leur profit :

« Nous voilà au moment décisif. Le salut de la « France dépend de la nouvelle législature.

« Citoyens, si vous ne voulez pas être trahis, défiez-« vous des apparences. N'ajoutez pas foi aux langues « dorées. Ce n'est pas aux paroles qu'on connaît les « hommes, mais aux actions. Ne nommez pour députés « que des hommes bien connus. Pas d'hommes de « l'ancien régime : rayez de votre catalogue les ducs, « les marquis, les robins, les maltôtiers, les financiers, « les banquiers ; en un mot ceux qui ont fait métier de « voler et de gruger. On vous promettra monts et mer-« veilles, on vous donnera des repas magnifiques pour « avoir vos voix ; mais, plus on fera d'efforts pour « vous séduire, plus vous devez craindre de vous laisser « prendre à la glu. Si vous connaissez quelque citoyen « obscur et sans ambition, c'est celui-là que vous devez « choisir. Cherchez partout. Ce n'est pas dans les palais « que vous trouverez des hommes honnêtes et ver-« tueux. Laissez de côté les beaux hôtels du faubourg « Saint-Germain, du Marais, du boulevard et de tous « les quartiers brillants, vous ne trouveriez là que des « nids d'aristocrates. N'allez pas non plus vous laisser « amorcer par tous les enjôleurs des rues Saint-Denis, « Saint-Honoré, Palais-Royal, par tous ces filous jadis « marchands des six corps, aujourd'hui accapareurs

« d'argent. Ils trafiqueraient de votre liberté comme ils « font de toute autre marchandise. C'est dans les gre- « niers ou aux environs que le mérite se cache. »

« Gagnez donc vos dix-huit francs ! » hurle-t-il bientôt contre l'Assemblée nationale, « qui s'amuse à la « moutarde et se laisse mener à la lisière par les mi- « nistres et les Jean-fesses de la première législature. »

Dogue infatigable, toujours en éveil pour les intérêts du peuple, Hébert aboie sans cesse contre les traîtres, il les poursuit de ses morsures, il ne les quitte qu'à la mort. Il semble posséder, comme Marat, le don de deviner ces faux patriotes. C'est ainsi, et tour à tour, qu'il dévoile Necker, Dumouriez, La Fayette, Narbonne, enfin ces Girondins qu'il avait d'abord accueillis avec tant d'enthousiasme et contre lesquels il expose ainsi ses sujets de méfiance :

« Il n'y a pas d'aristocrates plus puants et plus dan- « gereux que ce qu'on appelle la bourgeoisie renforcée. « Les gros boutiquiers étaient plus despotes avec leurs « ouvriers que les ci-devant nobles avec leurs vas- « saux..... » Et plus bas : « Les avocats ont été presque « tous les traîtres de la Révolution. »

La Convention est venue avec les tempêtes, et à mesure que les circonstances se dessinent plus menaçantes et plus critiques, les hurlements du *Père Duchesne* retentissent chaque jour plus effrayants, plus sauvages et plus sinistres. C'est tour à tour :

« L'oraison funèbre de Louis Capet, dernier roi « des Français, prononcée par le *Père Duchesne* en « présence des braves sans-culottes de tous les dépar- « tements. La grande colère contre les calotins qui « veulent canoniser ce nouveau Desrues et vendent ses « dépouilles aux badauds pour en faire des reliques. »

« La grande colère du *Père Duchesne* de se voir « obligé de siffler la linotte dans la prison de l'Ab- « baye, par les ordres du comité d'inquisition de la

« Convention nationale. Ses remerciements à tous les « braves sans-culottes qui ont pris sa défense, et les « bons avis qu'il leur donne pour défendre leur liberté « et raser les nouvelles Bastilles que l'on veut élever « pour y renfermer tous les Jacobins et les défenseurs « de la sans-culotterie. »

« La grande douleur du *Père Duchesne* au sujet de « Marat, assassiné à coups de couteau par une g.... du « Calvados, dont l'évêque Fauchet était le directeur. « Les bons avis aux braves sans-culottes, pour qu'ils « se tiennent sans cesse sur leurs gardes, attendu qu'il « y a dans Paris plusieurs milliers de tondus de la « Vendée qui ont la patte graissée pour égorger tous « les bons citoyens. »

Et enfin la plus grande de toutes les joies du *Père Duchesne* à la mort de cette reine objet de sa haine implacable, et qui, pour lui, incarnait tous les crimes et tous les vices des monarchies.

Surtout Hébert ne peut supporter l'effusion de ce pur sang des volontaires qui :

« Sans habits, sans souliers, couverts de vermine, « la boue jusqu'à la ceinture, couraient en chantant à « la mort. »

Une défaite le plonge dans une sorte de frénésie. Il ne croit pas qu'on puisse battre les armées de la République sans l'aide de la trahison, et, comme à Carthage autrefois, réclame à grands cris le jugement des généraux vaincus.

Heureusement les succès remportés sur toute la ligne font trêve à ces pensées de désespoir :

« Victoire ! victoire ! » crie le vieux marchand de « fourneaux. « Aristocrates, que vous allez rager ! « Sans-culottes, réjouissez-vous, chantez, buvez à la « santé de nos braves guerriers et de la Convention. « Nos ennemis sont *à quia*. Toulon est repris. »

« Je suis d'une telle joie, » dit-il ailleurs, « je suis

« d'une si grande joie que je ne me possède plus... « Quelle carmagnole on vous fait danser, Autrichiens, « Prussiens, Anglais ! Messieurs, vous savez mainte- « nant ce que peut le bras des patriotes, depuis qu'ils « ne sont plus trahis. Il y a longtemps que je vous ai « prédit que vous vous en tireriez comme Arlequin, et « qu'à la fin du bal vous payeriez les violons. Bri- « gands couronnés, vous croyiez qu'il n'y avait qu'à se « baisser et à prendre des villes, des provinces, des « départements. D'avance vous vous partagiez nos « dépouilles. Mais nous allons être plus unis que ja- « mais pour vous détruire. Ça ira ! ça ira ! »

C'est contre les prêtres qu'Hébert réserve ses traits les plus acérés. Le *Père Duchesne* a un vieux compte à régler avec les faux-semblants, les Macettes et les Tartuffes qui imposèrent au peuple le long jeûne du moyen âge, et tant de fois lui ont fait traîner un béat fagot au bûcher de ses libérateurs. Aussi a-t-il épuisé contre eux le feu roulant de ses catilinaires ?

« La raison a triomphé. Les Français ne veulent « plus d'autre Dieu que la liberté. On va s'instruire au « spectacle, qui vaut mieux que les sermons des ca- « pucins. » « Grande joie du *Père Duchesne* de voir « les cagots obligés de se cacher dans leurs caves pour « y dire leurs patenôtres et leurs *oremus*, de les en- « tendre accuser leur bon Dieu d'être sans-culotte, « attendu qu'il ne lance pas sa foudre. »

Aussi Hébert applaudit-il au zèle des départements, où « se donne, dit-il, le dernier branle. »

« Partout, dans les villes et les campagnes, on « chasse à coups de fouet les imposteurs qui ont « égorgé les générations. Ils sont obligés de rendre à la « République tout ce qu'ils ont volé au peuple igno- « rant. La statue de la Liberté remplace dans les « églises les magots et les magotes que les fourbes « appelaient des saints. Les calices, les ciboires, les

« croix d'or et d'argent pleuvent par charretées à la « Monnaie, et, métamorphosés en écus, serviront à « nous débarrasser de la peste des rois et des prêtres. »

Puis, mettant sa philosophie à la portée de ses lecteurs :

« Quel pacte infâme que celui du trône et de l'au- « tel ! L'un disait à l'autre : Passe-moi la casse et je te « passerai le séné ; c'est-à-dire en bon français : Toi, « roi, qui as la force en main, qui d'un mot peux faire « égorger des milliers d'hommes, qui peux lâcher de « nombreuses armées pour déchirer le peuple comme « le cerf et la biche des bois, sire, prête-moi ton appui « pour dresser des échafauds, allume des bûchers pour « faire respecter mon culte ; tue, égorge, assassine, « massacre quiconque ne voudra pas croire que un et « deux font deux et que le Dieu de l'univers obéit à « ma voix... Roi, si tu veux faire pour moi cette ba- « gatelle, tu n'auras point affaire à un ingrat. Je dirai « au peuple, que nous aurons grand soin d'abrutir, je « soutiendrai dans la chaire du Seigneur, que tu ne « tiens ton autorité que de Dieu seul, que tu as droit « de vie et de mort sur tes sujets, que le peuple est « fait pour les rois comme le cheval pour le bât. Je te « graisserai avec une huile venue tout droit du paradis, « et après ce tour de passe-passe, ta personne sera « sacrée. On ne pourra te regarder en face, on ne te « parlera qu'à genoux. Tes enfants, soit que tu les « aies faits toi-même, soit qu'ils aient été fabriqués « par un laquais, seront sacrés dans tous les siècles. « Ils hériteront de la nation comme on hérite d'un « pré. Eux seuls feront la loi, et il n'y aura pas de loi « pour eux. Ils pourront violer les femmes et les « filles, égorger le mari dans les bras de sa femme, le « fils sur le sein de sa mère. Tout ce qui serait un « crime pour le reste des humains sera permis au « sang royal. L'ouvrier travaillera nuit et jour, le

« laboureur arrosera la terre de sa sueur et de ses « larmes pour entretenir les p.....s des rois et des « princes et pour engraisser leurs valets et leurs « m.....ux. — Tope, prêtre, ton roi se laisse aller. La « volonté de Dieu soit faite. — Si les hommes avaient « été instruits, il y a gros à parier qu'ils auraient f...u « depuis longtemps le trône et l'autel en cannelle. « Malheureusement nos pauvres grands-pères ne sa- « vaient ni A ni B et baisaient en tremblant la main « qui les étranglait. Enfin, un plus grand saint que « tous ceux de la légende dorée dégota ces faiseurs de « miracles en inventant l'imprimerie. Des b..gres à « poils, nommés philosophes, firent de gros livres « par lesquels ils expliquèrent les singeries des papes, « des cardinaux, des évêques et de toute la sequelle. « Ils apprirent au peuple que les rois n'étaient rien « sans lui ; car c'est le peuple qui a fait les rois, et « celui qui a pu faire une chose peut aussi la défaire. « Il est vrai que plusieurs de ces braves b..gres « furent étripés, grillés, écartelés tout vivants, pour « avoir dit la vérité ; mais une fois que nous avons vu « la lumière, on a beau nous crever les yeux, le sou- « venir du soleil reste toujours gravé dans notre mé- « moire. Un luron qui avait bec et ongles, et plus « d'esprit dans sa cervelle que tous les cuistres de « l'Eglise, un certain Voltaire arriva, le fouet à la « main, pour dauber tous les imposteurs qui fon- « daient leur cuisine sur la bêtise du genre humain... « Un autre sans-culotte de Genève, nommé Jean- « Jacques Rousseau, parut en même temps. Il prouva « que la véritable religion est la vérité et le patrio- « tisme. Il prononça le mot sacré de liberté. »

On voit la manière d'Hébert et l'ingénieux travestissement par lequel il voulait familiariser le peuple avec des idées restées jusqu'alors le privilége de la noblesse et de la bourgeoisie. Ce qui étonne dans cet écrivain

original, c'est la sûreté de coup d'œil et la maturité des idées, les questions les plus ardues abordées avec netteté et résolues dans le sens populaire. Sur ce terrain, il laisse la Convention bien loin en arrière :

« Mon sang bouillonne de voir ainsi le peuple ballotté par les tyrans et les traîtres. Ça finira! Quoi! « nous avons fait la chasse aux nobles, nous avons fait « mettre les pouces aux calotins; quoi, le sans-culottisme a ébranlé tous les trônes des despotes, et les « marchands nous feraient la loi!

« Que l'on commence donc par balayer toutes les « autorités constituées, qu'on en fasse sortir le restant « des immondices de l'ancien régime. Pour tuer d'un « seul coup l'aristocratie financière et marchande, que « l'on divise toutes les grandes terres en petites métairies; elles en seront mieux cultivées, et nous n'aurons « pas tous nos œufs dans le même panier.

« Si en même temps on ne vend les domaines nationaux qu'en petites portions, si on met en culture tous « les parcs des émigrés, si des vignes et des arbres fruitiers remplacent les sapins et cyprès des jardins « anglais, si des gazons inutiles sont changés en moissons, nous aurons des subsistances à revendre. »

« Je voudrais, » ajoute-t-il encore en revenant sur « cette importante question, « que dans les halles et les « marchés les hommes utiles, les ouvriers eussent la « première part. Les subsistances appartiennent de « préférence à ceux qui travaillent pour les autres. « Les paresseux ne sont pas même dignes de glaner sur « la terre de la liberté. Si notre Révolution se perfectionne, comme je n'en doute pas, le Lazare ne sera « pas étendu sur son fumier à la porte du riche. Mais à « son tour le sans-culotte jouira du fruit de ses sueurs, « et ce sera le riche égoïste, l'être inutile, qui crèvera « de honte et de misère, ou plutôt cette race pestiférée « disparaîtra. »

Le *Père Duchesne* est inépuisable sur cette matière :

« Vous qui voulez être républicain, dit-il dans un « autre passage, voyez une fourmilière amasser pen- « dant l'été les provisions de l'hiver. Insectes qui remuez « sur cette partie de la terre, prenez exemple sur ces « insectes beaucoup plus sages que vous. Cette famille « est encore plus nombreuse que la vôtre, et elle trouve « moyen de vivre en paix et de s'approvisionner. Il n'y « a pas là de paresseux ni d'ambitieux. Chacun travaille « pour la communauté. L'un apporte autant que l'autre, « l'un ne veut pas manger plus que l'autre. Voilà pour- « quoi les fourmis vivent en paix. Point de bonheur « sans le travail et l'égalité. Si les b..gres qui nous « gouvernent, au lieu de vouloir tout dévorer comme « les aigles et les vautours, n'étaient que des fourmis « laborieuses comme les autres, la République serait « bientôt heureuse et triomphante..... Riches égoïstes, « tremblez ! la première propriété est l'existence. »

Et l'idéal d'Hébert ne se restreint pas à la France, il déploie ses ailes sur l'Europe et le monde :

« Je vois, écrit-il en proie à l'enthousiasme, je vois « la République telle qu'elle sera. Les sans-culottes ne « font plus qu'une seule famille ; ils ne connaissent « plus que la sainte égalité. Les talents, les vertus sont « récompensés ; la vieillesse est honorée. On ne voit « plus de riches insolents, mais aussi la misère a dis- « paru. Le faible est protégé, l'infirme secouru et servi « par ses frères. Plus de haine, plus de procès ; tous les « citoyens respectent les lois. Il n'est plus de culte que « celui de la Raison. La première idole, c'est la Liberté. « Les campagnes, mieux cultivées, sont plus fertiles. « Les villes s'embellissent et deviennent plus peuplées. « Partout se retrace l'image du bonheur. Les hommes « libres de tous les pays accourent pour contempler un « si beau spectacle, et toutes les nations imitent l'exem-

« ple des Français. Tous les trônes des brigands sont « renversés, tous les peuples sont enfin libres. Ils jurent « paix et éternelle amitié à la nation généreuse qui a « brisé leurs fers.

« Voilà un beau rêve, mais bientôt il s'accomplira. « Si nous voulons voir ces jours heureux, il faut redou- « bler de zèle et de courage. »

Ce fut un rêve en effet; brutalement interrompu par la réalité, il se termina sur l'échafaud.

Rien de plus touchant et de plus élévé que le compte rendu de la fête célébrée en l'honneur de l'abolition de l'esclavage dans le temple de la Raison :

« Puisse, » dit-il dans un magnifique élan de répa- ration, « puisse le blanc républicain faire oublier à « l'homme noir, par sa bonne foi et sa justice, tous les « maux que ses pères lui ont fait endurer!.....

« Ah! quel beau jour!..... Un temps viendra, je « l'espère, où tous les peuples de la terre, après avoir « exterminé leurs tyrans, ne formeront qu'une seule « famille de frères. Peut-être un jour verra-t-on des « Turcs, des Russes, des Français, des Anglais, des « Allemands, réunis dans le même Sénat et former une « grande Convention.

« Je ne crois pas, comme le prophète Anacharsis, « que nous devions faire les don Quichotte et aller « entreprendre une croisade universelle pour convertir « à la liberté ceux qui ne sont pas encore dignes de la « connaître. C'est au temps et à la raison à faire un « pareil miracle. Commençons à établir chez nous cette « liberté. Lorsque les autres nations verront les fruits « qu'elle aura produits, lorsque sous des lois sages « nous serons tous heureux, alors les hommes qui « auront un peu de sang dans les veines chercheront « à nous imiter, et nous donnerons un coup d'épaule à « ceux qui voudront sortir de l'esclavage.

« Je me suis rappelé l'histoire ou le roman du sans-

« culotte Jésus, en contemplant auprès de la statue de « la Liberté ces trois braves lurons (1) venus du bout « du monde pour rendre hommage à la divinité des « hommes libres. J'ai cru voir les trois mages qui visi- « taient dans son berceau le prétendu fils du charpen- « tier.... Mais ce n'est pas une étoile qui leur a servi de « chandelle, c'est le flambeau de la liberté qui les a « conduits. Ce n'est pas un Dieu mangeant de la bouil- « lie qu'ils viennent adorer, c'est la divinité éternelle, « c'est la Raison. Les bergers et les pastoureaux, en « célébrant la naissance du fils de Marie, se réjouis- « saient de ce qu'il venait de leur naître un nouveau « roi. Mais les sans-culottes, au contraire, dans leurs « chants de victoire ont annoncé la chute des rois, « etc., etc..... »

On conçoit qu'Hébert, épris d'un tel idéal, ait voué « la haine la plus implacable à tout ce qui pouvait « l'arrêter dans sa course :

« Ce n'est pas, dit-il, au milieu de la mêlée qu'il « faut demander une suspension d'armes; ce n'est pas « au parti le plus fort, à celui de la justice et de l'éga- « lité, à céder le champ de bataille à celui du brigan- « dage et de la tyrannie. »

« La raison est aux prises avec le mensonge, le vice « avec la vertu, la probité avec le crime. Riches égoïstes, « vous avez engagé la danse, eh bien, vous payerez les « violons. Le combat est commencé, c'est un combat à « mort. Nous allons voir comment vous en sortirez. « Braves sans-culottes, plus de faiblesse, plus de pitié « pour les lâches qui vous ont abandonnés ou trahis. « Saisissez la balle au bond. Si vous ne portez pas le « dernier coup à l'aristocratie, vous allez lui voir bien- « tôt encore lever sa tête hideuse. Le combat à mort « entre les hommes du peuple et les ennemis du peuple

(1) Hebert parle ici des trois nègres, les héros de la fête.

« est engagé, il ne peut finir que lorsque l'un des deux « partis aura anéanti l'autre..... »

« Et c'est la veille du grand coup de peigne, « ajouta-t-il encore, c'est au moment où nos braves « guerriers brûlent du désir d'exterminer les esclaves « des despotes que l'on jette ainsi des bâtons dans les « roues ! Oui, les patriotes ont raison d'exprimer leur « indignation. Il faut sauver la République, et, pour « la sauver, il faut faire justice..... Braves sans-culottes, « ne jetez pas le manche après la coignée. Ceux qui « prêchent le modérantisme sont vos plus grands enne- « mis. Il n'y a plus à reculer. Il faut que la révolution « s'achève. Un seul pas en arrière perdrait tout..... »

Ce furent les dernières paroles du *Père Duchesne:* il était arrêté le lendemain.

Hébert devait succomber, il le sentait, et ce pressentiment a laissé sa trace dans l'œuvre sortie de sa plume.

Que d'ennemis en effet ne devait pas rallier contre lui l'imprudent auteur de ces lignes :

« Je ne vous quitterai pas plus que votre ombre, « vous qui vous engraissez aux dépens du peuple, vous « qui accaparez nos subsistances, vous qui avez deux « visages, qui tendez les mains aux sans-culottes en « signe d'amitié, et dans le fond du cœur voudriez les « voir aux cinq cent mille diables; vous qui voulez « vous emparer de l'autorité et vous servez de la patte « du chat pour tirer les marrons du feu ; vous qui, « encore encrassés de la bourbe du marais, osez pa- « raître sur la cime de la montagne; vous qui portiez « la besace avant la Révolution et qui nagez mainte- « nant dans l'or; vous qui avez été les avocats de Du- « mouriez et qui avez partagé avec lui les dépouilles « de la Belgique. Point de quartier pour les voleurs, « les intrigants, les ambitieux. J'y périrai, ou les pro- « jets des traîtres s'en iront en eau de boudin.....

« Tant qu'il me restera un souffle de vie, les me-

« naces ne m'empêcheront pas de dire la vérité, de « défendre les droits du peuple et ma République!... »

« Oh! quel métier, dit-il encore, que celui de se « faire imprimer tout vivant et de dire pour deux sols « tous les matins la vérité à ceux qui ne veulent pas « l'entendre! Il n'y a pas de cheval de bât qui souffre « autant qu'un pauvre diable qui s'est lui-même im- « posé la tâche de dénoncer les fripons et les traîtres « et de dévoiler tous les complots. S'il a de trop bons « yeux, on veut les lui crever; s'il ne ménage ni Pierre « ni Paul dans ses expressions, on trouve bientôt le « secret de lui couper la parole, soit en l'amadouant, « soit en l'épouvantant. Sur quelle mauvaise herbe « avais-je marché, le jour où il me prit fantaisie de « quitter mes fourneaux pour me mettre à broyer du « noir? Quel démon ennemi de mon repos m'inspira « un semblable dessein? Depuis ce temps, j'ai passé « ma vie dans des transes continuelles. Plus j'ai fait « de bien, plus on m'a fait de mal. Souvent j'ai passé « pour un Jean f....., pour avoir dénoncé les plus « grands scélérats. La première fois qu'on m'entendit « gueuler ma grande colère aux quatre coins de Paris « contre le ministre Jean Farine (Necker), « Est-il pos- « sible, s'écrièrent tous les badauds, que l'on ose ac- « cuser un aussi grand homme? Celui qui peut ainsi « vilipender le vertueux Necker, le digne mentor de « notre bon roi, est un incendiaire payé par les aristo- « crates... » Lorsque je me débaptisais en voyant tant « de viédases agenouillés devant l'écharpe ensan- « glantée du traître Bailly et tous les courtauds de bou- « tique baiser la botte du général Courbette, je n'étais « pas bon à jeter aux chiens..... Tous les mouchards « étaient à mes trousses, tous les aboyeurs de la liste « civile jappaient après moi. Tantôt le juge de paix « Bridoison me faisait arrêter pour ma grande colère « contre M^me^ Veto; un autre jour, un échappé des

« Petites-Maisons demandait un décret contre moi. Et « voilà depuis quatre ans les menus plaisirs du père « Duchesne, toujours marchant entre deux feux, tou- « jours sous le couteau des fripons. »

Qu'importe à Hébert! La mort même ne le fera pas reculer :

« Le sort de Marat, toujours menacé du poison et « des poignards, n'est-il pas préférable à celui de ces « égoïstes qui ne sont ni chair ni poisson et qui ne « vivent que pour eux? Quant à moi, si j'avais cent « têtes, j'aimerais mieux les perdre l'une après l'autre « que de vivre inutile. Ce que j'ai été au commence- « ment de la Révolution, je le suis encore. Si mes « ennemis se croient assez forts pour m'accabler, j'ap- « pellerai les sans-culottes à mon secours; ce sont eux « qui seront mes juges. Je leur demanderai d'examiner « toute ma vie. Si j'ai cessé d'être leur défenseur, s'ils ne « me trouvent pas les mains nettes, eux-mêmes me con- « damneront. Que l'on crie, que l'on jappe, je suis bon « cheval de trompette, je ne m'effraye pas du bruit. »

Encore une citation, ce sera la dernière :

« Si c'est être chef de parti, » répond dans un mouvement plein de fierté le père Duchesne, « que « d'être sans cesse à l'affût et de donner la chasse à « tous les conspirateurs; si c'est être chef de parti que « de braver les poignards; si c'est être chef de parti « que de vivre pendant quatre ans entre les baïon- « nettes et les cachots, que d'être persécuté tantôt par « le comité autrichien, tantôt par le comité des douze, « j'en conviens, j'en suis un, et je m'en fais gloire, « puisque vous me forcez de parler de moi. Oui ! j'ai « toujours conspiré contre les ennemis de la liberté, « et je ne lâcherai pas prise. Je me fiche de vos propos « et de vos menaces, je vous défie de trouver à mordre « sur moi. Vous pouvez répéter toutes les kyrielles de « calomnies et d'injures dont Gorsas et Carra ont ré-

« galé tant de fois les aristocrates. Faites-moi paraître,
« comme Marat, devant les tribunaux, j'en sortirai
« comme lui. Tout ce que vous dites de moi, vous
« l'avez dit de lui ; tout ce que vous manigancez contre
« moi, vous l'avez employé contre lui. Vous ne me
« reprochez que ce que les Feuillants m'ont reproché
« avant vous. Je n'ai pas changé, mais vous jouez leur
« rôle aujourd'hui. »

Je termine. Les citations pourraient être multipliées à l'infini. Avec Hébert, on n'éprouve que l'embarras du choix. Son œuvre renferme tant de richesses inexplorées, d'idées neuves vivement rendues, que j'ai dû citer au hasard.

C'est une chose pénible à certains amours-propres qui voient dans toute qualité de leurs adversaires une insulte personnelle, mais Hébert a du talent. Tous les tons lui sont familiers ; il fait vibrer indifféremment toutes les cordes. Sa verve jette à pleines mains le gros sel et le sel attique. S'il ne travestit point Rousseau dans de mornes tirades, il lit au grand livre de la vie et de la nature. S'il n'a point continuellement à la bouche les mots de *principe* et de *vertu*, qui tant de fois ont servi à l'orgueil et à l'envie, il les porte au moins dans son cœur, il les met en pratique, et, afin de les inculquer au peuple, sacrifie ce qu'un homme politique a de plus cher : sa personnalité même.

De plus, et c'est encore un sujet de douleur pour les esprits chagrins dont j'ai parlé, Hébert a de l'honnêteté, de la conviction. Qui pourrait dans ses actes, ses paroles et ses écrits, en méconnaître l'accent ? — Quelque Machiavel manqué peut-être, dont le masque de patriotisme croit tromper des yeux clairvoyants.

Je lui souhaite un témoignage aussi glorieux pour sa mémoire que le journal d'Hébert.

LA FORCE

LA FORCE

Tous les désastres de la démocratie viennent de son mépris pour la Force ; sans la Force, rien ne se fonde et rien ne s'écoule, elle ne peut être vaincue que par elle-même. C'est la lance d'Achille et la massue d'Hercule.

Les démocrates haïssent en elle l'arme du despote. Mais ils ne haïssent pas seulement, ils méprisent, et la Force se retourne contre cette infatuation. Elle se venge d'un sot dédain en retombant plus lourde sur des fronts qu'elle eût couronnés.

Depuis 89, il n'est plus possible de croire ni à un maître ni à un Dieu : la démocratie est athée et matérialiste, en dépit des inconséquences et des subtiles distinctions. Qu'elle étudie la Nature. La Force et la Matière s'y étreignent d'un éternel amour. La création de chaque jour déroule son cycle infini, tandis que les choses et les êtres poursuivent, sous des formes multiples, leurs brillantes métamorphoses. *Mater, materia!* c'est la mère et l'immortelle, la grande nourrice aux mamelles fécondes que pressent, hélas ! en les meurtrissant, les lèvres ardentes de l'humanité. *Vis, vita!* le mouvement créateur, l'élan irrésistible, l'haleine qui embrase les moissons et les montagnes, les hom-

mes et les océans, souffle de vie, souffle de mort, souffle d'éternelle reviviscence.

Comment ces deux principes, fatalement unis, se trouvent-ils divisés dans les concepts philosophiques ? D'où ce divorce entre l'effet et la cause, l'âme et le corps, le but et le moyen, l'arme et le guerrier ? Pourquoi l'idée, ce reflet des objets extérieurs réunis et coordonnés dans le cerveau de l'homme, va-t-elle adresser à l'action, le chrétien *nescio te !* Parce qu'elle est hautaine et féodale. Le temps n'a pas encore enlevé sur ses vêtements les couleurs voyantes des aristocraties, il lui faut toujours des cristaux et des fêtes, des courtisanes et des patriciennes. Mazaniello, le rude pêcheur, ne se tient plus d'honneur et de joie, d'Arcos lui a promis sa fille. Barnave baise avec délices la pâle main de Marie-Antoinette. Aux genoux d'un prêtre réfractaire, Danton demande l'absolution du crime d'avoir sauvé la patrie. Donnez quelques millions à Mirabeau...

Car l'idée est artiste. Elle se plaît aux grandes lignes, aux horizons lointains, aux grands paysages. Elle est platonique dans ses affections et n'éprouve pas moins d'horreur que Bélise pour cette fureur féconde, cette matrice de l'humanité qui la poursuit. L'Antiquité a chanté les vengeances de Vénus. La Force méprisée broie sa rivale et la traîne au bagne du tyran ou au confessionnal du prêtre. L'occasion est une chauve, et, depuis mille ans, le monde pâtit de vos sensibleries, poètes et bellâtres déguisés en tribuns.

Ils aiment de loin, dans les âges, le geste des Gracques, la pose de Spartacus, les mystérieux Bagaudes. — Jean Huss, Luther, passe encore ! — Mais à mesure qu'on avance vers la réalité, la tendresse s'émousse, l'enthousiasme s'attiédit. 93 a sonné et la gamme change. Les héros ne sont plus que des bandits, les réformateurs des communistes. Voici 48. L'historien

radical, l'économiste subversif prennent le fusil pour casser la tête aux poudreux champions de leurs idées.

La Science a vengé Galilée. Elle a réduit en poudre la Providence, cet oreiller des faibles, des paresseux et des lâches ; aujourd'hui il faut choisir entre l'avenir et le passé. Tout homme est tenu de se déclarer pour ou contre ses frères, il faut se lever et combattre.

Penser, c'est agir ; écrire, c'est lutter. Si vous ne vous défendez pas avec l'épée, platoniques écrivains, le cachot et les balles vous puniront des coups portés par votre plume. Certes, il serait plus commode de s'en tenir à l'escrime de la plume et de l'écritoire.

Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous ces transports.
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

Malheureusement, les idées se métamorphosent en batailles et en exécutions. Les arguments sont des villes en cendres ; le syllogisme parle par la bouche du canon. Qu'est-ce que ces hurlements, ces flammes, cette odeur de viande rôtie ? C'est l'idée *divine* qui exulte. Rome est en train de triompher des hérétiques. Et ces cadavres, ces décombres, ces pontons ! Tout simplement la sagesse malthusienne qui arraisonne le socialisme. Et ces cris, ces gémissements ? Rien, mon Dieu ! quelque athée en voie de conversion.

Si du moins le progrès savait profiter des leçons que lui donnent ses ennemis ! mais, chose étrange ! tandis que ce matérialiste sans avenir, cet athée sans paradis, mettent dans l'idée et le droit une confiance poussée jusqu'à l'imbécillité, le bon apôtre tout confit en Dieu et en extases célestes, l'angélique spiritualiste est la personnification la plus sauvage de la violence. *Ecclesia abhorret a sanguine! L'Eglise abhorre le sang*, dit le prêtre, et il se baigne dans le sang. — *Pax vobiscum ! La paix soit avec vous,* et il prêche la discorde et l'assassinat. — *Caro peccatum est! L'œuvre*

de chair est un péché, et il se vautre dans les voluptés. L'escroquerie chrétienne a pour devise et pour enseigne : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Ainsi, cette force dont la philosophie croit pouvoir se passer, le fanatisme la saisit à deux mains, la brandit comme la foudre de son Dieu et en pulvérise, non pas seulement le réformateur et le sectaire, mais la justice et la civilisation. Jéhovah met à sac les villes florissantes de Chanaan. Allah foule aux pieds de ses coursiers, l'Asie, l'Afrique, l'Europe. Le Christ, plus terrible encore, les dépasse de bien loin sur la route du carnage : il fauche les générations, extermine Alby et Béziers, écrase les Hussites, boit le sang des Vaudois, se repaît de la graisse des suppliciés, brûle à petit feu les volontaires républicains, mutile les vaincus de Martigny, enfin, refréné à grand'peine par le malheur des temps, ce démon condamne, emprisonne, souille, calomnie, vole et lance encore un ricanement de triomphe à la foule dupée et prosternée.

Le crime en est à vous, ô philosophes, poètes, hommes de rêve et d'étude, qui déchaînez le peuple pour le vendre aussitôt ; Pénélopes modernes qui passez la nuit à défaire le travail du jour. Seulement, votre trame, c'est notre chair. Quand vous coupez, les nations saignent.

Le peuple serait libre depuis longtemps si l'on n'avait pris à tâche de lui prêcher l'impuissance des efforts et de l'égarer dans les déserts de la métaphysique. Ces disciples de Comte, de Proudhon ou de Hegel crient : « Guerre à l'absolu ! » Ils renouvellent le dualisme arbitraire de l'âme et du corps dans les choses politiques, et sur les ruines même des dieux, rééditent une Providence plus fausse et plus fatale que la Providence détrônée. Le christianisme, après Voltaire, Diderot et le culte de la Raison, étend ses longs bras de spectre jusque sur l'enfant endormi, jusque sur l'épouse couchée à vos

côtés, et vous niez la Force! On vous anathémise quand on ne vous tue pas ; les femmes vous méprisent ; les petits enfants rient de vous. En prison, sous le fouet, sous la meule, stoïciens burlesques, vous répétez : « La douleur n'est pas un mal, la Force ne peut rien contre le Droit! » Mais quel pouvoir, quelle idée n'a pas été édifié ou détruit par la Force ? Citez un seul exemple de culte ou de système abattu par la discussion ou par l'indifférence. L'histoire n'est que le long et monotone martyrologe du Droit, victime de la trahison ou de la sottise.

Etait-ce, oui ou non, le Droit, ces tribuns dont le sang mouille le forum, et qui réclamaient pour le peuple une part des terres conquises au prix de son sang ? L'aristocratie les assassine, et plutôt que de rendre justice à la plèbe, précipite la patrie aux pieds de César que va suivre le Christ. Le chacal suit le lion.

N'était-ce pas le Droit et la vie, ce paisible Polythéisme, dernier asile des sciences et des arts, contre lequel se rue la horde des chrétiens ? En vain, il oppose à la barbarie cinq siècles de civilisation et de gloire ; *Compelle intrare*, hurle la voix de bronze. Les temples sont rasés, les statues détruites, les livres brûlés. Etre philosophe ou penser aux dieux d'Eschyle et de Phidias, est le plus grand des crimes : le dernier supplice pour quiconque approche à plus de cent mètres des temples abattus. Le Christ ou la mort ! Une écume d'esclaves ou d'ilotes, née du césarisme, comme la vermine de la corruption, se rallie à Constantin, le plus exécrable des empereurs, parce qu'elle trouve dans le baptême la rémission de tous les crimes. Morale, dignité, devoir, affection, patrie, tout est immolé au leurre abrutissant des béatitudes célestes. Alors la nuit, la nuit partout éclairée de la lueur des bûchers, qui permet de lire au fronton des cathédrales le dantesque : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.*



L'Humanité crut périr. Elle se ranime pourtant après le fiasco de l'an mil. Pour la dixième fois, le Christ est convaincu de mensonge. Les yeux s'ouvrent, le doute fécond lève la tête. De toutes les parties de l'Europe s'élève un long murmure qu'on peut appeler le réveil des intelligences. Le libre examen est né.

De hardis réformateurs apportent la lumière dans le sombre Pandémonium, discutent, enseignent, mettent en question dogmes, canons et mystères. C'en était fait de l'Eglise si, prenant pour sa part le glaive de Pierre et jetant en pâture à ses victimes l'ironique : « Heureux ceux qui pleurent et ceux qui souffrent », elle n'eût anéanti le mouvement trop ignoré des douzième et treizième siècles.

D'abord la calomnie, afin de tourner contre ses adversaires leurs qualités même et leurs vertus. « Ce « sont, disent les homélies papales, des loups qui « prennent la peau de la brebis pour entrer dans la « bergerie ; des anges de scélératesse, des fils de per- « versité travestis en couleuvres séduisantes par le « père du mensonge, etc., etc. » Après la calomnie, la répression : « Tout hérétique est brûlé. S'il se repent, « condamné à une prison perpétuelle, ses biens con- « fisqués, sa maison rasée et passée au soc de la char- « rue ; ses fauteurs et adhérents, ceux mêmes qui ne « l'ont pas dénoncé, condamnés comme complices, ses « descendants et parents déclarés inhabiles aux offices « publics jusqu'à la troisième génération. »

Les incapacités modernes, qui accompagnent les condamnations pour athéisme, n'ont pas d'autre source. La société européenne n'a jamais cessé d'être sous le joug de l'Inquisition. Elle y est encore ; mais passons. Avec la calomnie et les supplices, vient l'appel à la cupidité, à la délation, à tous les instincts pervers : Quiconque prend part à la croisade, acquiert le butin fait sur l'hérésie. Ses péchés sont pardonnés, ses dettes

remises. Tout prince, tout marquis doit, en acceptant un bénéfice, prêter le serment d'exterminer l'hérésie. S'il ne le prête pas ou s'il ne le tient pas, sa terre ou son bénéfice appartient de droit — de DROIT, entendez-vous! — au prince chrétien plus obéissant. Toutefois, comme l'Eglise est clémente, elle excepte de l'incapacité civile et de la confiscation, *le fils qui dénoncera son père.*

Eh bien, abstracteurs de quintessence, cherchez maintenant le Droit, votre chère entité, dans la pourriture des *in-pace,* sous le masque du *san-benito* ou dans les cendres des bûchers. Où est-il le Droit pour l'histoire, je veux dire pour l'histoire officielle et doctrinaire? Il siège dans la chaire de l'inquisiteur, il instrumente par le glaive de ce pieux croisé qui viole, pille et tue, en gagnant son paradis. Soumise à ce traitement énergique, l'hérésie amène son pavillon. Douze cent mille hommes sont immolés au Christ, et la barque de Saint-Pierre, un moment battue par la tempête, flotte triomphante sur une mer de sang.

A quoi bon poursuivre cette douloureuse promenade à travers les siècles? cet interminable défilé des idées noyées dans le meurtre ; cette lutte, sans pitié et sans merci où la Force est juge du camp. Qu'est-ce donc que ce Droit si fier et si éreinté? Qu'importent ses victoires morales et ses triomphes métaphysiques, s'il n'apparaît que pour être proscrit, torturé, égorgé, flétri, si vous le faites parler en matamore et agir en matassin?

Force, lui aussi, mais force de vérité et de conscience, le Droit ne s'impose qu'à un petit nombre d'âmes fortes et désintéressées. C'est le lent et indispensable travail de propagande qui précède la lutte à main armée. Venir, poitrine découverte, sommer l'aristocratie et l'égoïsme, ou bien démontrer à des fétichistes les hontes de leurs mystères, c'est courir à la mort

avec plus de folie que d'héroïsme. Ce suicide n'a de comparable que la foi des masses victorieuses à la parole toujours faussée de leurs ennemis. De la part des héros de Machiavel, tout serment est un parjure, toute transaction un guet-apens. Les aristocraties ne se croient pas plus liées envers les vilains que les chrétiens envers les hérétiques.

Le peuple ne doit pas déposer les armes avant que les castes oppressives ne soient anéanties et assimilées ; toute hésitation en pareil cas est un désastre. Les Jacques avaient un chef, Charles le Mauvais l'appelle à une entrevue, le fait saisir et jeter au supplice couronné d'un diadème de fer rougi. Le chef détruit, on eut facilement raison des soldats. Les deux cent mille paysans de Munster, levés pour la liberté de conscience et l'égalité, étaient maîtres de l'Allemagne. Tout à coup des idées de conciliation prévalent dans leur conseil. On écarte les violents et les compromis, dans l'espoir de se rallier la petite noblesse. Le commandement en est confié à un traître, Gœtz de Berlichingen à la main de fer, si malencontreusement chanté par Gœthe. Aussitôt, protestants, catholiques, évêques et landgraves, Luther et Guise, s'unissent contre la première entrée en scène de la Révolution. Surpris, livrés, en proie au désespoir, les paysans essuient défaites sur défaites et, comme la besogne ne marchait pas assez vite, un de ces Guise, artiste en Saint-Barthélemy, propose une trêve. On la jure, on dépose les armes ; et les Lorrains massacrent à leur aise une multitude sans défense. Dix mille hommes sont égorgés à Saverne, vingt mille ailleurs. L'Alsace fut baignée de sang.

Venons à des blessures plus récentes. La Révolution avait trouvé sa formule : « Guerre à Dieu », lorsque le Comité de Salut public se fit le champion du passé. Refoulés dans leur philosophie et dans leur politique, entamés par l'incarcération de Clootz, les Hébertistes

voilent d'un crêpe le tableau des lois et se mettent en insurrection. L'affaire était grave. Contrarié par cette incartade soudaine, le Comité de Salut public offre le baiser de paix aux Cordeliers et enlève ce voile d'alarme jeté à l'encontre de ses entreprises. Deux jours après, les têtes d'Hébert, de Clootz, de Ronsin tombent sur l'échafaud, Chaumette les suit de près, et Pache, arrêté, ne sort de prison qu'après Thermidor. La Révolution décapitée et repentante fait son acte de contrition au Père Eternel et recule bientôt jusqu'à César.

Mêmes péripéties en 1848. Trompé par des traîtres, le peuple de Février se livre à la sentimentalité et à la poésie, abandonne la proie pour l'ombre ! Il offre trois mois de misère, s'amuse avec un ministère du progrès et abolit pompeusement la peine de mort. Quatre mois après la fusillade le secoue dans son rêve. Les vainqueurs de Février deviennent les vaincus de Juin. La bourgeoisie se venge de ses terreurs sur un prolétariat imbécile et Constantin reparaît avec ses hordes jésuitiques.

Et qu'on ne s'en prenne pas ici à la réaction ; elle a fait son métier. Je n'accuse que la sottise et l'impéritie des Révolutionnaires.

Qu'ils le sachent bien, la défaite n'est pas seulement la souffrance, l'arrêt du progrès, le recul de la civilisation ; c'est encore l'avilissement et l'opprobre, la moquerie et l'outrage. Puisse le *Væ Victis* retentir sans cesse à leurs oreilles !

Le Droit ne peut vaincre qu'à deux conditions : faire appel à la Force et ne jamais traiter avec les aristocrates.

Il est bien étrange qu'on soit obligé de démontrer des vérités aussi palpables, imprimées à coups de hallebarde et de poignard dans les chairs de l'Humanité. C'est que le despotisme vainqueur règne parmi nous, non seulement par ses prétoriens et ses cours prévô-

tales, mais par ses sophismes et ses sycophantes. « Persuadez, dit-il d'une voix mielleuse, par la puis- « sance des arguments. Vous êtes le Droit, vous avez « foi dans vos idées : eh bien, tâchez de nous con- « vaincre. » — Oui, persuadez avec le bâillon aux dents, avec la plume brisée, avec les poings enchaînés. Persuadez au lion de lâcher la gazelle pantelante, à l'épervier d'ouvrir ses serres au passereau, à l'Inquisition de rendre sa proie. Trêve de dérision et de mensonges ! Les pétitions de la liberté ne se portent qu'au bout de cent mille baïonnettes.

« Le progrès, répètent les Sénèques officiels, est « une force lente et irrésistible qui marche seule, « vient à son heure et ne peut qu'être compromise par « l'impatience des tentatives prématurées. » Oui-dà, votre râtelier est fourni, messieurs. *Lente*, nous ne le savons que trop, *irrésistible*, quand nous le voudrons. Nous repoussons avec l'histoire votre dégradant fatalisme débité par des fourbes pour l'encouragement des lâches.

Le progrès, dont vous faites une sorte de petit zéphyr continu, nous le sentons dans nos veines, dans nos esprits, dans les conquêtes de nos pères ; il marche par bonds comme le lion du désert. Il suffit que le peuple ait la formule de ses aspirations et la conscience de sa force. Derrière la digue élevée par l'aristocratie, monte le flot des misères, des souffrances, jusqu'au moment où la mer déborde dans une convulsion suprême, et entraîne palais et casernes, églises et châteaux.

« Mais, objecte Pangloss, vos révolutions sont sui- « vies de réactions épouvantables, tandis que mon « progrès est lent et irrésistible... » — Oui, oui, un petit clystère bénin, bénin... Pangloss confond les termes. Ce qu'on appelle la Réaction a été jusqu'ici l'état normal. C'est la Révolution qui réagit et qui réagit jus-

qu'à victoire définitive. Elle ne peut périr, elle l'a prouvé à ses bourreaux. Le privilège perd chaque jour du terrain, et l'instant où il disparaîtra, dépend de nous.

Tel n'est pas, je le sais, l'avis de certaines sectes qui côtoient toutes les opinions, comme les chevaliers d'industrie côtoient le code, et qui voudraient renouveler en politique, la morale de l'huître et des plaideurs. La perversité native de ces libéraux, comme ils s'intitulent, les tourne toujours à un moment donné contre le parti populaire, le parti de la sincérité. Leur fausse impartialité n'est pas même du scepticisme. Ils souhaitent bonne nuit à Coligny, le soir de la Saint-Barthélemy, du même ton dont ils crient confiance ! au peuple, la veille des journées de Juin.

Je le répète, il n'existe que deux camps entre lesquels se répartit la somme des idées et des forces de l'humanité. Le passé et l'avenir sont en présence, et quiconque n'est pas pour la Révolution, sera contre elle demain. La nouvelle Sainte des aristocraties, cette liberté qu'encensent avec ostentation la sacristie et la doctrine, n'est qu'une madone postiche. Pour les catholiques, c'est tout simplement le droit de brûler à discrétion leurs adversaires : pour les bourgeois, la licence d'exploiter le peuple.

Qu'ils cessent d'extropier le mot qui n'est pas de leur langue. La liberté digne de ce nom, la liberté égalitaire et fraternelle, nous la fonderons malgré eux par la ruine des castes et l'extirpation des dogmes. Depuis que l'humanité existe, il y a lutte entre la science et la foi, la liberté et l'autorité, l'homme et Dieu.

Deux principes trop souvent souillés par l'intérêt, s'étreignent depuis la naissance des sociétés, et cette lutte, qui est toute l'histoire, ne peut se clore que par la défaite définitive de l'aristocratie et de la religion ; tout atermoiement est un désastre.

Il faut donc que le droit use de la force, non pas seulement pour obtenir, mais aussi pour consolider son triomphe ; surtout qu'il n'aille pas se perdre sur l'écueil des justes et des forts : la générosité. Au lendemain d'une victoire durement achetée, il faut que l'athéisme déracine les cultes, sous peine de retomber lui-même en proscription ; il faut que la science fasse de tout homme un champion, si elle ne veut l'avoir pour adversaire ; il faut que le Prolétariat abolisse l'exploitation bourgeoise pour sortir du servage et en délivrer ses enfants ; il faut, en un mot, que la Révolution soit à Cayenne ou à l'Hôtel de Ville, au Capitole ou au bas de la roche Tarpéienne : tel est l'arrêt du sens commun.

Il y a moins de courage et de difficulté à subir l'oppression qu'à la détruire, et malheureusement la démocratie n'a ni l'expérience, ni le tempérament de la force. Elle ne s'en sert résolument que contre elle-même. L'avortement de 93 et de 48 en est la preuve. Les idées mêmes que les Montagnards croient combattre les possèdent à leur insu, leur mettent l'arme à la main contre des compagnons plus logiques, et les précipitent dans l'abîme. La Convention, tant vantée, n'est qu'une assemblée de brutes tremblantes, qui frappent à droite et à gauche sur un signe des plus forts, Royalistes et Révolutionnaires, et cherchent refuge dans le plus abject servilisme. Son déisme aveugle la met bien au-dessous de certaines Diètes qui, du moins, ont aboli le catholicisme. Après avoir condamné Louis XVI et la Gironde, elle décrète la tyrannie du Comité de Salut public et le supplice des apôtres de la Raison. Elle n'avait qu'un mot à dire pour rompre sans retour avec le passé ; sa pusillanimité nous a légué tous les maux qui nous accablent encore, et son œuvre est à refaire. Le Comité, brutale expression de cette triste assemblée, sacrifia aux menées ambitieuses la

spontanéité même de la Révolution, offrit aux rois la tête de Clootz, et ne sut que frayer la route à Bonaparte et au Christianisme. C'est ainsi que la force, maniée avec maladresse, se tourna contre la Révolution et la poignarda, après l'avoir souillée pour longtemps.

Il y a loin toutefois des deux mille exécutions parisiennes aux millions d'hommes moissonnés par Bonaparte dans les supplices stratégiques, et des journées de Septembre aux boucheries monarchiques et religieuses. La Révolution n'a pas la science profonde des aristocraties dans l'art de l'extermination, elle ne possède pas l'instinct carnassier des hommes et des castes de proie. Les nécessités de la lutte contrastent avec le fond des principes, de là ses tâtonnements et son manque de mesure et de suite, tantôt faible jusqu'à l'aveuglement, tantôt furieuse jusqu'à la frénésie : l'excès en tout.

L'Inquisition, Philippe II, les Chouans, les hommes de Juin, tous les maîtres procèdent, par masses, à froid, sans jugement, sans écho, avec le soin de déshonorer les victimes, de tuer non seulement leur vie, mais leur honneur et jusqu'à la pitié. Les rois ont des oubliettes et des bourreaux muets. Le chef-d'œuvre, comme toujours, fut l'Inquisition avec ses bûchers souterrains afin de rôtir à huis-clos les victimes. Ce système n'exclut pas à l'occasion les cérémonies à grand spectacle ; il réunit l'esprit de suite et l'implacable logique. Le progrès des idées empêche seul les chrétiens de brûler aujourd'hui les libres penseurs. Qu'ils reprennent un seul jour la puissance et on verra. Tuer et bâillonner est la plus aisée des politiques ; elle a enfanté des miracles.

C'est ainsi que l'Espagne s'est catholicisée. Le Midi abjure la doctrine albigeoise, le Poitou, ce nid d'hérétiques, devient la Vendée ; la Bohême des Hussites, catéchisée par Sigismond, est aujourd'hui un lieu

d'élection chrétienne, le catholicisme belge est fils du duc d'Albe et de l'Inquisition. Glorieux ancêtres ! Partout le fer a implanté la foi.

Autre est le procédé révolutionnaire. Dès l'abord, le dogme de l'inviolabilité de la personne humaine, puis des jugements réguliers, une publicité qui va jusqu'à la bravade. Plus de ce hérissement de roues, de gibets, de brodequins de fer, de chevalets, appareil de l'ancien régime ; une seule machine de mort, celle qui tranche avec le moins de douleur la vie d'un ennemi. La République élève-t-elle un échafaud, c'est sur une vaste place où le royaliste peut mourir comme sur un piédestal et confesser sa foi à la face de l'Europe. Autre faute : la Révolution ne sait ni déshonorer ni calomnier froidement ses victimes, elle les insulte, les poursuit de ses colères dont la brutalité révolte encore aujourd'hui notre délicatesse, elle finit le plus souvent par rendre hommage à leur courage et à leur fermeté. Comment s'étonner qu'elle leur ait concilié la pitié des générations ?

Jamais l'Aristocratie et le Christianisme n'ont châtié le zèle de leurs satellites, jamais ils n'ont demandé compte à leurs Torquemadas et à leurs Louvois. La Révolution a tué presque tous ceux qui l'ont servie, elle n'a profité qu'aux contre-révolutionnaires.

En dépit de la plus tragique des mises en scène, le couteau tremble dans les mains de la Révolution, elle hésite et s'égare à chaque instant, l'ignorance de sa mission et de ses origines la fait trébucher contre tous les obstacles, son apathie primitive lui crée un avenir de cruautés. Fille du dix-huitième siècle, elle laisse les prêtres lui préparer une guerre civile qu'elle ne pourra étouffer, même dans des flots de sang. Descendante des Jacques, elle vend aux bandes noires la main-morte qu'elle eût dû donner au peuple. Ame des Lollards et des hérétiques, Némésis des Servet et

des Galilée, elle couvre de son égide les autels où l'on a tant de fois sacrifié sa pensée. Patronne des grandes communes du treizième siècle, elle brise ses plus fidèles amants, les municipaux de Paris. La fière révoltée, l'émule des Spartacus et des Munzer, s'attelle au char du Comité de Salut public, s'enchaîne au sophisme sanglant de Robespierre. C'était reculer au-delà de Louis XIV et des Parlements.

Aussitôt changement à vue. L'esprit antique de l'Extermination reparaît avec le triomphe du spiritualisme et la dictature des comités. Une boucherie froide et correcte, à faire tressaillir les Granvelle et les Grillandus, entraîne pêle-mêle Hébert et Danton, Clootz et Desmoulins, les exagérés et les indulgents, les royalistes et les exaltés. La loi de Prairial, ce plagiat du manuel des Inquisiteurs, est un hymne à l'Eternel. Plus de jugements, plus de défenseurs, une seule peine égale pour tous les délits, fatale comme un arrêt de Rhadamante ou de Dracon : la mort. Ils ne voyaient pas, les misérables, que frapper l'avenir après avoir frappé le passé, c'était parquer la Révolution entre deux échafauds, la pousser dans une impasse au bout de laquelle était le suicide. Le pontife Robespierre continua jusqu'au bout à dire la messe rouge, son Rousseau dans la main ; il répandit le sang de ses ennemis et de ses compagnons, jusqu'à ce que cette marée pourpre montât jusqu'à lui et l'engloutit. Non ! ces effroyables massacres ne figurent pas au passif de la Révolution : tout supplice postérieur au 4 Germinal appartient à Dieu ; que le Christ et l'Etre suprême règlent leur compte. A cette heure, la Révolution n'avait qu'un choix : la guillotine ou la potence, Robespierre ou les compagnies du Soleil.

Ainsi la Révolution, après avoir inauguré vigoureusement sa force contre le passé, le laissa debout pour tourner contre elle-même sa propre énergie, et souilla

par une effusion de sang impolitique et immorale, la grand idée de la revendication. Elle n'est point tombée sous le coup de la Réaction, comme le répètent les fatalistes soldés par les Providences d'Etat, mais de ses propres mains. Elle était invincible, et on ne lui tient pas même compte de s'être déchiré les entrailles.

Puissent les malheurs de nos pères et un si noble sang ne pas être inutiles. Il faut que la Force soit juste et humaine ; il faut qu'elle soit rapide ; il faut qu'elle soit transitoire.

Du temps où le redressement des torts était fixé à la vallée de Josaphat, on pouvait attendre ces Calendes grecques de la Rédemption. Lazare ramassait les miettes du festin en ruminant sa félicité fantastique ; Job attendait sur son fumier, à la grande joie des satisfaits. Aujourd'hui, il n'y a d'Enfer que pour les lâches, de Paradis que pour les forts. C'est à nous, déshérités et esclaves, d'établir le règne de la justice, le châtiment suprême des immoralités et des crimes. Le jugement dernier des aristocraties sera le plus digne et le plus majestueux des arrêts du monde ; les considérants sont dictés par les souffrances les plus intimes de l'humanité. Rendu au grand jour, avec les garanties conquises par le peuple, il sauvegarde les nécessités de la situation comme le respect de la nature humaine, et s'impose non seulement à la personne, mais à la conscience du criminel. Les 40,000 communes de France et le monde entier, groupés autour de la Commune de Paris, applaudissent à sa proclamation suprême et s'en font les exécuteurs dévoués. Rapide, l'arrêt n'a pas le temps de se tourner contre lui-même, de devenir l'instrument des inimitiés et des amours-propres. Transitoire, il brise les obstacles, les entraves, et rend l'humanité à sa spontanéité naturelle étouffée depuis des siècles.

Si la Force, au service des passions despotiques et religieuses, a produit des miracles, que ne fera-t-elle pas unie avec l'Idée, lorsque le penseur sera soldat, lorsque la philosophie ne fera qu'un avec la misère, et que ces deux sœurs, séparées par un malentendu fatal, marcheront au dernier combat la main dans la main ? Car la Force unie au Droit, c'est la justice, c'est la victoire.

Il a suffi d'un rescrit d'Henri VIII, d'une déclaration des Etats de Hollande ou des Diètes de Danemark et de Suède pour extirper une religion ; le culte de la Raison ne dura que 26 jours, et il mit la Foi dans une détresse telle, que pour l'en relever, il ne fallut rien moins que les foudres de l'Etre suprême, les saignées de Bonaparte et l'Extrême-Onction de Louis XVIII. L'insouciance moderne a fait le reste.

L'Esprit Saint poussait le bras de Ravaillac. Tous ces scélérats, ces brûleurs avaient foi dans le honteux salaire du Ciel. La démocratie, avec le plus sublime idéal que jamais prophète ait rêvé, avec le Paradis de l'Avenir, la foi dans l'Humanité, les témoignages de l'histoire et de la science, la Démocratie hésite et doute. Elle ergote.

N'a-t-elle donc pas assez de confesseurs et de martyrs ? En vain, du fond des siècles et des cachots, ils vous tendent les mains, ils vous supplient de vaincre, de les venger, de leur rendre l'honneur, et vous laissez à l'infini grossir leur nombre ! La main tremble, le cœur bat, la victime a pitié de l'Impitoyable. Que les souffrances des générations à venir, que le sort de vos fils et de vos filles retombent sur vos fronts maudits ! Mettez donc à pleines mains les doigts dans la plaie saignante, tâtez les trous des clous et de la lance. *Vide pedes, vide manus*, ô hommes de peu de foi, sceptiques de la justice !

L'humanité est en état de légitime défense contre

ses oppresseurs. Son devoir est de repousser la force par la force, de courir sus aux meurtriers qui la tuent par la faim, par la guerre et par l'exploitation, aux détrousseurs et aux Dieux qui l'ont dépouillée de ses droits impérissables.

C'est une croisade autrement sainte que celle du Sépulcre apocryphe : elle a pour but, non la conquête d'un tas de pierres, mais la délivrance des serfs de la misère et de l'ignorance, l'émancipation des noirs de Loyola et de Shylock, plus à plaindre que ceux des planteurs, la rédemption d'une Pologne trop réelle qui râle à votre porte, dans votre maison, à votre foyer. Eunuques et femmelettes, vous n'osez !

Holà, compagnons ! les ténèbres fuient devant les lueurs de l'aube. Le noir vaisseau du Ciel, ce lugubre Argo, qui devait nous conduire à la conquête de la Toison d'or, fume à l'horizon. A ses vergues brisées, pendent balancés par le vent, les dieux de ces forbans qui nous ont si longtemps trompés et pillés. Devant nous s'étendent des champs fertiles et de vastes plaines couvertes de moissons, dont nos pères nous ont montré la route. Nous sommes forts, nous sommes jeunes, nous avons faim de pain et d'idée, de justice et de science, et la poitrine du plus faible se gonfle au nom de liberté. Assez longtemps, notre misère a bâti des palais, notre plume construit des renommées, notre sang fondé des dynasties et des dogmes. Pourquoi attendre encore? N'avons-nous pas une foi, l'Athéisme; un but, la Justice ; un moyen, la Révolution ?

O Force ! reine des barricades, espoir des potentats et des peuples, tranchant de la parole et de l'acier, toi qui brilles dans l'éclair et dans l'émeute, toi qui fais pousser la sève au cœur des arbres et des peuples, soc profond qui retournes les champs du monde, c'est vers toi que les prisonniers tendent leurs mains enchaînées, à toi qu'en appelle l'opprimé. Déité souveraine, plus

puissante que les Christ, les Jupiter et les Jéhovah, lave des foules et des volcans,

.... Arme, soutiens nos bras vengeurs,
Vois nos bâillons et nos entraves
Entends nos cris et nos sanglots, Rédemptrice!
.... Souris à tes défenseurs.

Fais de chaque homme un guerrier, de chaque femme une héroïne, arme le vieillard et l'enfant, donne l'élan qui brise les murailles, la furie qui tord les canons, le désespoir qui s'ensevelit sous les décombres. Nous ne te renions pas, nous ne t'abandonnons pas aux tyrans comme une brute inutile, mère des hommes et des cités. Nous nous souvenons. C'est toi dont la bouche convulsée appelle les quatorze armées de la République, dont le geste impérieux disperse les bataillons devant des pâtres désarmés, c'est toi qui arrêtais cent mille hommes devant les pavés de Juin. Ton poing irrésistible écrase les Bastilles et les Eglises, et tu sais le chemin des Tuileries. Viens! nous ne serons plus ingrats, car nous avons trop souffert de nos mépris, et tu es assez vengée. Viens guérir les blessures que tu as faites, délivrer ceux que tu as asservis. Viens à nous pour jamais, bénie plus de fois que tu n'as été maudite, et fais oublier à force de bienfaits, les rigueurs d'autrefois. La civilisation et la science sont des champs de ton génie, force de vie et de progrès, comme tu as été jusqu'ici force de mort et de ruine; il y a des monstres à détruire, et ta massue n'est pas de trop. Viens, grande calomniée, et mets au service de l'avenir toute l'énergie que tu as dépensée à le combattre. N'es-tu pas la source de toute ardeur et de toute pensée? Car l'Idée, cette arrogante ébauche, c'est encore toi; la Justice, c'est toi. Ton triomphe sera celui de l'Humanité.

GIRONDE ET GIRONDINS

LA GIRONDE EN 1869 ET EN 1793

LA GIRONDE EN 1869 ET EN 1793

Quel est ce mot de « libéral »
Que les gens d'un certain calibre
Placent toujours, tant bien que mal ?
— C'est le diminutif de libre.

LEBRUN.

Ire PARTIE

LA GIRONDE EN 1869

Nous revoici aux beau temps des Girondins. Cette race ergoteuse et bavarde a reparu avec son long cortège de périodes. Elle oppose encore l'obstacle du fédéralisme ; elle calomnie, disserte, ment, pleurniche. Tout est détrempé de ses larmes ou corrodé de ses impostures.

Même rage clabaudeuse, même verbiage, même ostentation philanthropique, même soif inextinguible de candidatures et de places. Masque de patriotisme ; fond d'égoïsme, d'envie et de couardise.

Sommes-nous d'hier ou d'aujourd'hui ? Serons-nous toujours sans yeux et sans épiderme pour les sanglantes leçons de l'histoire ?

Tu cherches des hommes, naïf Diogène ? rien que des revenants et des spectres, plus nains et plus pygmées encore que par le passé. On dirait un sabbat de Lilliput.

J'ai vu nos beaux fils s'engouffrer dans le sombre vestiaire de 93. Chacun, fouillant dans les coins ou se carrant devant la glace, essayait la perruque, le faux nez, le costume à sa taille. Triste détroussement ! toilette pire que celle du condamné, où le vivant lutte avec la mort ! Il y a bien ça et là quelques vêtements inabordables, quelque toge difficile à porter. Mais à tous vont les Pasquins de la Gironde.

Voici Pierre Brissot, master Brissot, l'austère collaborateur de Morande, avec son chapeau de quaker. Il aime tant l'égalité à distance, cet ami des noirs, ennemi des blancs, qu'il lui sacrifie de bon cœur les colonies et les colons. Il déteste si fort le sang, qu'il offrirait la Commune parisienne aux mânes des royalistes. Républicain sous la monarchie, monarchiste sous la République, le député défend avec passion les abus dénoncés jadis par le publiciste. Et c'est bonté d'âme, désintéressement pur. Le pauvre homme ! quatre ministères lui suffisent amplement à lui et à ses amis.

Voici sa bruyante pléiade, Ducos, le roi du bilboquet, avec la fleur des barreaux de Montpellier et de Carpentras, les tirades de Vergnaud, les fureurs d'Isnard et de Barbaroux, le fiel de Guadet et Gensonné, l'aigreur de Lasource, les amours et intrigues des Gorsas, des Carra et des Biroteau. L'officine à candidats, la grande machine parlementaire fonctionne pour Paris et la province. Les salons resplendissent de fleurs et de femmes comme au temps de Faublas, et la Roland y joue à l'Héloïse avec Buzot. Candeille brûle ses planches, Lodoïska sort de son armoire. Brigitte elle-même loue ses livres. Que les artistes se rassurent, les banquets ne manqueront pas (1). On cherche en-

(1) Le fameux banquet des Girondins, ce thème inépuisable des poètes et des graveurs, n'est qu'une fiction. En vérité, les modernes, quand ils s'y mettent, ont bien de l'esprit.

core, il est vrai, le vertueux Roland, mais sûrement on le trouvera ; on le fabriquera tout au moins.

Certes, ce libéralisme mitigé ne va pas à la cheville de Mirabeau. Recevoir de la cour 50,000 écus par mois, du peuple la plus haute popularité des temps modernes, et demeurer immaculé, même par brevet de nos plus purs démocrates, c'est le *nec plus ultra* de l'art politique. La Gironde n'est pas à cette hauteur. Son allure modérée lui assure toutefois quelques provendes : les femmes, les honneurs, l'estime des royalistes (lisez des *honnêtes gens*), les triomphes de la tribune, etc.

Quoi que prétendent les rustres, une bonne harangue, un speech en trois points fait tôt ou tard son chemin dans le monde. On perd peut-être en première instance devant le peuple, devenu pourtant, depuis 48, plus sensible aux belles choses, mais on a gain de cause en appel devant la postérité réactionnaire. C'est même double profit, car cette élite spirituelle attire le peuple à son avis, et lui fait pleurer ses plus implacables bourreaux.

Reposez, si possible, ombres discoureuses et plaintives, vos émules du jour ont comme vous pour ennemis les révolutionnaires, les centralisateurs, les anarchistes (nous expliquerons tout à l'heure cette macédoine). Ils rendent à vos cendres un culte de latrie, ils rabâchent vos prosopopées et vos métaphores. Pas une phrase, pas une bribe de votre cru qui ne soit ressassée par ces fidèles disciples. Galantins posthumes, ils chérissent jusqu'à vos maîtresses et vos adultères ; ils ramassent, pour les aspirer à pleines narines, les roses fanées éparses dans les recoins de vos boudoirs et de vos cabinets. Charlotte Corday est leur sinistre idole. Le moindre brûle de vous succéder et de vous venger.

C'est que dans le mélodrame historique les situa-

tions se relayent sans se modifier. Les mêmes éléments d'attaque et de résistance reparaissent sur la scène avec des étiquettes multicolores.

Deux principes sont en lutte depuis mille ans. Ils s'appellent Révolution et Réaction, Justice et Exploitation, Peuple et Bourgeoisie. Qu'importent les oripeaux, les acteurs et les ficelles ! qu'importent aux trinités leurs avatars, aux essences leurs modes !

Tant que l'obstacle restera, il en sera ainsi. Tant que la société présente, oligarchique et chrétienne, spiritualiste et oppressive, n'aura pas sombré, Marcel et Charles V, Robespierre et Clootz, la Gironde et Marat, Cavaignac et les insurgés, comme Luther et les paysans, s'étreindront dans une lutte éternelle. Les costumes, les noms, les décors peuvent changer, la charpente du drame reste la même... jusqu'à l'avènement du traître, du battu, du pilorié, de la démocratie enfin.

Le danger vient de l'ignorance et de l'illusion populaires. Un moment secoué par la Révolution, mais plutôt ébloui qu'éclairé, le peuple est depuis cent ans la proie des intrigants. Le coup de tonnerre de 93 ne l'a retiré une seconde du gouffre que pour l'y laisser retomber plus bas. Il n'a fait que changer de maîtres et troquer les loups pour les renards. On ne le dompte plus, on l'escroque. C'est même devenu une science, avec sa méthode, ses chaires, ses écoles, ses systèmes divergents.

Hippocrate dit oui et Galien dit non.

Une jeunesse studieuse hume les paroles des vieux maîtres, décorés de tartufferie, professeurs ès traquenards, idoles et verges populaires. Leurs enseignements, écrits en rouges caractères sur les côtes du peuple, germent dans la terre boueuse. Et bientôt, dans la zone méphitique du pouvoir et la sentine des places, du fond des bourbiers électoraux, grouille toute une

nichée étrange, enragée d'ambition et d'envie, légère de moralité et de conscience, race de *bravi* et de grecs pressés autour du tapis vert politique, s'efforçant de mettre le grand enjeu, le peuple, dans leur couleur. De par la grâce et la sottise populaires, il n'est pas encore près de finir, le règne des intrigants !

Au milieu de cet enchevêtrement de masques et de visages, la Gironde est la forme la plus dangereuse de contre-révolution, parce qu'elle en est la plus hypocrite et la dernière venue. L'insecte du lis, le royaliste, seigneur des hommes et sujet du roi, est tombé avec Louis le dernier sur la Place de la Révolution. Jésus règne encore de par les fantasmagories romantiques. Mais leur complaisant compère, le caméléon tricolore, le comédien de patriotisme, le charlatan de popularité, s'épanouit dans toute sa fleur. Il étale chaque jour ses couleurs ondoyantes. Il se querelle dans la dispute du pouvoir, uni pour écraser le peuple, divisé pour le partage de la proie. Il multiplie à l'infini ses machinations et ses métamorphoses.

Plus brillants que solides, plus outrecuidants que profonds, mais fébriles, instables, inassouvis, les néo-girondins doublent leur nombre de leurs phrases et de leurs écrits. Cet essaim bourdonnant étourdit toute oreille et offusque tout regard. Ils semblent féconder de leurs harangues la jeune bourgeoisie engluée dans leurs lacs.

La domination est leur but ; la liberté, leur tamtam et leur tambour de basque. Pas de hallier plus sinistre que les jardins fleuris de ces Armides parlementaires. Pas de poisons plus subtils que leurs caresses et leurs paroles mielleuses. Certes, Machiavel m'inspire moins d'horreur que Montesquieu. Son *Esprit des lois*, ce *Prince* de la Gironde, est plus perfide et plus vénéneux mille fois que le Borgia du Florentin. Machiavel est franc du moins : il présente le despotisme dans toute

sa brutalité ; il en déchire les voiles et les draperies, arrache le masque souriant, fouille à deux poings la poitrine chamarrée, et montre au peuple le cœur enfiellé, l'âme basse et fangeuse de ses maîtres. Montesquieu a pour but de couvrir ce qu'étale au grand soleil la plume juvénalesque du citoyen de Florence, de tromper l'ilote par la farce de la légalité, enfin, selon l'énergique expression de La Boëtie, de *sucrer la servitude*. Il est depuis deux cents ans la Bible des aristocraties. Les Girondins le savaient par cœur.

« Liberté ! » répètent-ils en chœur avec un accent cabalistique. Oui, la liberté de l'agio, du lucre, la liberté du harem et, par contre, la liberté de la misère, de la faim, de la prostitution, du bagne, de l'hospice, et encore ! J'ai vu l'ouvrier des forges, ce lutteur du fer, le poumon brûlé par la chaleur de la fournaise, glacé à son retour par la brume du soir ou la rosée du matin ; je l'ai vu hâve, couvert de guenilles, fiévreux et mourant, mendier sa place dans le lit de la charité chrétienne. Il devait, ce moribond, traverser la ville entière, la teindre de ses crachats sanglants, pour aller réclamer au médecin officiel sa carte d'admission. Le médecin, ce haut et puissant personnage, était à la campagne, à la chasse, en partie, que sais-je ? lui, le pauvre, revenait en trébuchant, suant la mort et le désespoir, le front crispé, sifflant de ses dents convulsives d'amères paroles, celle-là surtout qui retentit à mes oreilles : « Parce qu'ils ont tout ce qu'il leur faut, « ils ne pensent pas que d'autres puissent manquer et « souffrir ! » et ce cri du prolétaire : « J'ai faim, j'ai « froid ! » Voilà, voilà la liberté des Girondins.

Ainsi, dominer par la ruse, cacher ses griffes sous le velours, bâillonner, condamner, exploiter au nom de la liberté, couvrir le monopole et l'agio du respect des propriétés, invoquer une égalité factice pour les spoliés et les spoliateurs, bouleverser toute notion, per-

vertir tout principe, combattre le progrès avec ses propres armes et vaincre la Révolution par les mots et les idées qu'elle a apportés, telle est la tactique des Girondins de tous les temps.

Le triomphe de ces sophistes consiste à renouveler sans fin le jugement de Dieu du moyen âge : persuader au vilain de lutter avec son droit pour toute armure contre le chevalier bardé de fer. Ils pensent, dans leur for intérieur, rester les juges éternels du combat, et jeter à temps leur baguette entre les lutteurs. Mais bientôt le manant baigne dans son sang, et le *maheustre* s'avance sur eux, l'épée haute. Ces machiavélistes sont, en fin de compte, les édificateurs les plus assidus de tyrannies. Ils s'en consolent vite, du reste, si on leur laisse la corde roide et le balancier, le tremplin de la tribune aux harangues. Mieux vaut encore, pour leur amour-propre ulcéré, un espoir de domesticité tyrannique que l'égalité et la liberté sous un peuple abhorré ! *Le Prince* a soin de puiser dans leurs rangs sa horde de légistes, de scribes, de rhéteurs et de proxénètes. Le reste stationne à la porte, remuant la pierre de Sisyphe des oppositions, embouchant encore une fois la trompette du peuple vendu et trahi, quitte à le revendre et le trahir demain.

Car la fausse position des Girondins, leur système équivoque est de n'être ni de l'avenir ni du passé. Ils ont besoin du peuple et du roi ; du peuple, pour s'imposer au roi et recevoir superbement bulletins et mandats ; du roi, pour refouler le peuple, perpétuer sa misère et son abrutissement. Aussi les a-t-on vus, dans leurs jours d'apothéose, conserver pieusement, comme un dépôt à leur usage, le mobilier monarchique, et la moindre menace populaire les rejette de tout leur poids dans la balance des répressions. Ces apôtres vantards de légalité n'ont jamais signalé leur passage au pouvoir que par la dictature et les coups d'Etat. A leur

nom, à leur politique tortueuse se rattachent les plus sanglants désastres de l'histoire. Ils ignorent le repentir, et leur superbe d'immaculés les dispense du remords.

Leur bête noire, la cible de leurs attaques et de leurs calomnies, c'est le cœur de la France et du monde, la ville et le flambeau de la révolution, celle où battent pour l'humanité la vie et la pensée. Ils voient dans cette cité d'élite le dernier espoir du progrès aux jours d'obscurité, comme aussi son avant-garde aux journées de délivrance. Rien n'égale leurs cajoleries pour Paris, si ce n'est leurs invectives.

Ces machinateurs politiques avaient autrefois l'arme du fédéralisme. Ils l'ont ajustée aux mœurs et au jargon du jour, et ne parlent plus que décentralisation. Prévoyants réacteurs, d'édifier ainsi d'avance la soupape de sûreté destinée à faire fuir la fièvre révolutionnaire ?

Ils savent que si la centralisation royaliste a broyé dans toute la France initiative, dignité, honneur et vertu, la centralisation révolutionnaire, vraie lance de Télèphe, serait seule capable de réparer ces blessures ; que du centre social partiraient ces secousses, pareilles aux décharges de l'électricité, qui peuvent revivifier le pays, le remettre sur pied dans sa force et son énergie. Ils le savent et prêchent la croisade contre la Capitale. Ces nains veulent lier le noble cœur dont le battement redoublé infuse aux peuples le flux d'un sang riche et chaud. Leur souffle épuisé essaie d'éteindre la flamme qui plane sur la grande cité. Ils sentent dans l'action parisienne la mort de l'intrigue et du partage, et luttent en furieux *pro focis*. Les leçons du passé ne leur ont pas été stériles. Puissent-elles également nous éclairer ! Elles nous coûtent assez cher.

Car cette tourbe de phraseurs et de demi-lettrés, aussi prétentieuse qu'ignorante, ne hait pas seulement Paris foyer de révolution, mais Paris foyer de lumières

et d'instruction, siège de la science moderne. Pas d'égalité véritable sans instruction. Donc, rien de commun entre le noble instrument de progrès des Archimède et des d'Alembert, et le misérable outil, objet de lucre et de boutique aux mains d'hypocrites accapareurs. Tel n'est pas leur langage, je le sais. Des phrases sur l'instruction gratuite et même obligatoire, des homélies sur la liberté de l'enseignement, des dithyrambes à l'éducation..... tant que vous voudrez ! mais des actes? Ils ont mis Falloux à l'instruction publique, livré l'Université aux jésuites, et déclaré aux instituteurs une guerre sans quartier (1).

Le peuple de Paris, en face des sophismes et des projets girondins, tel est le grand obstacle aux rêves de nos modernes candidats. Aussi remuent-ils ciel et terre. De tous les points les plus opposés de l'horizon s'élève un concert enthousiaste en l'honneur de la décentralisation et de sa bienfaisante influence. Pas une note discordante dans ce concerto. Au signal donné par les chefs d'orchestre, l'hymne à la Décentralisation roucoule dans les premiers-Paris, brame dans les brochures, mugit à la tribune et aux assemblées. Blancs, bleus, rouges, roses et noirs, toutes les fanfares rivales, unies dans un accord fraternel, semblent retrouver l'élan du Jeu de Paume. Ce n'est qu'un prélude ; bientôt le savant et noble orchestre passe au morceau d'attaque. On profite des abus d'une centralisation faussée pour noircir le seul instrument d'avenir, pour ruer toutes les haines et les malédictions sur ce bouc d'abomination. Tout nouveau-né politique doit lui dire *raca!* tout barbon lui jeter sa dernière pierre. Les habiles en font un

(1) Voir la manière d'agir de ces messieurs envers le professorat, la fameuse affaire Amédée Jacques, en 1850, où un parangon de libéralisme, le melliflu Saint-Marc Girardin a joué un premier rôle. Applaudissez, naïfs étudiants de première année !

spectre plus rouge et plus effroyable que le fameux mannequin des Romieu et des Véron.

« Courbez le front, fiers Sicambres, brûlez ce que « vous avez adoré. Adorez ce que vous avez brûlé. « Mécréants, socialistes, qui croyez à la bienfaisance « possible de l'État, reniez vite votre vieille erreur. A « genoux devant la Vierge libérale ! » Peu s'en faut qu'à l'aide de toutes ces manœuvres, les rusés compères n'inscrivent sur le drapeau démocratique leur jésuitique formule, et ne clouent à la hampe sa propre condamnation. Bonne farce renouvelée des mobiles de Juin, le plus plat et le plus ridicule des suicides !

OEil ardent, narine dilatée, ils voient le peuple briser son arme, renier sa foi, encenser toutes les idoles économiques. Ce novice balbutie bien quelque peu ; mais on le soutient, on l'encourage. Bientôt il répète tout courant la leçon soufflée par des fourbes. Aussi le noble aréopage ne contient plus sa joie : les bravi ! brava ! retentissent plus bruyants qu'à la Comédie italienne. Jamais pareil tonnerre d'applaudissements n'éclata, même à la Convention, lorsque Gobel et sa suite vinrent abjurer le christianisme. Ici, c'est la Révolution qu'on abjure.

Dans quelles ornières ne l'a-t-on pas embourbé, ce crédule prolétariat ? En face d'un impôt de deux milliards et de la dîme perçue par le capital avant que le travailleur mange une bouchée de pain, en face de tous ces prélèvements léonins qui condamnent le marchand à la sophistication, le pauvre à l'empoisonnement, les masses à l'ignorance, au bruit des triomphes de l'agio et des victoires du monopole, que conseille-t-on aux ouvriers ? Le leurre de la coopération, un congénère de la résignation chrétienne.

Messer Capital, ce haut et puissant seigneur, s'est fait socialiste. Il prêche du haut de son carrosse les foules ébahies : « Travailleurs de tout pays, de tout

« sexe, de toute profession, associez-vous, unissez-vous, « fédérez-vous; mariez le capital au travail, joignez « sous et liards. Pérorez, griffonnez, mais renoncez aux « idées de violence qui vous ont toujours perdus. Faites « par vous-mêmes et en dehors de tout recours autori- « taire. La seule véritable révolution, c'est la révolu- « tion pacifique et progressive qui viendra toute seule. « En ce jour des calendes grecques, je donnerai ma « démission.

« En effet, mes amis, que suis-je? Tout. Que dois-je « être? Rien. Discutez-moi, niez-moi, combattez-moi, « tuez-moi, mais par la douceur. Je n'en demande pas « davantage. » Et le gros père de rire sous cape, d'écouter d'un air paterne les amphigouris des faiseurs mutuellistes. Peu lui importe qu'on le nie, qu'on le blasphème, pourvu qu'il palpe !

Sa joie toutefois est moins franche qu'elle ne paraît au premier abord, et ses succès du moment n'illusionnent pas le hardi philanthrope. « Hélas ! dit-il assez « triste, nos ouvriers ne sont pas encore mûrs pour la « liberté. » Parlez-moi de l'Angleterre, à la bonne heure.

Heureux pays de l'*habeas corpus* et du constable spécial, où 200,000 hommes se rassemblent paisiblement pour applaudir Bright et casser trois carreaux ! Vieille terre des lois, possédée en toute sécurité par cinquante *land-lords*, où les Communes ouvrent largement leurs portes au trop plein des avocats et des économistes ! Libre à son peuple de crever de faim et de misère avec la grande charte au poing. John Bull est sage. Hurrah pour John? *Rule, Rule, Britannia !*

Aussi, comme on nous le vante, ce peuple idéal ! que d'encens on lui brûle ! comme on le présente sans cesse en modèle à nos ouvriers encore virils et chauds (1).

(1) Voir comme spécimen, dans n'importe quelle feuille libérale, un compte rendu quelconque des stupides meetings réformistes.

« Sésame, Sésame, ouvre-toi ! » répètent en chœur tous les Ali-Baba de la presse. Que leurs tartines nous soient légères !

C'est que l'aristocratie prend peur non des mots, mais des choses. Les mots, elle les exploite pour son profit et sa gloire. Son but unique est d'arracher à la masse son unité de revendications, de la fractionner, de la désagréger même, sous le nom menteur de coopération. Quelle est donc, en fin de compte, cette drogue éventée dont on crie derechef sur les toits les vertus merveilleuses ?

Le fédéralisme, c'est la parole d'Isnard, les ruines de Paris-Babylone au milieu d'un flot vide, sous un soleil désert ; c'est la Vendée et ses cent mille brigands ; c'est Juin et ses massacres et ses pontons ; c'est le triomphe des instincts égoïstes et brutaux de l'aristocratie provinciale sur l'idée plébéienne de Paris.

Le fédéralisme, sous sa moderne étiquette de décentralisation, c'est l'éparpillement et le désarmement, en face d'une réaction ralliée et organisée, c'est la défaite et la ruine.

Décentraliser, c'est tuer le travailleur de la province, le livrer pieds et poings liés aux jésuites et aux chefs de clan, revenir aux ténèbres du moyen âge.

Eh bien ! messieurs, vous n'en viendrez pas à bout. La France est malade sans doute ; elle souffre de vos œuvres et des coups qne vous lui avez portés. Mais pleurez, Madeleines consolables, votre main était mal assurée, ils ne sont pas mortels. La centralisation est là avec ses artères rapides, ses muscles vigoureux, son admirable appareil de circulation ; hier peut-être instrument de mort, demain instrument de vie. Grâce à elle, le fardeau des erreurs et des superstitions séculaires va tomber en poudre, la liberté refluer du cœur jusqu'aux plus infimes extrémités, le progrès décupler

en quelques années sa force et sa course. Seule, la centralisation arrachera la société au moyen âge, soutiendra le faible contre le puissant, inondera l'Europe de lumière et sauvera le monde. C'est le levier d'Archimède.

La centralisation est une force. Or, une force n'a ni responsabilité ni volonté, et n'existe que par le bras qui la meut. Si ce bras est assez fort pour égarer l'homme, l'éloigner de la science et de la liberté, quel changement quand, au lieu d'élever digues sur digues contre le flot tumultueux, il lui ouvre la voie, l'éperonne et le précipite! La centralisation, c'est comme la langue d'Esope, suivant l'usage qu'on en fait, l'excès du bien ou l'excès du mal.

Elle est funeste lorsque aux mains des ennemis de la nation, elle enserre l'homme cloîtré dans son ignorance.

Qu'elle revienne, ne fût-ce qu'un jour, à ses alliés naturels, et s'unisse avec la science et l'humanité, en quelques années l'ignorance et la misère disparaissent comme des espèces maudites, la guerre n'est qu'un noir souvenir du passé, l'inégalité un mot vide de sens.

Notre esprit, embourbé dans la routine, ne sépare pas centralisation de despotisme. Mais le despotisme n'a pouvoir que sur l'ignorance; un peuple instruit et armé ne le redoute ni ne le subit. Que la centralisation vienne au plus vite l'arracher au vieux monde, le rendre à lui-même et, pour mettre le sceau à l'œuvre, s'anéantisse dans l'exaltation et l'émancipation de l'individu. Cette maudite est, en fin de compte, le seul garant sérieux de l'indépendance individuelle.

Les Girondins l'avouent eux-mêmes par leur logomachie contradictoire : « Communistes et anarchistes, « autoritaires et désorganisateurs, » coassent-ils tout à la fois contre leurs adversaires. *Habemus confitentes*

reos. Dépouillé de son exagération passionnée, ce langage confesse l'efficacité absolue de la centralisation, non seulement pour l'unité du groupe social, mais pour la libre expansion de ses membres.

Car le fédéralisme n'est pas seulement le dissolvant, le poison, l'erreur, c'est encore le rempart le plus solide contre la civilisation, c'est le castel de la barbarie et de l'ignorance. Jamais dans ces sortes de pays les idées n'entrent que par effraction.

J'ai parcouru la Suisse, ce pays d'élection et de castors, muré dans son égoïsme, soumis à ses prêtres et à ses oligarques, accroupi à son insu dans un triste esclavage. Peu de générosité, un chauvinisme plat, des haines et des jalousies intercantonales, l'ivrognerie érigée en vertu. Là on s'agenouille devant saint Canisius et on roue l'athée de coups de bâton. Le moyen âge, ce hibou de l'histoire, s'est réfugié dans les trous de ces montagnes, d'où la centralisation française a été deux fois impuissante à le chasser. Encore en cette année 1869, Appenzell conserve la torture. Une jeune fille y a été exposée, en 1864, au carcan pour un vol d'effets. On ne travaille, à Fribourg, ni le dimanche ni les jours de fête, sous peine d'amende. Il existe chaque année, pour toute la Suisse, des jeûnes nationaux et fédéraux. Danser, à Genève, est un crime d'Etat.

Je ne me sens pas de force à plonger davantage dans ce barathre appelé le Digeste suisse. Pensons que deux fois la France a tenté d'introduire la lumière. Aussi ne lui pardonnent-ils guère? La dernière visite est de 98. Berne fut pris, mais un corps bernois avait repoussé Brune à Neunegg. On en a fait une fête; un monument s'est élevé en août 1866, sur les bords de la Sense, avec cette inscription : « *Ici les guerriers de « Berne ont fait mordre la poussière aux orgueilleux « bataillons de la République française.* » En 1866,

s'en prendre à la République française, quel glorieux à-propos !

Rendons cette justice aux Suisses qu'ils ne laissent pas de place à l'équivoque. Eh bien, dans cette fête, protestation violente contre la civilisation, nous les avons vu se ruer sur les wagons, trop exigus pour 10,000 personnes, se les disputer avec une fureur de Caraïbes, fouler les faibles aux pieds, sans souci des femmes et des enfants. L'autorité, bien repue, était partie d'avance ; la foule, laissée à elle-même, tourbillonnait ivre et féroce, fière d'être Suisse, les pieds rougis d'un cadavre et de plusieurs blessés (1).

La Suisse du *Ranz des vaches*, et de Tell n'existe que dans les opéras. Un bon petit voyage suffit pour abattre toute illusion. Demandez aux revenants des congrès de Genève.

On me citera peut-être l'Amérique, les Etats-Unis. Mais l'intolérance sectaire, la biblomanie, l'indifférence pour toute question philosophique et humaine, le culte exclusif du dollar, l'esclavage à peine aboli et l'aristocratie mercantile, dénotent les funestes effets du fédéralisme. Encore est-il combattu par l'infusion constante des fugitifs d'Europe. L'Amérique est la création de l'esprit d'égoïsme, l'esprit protestant. Elle n'accorde pas même d'existence légale à l'athée. Son état civil y est tenu par les prêtres, et je me défie d'une république tant vantée des aristocrates et des

(1) Que dire d'un peuple républicain dont le chant national n'est qu'une copie du *God save the Queen,* air et paroles.

God save faterland

Maintenant, d'où vient le plagiat? des Suisses ou des Anglais? et comment adapter à cette coïncidence la légende de Lulli? Je laisse ce mystère aux amateurs.

jésuites, de l'Eldorado des Tocqueville, des Laboulaye et des Duvergier de Hauranne (1).

Non, messieurs les niais et les jésuites, puisque c'est tout un, on ne laissera pas le peuple entre vos serres. On ne vous abandonnera pas les hommes pour en faire des coquins fanatisés, et les femmes des harpies de Saint-Barthélemy. On luttera, sans souci de vogue ni de mode démocratiques, contre vos ballons d'essai, lancés par les habiles, colportés par les sots. Il faut qu'aujourd'hui tout homme confesse ou nie la Révolution, se déclare son ami ou son bourreau.

Aussi baragouinez décentralisation administrative, augmentation des attributions des conseils généraux, diminution du pouvoir central et autres rocamboles ; faites le boniment des coopératives... C'est le masque. Ouvrons les feuilles de 48, ces moniteurs de réaction. De toutes parts, les Girondins des conseils généraux calomnient Paris avec l'ardeur de Brissot, et offrent d'y conduire leurs bataillons trompés. Ouvrons les feuilles des dernières années ; de toutes parts les blancs, bleus, rouges, tricolores, tout le prisme réactionnaire bat le rappel de la coopération et pousse son cri d'alarme, ce signal de Juin, auquel tous se reconnaissent fraternels ennemis du prolétariat (2).

Un démocrate de l'espèce maculée, animé d'un saint zèle, appelait même dernièrement les catholiques à la rescousse coopérative, et tirait de Jésus-Christ cette

(1) Selon l'excellente et infaillible règle de Montesquieu, le rang d'un peuple dans la civilisation se calcule en raison inverse de la place occupée chez lui par l'élément religieux. Or le catholicisme fait aux Etats-Unis des progrès qui ont déjà attiré l'attention du Congrès. Il les convertira tous, si on le laisse faire, jusqu'au dollar toutefois *exclusivé*.

(2) Voir la curieuse encyclique de M. Ledru-Rollin, publiée dans l'*Avenir national* de janvier 1856.

tontine évangélique (1). Bon chien chasse de race. Quel est le but de ces aboyeurs? Attiser les jalousies provinciales au profit d'une ambition malsaine, et substituer la convoitise aux revendications populaires.

Notre but à nous, c'est la liberté armée, la liberté avec sa pique, non la triste prostituée des livres et des discours, dont vous dénouez chaque soir la ceinture. C'est l'égalité qui protège le faible contre le fort, et jette, s'il le faut, son épée dans la balance. C'est la Commune, non les oligarchies provinciales d'avocats, d'industriels et de grands propriétaires.

Nous croyons en Paris, cœur et cerveau de la France. De lui part le coup de tonnerre qui fait craquer les empires et tressaillir les nations. Paris vaincu, la liberté râle. Paris triomphant, le juste et l'opprimé relèvent la tête. Son histoire est celle même de la raison humaine : elle meurt en Germinal, décapitée avec les Hébertistes, par les amis de Dieu ; elle meurt en Juin, saignée à blanc par les amis de l'ordre. Elle revivra un jour avec la grande Commune.

Alors, deuil inexpiable, il n'y aura plus de place pour l'intrigue et le girondinisme ; ils ne pourront respirer au sein de cette forte atmosphère ; il leur faudra périr ou se faire citoyens, triste fin pour des sauveurs patentés ou des orateurs d'Etat.

Alors, abomination de la désolation dans la sainte tribune ! les prosopopées et les mouvements de bras auront fait leur temps. Plus n'en est besoin chez un peuple libre : une famille de patriotes marche simplement, la main dans la main, à la régénération du globe.

Nous n'en sommes pas là : Brissot est toujours en pied. Ces dehors séduisants, cette tenue soignée, cet

(1) *Opinion nationale*, de la première quinzaine d'août 1866.

assemblage disparate de qualités et de méchants instincts, masque de la Gironde, a séduit jusque de nos jours les plus subtils et les plus clairvoyants esprits.

Je ne sacrifie pas au *magister dixit*. Mon respect et mon admiration sincères pour Proudhon mettent ma critique à l'aise.

Philosophe rationnel, économiste honnête (des mots étonnés de la rencontre), Proudhon ne pensait guère semer une nouvelle Gironde. S'il revenait, il n'aurait pas assez de verve contre ses soi-disant disciples.

Entre Proudhon et les proudhoniens, *distinguo*. Ceux-ci, suivant l'usage, n'ont emprunté que les défauts du maître. Mais dans le bilan des idées, les hommes procèdent de leurs doctrines. Il y a deux Proudhon : l'un, le nôtre, Français et fils du dix-huitième siècle, qui définit le progrès « une œuvre des qua- « rante-huit sections de Paris, » et réclame l'abolition de l'agio, du monopole et du culte ; soldat du principe humain et matérialiste, la justice ; l'autre, l'hegelien trouble, l'Allemand aux brumeuses formules, l'athée craintif dont la métaphysique a double visage. Ces nuages, condensés par des mains habiles, servent à cette heure d'arguments et d'appeaux aux détracteurs de la Révolution. Proudhon détruit et réfuté par lui-même, quel spectacle! Aussi pas d'hésitation entre le révolutionnaire et son antipode girondin ! Le dernier s'est fait l'avocat de ses juges ; il a confondu l'oligarchie envieuse de la Gironde avec l'anarchie égalitaire de la Commune de Paris, et prêté aux ennemis des armes dont il ignorait le futur usage, qu'il briserait le premier aujourd'hui.

Tel est le sort du génie, lorsque sa forme et sa pensée manquent du cachet de notre pays, la netteté. On épuise sa vie et son talent contre des doctrines adverses ; on prodigue liberté, jours et veilles, on

étage Ossa sur Pélion. Ces quartiers de roc ne serviront qu'à étayer l'idée qu'on veut détruire, et les plus farouches insulteurs de l'homme feront l'oraison funèbre du mort. La netteté a fait défaut.

Les prétendus disciples de Proudhon ne cessent de profaner son nom et sa doctrine. Janicot l'invoque, et Sainte-Beuve l'esquisse. Girardin lui tresse des couronnes, et Malthus lui trouverait du bon. Il faut tout le souvenir du représentant et du journaliste de 48, le respect de ses grandes œuvres : *Idée de la Révolution au dix-neuvième siècle*, *la Justice dans l'Eglise et dans la Révolution*, pour combattre dans les esprits républicains l'impression fâcheuse de cette estime posthume (1).

Ainsi procède l'esprit girondin. On nous a mis dernièrement en garde contre l'esprit robespierriste, l'esprit jacobin. On a bien fait. L'ambition incorruptible, la savante dépravation de l'ascète, le fiel charitable des saints valent à peu près le brio moqueur, les creuses tirades, la sensiblerie des virtuoses bourgeois. Les deux genres sont également mortels à la Révolution, et s'il faut fuir l'esprit de mort et d'inquisition, l'esprit jacobin, il faut fuir, comme une autre peste, l'esprit de mensonge et d'exploitation, le doucereux revenant de la Gironde.

(1) Ces lignes étaient écrites lorsqu'elles ont reçu d'un proudhonien de la seconde manière, M. Gustave Chaudey, une vigoureuse confirmation. Voici l'oracle Chaudey, rendu au Congrès de Berne : « Vous citez toujours Prou-« dhon et vous appuyez de lui. Mais vous n'avez donc pas « lu ses derniers ouvrages ? C'est ce Proudhon des dix der-« nières années que j'ai connu, aimé et estimé. Quant au « Proudhon de 48, nous vous l'abandonnons volontiers. » Et grand merci, maître Chaudey, de votre générosité. Vous n'aviez pas besoin de nous le donner. Il y a longtemps qu'il nous appartient. Nous saurons même le défendre contre ses *amis*.

IIe Partie

LA GIRONDE EN 1793

1re Journée. — 27 Mai

Nous sommes en plein 93. Les Girondins ont prononcé le fatal : *Il faut en finir*. Ils n'ont vu dans la République qu'un théâtre, dans la liberté qu'un discours, dans le peuple qu'un escabeau. Groupe sceptique, sans convictions et sans idées, où l'athée coudoie le janséniste, ils ont un lien plus solide que l'airain : la haine du peuple et l'asservissement de Paris.

Paris ! y songent-ils ? le Paris de la Révolution, qui l'a nourrie de sa chair et de son sang, qui l'a réchauffée sous son aile, comme une mère ses petits ! Croient-ils donc qu'il se laisserait ravir son enfant? Et ce n'est pas seulement délire de la part de la Gironde, c'est ingratitude. Cette même ville, contre laquelle ils n'ont pas assez de mépris et de calomnies, ne les a-t-elle pas accueillis avec enthousiasme ? N'a-t-elle pas choisi dans leur sein ses représentants et ses chefs, sacrifié ses fils à leur voix, applaudi leurs actes et leurs speechs ? Le peuple, travesti dans des libelles en monstre furieux, recevait encore hier, des mains de Carra et de Barbaroux, la pique qui devait ouvrir aux ministres girondins les portes des Tuileries. C'était alors le bon peuple, le grand et magnanime peuple. Les Buzot, les Isnard, la sensible Roland, pédantesque Egérie, ne trouvaient point de trope assez élogieux pour célébrer ses vertus. Aujourd'hui, la note a changé. Il s'agit de renvoyer à

son établi l'instrument indocile, de refouler dans son lit de misère le flot déchaîné par les rhéteurs pour les porter au pouvoir.

Car ce qui constitue l'infériorité morale des Girondins, c'est l'orgueilleuse personnalité, l'ambition égoïste, la soif de tout ramener à soi. Athées ou théistes, nulle foi. Nul génie, sinon celui de l'intrigue. Nulle moralité, car ils correspondent avec la Cour, et leurs purs, Monsieur-Madame Roland, ont au milieu des patriotes des corrupteurs à gages, payés avec l'or de la nation, comme ci-devant par la liste civile (1).

Qui d'entre eux sacrifia jamais ses ressentiments à la patrie? Conduits par des femmes à sentiments étroits et à prétentions ridicules, ils en avaient emprunté les susceptibilités nerveuses et maladives, les mesquines colères, les folles criailleries. Ils en servaient les puériles passions avec une servilité d'eunuques. Un parti mené par un bas-bleu de la force de Manon Roland est un parti jugé.

Aussi, dès que ces brillants acteurs virent leur échapper le premier rôle dans le drame révolutionnaire, lorsque la curée des places fut fermée à Brissot et

(1) Sur la police de Roland, voir *Hist. parlementaire* t. XXVIII, p. 95 et suivantes, le rapport de Brival sur les papiers trouvés chez l'ex-ministre, et surtout les lettres de l'espion Gadol.

Sur les rapports de la Gironde avec la Cour, voir la lettre écrite au peintre Boze, pour être mise sous les yeux du roi. *Hist. parlementaire*, t. XXII, p. 386, t. XXIX, p. 415 et t. XXX, p. 43. Bertrand de Molleville, *Mémoires*, t. II, chap. XXIV, p. 112. La conduite de Roland dans l'affaire de l'armoire de fer n'a qu'une explication : la nécessité de détruire des pièces compromettantes. Il ne voulut pas, dit-il, du contrôle d'un magistrat ou d'un membre de la Commune, de peur de voir insérer au milieu de sa trouvaille des pièces hostiles à ses amis. Pitoyable défaite qui provoque les soupçons contraires.

aux Brissotins, et que le spectre de l'égalité se dressa avec ses haillons et ses plaies au milieu du docte cénacle, alors l'horreur saisit cette troupe d'artistes, et, avec l'horreur, la colère. Ils préférèrent la ruine de la patrie à celle de leur influence, et le démon de la calomnie, orné de toute la magie du style, régna seul dans leur cœur irrité.

La Vendée en armes poussait son croassement sinistre. Le Midi et le Jura foulaient aux pieds la cocarde tricolore. L'armée, conduite par des traîtres, essuyait défaites sur défaites, et l'ennemi, dans les sauvages discours de Guadet et d'Isnard, ce n'était point Lescure, Cobourg et Brunswick, mais Marat, la cloche du 10 août et le tocsin de l'intérieur, mais la Commune, qui avait tiré le canon d'alarme, déclaré *la Patrie en danger*, déjoué les complots, enflammé tous les cœurs d'une énergie farouche. La ville contre laquelle la France devait se lever comme un seul homme, ce n'était point Vienne, Berlin, Londres ou Coblentz, non ! c'était Paris, le héros des journées glorieuses, le phare et le salut de la France ; et derrière ces furieux suivait la foule des privilégiés, des rancuneux et des égoïstes, la grande armée royaliste dont ils n'étaient que l'avant-garde.

L'histoire, clémente jusque dans ses rigueurs, sait aujourd'hui ce qu'il y eut d'injuste dans les attaques de leurs adversaires.

Mais Carra, un des leurs, n'en avait pas moins, en pleine séance des Jacobins, proposé la royauté du duc d'York, et le 27 juillet 1792, au moment où les Prussiens marchent sur la capitale, le même Carra prône dans ses *Annales patriotiques*, comme sauveur et restaurateur de la liberté, qui ? Brunswick, le général des Prussiens, l'auteur du fameux manifeste.

Quelqu'un du parti l'a-t-il combattu ou désavoué ?

Evidemment il obéissait à un mot d'ordre. D'ailleurs la Gironde eût comploté avec Pitt et Kaunitz, qu'elle

n'aurait point agi ni parlé autrement. Avocats intarissables, ils se grisaient au flux de leurs paroles, et l'ironie de leurs discours semblait se jouer des périls et des désastres. On voyait défiler dans leur lanterne des Saturne dévorants des grands sacrificateurs, les sept sages de la Grèce, les trente tyrans, tous les Sylla, les Cicéron et les Catilina de l'antiquité; et il s'agissait pain, misère, travail, armement, instruction, organisation, toutes les affreuses contorsions d'un peuple qui se constitue après dix-huit siècles de servage.

Juristes quand même, en face d'une situation plus noire et plus fatale d'heure en heure, ils invoquaient la légalité comme s'il y en eût d'autre alors que nécessité et justice. Hommes d'Etat et d'imagination, ils avaient proclamé la guerre, non la grande guerre des peuples contre les rois, prêchée par Clootz et les Cordeliers, mais la guerre comme arme gouvernementale, et ils ne savaient pas la soutenir, en chicanaient les moyens.

Leur sensibilité avait des sarcasmes étranges. A une République pressée de tous côtés par les poignards, Vergnaud, échappé des bras de la Candeille, prêchait le billet à La Châtre « la Révolution par l'amour » ; et, avec une désinvolte d'immaculé, ce dédaigneux seigneur du barreau bordelais ne craignait pas de reprocher à Marat ses condamnations de presse. Il s'excusait en minaudant « d'avoir à remplacer à la tribune un homme « chargé de décrets de prise de corps. »

Quand on discuta la loi de l'emprunt forcé, ils s'attirèrent cette sanglante apostrophe : « Ils la repoussent « parce qu'ils sont riches, et que les députés n'en sont « pas dispensés. » Déjà, lors de la fête de la Loi, leur philanthropie bourgeoise avait tenté de substituer à la devise républicaine, un nouveau Labarum : « Liberté, « Egalité, *Propriété.* » Ils saluèrent, dit-on, la République avant sa « naissance ». Oui, en tomes et brochures, lorsqu'ils la jugeaient impossible ; mais ils vou-

lurent la tuer à son apparition, et l'un de ces républicains avant la lettre, affolé de peur à l'approche du 10 août, brandit « *le glaive de la loi sur les républi-* « *cains* (1). »

La politique n'est pas le calembour. Inutile de jouer sur les mots et de confondre la bagarre lilliputienne de Caen avec le majestueux spectacle de la fédération. Rien d'antipathique aux Girondins comme ces nobles élans vers l'unité Républicaine qui ruinaient d'un seul coup toutes les calomnies ourdies à longs frais contre Paris et les Parisiens. Aussi réclament-ils bien vite le départ des fédérés avec plus d'ardeur qu'ils n'en avaient appelé l'arrivée.

Enfin combattre toute mesure utile dont l'initiative appartenait à la Commune ou à la Montagne, voir dans les misères d'une situation inouïe une occasion d'écraser des ennemis politiques, fatiguer l'Assemblée de leurs débats personnels, déverser à flots le blâme et l'outrage sur quiconque préférait la République au salon Roland, accuser sans preuves, souiller, médire, s'emporter avec des délires et des cris de femme, tel fut jusqu'au dernier moment le rôle des Girondins.

Aveuglés par leurs passions, envieux de la popularité et des succès des Jacobins, ils se blessèrent plus d'une fois en voulant percer leurs adversaires. Ils évoquaient sans cesse aux yeux de l'Europe le sang de septembre, cette frénésie d'un peuple éperdu entre les baïonnettes de Brunswick et les complots des royalistes, et ils avaient dans leurs rangs Duprat et Main-

(1) « S'il existe des hommes qui travaillent maintenant « à établir la République sur les débris de la constitution, « *le glaive de la loi* doit frapper sur eux comme sur les « amis actifs des deux Chambres et sur les contre-révolu- « tionnaires de Coblentz. » Discours de Brissot, séance du 26 juillet 1792. Voir également l'Adresse de Guadet au roi, au nom de la commission des Douze.

vielle, les hommes de la Glacière d'Avignon, amnistiés par eux. Leurs philippiques échevelées poursuivaient Paris et Danton, ce personnage de mauvaises manières, détesté de la vertueuse Roland, élève de Plutarque ; et involontairement, l'esprit se remémorait qu'après la prise de Verdun, Danton, les arrêtant au collet dans leur fuite derrière la Loire, avait forcé ces hommes de peu de foi à faire face au danger. Ils citaient la capitale au tribunal des départements, et déjà, dans le procès de Louis XVI, l'appel au peuple, proposé par eux, était un appel à la guerre civile.

Provocateurs irréfléchis, prompts à mettre leurs ennemis dans l'alternative dangereuse de tuer ou de mourir, ils ne pensaient pas, en poussant leur pointe haineuse, forger des armes contre eux-mêmes. Ainsi ils donnaient l'exemple funeste de violer le caractère de représentant dans la personne de Marat. Ils ne parlaient que de jeter à la guillotine les chefs de la Commune, dont au 10 mars le dévouement généreux avait détourné l'orage de leurs têtes. Au moment où le besoin d'union pour la défense du territoire s'imposait comme une loi inexorable, leurs lettres, leurs discours appelaient les départements aux armes, ravivaient les vieilles jalousies contre la capitale et préparaient une guerre fratricide au profit de leurs misérables vanités.

Forts de l'appui d'une Assemblée bourgeoise, encouragés par les hésitations de la Montagne, hostile à la Commune et peu sympathique à Marat, ces fanfarons de liberté, prêts à accuser de tyrannie quiconque s'opposait à leurs menées tyranniques, créèrent une autorité dictatoriale comparable aux décemvirs d'Appius.

Sur la proposition de Barrère, l'éternel motionneur du plus fort, la Commission vote une commission de douze membres, chargée « de prendre toutes les mesures nécessaires à la tranquillité publique. » Ce qui

voulait dire ; dompter Paris, le ployer, muet et souple, sous la terreur girondine.

Les Douze, du reste, ne font pas mystère de leurs projets. Ils arrêtent, sur un simple soupçon, Marino et Michel, les administrateurs de police. Ils arrêtent le tribun Varlet, ils arrêtent Dobsent, le président de la section de *la Cité*, qui refuse de leur livrer ses registres. Ils provoquent toutes les dénonciations, toutes les haines, entourent la Convention des sections royalistes du Palais-Royal, et enfin portent la main sur un magistrat de la Commune, le substitut Hébert.

« On m'arrache à mes fonctions », dit ce magistrat en se présentant au Conseil, son mandat d'amener à la main, « mais je dois obéissance à la loi. Vous, n'ou-
« bliez pas que vous avez juré de regarder comme
« frappé sur tous le coup porté à un seul. Ce ser-
« ment, je l'invoque, non pour moi, bien décidé que
« je suis à la mort, si elle peut servir ma patrie, mais
« pour mes concitoyens, que l'oppression menace. —
« Va, lui répond Chaumette, j'espère bientôt aller te
« rejoindre. »

Et aux réclamations de la Commune : « Nous
« demandons que vous rendiez à ses fonctions un
« magistrat estimable par ses vertus civiques et ses
« lumières. Nous demandons qu'il soit promptement
« jugé. Les arrestations arbitraires sont pour des
« hommes de bien des couronnes civiques. »

Aux plaintes des sections : « Rendez-nous notre
« magistrat ; jamais sa surveillance ne nous fut plus
« nécessaire. Seize sections, sans attendre le vœu d'un
« plus grand nombre, se sont levées spontanément
« pour réclamer la liberté d'un magistrat républi-
« cain. »

A leurs prières : « Au nom de la majorité des sec-
« tions, nous demandons notre frère, notre ami, celui
« qui est investi de notre confiance, celui qui nous a

« toujours dit la vérité, celui que nous avons toujours « cru. Nous vous le demandons au nom de la « patrie (1). »

A toutes ces instances, Isnard, le futur complice des Compagnons du Soleil, répondit par cette parole d'anathème qui reste à jamais clouée à la mémoire des Girondins, la parole de Brunswick, des ennemis de la France et de l'humanité : « S'il arrivait qu'on portât « atteinte à la représentation nationale, je vous le dé- « clare au nom de la France entière... — Oui, au nom « de la France, » reprennent les membres de la droite en se levant. — « Je vous le déclare, Paris serait « anéanti. — Oui ! oui ! la France entière tirerait une « vengeance éclatante de cet attentat », reprend la droite, accentuant les paroles de son orateur. — « Bientôt on chercherait sur les rives de la Seine où « Paris a existé, » fulmine la voix sombre d'Isnard, tandis que Marat debout, la main étendue : « Descendez « du fauteuil, président, vous jouez le rôle d'un trem- « bleur... Vous déshonorez l'Assemblée. » Eh bien, même après ce soufflet insensé qui fit bondir les faubourgs, Paris offrit encore paix et concorde à la Gironde. Il se contentait de la suppression des Douze et de l'élargissement des prisonniers. Le dévot Lanjuinais, ce prédestiné de la pairie, fait rapporter le décret du 27 mai comme entaché de violence, et jette de nouveau à Paris le défi de guerre civile... « Ils l'avaient voulu. »

2e Journée. — 31 Mai

Cette aveugle Gironde travaillait à sa perte avec une ardeur qu'auraient dû envier ses ennemis. La nouvelle du rétablissement des Douze vint frapper la Commune

(1) Voir pour toutes ces pièces, *Histoire parlementaire*, tome XXVII.

au moment même où Hébert, arraché de son cachot de l'Abbaye, reprenait triomphalement ses fonctions à l'Hôtel de Ville.

Chaumette, au nom des patriotes, lui offrit une couronne, qu'il déposa sur le buste de Jean-Jacques en prononçant cette mélancolique parole : « Aux morts seuls les couronnes ! » Aussitôt Chaumette de tonner, toutes les sections de mettre à l'ordre du jour les moyens de sauver de la ruine le foyer des lumières et le berceau de la République. Celle des Arcis se prépare même à demander aux Girondins l'explication des paroles d'Isnard : « On cherchera sur quelle rive de la « Seine Paris a existé. »

Point de touche assez sombre pour donner une idée du nuage noir qui planait alors sur la capitale. De tous côtés et coup sur coup, les plus lugubres nouvelles : l'armée du Nord repoussée, la Vendée victorieuse, les départements en armes, et au milieu de cet entrecroisement de sinistres, la Gironde fermant les yeux sur les dangers de la patrie pour ne voir que sa querelle égoïste.

Aussi, quand chaque patriote prêtait l'oreille aux aigres éclats échappés des Tuileries, une voix murmurait à sa conscience : « La source de tous nos maux, « l'aliment des discordes et l'espoir de nos ennemis « sont dans la Convention. »

Telle était la pensée de la Commune, tel fut le but où elle marcha avec une tenace énergie, laissant le myope Robespierre répondre aux appels déchirants du peuple par sa jésuitique jérémiade : « Je suis incapable « de prescrire au peuple les moyens de se sauver. Cela « ne m'est pas donné à moi qui suis consumé par une « fièvre lente, surtout par la fièvre du patriotisme. J'ai « dit. Il ne me reste plus d'autre devoir à remplir en « ce moment. » — Va te coucher, Basile, puisque tu as la fièvre. Ces Parisiens sont des ingrats qui songent

sans pudeur aux dangers de la France, quand ils devraient s'occuper de l'épuisement, des déchirements et de la consomption du grand Pontife.

L'Hôtel de Ville, qui croyait avoir d'autres devoirs à remplir que de mettre son bonnet de coton sous prétexte de fièvre lente et patriotique, l'Hôtel de Ville saisit à deux mains les rênes de la situation.

Marat, lui, n'avait pas sur les épaules une tête de Janus, et ne connaissait pas les hypocrites détours de la prudence politique. Sous son inspiration brûlante, Dobsent invite les sections à envoyer à l'Évêché des commissaires munis de pouvoirs illimités, et la Commune convoque dans son sein toutes les autorités constituées.

Le Conseil général, cet aréopage d'obscurs travailleurs, sur qui pesa le plus dur labeur de la Révolution, était en permanence dans la nuit du 30 au 31 mai. Il veillait, lorsque tout à coup le tocsin sonne aux tours de Notre-Dame. La salle, les tribunes sont envahies par la foule des citoyens armés.

Dobsent se présente entouré des commissaires de l'Évêché et, au nom de la majorité des sections, annule les pouvoirs des autorités constituées.

Tous les membres du Conseil se lèvent d'un mouvement spontané et jurent de ne jamais séparer leurs intérêts de la chose publique. Ils jurent de rester inviolablement unis à leurs frères des départements et de maintenir la République Une et Indivisible.

Dobsent, au nom du peuple souverain, épure la Municipalité, la réintègre dans ses fonctions et la fortifie de l'investiture révolutionnaire. Tous, peuple et chefs, se préparent à demander compte à la Convention de la menace girondine.

Ce fut un jour mémorable, que celui où le département de Paris, la Commune, le Conseil général, les commissaires des sections, vinrent apporter leur plainte

à la barre de la Convention, plaider la cause de Paris et de la Liberté !

L'orateur, Lhuillier, fut à la hauteur de cette grande tâche :

« Législateurs, dit-il dans un langage plein de ma-
« jesté, nous vous demandons justice d'une injure atroce
« faite à la nation, que dis-je ? d'une insulte, d'un for-
« fait commis contre la majesté du peuple. Nous vous
« parlons du sacrilège politique proféré par Isnard.

« Isnard a tout à la fois provoqué la guerre civile
« et l'anéantissement de cette grande cité. Il a tout à la
« fois flétri la ville de Paris, en supposant qu'elle pût
« jamais se rendre digne d'un sort aussi affreux. Il a
« flétri les départements en leur prêtant l'atrocité de
« son âme...

« Législateurs, le projet de détruire Paris serait-il
« bien formé ? Voudrait-on à la fois engloutir tant de
« richesses amassées par la laborieuse industrie, et dé-
« truire les arts et les sciences, pour conduire plus tôt
« nos concitoyens à l'anarchie et à l'esclavage ? Non,
« vous respecterez, vous défendrez vous-mêmes le
« dépôt sacré des connaissances humaines. Vous vous
« souviendrez que Paris a bien mérité de la patrie. Vous
« vous souviendrez qu'il fut et qu'il est encore l'école
« de la liberté ; qu'il est le point central de la Répu-
« blique ; qu'il peut fournir 100,000 combattants pour
« défendre la patrie, qu'il en a la volonté. Vous vous
« souviendrez qu'il a fait les plus grands sacrifices à la
« Révolution, qu'il n'en regrette aucun, qu'il fera sans
« murmurer tous ceux qu'exigeront les circonstances,
« et enfin qu'il est uni de l'amour le plus sincère et le
« plus fraternel avec les autres départements. »

Le tocsin et la générale, le cliquetis des armes et les murmures d'une grande ville insultée accentuaient ces âpres périodes. Eperdue, tremblante pour ses fils chéris et ses harangueurs de la Gironde, l'Assemblée jeta

au peuple la commission des Douze, sacrifice tardif qui ne pouvait plus rien sauver.

3me Journée. — 1er et 2 Juin.

Mais si la commission des Douze était à terre, la Gironde, la cause, la créatrice restait debout. La Commune le comprit et rédigea, le 1er juin, l'adresse suivante :

« Citoyens, vos commissaires ont porté à vos délé-
« gués vos justes plaintes. Déjà ils ont obtenu un pre-
« mier succès. La Convention a cassé la commission
« inquisitoriale des Douze et renvoyé à l'examen d'un
« comité la conduite des coupables... De plus, elle a
« déclaré que les sections ont bien mérité de la patrie.
« Par ce qu'elle a fait hier, nous attendons ce qu'elle
« va faire aujourd'hui. Citoyens, restez debout ! »

Marat vint lui-même enflammer les courages, développer la doctrine de l'insurrection populaire : « Lors-
« qu'un peuple, et un peuple libre, a confié son bonheur
« à une autorité constituée par lui, il doit sans con-
« tredit respecter les décrets de ses mandataires, ne les
« point troubler dans leurs délibérations et les tenir
« pour inviolables dans l'exercice de leur mandat. Mais
« si ces représentants du peuple trahissent sa confiance
« et mettent la chose publique en danger, au lieu de
« la sauver, le peuple alors doit se sauver lui-même.
« Levez-vous donc, peuple souverain, présentez-vous à
« la Convention, lisez votre adresse et ne désemparez
« de la barre que vous n'ayez une réponse définitive. »
Et montant à l'horloge, il jette sur la ville l'appel terrible du tocsin.

On sait le reste... Paris en armes, Hanriot à la tête de ses canons, les derniers cris de la Gironde, ses phrases, ses effets épiques et tragiques, ses mots de la

fin. Ils avaient pour eux presque toute la Convention, cette assemblée bourgeoise. Aussi, lorsque Hérault de Séchelles se leva pour forcer la consigne d'Hanriot, seuls Marat et les Maratistes restent sur leurs bancs, muets et immobiles comme des statues de bronze.

Trente-deux députés, parmi lesquels ne figure pas Condorcet, furent mis en arrestation *chez eux*, sous la sauvegarde du peuple, avec un gendarme pour toute geôle.

Isnard et Fauchet s'étaient volontairement suspendus de leurs fonctions. Ils ne furent même pas arrêtés. On leur défendit de quitter Paris.

Ducos, Dussaulx et Lanthenas avaient été exceptés sur la motion de Marat et de Couthon ; Saint-Martin et Fonfrède, sur celle de Legendre. Des otages furent même offerts aux départements dont on suspendait les députés.

La Gironde était vaincue sur toute la ligne. Débusquée de sa tribune, elle subissait encore la défaite morale. Paris, « ce repaire » dont ils voulaient faire un champ de Ninive, se montrait magnanime envers ses ennemis abattus. Ils n'eurent de repos qu'après l'avoir contraint à la rigueur.

Dès lors les Girondins n'ont qu'un but : la guerre civile ! dût la patrie, dussent eux-mêmes y périr. Leur premier soin est d'exploiter l'imprudente magnanimité du vainqueur, le simulacre de surveillance dont ils sont l'objet. Buzot, Gorsas et Barbaroux soulèvent le Calvados ; Meilhan et Duchâtel, qui n'avaient même pas été décrétés, la Bretagne. Chasset court à Lyon, Rabaud à Nîmes, Brissot à Moulins. Puis c'est tour à tour Pétion, Lanjuinais, Kervélégan, Biroteau qui échappent à leur gendarme.

L'ennemi est à douze journées de Paris, d'Elbée à Saumur, Charrier dans la Lozère. Qu'importe ! les soi-disant apôtres de la République donnent la main aux

Précy, aux Wimpfen, aux Puisaye, aux Trogoff, à l'amiral Hood. Plutôt les Anglais et les chouans que le peuple et l'égalité !

Il faut l'avouer, ces héros poétiques, ces Girondins favoris du roman et de l'histoire, sont la source de tous les maux de la République. Qu'on remonte le cours du siècle : partout où se rencontre un avortement ou une calomnie... vous trouverez la Gironde.

Les premiers ils dressent l'échafaud contre les républicains et donnent l'exemple sinistre. Qui donc guillotine Châlier, emprisonne Prieur et Lindet, martyrise à mort les représentants Beauvais et Pierre Bayle, traque, pille, persécute, couvre la France de cadavres ?

Ce qu'eût été leur triomphe, la réaction thermidorienne l'a montré. Leur désastre ne fut pas moins fatal Il nous valut Robespierre.

Affectant de joindre son nom à celui de la République dans leurs pitoyables apostrophes, ces ennemis maladroits ont appris au peuple à les confondre, et frayé le chemin à la dictature spiritualiste.

Non seulement ils ont fait, mais encore armé Robespierre. Car tout, dans la Gironde, même les plus spécieuses velléités, devait tourner contre la Révolution. L'athéisme aristocratique et tout individuel de quelques membres de cette faction devient l'arme enfiellée des purs contre l'athéisme humanitaire de la Commune.

Il y a les athées à la Vendôme et les athées à la Chaumette. Permis à Tartuffe de les confondre, non à d'autres ; car, en vérité, le piège est trop grossier. Le moindre coup d'œil dépouille la Gironde de tout principe. Fouillez leur turbulence, leurs paperasses, leur verbiage : ils n'ont qu'un dogme, un instinct plutôt, la haine du peuple et de Paris, la peur de la révolution égalitaire. Pour le reste, ils se divisent fort et ne s'en inquiètent guère. Il y parut bien dans la question du

payement des prêtres, où le girondin Dupont défia Dieu, étonna la Montagne, foudroya Danton et Robespierre. Ce violent athée n'en coudoyait pas moins le janséniste Lanjuinais, l'apôtre Rabaud ; et les mystiques élévations de Vergniaud se mariaient aux sarcasmes de Guadet sur la Providence robespierriste. Isnard, le fougueux Isnard, cet Ezéchiel des ruines parisiennes, mort ultra-catholique sous l'empire, était athée en 93 ; double profit pour Robespierre.

Ce pontife spiritualiste devient l'exécuteur testamentaire des Girondins. Le 31 mai ne l'a pas plutôt débarrassé de leur compétition, qu'il prend en main leur vengeance et accomplit le programme de Valaz et de Roland.

Son comité de salut public, hydre à douze têtes, mène à bien l'œuvre des Douze. Il étreint enfin la victime échappée, Hébert ; met Pache au rebut, tue Chaumette, bride Paris, immole, aux applaudissements des rois et des aristocrates, tous les auteurs de la défaite girondine, rétablit l'ordre et la religion (1). Germinal venge mai, et sans mystère.

Robespierre sauva les restes de la Gironde, couvrit les soixante-treize de sa royale protection. Enfin, quand en germinal Hanriot eut la lâcheté de livrer ses amis de l'Hôtel de Ville et d'arrêter Hébert, Saint-Just

(1) Le baron de Staël, ambassadeur de Suède, dans une dépêche citée par Soulavie (*Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*), subordonne à deux conditions tout pourparler des puissances neutres avec le Comité de salut public : « Rétablir l'ordre et la dignité à la Convention et aux Jacobins, effacer le mauvais effet produit en Europe par la fête de la Raison. » On l'effaça, cet effet, avec le sang des républicains, offert comme gage d'alliance aux monarques européens. La tête de Clootz fut le gage le plus apprécié. Tous ces vieux despotes se reconnaissaient dans Robespierre : « Robespierre était un gouvernement », a dit l'un d'eux.

venait de lui mettre sous la gorge un argument *ad hominem,* sa mise hors la loi du 31 mai. Le réquisitoire de Fouquier-Tinville contre le *Père Duchesne* roule tout entier sur ses articles dirigés, avant le 31 mai, contre l'assemblée girondine. Robespierre était tellement devenu un Girondin que, dans la journée décisive de thermidor, abandonné de la Montagne, étouffé par le président, il se tourna vers le *Marais* et eut le cynique courage de dire à ce ramas de poltrons : « Hommes purs, c'est à vous que je m'adresse. » En veut-on davantage ?

Un homme prévoyait ce dénoûment funeste, eût voulu le prévenir. Le poignard de Corday arrache des mains de Marat le numéro prophétique où il dénonçait les menées liberticides du comité (1).

Grâce à Robespierre, et en dépit de quelques blessures fructueusement exploitées, la Gironde a triomphé. Les morts ne crient pas si fort et les partis vaincus n'ont pas de martyrs. Jusqu'à Constantin, la croix n'était qu'un gibet.

Echappés pour la plupart au désastre, et revenus sur l'eau après Thermidor, les Girondins ont écrit l'histoire ; elle n'existe encore que sur leurs notes et

(1) *Publiciste de la République*, n° 223 : « Le comité de salut public est mal composé : il renferme plusieurs membres sans vues et sans énergie... »

N° 231 : « Ce n'est pas à Bouchotte qu'il faut s'en prendre des mauvaises nominations, mais à quelques intrigants du comité de salut public, que je démasquerai. »

N° 242. Ce dernier, conservé taché de sang dans la collection Maurin, achetée par la Bibliothèque avec l'*invisible* collection Labédoyère : « Que penser du comité de salut public ou plutôt de ses meneurs, car la plupart de ses membres sont insouciants ?... Ils sont très coupables sans doute de s'être chargés d'une tâche qu'ils ne veulent pas remplir, mais les meneurs sont très criminels de remplir si indignement leurs fonctions. »

leurs dires. Marat, la Commune, les Cordeliers, les Hébertistes, flamme et espoir de la Révolution, nous apparaissent sous les couleurs girondines. Depuis trois quarts de siècle, l'esprit de Brissot, victorieux, égare les générations.

« Mais ils eurent du talent, de la verve, des périodes », objecte le dilettantisme moderne. — Réponse de fille éprise du clinquant. Le talent ne tient lieu ni d'enthousiasme, ni de probité, ni de bonne foi. Sans ces vertus, aussi nécessaires au moins que les libertés de M. Thiers, le talent, loin d'être une excuse ou une atténuation, est un complice.

Un mot peint cette coterie : les implacables. Ils ignorent la vertu qui est aussi la faiblesse des forts, la générosité. Leur sensibilité d'apparat est une fiction.

Ce serait une singulière page que le rôle de la sensibilité en histoire.

Sensibles, les vestales penchées sur le marbre des arènes ; les tendres reines et galants mignons qui, le lendemain des Saint-Barthélemy, vont bouffonner sur les cadavres ; les Sévigné pâmées aux vapeurs de leurs filles et, pour les distraire, s'égayant sur les « pendus » de Bretagne ou les « prudes » des Cévennes.

Sensibles, les dolents inquisiteurs qui, par pitié pour le Christ en croix et la Vierge éplorée, déchiquètent consciencieusement l'hérétique et aspirent l'âcre fumée des bûchers. Sensibles, les Robespierre poudrés qui jettent l'athée à la guillotine de l'Etre des êtres, les muscadins qui tuent entre deux parties de billard et fouettent les femmes ; les journalistes qui transportent sans jugement, sous prétexte d'arracher l'insurgé aux balles bourgeoises ; tout ce monde de catins musquées et d'assassins gantés, en rut de débauche ou de crime, qui jouent de la prunelle et du stylet à toutes les ruelles de l'histoire.

La Gironde était de cette race. Elle lui ouvrit son

bal des victimes, dont la France fut le trop réel théâtre, sa Terreur immaculée et de bon ton, plaquée et fardée comme une maîtresse, la terreur blanche et sans tache, soigneusement ignorée des historiens. Pendant deux ans la France, masquée en République, subit la Saint-Barthélemy des *honnêtes gens*. Pendant deux ans, la chasse aux Républicains, avec intermèdes de valses, de chants et de raouts, avec péripéties et émotions palpitantes, passionna l'élite des boudoirs. Les parties de plaisir furent des guet-apens ; on avait pour spectacles, des femmes fouettées à mort, égorgées, des hommes brûlés vifs, déchirés, noyés, crucifiés, tous les raffinements de l'art le plus exquis. L'assassin devint à la mode, et nul ne dut se présenter chez sa belle sans montrer du sang patriote sur ses mains.

Veut-on des faits et des dates ? Nous les puisons brièvement dans la riche nomenclature de 95.

24 avril. Assassinats et noyades en plein jour, à Lyon.

5 mai. Les prisons forcées à Roanne, massacre de 86 prisonniers, incendie. Une mère se précipite dans les flammes avec son enfant.

22 floréal, à Aix. 29 prisonniers abattus, un enfant arraché du ventre de sa mère et coupé avec elle en morceaux.

Le lendemain, 44 meurtres à Saint-Etienne, 40 prisonniers conduits sur la place du Treuil, fusillés, l'un d'eux mis en croix. Une femme est fouettée jusqu'au sang, pour avoir pleuré son père.

25 mai (6 prairial), à Tarascon, 24 prisonniers sont précipités un à un sur des rochers, d'une tour de deux cents pieds, devant un parterre de prêtres, de dévotes, d'émigrés, la fleur du pays.

La palme appartient à trois coryphées de la Gironde : Cadroy, Chambon et Isnard, Isnard, l'homme du 27 mai. Non contents de fusiller des parlementaires et de sabrer les ouvriers toulonnais sans défense, ces

traîtres appellent les royalistes à la curée, lancent les Compagnies du Soleil sur les prisons du fort Saint-Jean.

Horrible hécatombe qui dure deux jours. Deux cents prisonniers égorgés, asphyxiés, mitraillés. On vit les soi-disant représentants du peuple trinquer avec les tueurs, les exciter à l'ouvrage, dégoûter même les princes d'Orléans. Ils étaient alors enfermés au fort Saint-Jean, d'où ils assistèrent, honorés et respectés, à cette scène de carnage. Leurs mémoires, peu suspects, clouent au pilori les trois envoyés de la Convention. Mérite sans pair de la Gironde! Sa rage antirépublicaine a fait horreur même aux royalistes.

Et nous ne relevons que des faits patents, avérés, publics. Impossible de suivre dans tous ses replis cette vendetta royaliste qui étendait sur la France entière, jusqu'au village enfoui, jusqu'à la ferme isolée, son flot sinistre, et frappait à coups redoublés depuis la Bretagne jusqu'à la Durance. Chaque matin on trouva du sang patriote dans les rues, et les fleuves roulaient des cadavres que dévoraient des chiens. L'impunité, une connivence plus criminelle que le crime, couvraient tout d'un voile complaisant. Car, au milieu de ces horreurs, ni enquête, ni recours, ni appui, ni juges. Les prisons, on l'a vu, ne pretégeaient pas les prisonniers, entassés sous le nom de terroristes par la réaction thermidorienne. La plainte était fatale, et si parfois un râle arrivait à la Convention, un Girondin se levait pour réclamer des peines..... contre les victimes. Les exploits des Compagnies n'étaient, dans le langage des gouvernants, que « justes représailles..... noble indignation, « impatience provoquée par les lenteurs de la Conven- « tion. » — « Braves amis, criait Isnard à ses verdets, « du haut des balcons d'Aix, vous manquez d'armes, « fouillez dans cette terre qui ensevelit les victimes de « la Terreur; armez-vous des ossements de vos pères, « et marchons contre leurs bourreaux. »

Chaque meurtre criait vengeance contre les meurtriers, surexcitait la frénésie de ce que Marie-Joseph Chénier appela courageusement « la dictature des assassins. »

Moussard estime à trente mille le nombre des pères de famille dévorés dans la seule Provence. Et ce chiffre ne paraît pas exagéré aux royalistes ; Nougaret l'accepte (1).

Et ce n'était pas, de la part de la Gironde, entraînement de passions aveugles, mais belle et bonne trahison, concertée avec les royalistes. Les parangons de la vertu girondine, ces courageux faiseurs de protestations contre les *assassins* de septembre et les *despotes* du 2 juin, aiguisaient les poignards des Chauffeurs, correspondaient avec Louis XVIII et préparaient la journée de Vendémiaire. L'ordre existe encore, sous la signature de Chambon : « Distribuer six cents sabres à la « Compagnie du Soleil. » Ils ne dissimulaient même plus leur antique alliance avec le royalisme. Durand-Maillane, représentant en mission dans le Var, ouvrit la France à cent vingt-huit émigrés, comme *fugitifs du 31 mai*, et parmi eux à Barallier, Mauvie, Panon, Barrat, Macadré, de More, Vidal, Doudon, signataires de l'acte d'un emprunt d'un million de piastres fortes, fait « au nom de Louis XVII, sous la garantie de Leurs « Excellences les amiraux Hood et Langara, emprunt « hypothéqué sur le port, les magasins, les arsenaux « de Toulon et toute l'escadre française. » C'était le

(1) Pour embrasser ce lamentable tableau, consulter : Charles Nodier, *Souvenirs de la Révolution, du Consulat et de l'Empire ;* Fréron, *Mémoire historique sur les massacres du Midi ;* le duc de Montpensier, *Mémoires ;* Nougaret, *Histoire abrégée de la Révolution,* livre XXIV ; le *Moniteur* de l'an III et de l'an IV, et l'excellent chapitre de M. Louis Blanc, avec qui je suis trop heureux, pour cette fois, de me rencontrer : *la Terreur blanche,* HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION, tome XII^e.

moment où le général Humbert, héros de tragédies modernes, se montrait devant ses soldats indignés en uniforme de chouan, où Hoche accomplissait sa triste pacification de Vendée par l'entente avec les prêtres réfractaires (1) et l'amnistie de trois ans de crimes. On n'amnistiait pas les républicains.

« Les Girondins auraient peu guillotiné », avait dit Garat à Robespierre, dans l'hypothèse du triomphe fédéraliste. « Peu et bon », répondit Robespierre, qui les connaissait bien.

On put les juger à l'œuvre, après leur rentrée triomphale dans le sein de la Convention. Paris saigné, désarmé et politiquement anéanti, la Montagne jetée au bourreau ou à Sinnamari, Lebon et Carrier juridiquement assassinés, les patriotes proscrits en masse ou livrés en pâture aux Compagnies de Jéhu, la République brocantée à Louis XVIII, qui en Vendémiaire voulut brusquer le marché, voilà le bilan de l'assemblée girondine.

Qu'elle se décerne des couronnes et empoche encore de nos jours, elle l'a certes bien mérité. Peu de législatures, sauf sa fille et imitatrice, la Constituante de 48, ont fait plus de mal à leur pays que cette Convention tant vantée. A sa lâcheté, à son hypocrisie se rapportent la ruine de la République et toutes nos mi-

(1) Instruction de Hoche aux officiers généraux : « Avec « un peu d'adresse, vous parviendrez bientôt, par le canal « des prêtres, à vous faire obéir de tous... Engagez sous « main quelques officiers et soldats à assister à leurs céré- « monies religieuses, messes, etc. Faites attention surtout « qu'elles ne soient pas troublées. La patrie attend de vous « le plus entier dévouement. Tous les moyens de la servir « sont donc bons, lorsqu'ils s'accordent avec les lois, l'*hon- « neur* et la *dignité* républicaine. »

Au général Lebley : « Que la religion ne t'arrête pas. « Fais dire la messe et assistes-y, s'il est nécessaire, etc. » « Savary, *Histoire des guerres de la Vendée*, tome IV, p. 429.

sères. Sans cesse dominée par la peur, elle ne fut jamais laissée à elle-même sans manifester aussitôt sa haine originelle contre la Révolution prolétaire. Ses grandes mesures : le jugement de Louis XVI, la levée en masse, la Raison, l'organisation révolutionnaire, la proclamation du salut public comme suprême loi, la constitution de 93, tout cet ensemble qui constitue à nos yeux ses titres d'honneur, a fait son désespoir et sa protestation perpétuelle. Elle les a reniés comme des extorsions de la violence parisienne. Epargnons-lui donc la douleur de nos éloges républicains ; ils la feraient rougir de dépit. Ce qu'elle revendique, ce qui lui appartient en propre, c'est sa crainte du peuple et des idées nouvelles, son esprit étroit et bourgeois, et, en première ligne, une docilité peut-être sans exemple à renier le vaincu et trépigner sur l'homme qu'elle encensait naguère. Les outrages, la calomnie, désignaient entre tous l'ami ou le flatteur de la veille. On n'a guère poussé plus loin dans les assemblées la puissance du reniement et de la lâcheté (1).

Débarrassée de la Commune par Robespierre, et de Robespierre par Paris, cette horde de braves se vengea, après Thermidor, de ses décrets et de ses actes républicains. Guidée dans cette besogne par ses fils chéris, les revenants de la Gironde, elle mit à leur service, contre la République, l'énergie et la fureur qu'elle venait de déployer contre eux-mêmes.

(1) Un simple coup d'œil sur la composition de cette assemblée nous édifiera mieux que toutes les phrases. Elle comptait à peu près cent membres à la Gironde et cent à la Montagne. Le reste, majorité imposante, cinq cents députés, votait avec le plus fort, avec les Girondins contre Marat et Hébert ; puis avec la Montagne et Marat contre la Gironde ; avec Robespierre contre ses ennemis, hébertistes et dantonistes ; avec les thermidoriens contre le même Robespierre, contre la Montagne, contre Paris, etc. Une pareille assemblée est jugée.

Ils se retrouvèrent presque tous à la curée. Un petit nombre avait péri. A la vue de la France déchirée, des royalistes remis en selle, quelques-uns, comme Rebecchi, s'étaient donné la mort. Vingt et un étaient tombés sur la place de la Révolution, victimes plus encore de leur parti que de l'indignation publique. Le jugement des Girondins appartient à l'histoire. Laissons ce triste procès, déroute pleurarde et chicaneuse, où chacun chargeait ses compagnons et tentait de survivre aux dépens de son honneur. Récriminations vaines, reproches réciproques, efforts désespérés et suppliants, le cortège du reniement accompagna leur agonie et étouffa, même dans le cœur le mieux disposé, tout reste de pitié. Ils n'avaient pas su vivre. Ils ne surent pas mieux mourir.

Une pareille finale eût tué vingt partis honnêtes. Elle porta la Gironde à l'empyrée. Ce devint texte et prétexte à représailles. Tout ce qui survivait s'empara des cadavres, les lava de ses larmes, les embauma de ses phrases, les étendit sur le lit de parade où ils s'offrent encore à nos adorations.

Sanglante exhibition, plus funeste à la République que le manteau de César, et dont il faudrait cesser d'être dupe ! Que les patriotes gardent leur chapeau devant ces reliques mensongères, dont les saints, faux martyrs, ont été les ennemis acharnés de la Révolution. La liberté, encore languissante de leurs coups, a d'autres deuils à porter. Elle n'aura pas toujours des larmes pour ses adversaires, des outrages pour ses défenseurs. Loin d'être une date néfaste dont on doit faire son *mea culpa*, la chute de la Gironde est une victoire ; et cette soi-disant illégalité, pleurée des procureurs, marque le point culminant de la Révolution prolétaire. Elle signifie : déroute du parlementarisme et de l'intrigue, avènement du peuple.

Gloire à ces trois journées, couronne du 14 juillet

et du 10 août, éclatantes et utiles entre toutes, sans lesquelles s'évanouissaient les fruits de trois années ! Ce ne fut malheureusement qu'une courte aurore. 93 et 48 nous ont édifié sur le triomphe des élites bourgeoises, bientôt couronné par le triomphe d'un seul. Evitons ces écueils, sous peine de nouveaux désastres.

MALHEUREUSE FRANCE !

MALHEUREUSE FRANCE!

Loups, corbeaux, journalistes, irréconciliables et chiens, sont en liesse. Toute cette meute de proie a du sang. Ils peuvent se vautrer jusqu'au ventre dans ce liquide fumant, y plonger leurs crocs et humer à pleines narines la suave odeur du carnage. En rut, en joie, en course, reporters et orateurs, prêcheurs et boulevardiers, frères Ignace et Villemessant, Guillaume et Garguille!

Les champs putrides de Wissembourg à Gravelotte, avec leurs cent mille charognes, sont votre joyeux domaine de copie et de phrases, d'émotions fausses et de larmes de crocodiles. Ces truands font aujourd'hui le cadavre comme ils faisaient hier la fille et le trottoir. Ils débitent à tant la ligne, pour les nerfs des petites maîtresses, les bras et les cuisses, les tronçons et les lambeaux, toute la boucherie humaine. Pauvre chair à canon, devenue chair à journal, dévorée par les plumitifs et les vautours! Quel est le plus cruel!

Aujourd'hui, c'est fête pour tous les carnassiers dans les fossés de Vincennes, et la bande aboyante presse de ses hurlements l'heure de la curée. Hein!

comme le corps d'un ennemi sent bon, surtout quand le mort est républicain. Quel régal ! quel arome !

Allez, hyènes, fouillez les trous des balles et arrivez jusqu'à ces vaillantes poitrines. Nuls cœurs plus ardents et plus chauds n'ont battu. Mordez à pleines dents, vous n'en déchirerez pas de plus braves. Vous ne pourriez même, en buvant tout leur sang, vous transfuser de pareils courages. Que votre lâcheté et votre peur s'exhalent en outrages ; bêtes de proie, souillez, frappez, mutilez les faces sacrées des derniers des Français.

Qu'ils reposent, nos amis, sans peur et sans reproches, dans leur couche de terre. Au moins, ils ne verront pas la Patrie avilie plus encore par le maintien des scélérats bonapartistes que par l'invasion des Prussiens. Ils ne verront pas la criminelle niaiserie du peuple, le triomphe des traîtres et la honte de nos descendants. Ils sont morts debout, la tête haute et leur drapeau au poing. Ils ont craché : « Vive la République ! » à la face des jugeurs féroces et des insulteurs soldés, et, ne pouvant vivre dignes, se sont réfugiés dans l'asile inviolable de la mort.

Ah ! reposez, amis, martyrs. Votre sang crie : Vengeance ! Vous êtes les derniers des Français.

Car la France n'est plus. Peut-on donner ce nom à la pauvre folle à qui des misérables font déchirer ses plus nobles enfants ? Où est la France du passé et de l'avenir, la France de 93 et de 48, la Jeanne d'Arc armée pour les droits des nations, la libératrice du monde ? Je ne la reconnais pas dans cette fille de joie, abêtie et stupide au bras des ruffians et des ventrus dans la prostituée des Bonaparte.

Malheureux peuple ! Malheureuse France ! Voilà ce qu'ils en ont fait au bout de dix-huit ans. Ils ont mis tous leurs soins à détruire son énergie et sa virilité. Ils l'ont soumise à leurs honteux caprices, ils l'ont tenue sous leur talon et sous leur poing. Ils lui ont soigneu-

sement coupé les nerfs et les muscles. Vampires immondes, ils ont aspiré la moelle et le suc de la nation. Et maintenant ! ! !

LUI

C'est lui le mal, la misère et la mort ! Homme fatal, providence de déroute, il est venu à son tour remplir le rôle satanique de sa race et poignarder la France. La destinée de ces Bonaparte est d'exterminer notre pays. Il était convenablement doué pour cette œuvre divine.

Métis de créole, de Corse et de Hollandais, froid et taciturne, à la fois irrésolu et violent, lâche et féroce, l'homme du coup longtemps débattu et retardé qui frappe sûrement ; il a pris la France à la gorge une belle nuit, comme on arrête sur les grandes routes, et forcé la liberté comme une serrure.

Du reste, scélérat vulgaire, où ne se retrouve rien de grand, rien des Borgia et des Médicis. Ce n'est qu'un policier de troisième ordre, égaré dans la haute politique. Chose triste à dire, il a gouverné la France vingt ans avec des trucs de charlatan de bas étage. Son grand secret était de souiller les âmes à son image. Cette araignée immonde ramenait tout à elle, pétrifiait la France sous son regard atone et enchaînait l'Europe à ses prostates. Bas, étroit et médiocre, il haïssait d'une haine fauve les talents, les caractères et les supériorités. Aussi, les salir et les gâter de son contact, quand il ne les étouffait pas, était son lot. Il les achetait à tout prix pour les déposer dans une sorte de musée de honte, d'où il ne les laissait plus sortir. C'était assez de les avoir contaminés.

Le mal chez lui était devenu une sorte d'habitude bourgeoise dont il usait naturellement. Il a déporté, assassiné, avili pour son pot-au-feu. Dans les derniers

temps, il égorgillait pour laisser la France à son petit. Son Louvre véritable était la rue de Jérusalem. Il mouchardait et emprisonnait au jour le jour. Ce n'était pas un roi, pas même un empereur, — un mouchard couronné ! Il pourra dire, en tombant à la façon de son modèle néronien : « Quel inspecteur de police le monde va perdre ! » Et de son cabinet putride s'échappait l'atmosphère empestée qui allait empoisonner la France.

SA BANDE

Une camarilla nauséabonde se forma à l'image du maître, étroite comme lui, sournoise comme lui, libidineuse, sombre et féroce comme lui, âpre à la volupté et à la curée. Implacables et lâches, crétins atroces. Voyez les muffles de ses généraux ou le museau de ses hommes d'Etat. Y a-t-il un rayon, une étincelle dans toutes ces hures ?... Rien que la bestialité des instincts et l'outrecuidance de la sottise. Son fonctionnarisme était l'écume et le fléau du pays. Assouplis par lui au culte absolu de la force, ils apportent sur des coussins les clefs de leurs villes au roi de Prusse, comme ils les apporteraient en pareille occurrence au roi des Huns ou au Khan des Tartares...

Et pourtant leur maître leur a livré la France. Il les a rués au sac et au pillage. Il les a gorgés d'or et d'honneurs. Il leur a partagé le tribut levé sur les citadins poltrons, égoïstes, peureux dont le peuple et la République sont l'épouvantail. A-t-il assez exploité ces terreurs et ces rancunes bourgeoises dont il exécutait sommairement les hautes œuvres ? Sauveur patenté des notables, Carmagnola III (1) avait droit au meilleur vin,

(1) Carmagnola, aventurier parvenu du XIVe siècle, type du condottière, fut tour à tour au service du duc de Milan et des Vénitiens.

aux plus jolies filles et au plus clair revenu de ses obligés, car, sans lui, que leur serait-il resté ? Et le bourgeois Orgon de subir ces exigences soldatesques. L'extermination des Jacques et l'écrasement de la plèbe le consolaient des manières quelque peu brusques de son officieux gendarme.

1869

A la fin Orgon s'est fâché. Il a trouvé que Jacques Bonhomme était bien muselé, que Carmagnola, de moins en moins utile, devenait de plus en plus exigeant, et que dans le stock des aventuriers il dénicherait toujours un garde du corps moins cher et plus courtois. Il a cherché aux alentours. Il a montré les dents. Il a relevé de toutes manières les airs et les agissements cavaliers de son bravache condottière. Carmagnola ne s'est pas tenu pour battu. Il a rendu la monnaie de sa pièce au bourgeois Orgon :

« Ingrat, a-t-il dit ! Tu oublies déjà les services et « les crimes communs. Tu oublies les commissions « mixtes, les plages d'Afrique, les marais de Cayenne « et les casemates de Décembre. Tu oublies les fusil- « lades et les cachots... Payé, dis-tu, je suis payé. Mais « est-ce que cela se paie ? Entre nous, le pacte est « éternel, comme le forfait. Tu insistes et persistes ! « Eh bien, je vais déchaîner le monstre. »

Et il le déchaîna. Jacques Bonhomme, à peine démuselé, reprit sa plainte séculaire. Il narra d'une voix stridente ses souffrances intolérables, l'arrogance et la dureté de ses maîtres, la mauvaise foi des gouvernants et des castes. Il montra l'iniquité sociale, les riches et l'oisiveté d'un côté, la misère et le labeur de l'autre ; bref, recommença avec une sorte de désespoir éloquent l'interminable série de ses griefs.

Il n'était pas au bout, que Orgon se traînait aux genoux de Carmagnola le suppliant de sceller la bouche de bronze : « Voilà mon or, mon sang, mon bulletin, mais avant tout, ferme ces réunions, étouffe ces voix, enchaîne ces bras. Rends-moi le calme et le silence. » Et Carmagnola, caressant son sabre et frisant sa moustache, reprit la corde.

1870

En d'autres termes, Bonaparte, acculé par les attaques parlementaires de la bourgeoisie, lui a jeté le peuple dans les jambes pour la ramener à lui. Les réunions publiques, la liberté presque complète laissée à la presse pendant une certaine période, n'avaient pas d'autre but. Et, à vrai dire, l'expérience n'était pas sans péril. S'il y avait chance de rallier le bourgeois par la terreur, il y avait risque de voir se compter et s'organiser les forces populaires.

Confiant dans son étoile policière, l'ex-constable de Londres accomplissait une manœuvre délicate en guerre comme en politique : un mouvement de flanc. Un rien pouvait transformer l'opération en désastre. L'enterrement de Victor Noir, l'arrestation de Rochefort, les émeutes de juin 69, de février et de mai 70, sont les épisodes marquants de cette campagne dont ils montrent tout le danger. Ajoutons que l'opération trouva un auxiliaire précieux dans l'inexpérience de certains chefs de la démocratie et dans la vanité et les prétentions des autres. On gaspilla le mouvement populaire.

Toujours est-il qu'en 70 le but de Bonaparte était atteint. Les libéraux, pantelants, avaient abdiqué entre ses mains leur opposition de théâtre. Ollivier était ministre et Paradol ambassadeur. Laboulaye confessait du haut de sa chaire les vertus du prince Caniche. Les

révérends Guizot et Odilon, pères nobles de la comédie, sortaient de leur niche pour bénir ces unions morganatiques. Carmagnola était redevenu le gendarme breveté de la Réaction européenne.

Mais, qui trop embrasse mal étreint. Cet heureux lansquenet devait trouver un écueil à sa fortune.

Rien, au début de 70, ne faisait prévoir cette issue lamentable. Les effets impuissants et tumultueux du peuple donnaient prise à la répression. Bonaparte trouva piquant d'en chasser les critiques les plus acerbes et les plus éloquents de ses anciennes exécutions. Il prit plaisir à écraser les républicains par les renégats de la République, à museler la presse et tuer les réunions par la fleur des pois du socialisme théorique.

Ces soufflets à la moralité publique, cette exhibition de turpitudes et de lâchetés sont un régal corse, une jouissance de tyran. Mettre de pair avec soi ces âmes qui se targuaient de vertu immaculée, les entraîner dans la sombre solidarité et les irrésistibles tentations de l'arbitraire ; démontrer ainsi *in animâ nobili* le néant et la perversité de la parole humaine, voilà de quoi rafraîchir une conscience désolée. Tous souillés, il n'y a plus de souillure. La confraternité du crime est l'absolution de l'assassin.

Ce jeu lui plut, et il effeuille pétale par pétale jusqu'à la dernière fibre ces fleurs douteuses que les naïfs avaient pris pour des fleurs d'oranger. Il les teignit à plaisir dans la fange et dans le sang, et s'en para comme d'un glorieux panache.

LE PLÉBISCITE ET LE COMPLOT

Puis rassuré, tranquille, avec ses séïdes et ses complices autour de lui, avec le compérage des libéraux de toute nuance, à l'hosannah des Jésuites et des dy-

nastiques, il demanda encore à la France, le pistolet sur la gorge : « M'absolvez-vous ! »

Cette haute mise en scène ne fait pas oublier au roi des saltimbanques les détails de menue fantasmagorie. Un complot de police, forgé en collaboration de Pietri et Lagrange, avec grand renfort de picrate de potasse, de nitro-glycérine et de bombes, se trouva juste à point pour affoler les imbéciles et incarcérer des républicains. Quatre jours avant le vote plébiscitaire, on met en mouvement les grandes ficelles. La police bonapartiste, stylée par le maître, exhibe à l'heure dite ses Guérin et ses Verdier, un impératoricide en carton-pâte et des bombistes.

Le tour était joué. Les électeurs de Panurge couraient à l'urne. Ces brutes votèrent entre les mains d'un homme la mort de leurs enfants, le sac de leurs récoltes et de leur argent, l'incendie de leurs chaumières, la ruine et l'invasion de la France : le plébiscite n'était qu'un acte du grand drame élaboré par Carmagnola. Le dernier tableau, tableau suprême, couronnement idéal de l'édifice, c'était la guerre, la guerre qui devait noyer dans le massacre toutes les aspirations turbulentes et les énergies dangereuses ; la guerre qui devait à la fois fermer la bouche à l'armée mécontente, phlébotomiser la France et asseoir sur des fondements indestructibles la dynastie des Bonaparte. Il voulut donc la guerre.

LA GUERRE

Il rêve dans sa solitude, le sultan des Tuileries, bercé dans l'opium de ses cigarettes. Ses visions sont fauves et étranges comme sa personne et sa pensée, mélangées de sang et de ténèbres, de guet-apens et de coups de bourse.

Il rêve le démembrement des Républiques, l'agrandissement des empires, l'abaissement de ses rivaux, la discorde et la combustion du monde.

Il a rêvé le Mexique. Exploiter la jalousie des Etats du Sud contre le Nord, créer côte à côte un empire du Mexique et une oligarchie sudiste, disloquer la grande République américaine et placer ses bons Jecker ; voilà un de ses rêves. Il a quelque peu tourné au cauchemar, mais qu'importe. Ces rêvasseries prennent corps aux yeux des imbéciles sous le titre fastueux de système de pondération des races, car les Bonaparte s'attachent aux races latines comme le vampire à sa proie. Ils savent que, seules de toutes, elles se battent pour un homme ou une idée, sans souci de leurs intérêts. Aussi faut-il à tout prix les atteler au char impérial, ces races d'élection ; et si le frein ne suffit pas, le fouet et les entraves font le reste. Ces bandits aiment les races latines comme le loup aime l'agneau, et l'épervier l'oiselet. Riche bête de luxe et de somme, Machiavel, que les races latines ! Toutefois, gare aux ruades !

Le rêve du Mexique eut, nous l'avons dit, un affreux réveil. Après avoir inondé de sang l'autre partie du monde, Machiavel Carmagnola se retourne ailleurs. Après le Mexique, la Prusse.

On sait que la Prusse est l'œuvre personnelle de Bonaparte. Il a fait la Prusse comme il a fait l'Italie. Bismarck relève de lui comme Cavour.

C'est lui qui a professé pour tous les fourbes la théorie immorale des annexions, ignoble parodie du libre suffrage, dont Bismarck va lui montrer, en Alsace et Lorraine, la manière de se servir.

C'est lui qui, éveillant les convoitises de la Prusse et de l'Autriche, a lancé ces deux forbans sur le Sleswig comme sur une pomme de discorde.

C'est lui qui a poussé la Prusse sur l'Autriche,

comptant jouer le troisième larron. Il talonnait alors les hésitations et les scrupules de son compère Bismarck à coup de discours et de feuilles de police.

C'est lui enfin qui, par sa politique tortueuse et ses machinations, a fait Sadowa et fabriqué de toutes pièces la verge qui nous brise aujourd'hui.

Eh bien, défaire de ses mains son ouvrage, trouver dans sa faute même un levier solide, s'appuyer sur les inquiétudes de l'esprit public pour rabattre le caquet prussien édifié par lui et offrir à ses sujets éblouis le mirage des frontières du Rhin, tel fut le plan de Bonaparte. Ce fut le plan de Piccrochole.

PICCROCHOLE ET MALBROUGH

Tout le monde connaît ces admirables chapitres écrits à l'emporte-pièce par Rabelais pour la flagellation des Fracasse de toutes les époques. C'est l'épopée de Bonaparte. Aucun personnage n'y manque, même les plus infimes. J'excepte le bon géant Grandgousier. Le duc de Menuail, comte Spadassin, s'appelle Lebœuf ; le capitaine Merdaille se dit Frossard ou Lebrun. Écoutez-les dans leurs châteaux en Prusse : « Cyre, « aujourd'hui nous vous rendons le plus heureux, « plus chevaleresque prince qu'oncques fut depuis la « mort d'Alexandre Macedo... Votre armée partirez, « comme trop bien l'entendez. L'une ira sus Grand- « gousier et ses gens... L'autre part, cependant tirera « vers Aunis, Saintonge, Angoumois et Gascogne. Sans « résistance prendront villes, châteaux et forteresses... « Saisirez tous les naufs et pillerez tous les lieux mari- « times... — « Mais, dit-il, que fait cependant la part « de notre armée qui déconfit ce vieux humeux « Grandgousier ? » — « Ils ne chôment pas. Nous les

« rencontrerons tantôt. Ils vous ont pris Flandres,
« Hainaut, Brabant, Artois, Hollande, Zélande... ils
« ont passé le Rhin sur le ventre des Souisses et lans-
« quenets et sont rassemblés en Bohême après avoir
« mis à sac Souabe, Wirtemberg, Bavière, Autriche.
« Puis ont donné fièrement ensemble sur Lubeck, Go-
« tha, Groenland, les Estrelins jusqu'à la mer Gla-
« ciale, etc., etc. »

On croirait un article du *Pays* ou de l'*Opinion Nationale*.

Jamais aliéné ne travailla plus fièvreusement à sa chute que Bonaparte, anxieux de voir lui échapper son occasion de tuerie. Il alla chercher jusque au-delà des Pyrénées un autre bandit de son espèce, élève du 2 décembre, qui appliquait à son profit, en Espagne, la théorie des races latines, et tous deux réunis brassèrent dans l'ombre un piège à Bismarck. Prim fut chargé de faire miroiter une couronne aux yeux avides du chancelier du Nord, et Bismarck, ébloui, mordit à l'hameçon.

Aussitôt Bonaparte de se camper, la main sur la garde de son épée et de faire le matamore.

De Grammont éclate. Benedetti tempête. Le pître Ollivier déchaîne sur l'Europe le meurtre et l'ouragan : tous ces hommes courent, « d'un cœur léger », à leur perte et à la ruine de la nation.

Toujours l'histoire de Piccrochole.

Le nôtre avait voulu la guerre. Il l'avait provoquée. Il l'avait saisie comme une branche de salut ; il la déclarait à l'Europe d'une voix tonnante qui répandait partout la terreur et l'effroi. Et cette guerre voulue, provoquée, saisie à deux mains, il ne pouvait la faire. Il n'était pas prêt.

Oui, cette bande était aussi crétine que vantarde et menteuse. Elle déclarait la guerre avec un fracas à épouvanter ses ennemis eux-mêmes, à leur arracher

des concessions arrogamment rejetées ; et cette bande n'avait ni armée, ni munitions, ni provisions, ni plan. Elle se voyait déjà à Berlin et ne pouvait même défendre Paris. Elle empochait le Rhin dans ses convoitises cyniques, et allait se voir précipiter dans la Marne.

Cependant six cents millions par an, le plus pur de la France, le plus clair et le plus net de ses revenus étaient jetés dans le gouffre de l'armée. Dans quels canaux impurs s'étaient-ils engloutis ? et à quels doigts étaient-ils demeurés accrochés ? Il n'en restait pas plus de trace que si l'enchanteur avait passé. Sans les poches vides des contribuables, on eût dit d'un rêve d'une nuit d'été. Le pays avait payé pendant dix-huit ans un budget de six cents millions : ci, dix milliards huit cents millions, et il n'y avait pas plus de soldats que de vivres ou d'habillements ! Jamais on n'a constaté pareil escamotage. C'est la filouterie élevée à la hauteur d'un principe.

Et non pas seulement filous, tous ces capitans-pachas, mais ineptes, aussi brutes que fripons et vantards. Prenez-les tous, ducs de Magenta et je ne sais quoi de Palikao, les Bazaine, les Lebœuf, les Failly, les Canrobert et les Fleury, mettez-les ensemble et vous ne trouverez pas l'étoffe d'un capitaine ou d'un honnête homme. Chez eux Scapin se double d'un Géromé. Ils passent pour des foudres de guerre jusqu'au jour où leur impéritie et leur fatuité crève tous les yeux. Frossard était un génie jusqu'à Forbach, Magenta jusqu'à Wœrth, et Bazaine s'est laissé enfermer comme un enfant dans Metz. Attendons Trochu sous Paris. C'est à envier aux Autrichiens leur Benedek.

Ils font aujourd'hui de Lebœuf leur bouc émissaire. Manœuvre qui ne trompera personne. Tous sont solidaires des crâneries et des impostures de cet imbécile. Tous ont été convoqués avec lui en conseil

de guerre, et tous se sont prononcés unanimement pour la guerre. On les a vus tous à l'œuvre.

Rien, chez ces ventrus, que l'instinct de la digestion et les excitations de la cupidité ou de la débauche. Ils ont gagné leurs galons ou leurs épaulettes en razziant les Arabes et en carottant sur l'ordinaire. Pot-de-vin et contribution forcée est leur drapeau. Voici Palikao, l'homme du Palais d'Eté et le patron de Doineau ; Bazaine, pillard et assassin du Mexique, véritable bourreau de Maximilien ; Failly, merveilleux héros de Mentana ; les Canrobert, les Lebrun, les Bataille, et vingt autres qui ont fait les campagnes du 2 décembre et gagné les victoires des boulevards ou de Clamecy. Il est plus commode, paraît-il, de venir à bout des foules désarmées que des Prussiens, et ces messieurs font meilleure figure dans les rues de Paris que sur les champs de bataille de l'Alsace et de la Lorraine.

Tels sont pourtant les conseillers superbes qui, en frisant leur moustache et brandissant leurs grands sabres, ont juré la victoire à Bonaparte et promis de ne lui faire des Prussiens qu'une bouchée.

PARADE PRÉLIMINAIRE

Les rodomontades et les vanteries devaient suppléer à tout. On déshonorait ainsi la nation avant de la livrer. On montait à Paris d'ignobles farces rendues encore plus grotesques par le dénouement. On inondait les vitrines et les murs d'images et d'emblêmes que la défaite allait transformer en sanglante ironie. On faisait appel aux odieux souvenirs et aux pires instincts. Des feuilles putrides, écloses dans les cloaques de la rue de Jérusalem, luttaient entre elles de grossièreté et de cynisme, remplissaient avec délices la mission de mettre un peuple en rut de furie

et de crime, et de réveiller en lui le ferment des mauvais jours. Ces scélérats allaient jusqu'à inventer de prétendues rigueurs exercées en Allemagne contre des résidents français, pour en exciter en France de réelles. A cette France, dont la devise est Fraternité des Peuples et Humanité, on offrait en pâture une guerre de races, et comme, en dépit de ces lubriques appels, elle ne s'allumait pas suffisamment, ils lui jetèrent, comme dernier ingrédient, la *Marseillaise !*

Chute et profanation ! Ils n'ont même pas épargné la *Marseillaise !* Il faut donc que par cette bande tout soit sali et pollué. La *Marseillaise*, l'hymne de Révolution, le chant, non, le cri de la France indignée, l'appel suprême contre l'oppression, dans la bouche de ces bandits ! La *Marseillaise*, faisant suite à : *Partant pour la Syrie*, et entrant dans la police, sa carte en main ! La *Marseillaise* impérialisée et reçue à la cour ! Ah, c'était trop ! Voyez d'ici Montijo entonnant :

Liberté, Liberté chérie,

et, lui, répondant :

Contre nous de la tyrannie !...

Pouah ! les êtres pour qui honneur et vertu sont des jouets, l'ont versée au peuple comme on verse du schnik avant la bataille pour saoûler les mauvais soldats ! La *Marseillaise* était assommée et proscrite quinze jours auparavant. Elle devient subitement chant officiel sur un signe du Maître et fait les délices des sénateurs. Une nation capable de pareils scandales est mûre pour tous les désastres et toutes les hontes. Qu'ils chantent la *Marseillaise*. Nous n'en voulons plus. Elle est passée à l'ennemi. Qu'ils la gardent, Girardin l'a chantée.

C'est que Bonaparte, policier quand même, entreprenait l'enthousiasme guerrier comme tous les autres.

Il croyait faire coup de partie en mêlant la *Marseillaise* dans sa cuisine de sorcières ! Il ne comptait pas moins sur la *Marseillaise* que sur ses mitrailleuses.

C'était nous ramener aux Chinois, à leurs grimaces de guerre et aux dragons fantastiques. On se rappelle ce défilé de hâbleries qui écœura l'Europe et enleva toute pitié pour nos revers. Nos chassepots, cette merveille de l'Empire, portaient à deux cents mètres plus loin que les Dreyse. Les mitrailleuses allaient hacher comme paille les bataillons ennemis, et autres vantardises. La Prusse a été plus sobre de ces gueuleries de poltron, et, en dépit des chassepots et mitrailleuses, le Dreyse est à Bar-le-Duc.

Si au moins Bonaparte eût su utiliser les quelques forces qu'il avait sous la main ? Mais ce César de préfecture eût juré d'étriper et de bafouer la France qu'il n'eût pas agi autrement. Car, je le répète, tout cela n'est pas seulement lamentable, mais profondément ridicule. Si l'on pouvait plaisanter en pareille matière, c'est de l'Offenbach et du Meilhac tout pur, un véritable scenario de la *grande Duchesse :* d'abord Lebœuf et son maître proscrivant les journalistes pour maintenir secret un mirifique plan de campagne, qui n'existait point; puis l'incubation dudit plan de campagne, semblable à l'omelette fantastique, puis le conseil de guerre bouffe où Boum III commanda à ses généraux un succès facile et de parade, destiné à éblouir sa nation, puis cette comédie de Sarrebruck, avec le baptême du petit Louis et la lettre à Eugénie, puis... mais laissons cette corde aux librettistes.

DÉBACLE

Tandis que le héros de Boulogne et Strasbourg jouait au Louis XIV et annihilait trois divisions pour baptiser au feu sa contrefaçon de dauphin, les Prus-

siens se conduisaient en véritables hommes de guerre. Ils laissèrent la parade et la banque à Napoléon III pour agir comme Napoléon Ier. Tandis que l'incapable général en chef de l'armée du Rhin disséminait ses troupes de Sierck à Belfort et s'immobilisait trois semaines à Metz, l'armée prussienne, concentrée en trois corps compacts, procéda comme la foudre.

Ce fut un véritable coup de théâtre. L'Europe anxieuse attendait nos succès. Déjà les drôles du *Figaro* et de la *Liberté* découpaient la Prusse et s'en adjugeaient les morceaux ; les Turcaret escomptaient nos victoires. Les Belmontet accordaient leur lyre lorsque la défaite vint démontrer péremptoirement l'inanité des bravades et l'ineptie bonapartiste.

Du premier abord, le théâtre de la guerre fut transporté en France et les cartes éditées par toute la librairie européenne vouées au panier. Douay tué, Mac-Mahon écrasé, Frossard marchant de surprise en surprise, le ministère des *honnêtes gens* convaincu d'imbécillité et de mensonge, et l'Empire percé à jour. Qu'allait-il se passer et que pouvait-on attendre de la France ?

CE QU'IL FALLAIT FAIRE

L'Empire était pris la main dans le sac. Il avait, pendant dix-huit ans, confisqué toutes les libertés ; il avait disposé en maître des richesses et des forces vives de la nation ; il avait revendiqué lui-même toutes les responsabilités, comme il s'était adjugé tous les avantages. Hier encore, il fermait les bouches importunes en promettant la gloire à la place du droit, et provoquait de gaîté de cœur la guerre, le plus terrible des fléaux. Et cette France qu'il avait accaparée, asservie et compromise, l'Empire ne savait même pas la défendre. Il livrait ses campagnes à l'ennemi, envoyait ses

enfants à la boucherie, exploitait jusqu'à ses désastres par des fausses nouvelles et des coups de bourse véreux. L'Empire était déchu et condamné.

Le croirait-on ? les loups-cerviers qui ravagent la France ne virent, dans l'affaire de Wœrth, qu'une occasion de lucre. Ils masquèrent pendant vingt-quatre heures la vérité et proclamèrent la victoire afin de réaliser leur portefeuille. Le Tartare de Morny put tressaillir dans sa tombe. Aussi le dimanche, lorsque la déroute tomba comme une trombe sur l'allégresse de ce peudo-triomphe, le parti républicain devait marcher sans coup férir sur l'Hôtel de Ville.

Bonaparte avait poussé l'outrecuidance et le mépris des Parisiens jusqu'à les laisser sans troupes, sous la garde de sa police. Avec un peu de décision, la République était proclamée haut la main, et Paris au pouvoir de la Révolution. Les hommes du parti, présents ce jour-là, et qui n'agirent point, ont trahi la République et se sont trahis eux-mêmes.

Bonaparte, sa famille et ses ministres hors la loi, la levée en masse proclamée au son du tocsin et du canon d'alarme, la Commune de Paris rétablie et toutes les forces de la France concentrées sous nos murs, la France et l'humanité étaient sauvées

CE QUI FUT FAIT

C'est alors qu'on put voir les ravages de la maladie impériale et la putréfaction profonde de la France trichinosée. Tout se perdit en clameurs vaines et en mouvements désordonnés.

Bonaparte, lui, ne s'endormit pas. Plût à son étoile maudite qu'il déployât contre les Prussiens la même décision que contre les patriotes et arrêtât le prince

Charles comme il arrête les Républicains. Mais on peut être policier capable et détestable général. Les Parisiens apprirent en même temps la nouvelle de la défaite et leur mise en état de siège.

La gauche, qui pouvait tout, trembla à la seule idée de révolution. Elle lui préféra encore l'Empire et n'osa manifester ses tendances orléanistes. Le peuple, privé de ses chefs et bien entamé, ne sut que faire. Bonaparte eut le temps de rappeler 40,000 hommes sur Paris. Ces troupes eussent été précieuses en face de l'ennemi, mais le Hollando-Corse redouta encore plus la République que la Prusse et aima mieux perdre des provinces que sa couronne. Quand son maître se trompe, la France paie et pâtit.

Quand il eut ses 40,000 hommes sur Paris, il changea de ton. Battu, humilié, furieux, méprisé jusque de ses entours, relégué aux bagages et obligé de se casser lui-même, Bonaparte n'en retomba qu'avec plus de frénésie sur la France et s'y accrocha avec la ténacité d'un crabe. Il traita Paris comme les Prussiens n'ont pas traité l'Alsace et nomma un ministère de compression.

Chaque nom est un défi et une menace. Palikao, c'est Doineau et le Palais d'Eté, le massacre et le vol ; Grandperret, c'est l'Inquisition, l'extermination juridique ; Chevreau, la déportation de décembre ; Clément Duvernois, l'apostasie effrontée ; Jérôme David, c'est tout dire. Tel est le cataplasme appliqué par Bonaparte sur Paris pour masquer sa défaite ; et comme il faut flatter sa monture en lui donnant de l'éperon, ce sombre maquignon nomma au gouvernement de Paris un de ces opposants de comédie gardés en réserve dans sa gibecière, le clérical-orléaniste-bonapartiste Trochu.

SOPHISMES ET INFAMIES POLICIÈRES

Ces mesures de terreur, comme toujours, obtinrent plein succès ; car, à l'ombre de ce pavillon, sans quartier, la police procédait à un travail souterrain, plein d'habileté et d'astuce, arme sûre et terrible.

D'abord, à la haine à l'empereur, cause et répondant du désastre, on opposa un premier sophisme : « Repoussons d'abord l'ennemi. Nous verrons après. » Impudent mensonge, dont le résultat fut de maintenir à la tête des armées les chefs bonapartistes qui les avaient compromises, d'étendre et de propager le mal : le seul mérite de ces soudards était leur dévouement dynastique.

Pietri fit croire aux jocrisses qu'ils seraient libres de proclamer la République après le débarquement des Prussiens; et ce peuple de niais continua à porter les couleurs et le bât de l'Empire et à verser son sang sous son drapeau.

Du reste, pour plus de sûreté, on compléta ainsi ce fructueux sophisme : « Ne nous occupons pas de « l'empereur. Il n'est plus rien. On ne le garde plus à « l'armée que par tolérance. Il est, de par le fait, « déchu et déposé. »

Va t'en voir s'ils viennent, Jean.

Ainsi cette pieuvre immonde, attachée aux flancs de la France, tient et paralyse tout du fond de ses fourgons et de ses bagages. Il règne par Palikao, par David, par Chevreau et Pietri. Il a osé imposer à la nation écrasée un ministère atroce et des conseils de guerre comme n'en a pas vu Juin. Il a compromis l'armée autour de Metz en hésitant pendant deux jours à nommer Bazaine. Quand cet être gluant se déplace, il entrave vingt-quatre heures l'approvisionnement des armées.

C'est lui qui enraye et annihile Mac-Mahon. Il est encore l'Empire et l'empereur. Il fusille, tue, condamne et emprisonne, et le peuple, toujours dupe, accepta encore cet homme masqué en patrie pantelante. Ils se battent pour Badinguet, croyant défendre leurs foyers. Le mépris où ils le tiennent lui est même un sûr paravent.

Ce n'était encore rien. Comme bouquet, quelque argousin de génie inventa : l'Espion prussien.

Saluons cette nouvelle utilité de l'Empire, qui lui doit son reste de vie. L'impératrice régente, grande brûleuse de cierges bénits, doit certainement une chandelle au mouchard inspiré qui a levé ce lièvre et attaché ce poêlon sauveur à l'appendice du public. Sans l'Espion prussien et sa salutaire intervention, la dynastie était flambée. Du reste, ce curieux personnage est une ancienne connaissance des Bonaparte, auxquels il a rendu de tous temps les plus précieux services. Déjà, en 1814 et 1815, il se trouvait à point pour endosser les éclipses et les défaites du Maître, avec lequel il a eu un si long et si intéressant tête à tête à Sainte-Hélène. Tout le monde connaît le rôle joué par lui à Waterloo et dans toute la campagne. En 1870, ce fidèle de l'Empire sort du tombeau et reprend en main les destinées de Napoléon n° 4.

Il est de règle que les Bonapartes ne sont jamais vaincus, si ce n'est par les artifices de l'Espion prussien. L'aveugle confiance de Lebœuf et de son maître, l'éparpillement de nos forces, les honteuses déroutes, conséquence forcée d'une incapacité qui frise la trahison... autant de manifestations des mérites de l'Espion prussien.

Ce n'est même qu'une des faces de la question. Car on ne saurait, en vérité, énumérer toutes les vertus de cette panacée universelle. L'*Espion prussien* est un des meilleurs chats que pouvoir aux abois puisse jeter

dans les jambes de ses adversaires (1). Le gouvernement des mouchards (l'empire Pietri-Lagrange) s'est mis à crier : « A l'espion ! » Plus fort que jamais Cartouche a crié : « Au voleur ! »

Espion quiconque ne soutient pas l'Empire ! Espion qui crie : Vive la République ! Espion qui demande la déchéance ou des armes ! Agent de Bismarck quiconque ne trouve pas admirable les actes des nouveaux ministres.

Des feuilles de trottoir et de ruisseau, canaux ignobles de l'égout de Jérusalem, luttèrent entre elles de cynisme et d'infamie, afin de répandre dans toutes les couches ce dissolvant énergique. Elles n'oublièrent rien pour donner corps à cet agent précieux et en servir chaque jour un plat de premier choix. A les entendre, on avait arrêté l'*espion* déguisé en général, une autre fois en aveugle du pont des Arts, une autre en prêtre, en carme, en femme, en religieuse ; que sais-je, mais particulièrement en républicain. Bref, l'espion était partout, en tout, de tout, pullulait comme les farfadets de Berbignier. Coffré quelque part, il reparaissait en cent autres endroits, se glissait dans les tiroirs les mieux fermés, prenait tous les visages, toutes les formes, tous les costumes. Aussi, des brutes affolées, soufflées par ces chenapans, ne virent bientôt plus qu'espions et, sous l'empire d'une véritable obsession, se firent les auxiliaires précieux du préfet de police. Que de patriotes, de fugitifs, de proscrits, livrés à Mazas et même au bourreau par cette sauvage espionomanie ! Forte de cet appui, la police, en belle humeur, n'hésita pas à empoigner ses ennemis, pêle-mêle avec

(1) Il va sans dire que nous avons en vue la *scie de l'espion*, telle que la police la monte et en recueille les fruits. Il y a certainement des espions, et probablement parmi ceux qui hurlent le plus fort. Quel espion, du reste, a pu rendre aux Prussiens service pareil, qu'un Lebœuf et un Bonaparte ?

les ruffians et les filles de joie, et à les enfermer *extra muros* comme bouches inutiles. A son tour, le clergé ne voulut pas rester en arrière de la mouche. Il tenta de greffer une persécution religieuse en la persécution policière, et dénonça les protestants et les libres penseurs comme auxiliaires de la Prusse.

La bande carnassière, vraie gouape de la presse, avait fait de la lutte des Béotiens des sbires et des délateurs : il fallait encore les transformer en assassins. Et tous les chacals d'aboyer à mort contre l'espion, et de réclamer, sous ce titre, l'égorgement des meilleurs citoyens. Je n'ai jamais rien lu d'aussi atroce et d'aussi criminel que ces articles du *Figaro*, du *Gaulois* ou du *Paris-Journal*, dignes hurlements de bêtes féroces. C'est de la littérature de Peaux-Rouges. Les Algonquins doivent pratiquer ce genre de journalisme autour du poteau de torture, à l'heure du scalp. S'il y a jamais une justice du peuple, ces misérables provocateurs d'assassinats doivent être lanternés, leurs articles au cou, à la porte de leurs officines.

Ce breuvage de Locuste, versé à flots par une administration de sacripants, produisit des merveilles et des Trestaillons dignes de Palikao. Partout, des paysans ignorants se ruèrent à l'ordre des meneurs bonapartistes sur leurs adversaires espionisés. On a brûlé vif, dans la Dordogne, un républicain travesti en Prussien, et le député d'Estourmel, pâle centre-gauche, vient d'être presque pendu dans son château de la Somme.

Ainsi, les hommes qui avaient fait la Prusse, qui l'avaient lancée sur le Sleswig et l'Autriche, les Prussiens des Tuileries, dont l'inepte présomption avait perdu la France, se vengeaient sur leurs ennemis politiques et les affublaient de leurs désastres ; et, chose admirable, ils furent aidés et encouragés dans cette voie sanguinaire par les démocrates de carton qui cavalcadaient à la Chambre. Trop heureux, toutes ces

saintes-nitouches, de se débarrasser aussi honnêtement de démagogues importuns ! Gambetta fit une scène au complice de Doineau pour le fusillement non immédiat des agents de Bismarck. Il appelait ainsi les héros qui ont donné le signal de la Régénération à l'attaque de la Villette.

M. GAMBETTA

Un mot à M. Gambetta, puisque je le trouve sous ma plume. Du milieu de la cohue des traîtres et des insulteurs à gages du parti républicain, cet irréconciliable biseauté se distingue par un cynisme d'outrages et une furie de dénonciation véritablement admirables. Les républicains l'ont sorti de sa bourbe, l'ont mis sur le pavois, l'ont juché dans sa tribune, lui ont fourni ses meilleurs motifs de speechs, et ce politique borgne ne manque pas une occasion de leur porter des coups meurtriers aux applaudissements de toute la canaille bonapartiste. Gambetta n'avait pas encore empoché ses votes escroqués, qu'il crachait à la face de Belleville et bafouait le mandat impératif juré par lui. Il n'attendait pas que les pavés de Mai fussent lavés pour sourire aux tueurs et lancer sa ruade aux victimes. Sa diatribe fameuse, qui écœura Schœlcher, confessait le complot Pietri-Lagrange et donnait carte blanche aux frénésies bonarpartistes.

Aujourd'hui encore, il dénonce comme agents de Bismarck des hommes qu'il *sait* (1) pertinemment répu-

(1) M. Gambetta le *sait* si bien qu'il réclame à chaque instant à la Droite la prime de ses perfidies. Interrompu par un Arcadien qui lui reproche de provoquer à la guerre civile, il répond tranquillement : « J'ai prononcé, il y a « quelque temps, *certaines paroles* qui ne vous permettent « pas... »

Donnant, donnant. Le peuple paiera la carte.

blicains et réclame la tête de ses électeurs avec la même fièvre qu'il réclamait leurs suffrages. Qu'est-ce à dire ? Quelle rage d'extermination dans cet apostat ! Parce que vous avez trahi et filouté le parti, ce n'est pas une raison pour l'assassiner. De grâce, pardonnez-nous vos infamies, vos parjures et vos trahisons.

L'ATTAQUE DE LA VILLETTE

C'est assez dire que la Révolution est morte. Les efforts coalisés de la police et de la réaction de toute nuance l'ont bâillonnée et assassinée. La jobarderie et la niaiserie populaires ont fait le reste. Aussi, rien de morne et de navrant comme l'aspect de ce Paris, si bruyant il y a quelques jours. C'est une dépression immense, comme un sentiment de remords.

Le désespoir et toutes ses faiblesses et toutes ses horreurs. La honte monte au cœur dans ce lugubre coucher d'empire, entraînant la nation à sa suite. Car on sent vaguement qu'un grand peuple se débat dans les convulsions de l'agonie. Il n'a pas su faire la République ! Il s'est placé entre la Prusse et l'Empire, et maintenant il regarde, éperdu de toutes parts, et ne sait que faire, jouet d'une effroyable mystification.

On lui a cependant montré la voie. On a poussé le signal de délivrance. Soixante héros ont déployé le drapeau rouge et se sont lancés sur un poste de la Villette, suicide glorieux. La foule les a laissés seuls ; les espionomanes les ont arrêtés. La *Ruaille* de la presse a réclamé leur sang, et l'honnête et libéral Trochu va les faire fusiller, de compte à demi avec la Gauche, comme agents de Bismarck.

France, ce sang sera ta honte, et te voue aux Prussiens. Entre la République et Bonaparte, tu as choisi le

tyran. Malheur à toi ! Il n'y a plus de pitié pour une passion aussi criminelle ; et si c'est bêtise, elle est telle, qu'elle devient perversité.

TRAHISON DE L'EMPIRE

Or, le tyran est surtout et avant tout la défaite, l'incapacité et la honte. C'est lui qui a préparé, provoqué et accompli le désastre. C'est lui qui le continue. C'est lui qui met la France entre deux feux (1).

A la nouvelle de nos désastres, un mouvement national s'était produit digne de 93. Toute la France : hommes, vieillards, enfants, s'était levée en masse, demandant des armes, des cartouches et l'ennemi. Tout entiers au sentiment du territoire foulé, ils comptaient sans leur maître. Allons donc ! Des armes à ces esclaves tant houspillés ! Rien que cette pensée jetait plus de terreur dans la conscience impériale que « Notre Fritz » ou Steinmetz. Les sous-préfets de Bonaparte eussent presque rendu grâce aux uhlans de couper les cordes du tocsin, si redoutable à l'oppression (2). Il fallut la débâcle, la marche des Prussiens sur Paris, et aussi, à vrai dire, le succès des infamies et sophismes policiers pour arracher une à une des armes soigneusement dérobées à la nation. Neuf départements furent ainsi livrés sans défense à l'ennemi. Les Palikao n'ont pas même eu encore recours à la mobile.

(1) La Montijo a employé cette expression dans un de ses libelles contre le parti républicain. Le procès de la Villette et les condamnations à sa suite montrent surabondamment qui place les Français *entre deux feux*.

(2) Le maire bonapartiste de Colmar fit conduire à la prison de ville, menottes aux mains, les jeunes gens qui voulaient se défendre contre les Prussiens. (Séance du Corps législatif du 31 août.)

Ils laissent et calomnient cette force, qui fut le nerf de la République et forma toute la landwehr. Tandis que les mobiles de province n'ont pas même été appelés et restent à la débandade, on a dès le début saigné Paris à blanc et enlevé toute la population virile, afin de livrer la ville aux bandes bonapartistes. Invasion III prenait aux Parisiens leurs enfants comme ôtages et ne se donnait même pas la peine de dissimuler. Il les a amenés de Paris à Châlons pour les ramener à Saint-Maur, méditant de les porter en Afrique. Il leur a d'abord donné des bâtons, puis enfin des fusils à tabatière, et quels fusils ! Il refusa de les mener à l'ennemi afin d'insulter leur courage.

Quand ce n'est pas chez les prussiens-impériaux mauvaise foi et défiance outrageante, c'est la plus incroyable ineptie. Les journaux français et étrangers fourmillent de faits plus terribles pour une nation que trois batailles perdues : régiments entiers marqués sur les cadres de l'armée en campagne, et oubliés jusqu'en Corse, dépôts laissés jusqu'à ce jour à leurs anciens cantonnements ; de sorte qu'il faut courir à Coléah, à Villefranche ou à Bayonne pour rejoindre son régiment à la frontière ; vingt-cinq mille chaussures brûlées par mégarde au camp de Châlons, tandis que les soldats vont nus pieds ; l'artillerie presque égarée dans ces mouvements précipités et retrouvée par hasard ; des millions de francs de farine, paille et foin abandonnés sans nécessité aux Prussiens ; des corps complets de gendarmes et de mobiles sans ordre, et enveloppés par l'ennemi... J'en passe et des plus inouïs.

Par contre, les *impedimenta* inutiles et honteux ne manquent point. Dans la déroute de Woerth, les uhlans firent un butin énorme de chignons, de parfumeries, ainsi que de garde-robes, de bijoux, de rhum, de sucre et de café ! Il y avait jusqu'à des châles et trois

voitures, dont deux de campagne magnifiques et des chiens. On se fût cru à Rosbach, au milieu des bagages de Soubise.

Les forces de la France ne sont même pas entamées : elle regorge d'hommes et de ressources ; à peine a-t-elle eu 200,000 hommes d'engagés qui ont fait éprouver des pertes triples à l'ennemi. Et un gouvernement si riche en inventions contre le peuple, ne sait trouver ni un soldat, ni un général, ni un plan de campagne ; il gaspille et jette aux quatre vents la moëlle et l'honneur de la France, la rend la risée et le jouet de l'Europe.

C'est que tout en France, aujourd'hui, honneurs, commandements et places, est le prix du servilisme ou de la tartufferie. Ce gouvernement de boudoirs et de sacristie ne considère ni les talents, ni le mérite, ni l'étude, mais le dévouement. Frossard peut, à son gré, perdre dix batailles et se faire un jeu de la vie de ses soldats (1). N'est-il pas le gouverneur du jeune prince ! Palikao, ce coupe-jarret soulographe, se drape en Carnot et fait préconiser ses talents par les journaux tarés, souteneurs de filles et souteneurs d'empires. On ne lui connaissait, jusqu'alors, que le génie du vol avec effraction, et la science du guet-apens.

Le preux égorgeur de Mentana, l'idiot Failly, dont l'armée réclame d'une seule voix la destitution, sera maintenu quand même par la faveur des jésuites. Lebœuf et Lebrun reçoivent des commandements, au lieu de passer devant un conseil de guerre. Ainsi l'a voulu ce maître, que des habiles nous représentent comme détrôné et impuissant.

(1) Interrogé pourquoi il n'éclairait pas son corps d'armée, cet inepte bravache a répondu que *cela n'entrait pas dans son système*. On a guillotiné Houchard pour beaucoup moins.

Qu'importe qu'on le méprise, pourvu qu'on le craigne, ce Tibère impotent. Il trône plus que jamais dans la honte et le désastre, et sa main se retrouve dans tous les détails de l'horrible politique où tourbillonne la France éperdue.

Ces brigands, habitués à manier comme cire l'esprit public, nous mettent au régime de l'autruche, et nous leurrent jusqu'à la dernière heure des illusions de l'espérance.

D'un côté, les histoires de tentatives prussiennes d'assassinat sur Mac-Mahon, de violation de frontière belge, de sacs de villages, d'outrages à des religieuses appartenant aux plus grandes familles de France, d'expéditions de flibustiers partis d'Amérique.... tous mensonges ignobles du *Figaro* et autres malfaiteurs, tendent à donner à la guerre un caractère encore plus sauvage. De l'autre, l'annonce d'exploits imaginaires, de plans de campagne mystérieux, de victoires impossibles, des mouvements de Bazaine « trop occupé pour user du télégraphe », de nouvelles enfermées dans le sein de Palikao et qui, « si elles étaient connues, obligeraient Paris à illuminer ! » Les insupportables rodomontades de ce bravache, et son travail prétendu de cabinet où, selon la chronique, il se consomme plus de grogs au rhum et de verres d'absinthe que de plumes et d'encre ; tout cela forme un système de déception et d'expédients destiné à amener la nation aveuglée jusqu'à l'abîme. Il faut que Bonaparte pèse sur la France jusqu'à l'extinction absolue de cet infortuné pays.

L'asservissement absolu de la patrie est la seule voie de salut de Bonaparte, son unique ouverture de négociations politiques. Il faut qu'il puisse dire, en vautrant sa diplomatie aux pieds de tous les potentats : « Voyez comme je les ai corrompus, empoisonnés et « moisis. Admirez et contemplez mon ouvrage. Je l'ai « trépigné, assommé et avili, ce peuple qui terrifiait

« l'Europe et le monde. La Révolution n'est plus que ma « servante et la République ma prisonnière. J'ai fait « battre Belleville sur mes champs de bataille et arrêter « Blanqui par la Villette. De grâce, que je continue mon « œuvre et perpétue ma dynastie, indispensable au repos « du monde. Je serai à jamais votre mouchard et votre « garde-chiourme, le geôlier et le bourreau des Fran- « çais. » Et, aussitôt, tous les mangeurs d'homme, czar de Russie et lords d'Angleterre, roi galant homme et pape, empereur d'Autriche et grand-turc d'interposer leurs bons offices, de prêcher calme et raison à la Prusse. Auront-ils assez d'empire pour faire passer l'aigle noir de Berlin sur les griefs particuliers ? Si oui, Bonaparte est prêt à leur laisser l'Alsace et la Lorraine au prix de sa conservation. Il les gorgera de notre or et de notre vin pour retomber plus ignoble, plus lâche et plus atroce sur la France désolée. Puisse, auparavant, arriver notre dernier jour !

DELENDUM IMPERIUM

Enlevez l'Empire, et la victoire se range sous le drapeau rouge des Français. C'est lui, ce traître, ce Prussien couronné qui dit encore : « Plutôt la Prusse que la République ! Plutôt la mort de la nation que la déchéance et la proscription de la race ! » C'est lui qui vous demande, cet impudique, l'ajournement de vos espérances et de vos droits, l'oubli et l'absolution de ses crimes. L'Empire ne cède point, et vous vous rangeriez sous le sauvage oiseau de proie de ses étendards ? Il fallait, il faut encore détruire l'Empire et l'empereur pour sauver la France. Il faut en finir avec les Lebœuf, les Mac-Mahon, les Trochu, les Bazaine, les Gambetta et les Palikao pour évoquer des généraux et

des hommes d'Etat. Il faut un 10 Août et un Septembre pour avoir Valmy. Le grand Prussien, le compère et professeur de Bismarck, est aux Tuileries et au quartier général : il faut lui passer sur le ventre pour courir sus à ses alliés. C'est une question de propreté.

Quel horizon superbe. La patrie en danger, la levée en masse, les quatorze armées de la République et le canon d'alarme appelant aux armes tous ses enfants. C'était la victoire, l'honneur et la régénération ; et, si c'était la chute, la chute était au moins glorieuse. Mais périr avec Bonaparte, s'attacher à ce cadavre dont ne veut plus Ricord, étreindre encore la puante Montijo dans les spasmes de l'agonie et réchauffer dans son sein le petit drôle de Sarrebruck ? Ah ! c'est périr deux fois.

L'Empire sombre le revolver au poing, et il tombera les doigts crispés sur la gorge des Français. Quelle riante perspective offre-t-il à ses défenseurs, ce nouveau Vieux de la Montagne ? La loi de sûreté générale, l'état de siège, l'espionnage, l'impôt, Cayenne et la tyrannie. Il recouvre tout cela du nom de patrie en danger et de défense nationale. Allons donc ! nul ne se prend à cette véreuse mascarade de 92 avec Grandperret pour Danton. On n'a qu'à entendre ces Tyrtées de la France, les Chabrillat, les d'Aunay, les Correlle et les Cassagnac, moniteurs de prostitution, il y a deux mois, comme ils sont moniteurs d'empire en pourriture : « Donnez-moi votre dernier enfant et votre der-« nier écu, et ne vous occupez pas du reste, et si vous « raisonnez, vite Boutier et mon conseil de guerre ? » Voilà les arguments persuasifs de nos maîtres et défenseurs. Oui, soldats, mobiles, volontaires et gardes nationaux, espérance de la patrie, battez-vous pour que Chabrillat ait sa pitance, et Covielle son mois ; pour que Jules Richard émarge au ministère de l'intérieur et que Villemessant achète des maisons de cam-

pagne à Seineport. Battez-vous, l'épée des sergents de ville dans les reins et le casse-tête des mouchards sur la tête. Versez votre sang et votre or pour assurer à ces messieurs leurs châteaux, leurs maîtresses, pour vous conserver un tyran. Battez-vous pour la conscription, l'impôt et Mazas. Défendez Palikao, Pietri et Grandperret.

C'est au point que la victoire de Bonaparte serait aussi redoutable que celle des Prussiens. Ce monstre aux abois trouve encore assez de force pour déchirer, en expirant, le sein de la France. Que serait son triomphe ! Nous en frémissons.

Malheureux peuple ! Malheureuse France, roulant aux abîmes ! Je sais que notre pays a le privilège de retours et de réveils qui n'appartiennent qu'à lui. Mais le coup est rude, et le châtiment bien cruel. Que nous réserve l'avenir ? A ce spectacle déchirant, le patriote n'a-t-il plus qu'à se voiler la face et à prononcer la fatal : *Finis Galliæ!*

AUX ÉLECTEURS

DE LA COTE-D'OR

AUX ÉLECTEURS DE LA COTE-D'OR

Chers Concitoyens,

Honoré de vos suffrages, sans les avoir brigués, je vous dois des explications sur la manière dont j'ai compris mon mandat et sur les motifs qui m'ont forcé à le résilier.

Une démission est chose grave, je ne m'y suis pas résigné sans de sérieuses réflexions que je viens aujourd'hui vous soumettre.

Placé dans une situation exceptionnelle, j'ai été, un des premiers, témoin et victime de la trame infâme qui avait pour but de livrer la France aux Prussiens, en haine de la République, et qui a obtenu, dans ces derniers temps, un si glorieux succès.

M. Thiers, le dictateur du jour, le héros de la rue Transnonain, le principal fauteur de l'élection du prince Louis-Napoléon Bonaparte, — élection qui contenait en germe les désastres de Metz et de Sedan, — le diplomate brouillon, dont la moralité privée égale la moralité publique, était déjà l'âme du complot. Heureux privilège de la réaction ! Si un républicain avait le corps souillé de la moindre des taches dont se pare notre maître, il serait stygmatisé par la

vindicte publique et mis au ban des familles et des assemblées... Mais Thiers est l'enfant chéri des cours et des aristocraties.

J'ai partagé la proscription dont un pouvoir lâche et traître poursuivait tous les partisans de la défense à outrance de la patrie envahie. Arrêté après le 31 octobre, malgré les paroles jurées, par l'odieux Cresson, pour une affiche prophétique où nous dénoncions les agissements funestes du gouvernement de *la trahison nationale*, j'ai été, à Paris, prisonnier des Prussiens de l'intérieur, comme à Châtillon, l'incendié des hordes du roi Guillaume. Paris m'en a récompensé par plus de soixante mille voix qui ont failli m'arracher à l'honneur de vous représenter.

Arrivé le 19 à l'assemblée de Bordeaux, j'ai trouvé triomphants les hommes que nous combattions comme l'avant-garde et le bouclier de la Prusse ; les hommes qui, depuis cinq mois, conspiraient de livrer la France, après Metz et Paris, à leurs frères et amis de Berlin, car ils voulaient étouffer la République sous les ruines de la patrie ! Ils ne l'ignoraient pas, les traîtres ! La victoire c'était la République s'incarnant dans la nation, aussi n'avaient-ils qu'un souci : l'énervation des courages et l'organisation de la défaite.

L'idéal et le but de ces Zopyres était l'assemblée élue sous les baïonnettes prussiennes, avec Paris bloqué par le double cordon de la police bonapartiste et de l'armée de Guillaume. Pendant toute la période électorale il ne sortit de Paris ni une lettre ni un candidat sans être marqué de l'estampille officielle.

Ce système de geôle, appliqué par deux frères en réaction, a produit les élections du 8 février.

Gloire aux départements courageux, qui, sous le pied des uhlans, ont mieux aimé l'honneur que la honte, et voté malgré le sabre en faveur des intérêts et de la dignité français !

Thiers, l'agent diplomatique des Prussiens depuis le 4 septembre, était l'homme-trahison, le croque-mort prédestiné de nos funérailles. Son premier acte de politique abjecte, fut la nomination d'un ministère prussien, dont les membres soigneusement triés furent, de fait, les otages de l'ennemi, et, à ce titre, condamnés quand même à la paix, aux termes de la capitulation du 18 janvier, sous peine d'aller tendre leurs poignets et leur cou aux menottes et aux carcans de Bismarck. Les deux ministères importants, guerre et marine, furent spécialement livrés à deux captifs de guerre, Pothuau et Le Flô, qui, sans la ratification de l'Assemblée, devaient déposer leurs portefeuilles aux pieds de de Roon. — Tel est le premier échelon du crime qui nous égorge et nous déshonore aux yeux de l'Europe et du monde.

Lors de mon arrivée à Bordeaux, la Chambre se prorogeait pour laisser le temps de bâcler le pacte odieux. On l'amusait avec des commissions qui ne commissionnaient rien du tout et des réunions creuses dans des bureaux déserts, tandis que Thiers et ses complices brocantaient notre chair et notre sang, l'honneur et l'intégrité de la France.

Tous ils acceptèrent, avec des larmes de crocodile dans la voix et la joie de l'enfer dans le cœur. — On s'était partagé la proie ! Aux réacs la République, à Bismarck l'Alsace et la Lorraine. On lui livrait ces deux nobles provinces, on lui livrait Metz, on lui livrait Strasbourg. On lui livrait une partie de la Meurthe, on lui livrait les Vosges. Le gendre de madame Dosne, l'amphitryon de Grandveaux, qui avait noyé dans le sang la République de 48, comme traîné à l'abîme la monarchie d'Orléans, poussait le cynisme jusqu'à proposer à une Assemblée française ce protocole inouï ! « La France renonce en faveur de l'empire « allemand, à tous ses droits et titres sur les terri-

« toires situés à l'est de la frontière et ci-après dé-
« signés... »

Et ce n'était rien encore que cette clause monstrueuse qui assimilait l'homme au bétail et nous ramenait au moyen âge. Ils donnèrent CINQ MILLIARDS de prime aux ravageurs et assassins de nos campagnes, aux voleurs et aux bandits dont la corde devait être la seule récompense, et nos plus belles provinces furent le gage de cet épouvantable marché.

CINQ MILLIARDS ! chers concitoyens, vous mettez-vous bien dans l'esprit ce que ces deux vocables représentent ? CINQ MILLIARDS ! c'est pour cinquante ans la ruine et la misère, c'est notre pauvre France roulant sur la pente irrésistible de la décadence jusqu'au fin fond de l'abîme.

Permettez-moi de mettre encore plus vivement sous vos yeux cette formule de notre damnation nationale.

Les pièces de cinq francs composant les cinq milliards, juxtaposées à plat les unes à la suite des autres, occuperaient une longueur de 6,250 lieues, soit les trois quarts du tour du globe terrestre.

Empilées les unes sur les autres, elles formeraient une colonne de 2,700 kilomètres. Si cette colonne, ayant sa base à Paris, venait à se renverser dans la direction de Berlin (pût-elle l'écraser !), la partie berlinoise serait à peine le tiers de la colonne, et les pièces iraient jusqu'à Saint-Pétersbourg. Inutile de répéter que depuis l'ère fabuleuse de Jésus-Christ jusqu'à nos jours, il ne s'est pas encore écoulé un milliard de minutes. Jusqu'en 1870, il n'y en avait encore que 994,872,000. — Et voilà ce que, d'un trait de plume, l'honnête M. Thiers vient d'octroyer à ses collaborateurs en destruction républicaine.

Et c'est au moment où Bonaparte et sa bande nous ont sucés jusqu'à la moëlle, où le tiers de la France a été rongé par les hordes germaines, qui se sont abat-

tues sur elle comme des nuées de sauterelles, — où la dette publique écrase la nation, où l'octroi, à la porte de toutes les villes et bourgs, prélève son impôt destructeur sur les objets de première consommation, qu'on nous jette sur la tête ce pavé meurtrier.

Nous le répétons : CINQ MILLIARDS ! c'est la ruine de la France. C'est la lente agonie de l'ouvrier empoisonné par la sophistication et le haut prix des subsistances ; c'est le coup de grâce du paysan dont les produits hautement taxés, non-seulement ne lui permettront plus de suffire aux exigences du propriétaire, mais même de soutenir sa famille.

C'est le ravage du pays, cent fois plus destructeur que les dévastations teutonnes.

Oui, il valait mieux combattre ! — Mais, me dira-t-on, la France était à bout ? — N'avait-elle donc plus ni un canon, ni un homme, ni un fusil pour signer le traité le plus honteux qu'on ait vu depuis Bretigny ?

Trahison et mensonge ! En dépit des manœuvres de la forfaiture et de l'égoïsme, la France était debout ! Elle avait sous les armes 650,000 mobilisés, 350,000 soldats de la ligne et de la mobile, sans compter des troupes innombrables de francs-tireurs et autres volontaires, dont les Prussiens gardent le souvenir. Une artillerie admirable, douze mille canons attelés, accompagnaient nos armées. Des marchés passés à Birmingham et en Amérique, nous réservaient toutes les armes à tir rapide fabriquées jusqu'à la fin de l'année. Avec une goutte de patriotisme et de loyauté, pas un Prussien ne repassait le fleuve du Rhin et la République libératrice était fondée pour des siècles !

C'était la crainte de l'honnête M. Thiers et de ses complices. Leur premier acte avait été, même avant toute négociation, de résilier les traités anglais et américains pour l'achat des armes. Le second fut de répandre la peur dans les rangs de nos soldats, ainsi

que la démoralisation et le désespoir. On sema sur tous les tons que la résistance était impossible, — que nos jeunes recrues ne pouvaient pas tenir devant les vieilles bandes prussiennes. On exalta systématiquement l'ennemi au détriment des forces nationales. Bref, le gouvernement mit à désorganiser la résistance toute l'énergie qu'il eût dû employer à la soutenir, et il vint devant la Chambre se faire une arme de cette désorganisation, son chef-d'œuvre de trahison !...

Or, ce découragement, fruit factice chez nous du machiavélisme bourgeois, était réel chez les Allemands. Le citoyen Dubois, maire de Dijon, mon collègue et votre élu, que ses fonctions mirent en rapports constants avec l'état-major ennemi, m'a bien des fois raconté l'abattement de nos prétendus vainqueurs, leurs jérémiades sur l'obstination de la France à leur tenir tête, et leur projet bien arrêté, en cas d'une prolongation de lutte, de se rabattre sur l'Alsace et la Lorraine et de s'y cantonner. Et voilà l'instant choisi par nos illustres diplomates pour donner la France aux Prussiens et leur livrer en gage des provinces qu'ils allaient abandonner.

Monstruosité que vous aurez peine à croire, sur les décombres de vos demeures et les débris de vos récoltes, cette paix, question si grave, ourdie comme un complot, a été votée sans discussion, sans contrôle, dans les ténèbres. Logiquement elle devait être précédée d'un examen sérieux de nos ressources et de nos forces militaires. On a enfoui avec soin tout renseignement et tout rapport. Thiers vint mentir à la tribune que la guerre était impossible et qu'aucun homme du métier ne pourrait le contredire. Ce qui n'empêcha point que sept généraux commandant nos armées, par leur vote et leur abstention, non moins significative, ont appliqué le soufflet le plus virulent sur cette face de traître. Chanzy, Mazure, Billot, Loysel, Deligny,

Denfert, Charette lui-même ont démenti le glorieux et honnête M. Thiers. Retenus par la discipline et la réserve militaires, ils n'ont pas osé rompre en visière avec le chef de l'exécutif. Au scrutin, ils ont manifesté les sentiments de leur âme. Quant à Charette, ne voulant pas marcher à l'encontre de son parti, il donna sa démission, protestant ainsi contre une paix qu'il subit comme monarchiste, mais déplore comme patriote et comme soldat. — Charette s'est battu en héros dans les combats devant Orléans.

Ces gémissements et ces défis théâtraux de M. Thiers n'étaient que piperie et papelardise. On l'a entendu lui, l'avocat de notre impuissance et de notre infériorité militaires, venir roucouler à ses réacteurs tremblants : « Messieurs, vous pouvez vous rendre en toute sécurité « à Versailles, j'y rassemble un corps de cinquante « mille hommes d'élite. Je puis détacher trente mille « hommes de l'armée du Nord et faire venir du monde « à volonté de l'armée de la Loire. »

Désarmés devant l'étranger, ces aimables philanthropes trouvent des légions sans nombre pour l'égorgement populaire. Paris saigné et désarmé, on verra sortir de leur manche le plébiscite royaliste avec un rejeton de Louis-Philippe. Les vieux gobelets sont remis à neuf et chacun s'est distribué les rôles.

J'avoue, citoyens, qu'en voyant une Assemblée, prétendue française, sanctionner de pareils crimes et voter le démembrement et la ruine du pays ; qu'en entendant ces hommes vendre à Bismarck nos frères d'Alsace et de Lorraine, et par leurs cinq milliards engager, pour un temps indéfini, la vie et le travail de vos enfants, j'ai voulu, à tout prix, sortir de cette enceinte maudite. J'ai cru ne pas pouvoir rester une minute de plus au milieu d'une députation qui venait de porter à la France un coup plus meurtrier que dix défaites. Je ne me suis pas cru en droit de laisser sortir

seuls les représentants de l'Alsace, de la Lorraine, de la Meurthe et des Vosges, chassés, sans un mot du cœur de la part du président et de la majorité.

Je ne siège pas dans une Chambre qui repousse Garibaldi !

Tels sont les motifs qui m'ont guidé, ainsi qu'un certain nombre de mes collègues, et que je vous soumets. Rappelez-vous, d'ailleurs, que la Prusse, depuis Frédéric, n'a jamais tenu un traité. Issu de la trahison et de la fourbe, cet Etat n'a grandi que par la trahison et la fourbe. Traiter avec lui, c'est traiter avec Cartouche doublé d'Escobar. Ils ont restitué le Sleswig au Danemark comme ils ont respecté le traité de Prague. Et voilà les honnêtes contractants auxquels on laisse en gage nos plus belles provinces, depuis Honfleur jusqu'à Dijon. Français, je ne puis conniver à ces ignominies ; Bourguignon, je ne donnerai jamais la main à la remise de mon pays aux griffes des brigands prussiens. Retiré de ce cloaque, je m'insurgerai sans trève contre un traité criminel, et ne cesserai ma revendication qu'au jour où la Révolution et votre patriotisme l'auront mis en pièces.

ETUDE CRITIQUE

SUR

JULES SIMON ET SON ŒUVRE

ÉTUDE CRITIQUE

SUR

JULES SIMON ET SON ŒUVRE

L'Eglise a deux loisirs : la chasse et la pêche. Après avoir manié pendant quelques siècles l'épée de saint Pierre, elle sent parfois le besoin de reprendre ses filets de Génésareth. Alors on voit, revenu sur l'eau, un doucereux et modeste personnage, à mine et à parole onctueuses, poli, insinuant, accort et surtout de bonne composition : il connaît à fond les faiblesses humaines, sait au juste le vrai et le faux de toutes les opinions, reproche tendrement à la raison son aveugle défiance envers la foi, cet inépuisable trésor de splendeurs et de miséricordes, et peut répondre aux questions indiscrètes : « Mon but est la gloire de Dieu. »

Le seizième siècle inaugure cette ère de métamorphoses. Le jésuite, naguère, maniait le couteau, versait le poison et conduisait les bandes de Tilly et de Wallenstein ; subitement tranformé, il manie la rhétorique, verse le pardon, et, par des chemins jonchés de fleurs, conduit les consciences au salut. Un carnaval religieux, inconnu jusqu'ici, parcourt et étonne le monde. Brahmane dans l'Inde, idolâtre en Chine, communiste au Paraguay, le jésuite se fait philosophe en France pour la plus grande gloire de Dieu ; il invente

la philosophie spiritualiste des modernes, cette farce de haut style où le gladiateur du Portique tombe avec grâce sous les arguments de la foi.

M. Jules Simon est de cette école lucrative, et jamais parenté ne s'est inscrite en caractères plus irrécusables. D'abord c'est l'air de famille, physionomie pateline et souriante, ton onctueux avec une teinte de maniéré, déluge de phrases édulcorées où se noie le lecteur, même dédain de la science, je dirai plus, même tactique.

Comme ses ancêtres, M. Simon sait donner l'accolade aux idées qu'il livre, souffleter les morts sous couleur de les défendre et jouer au naturel la défaite de la raison aux pieds de la foi.

Pour dernier trait de ressemblance, Jules Simon s'adresse au public du père Cotton et du père Droullet, à ces chères et tendres pénitentes, Madeleines sensibles toutes prêtes à verser des vases d'aromates sur les bottes vernies du philosophe ou les sandales du Dieu ; femmes inoccupées et oisives, *patitos* et sigisbés ; monde d'afféteries et de sornettes où une idée ne pourrait vivre faute d'air : la rêverie tue la réalité, comme les nerfs, le sentiment. Ce monde, puisqu'il s'intitule ainsi, prend son lustre pour un soleil, adore l'anachronisme, du moins en tant qu'il s'agit des choses de l'esprit, et les plus frêles créatures, qui ne reculeraient point à l'occasion devant le fouet de Juvénal, tombent en syncope en face d'une œuvre mâle ; c'est à cette société amoureuse du convenu et du médiocre, ennemie née de l'élan et de l'originalité, que M. Simon dédie ses livres sans passion et sans sève, sa morale efféminée, sa philosophie élastique qui s'adapte à toute superstition, sa liberté de conscience qui musèle et enchaîne la conscience ; enfin le monstre lui-même, le socialisme, griffes coupées, dents limées, orné de joujoux et de rubans dorés et apprivoisé comme un king-charles sur un canapé de petite maîtresse.

Un des joujoux offerts par M. Simon à cette clientèle d'élite porte le nom de *Religion naturelle*. La religion est à la nature ce que le rêve est à la réalité, l'ombre au corps, l'hallucination à la lucidité.

Peut-être M. Simon veut-il appliquer à la religion les théories des disciples de Rousseau sur le retour à l'état sauvage ? Mais à mesure que nous avançons dans les âges, le spectacle le plus hideux s'offre à nos yeux. Le nègre tremble devant son fétiche, le sémite jette son enfant dans l'idole rougie, Abraham traîne son fils Isaac sur le Moryak, le Scythe égorge ses captifs en face du glaive sacré éternellement arrosé de sang humain ; partout le massacre, l'horreur, l'antropophagie même. Telles sont les premières apparitions d'une idée, fille de l'ignorance, et dont le dogme fut toujours, sous des formes diverses, le sacrifice ou la torture du genre humain. Est-ce à cette religion, malheureusement trop naturelle, puisqu'on la retrouve au berceau de tous les peuples, que M. Simon entend nous ramener ? Non sans doute. Lorsqu'une société ou une philosophie va périr, elle se sent prise d'un irrésistible besoin de jeunesse et d'amour ; elle tente de cacher sa décrépitude sous des fleurs, elle veut respirer encore, ne fût-ce qu'une fois, l'âcre senteur des champs et des plaines ; alors les marquis se déguisent en bergers du Tendre, les comtesses gardent les moutons de la Deshoulières et une reine se fait laitière à Trianon : Watteau peint et Florian rime des pastorales. Vains efforts ! Le vice perce sous le masque et couvre d'un voile hideux la nature ; en dépit des brebis et des houlettes, ces marquis sont des roués, ces comtesses des courtisanes, ce paysage une charmille de petite-maison. Rien de plus décrépit, de plus mauvais goût que ces aspirants à la nature et à la simplicité. Le genre lui-même se définit : le rococo. — Disciple d'idées vieillottes, dont l'affaissement lui semble un retour de jeunesse, il nous donne un lugubre

pastiche de Boucher. La jeune vestale qu'il nous présente galamment par la main n'est autre que l'ordre, cynique et effrontée vieille, reste impur des temples et des portiques ; sa religion dite naturelle n'est qu'un fétide amalgame de tous les détritus religieux ; de dieux et de dogmes meurtris en un horrible mélange. Sous le fard et le plâtre, les faux cheveux, les fausses dents et le faux sourire, reconnaissez-vous, enveloppée de ses bandelettes, la momie de Proclus déterrée par les jésuites, rhabillée par les soins de M. Simon, à la mode du dix-neuvième siècle ? Cet infatigable cavalier veut même donner la raison pour servante et pour entremetteuse à ce squelette vermoulu que se disputent les vers. Ecoutez-le : « Parlons maintenant des philosophes « qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de la « raison. Ceux-là se divisent en deux classes. Les uns, « parmi lesquels je me range, croient la forme *religieuse* « et la forme *philosophique* destinées à être toujours « *séparées* et à subsister toujours indépendantes l'une « de l'autre, parce qu'elles répondent à deux *besoins* « *différents*, mais réels de la nature humaine. »

Halte-là, maître Jacques, je vous saisis au collet sans vous laisser le temps de passer votre robe de philosophe ou votre souquenille de prêtre.

Comment, il y a deux vérités et deux erreurs, pourquoi pas deux morales ? Le blanc est noir, les ténèbres lumières ; une lutte plus furieuse que la lutte persique d'Ormuzd et d'Arrhimane divise le monde ; la science dit oui, la théologie non ; l'une affirme la vie, le progrès, la pensée que l'autre nie et renie ; et toutes deux ont raison. La foi traque la science, brûle, tenaille, égorge, déchiquète ses disciples, anathématise toute civilisation, toute découverte, sacrifie l'homme, l'univers, l'humanité (aux pieds d'une entité hypothétique), et ces deux ennemis acharnés répondent à deux *besoins différents, mais très réels, de la nature*

humaine, besoin de haine, de meurtre et d'hypocrisie d'une part, besoin de paix et d'amour de l'autre. Vous conciliez le bûcher et Servet, la roue et Labarre, Galilée et l'Inquisition, l'Encyclique et la liberté. Bravo ! bien verbiagé, sophiste ! Tu n'ignores pas quel est ici l'usurpateur et le véritable maître de la maison ; et tu dois rendre, à contre-cœur il est vrai, quelque hommage aux derniers succès de la science qui te permettent de la souffleter dans ces tristes pages. Lorsqu'il s'agit de vie ou de mort pour l'humanité, vouloir paraître impartial, c'est trahir.

Laisse donc tout cet attirail inutile, masque, et... montre-nous ton Dieu, que nous examinions ses lettres de créance.

« On a fait un grand nombre de démonstrations de « l'existence de Dieu, la plupart irréfutables (1) ; sont-« elles utiles ? On peut en douter. Dans le fond il y a « bien peu d'athées, si même il y en a (2). On oublie « Dieu, on se fait de lui des idées fausses, mais on ne « peut le nier. Il suffit d'ouvrir les yeux, le monde « parle, ou, mieux encore, il suffit de penser ; car notre « raison, en se développant, s'élève vers Dieu comme « par une force invincible. A défaut de ma raison, mon « cœur est tout plein de lui. Je ne puis souffrir, je ne « puis être heureux sans retrouver en moi le sentiment « de sa présence. Il est mon soutien et mon espoir, le « fondement de ma raison, l'étoile de mon amour et de « ma volonté ! Mais si je le connais par ses bienfaits et « par ses promesses, je ne puis le connaître dans son « essence même. La nature de l'infini échappe à mon « intelligence imparfaite. Dieu m'a fait pour tendre tou-

(1) On ne peut réfuter ce qui n'existe pas, ce qui n'est pas prouvé.

(2) Quel doute. Du moment que M. Jules Simon ne voit pas l'athéisme, il est de force à croire en Dieu.

« jours vers lui par toutes les forces de mon intelligence,
« de mon amour et de ma volonté, et pour rester tou-
« jours infiniment au-dessous de lui. Le premier mot
« de la philosophie doit être de *proclamer qu'il existe,*
« et le second, d'*avouer qu'il est incompréhensible.* »

Ouf ! je me suis cru au sermon ; quel galimatias double et triple. Plaisant philosophe ! plaisant Dieu ! La meilleure preuve apportée par M. Jules Simon de l'existence de Dieu, c'est qu'il n'y comprend rien. Moi non plus ! Et le public ? Esprit-Saint, descendez en nous.

Cet échantillon du genre Jules Simon suffira, je l'espère, à mon lecteur, pour sa mortification personnelle. Je lui apprends, dans un but de terreur salutaire, l'existence d'autres chapitres intitulés :

Ire PARTIE. — Chap. 2. -- *De l'incompréhensibilité de Dieu.* — Chap. 3. — *La Création.*

IIe PARTIE. — Chap. 3. — *Dieu gouverne le monde par des lois générales.*

IIIe PARTIE. — Chap. 2. — *De la destinée de l'âme après la mort.*

IVe PARTIE. — Chap. 1er. — *De la prière, etc.*

En présence de cette création de chaque jour, fleuve immuable et éternel sorti des larges flancs de la nature, M. Jules Simon ne pense qu'à sa figurine de plâtre ; il lui soumet les êtres et les choses sous prétexte *qu'elle est incompréhensible, que son cœur est tout plein d'elle,* qu'elle est l'étoile de son amour et autres raisonnements de cette force. Les lois de la nature, emblême et inéluctable harmonie, arrêtent quelque peu le hardi constructeur et il n'ose, malgré toute son envie, pousser jusqu'au miracle. Alors, par un effort de muscles digne d'un gymnaste, M. Simon juche son Dieu au sommet de l'édifice. Ce Créateur façon Jules Simon, qui règne et ne gouverne pas, rappelle le roi constitutionnel de Condorcet, en bois et acier, garanti

pour une éternité, sauf réparation. Ce roi débonnaire, à l'aide d'un mécanisme, savait saluer la foule et signer les ordonnances présentées par ses ministres. Le Dieu de Jules Simon salue depuis six mille ans et signe toutes les paperasses présentées par ses sophistes, qui n'ont que la peine d'émarger.

M. Jules Simon a écrit quelque part que les principes de la philosophie ne peuvent arriver jusqu'au peuple. Il faut avouer que le bon sens du peuple ferait une prompte justice de ces amplifications de catéchisme ; il leur faut, pour se produire, le demi-jour du salon et de la sacristie

Ce qui est encore plus merveilleux que la conception vide, creuse et irrationnelle des déistes, c'est l'arrogance et la fatuité qu'elle leur donne. Il semble que l'affirmation d'une entité hypothétique les dispense non seulement de savoir, de logique et de raison, mais encore de politesse et de convenance, et que leur Dieu les absolve d'avance de toute ruade lancée contre ces maudits incrédules.

M. Jules Simon traite de Turc à More tous les philosophes qui ne croient pas à sa divinité incompréhensible. « Ce sont, dit-il, des cœurs froids, des « esprits vides traitant de chimères les vérités les « mieux établies, répondant par la raillerie à l'enthou- « siasme et prenant leur impuissance pour de la force, « etc. » La litanie serait longue. « Le mot de devoir, « dit-il, est nécessairement pour eux synonyme de « contrat et par conséquent de *calcul.* » Là-dessus, triomphe de M. Simon. « Il arrive, dit-il avec dédain, « qu'on fasse une bonne action, non parce qu'elle est « honnête, mais parce qu'on craint d'être puni en ne « la faisant pas, ou parce qu'on espère être récom- « pensé pour l'avoir faite... » Vertueuse indignation de M. Simon. « La vertu qui rapporte n'est plus de la « vertu ; se sacrifier aujourd'hui pour gagner demain,

« cela s'appelle faire des affaires, non pas être ver-
« tueux. » Et ce Simon, tout confit en désintéresse-
ment et en sacrifices, tout feu et tout flamme contre
les apôtres de l'Intérêt, n'en guigne pas moins comme
paiement de sa conduite vertueuse une éternité de ré-
compenses, et même reçoit un paiement anticipé.
« Quelquefois la Providence (aimez-vous la Provi-
« dence ? il en a mis partout) permet que le Devoir
« soit facile. Le plus souvent elle nous oblige d'aller à
« lui à travers le péril et la souffrance... Si elle garde
« une récompense à l'honnête homme, elle la lui cache
« derrière le tombeau, et parce qu'elle l'a faite *im-*
« *mense*, elle la veut chèrement achetée. »

Et plus bas : « L'amour de Dieu, *s'il est bien réglé*,
« nous fait vivre par anticipation de la vie réservée par
« Dieu même à ses élus... »

Les idées de M. Simon sur l'homme et l'humanité sont tellement désolantes que, peu sûr de sa prime, il lui faut encore une menace. Si d'un côté il suppose le prix Monthyon du ciel, il veut de l'autre la vision de l'enfer : « Celui qui croit à une vie future et à une
« Providence est le seul qui fasse entrer quelque chose
« de supérieur et de surhumain dans le *calcul* de la
« justice. Il s'impose la loi d'observer certains pré-
« ceptes gênants, il se sacrifie jusqu'à la mort ou par
« peur de l'enfer ou par espérance du ciel. »

Ainsi la peur et l'espoir d'un Dieu sont, en définitive, avec le gendarme et le juge pour corollaires sans doute, le seul criterium de la justice et du devoir. Quant à ce sentiment inné de notre être, par lequel la raison affirme que un et un font deux et proteste énergiquement contre tout résultat contraire, vient-il d'un Dieu ? Quant à cette admirable exaltation du moi qui, de l'égoïste Simon, s'élève à la famille, à la patrie, à l'humanité ; qui fait qu'on expose sa vie dans l'intérêt du genre entier et qu'on préfère la mort au déshon-

neur ou à l'esclavage, reste lettre close pour M. Simon. Il passe sur le remords, cette voix de la nature qui dit à l'homme : « Tu as mal agi. » Il ne comprend le devoir qu'avec une solde et des verges. Cette idée si pure, que le souffle même de Dieu suffit pour la ternir, ce sacrifice du sage à l'humanité, la Vierge qui sourit à Cassius aux Ides de Mars et dans les champs de Philippes, et celle qui présente l'épée à Caton et la ciguë à Socrate, il la vend, il l'asservit, il la prostitue à toutes les divagations théologiques, et ose, les mains souillées encore de son honteux marché, accuser ses adversaires de vénalité ! tant est grande la démoralisation de M. Simon et sa profonde inintelligence du Droit et de la Justice.

La règle de morale d'Adam Smith, que dans toute occasion il faut faire ce qui serait approuvé par un observateur impartial, met M. Jules Simon en furie. « En supposant, dit-il, que la règle fût bonne, il res-« terait à nous apprendre d'où elle vient. Qui êtes-vous « pour nous imposer des règles ?.. Une règle suppose « un droit, un devoir. Vous ne connaissez que des « sentiments, des faits. Si vous invoquez pour votre « règle prétendue mon intérêt, vous tombez dans le « système égoïste ; si vous invoquez l'intérêt de la « société, dites-moi pourquoi je me sacrifierais à l'in-« térêt d'autrui ? Je le ferai si c'est mon instinct, mon « plaisir, et voilà tout. Il n'y a pas là les éléments « d'une morale. L'erreur commune à tous ces systèmes « est de ne point voir que la règle ne peut venir que « de Dieu ou de la force. » On voit par ces lignes quel cas tous ces spiritualistes font de la conscience et de la dignité humaines. Ils outragent les philosophes qui ont affirmé la justice en dehors de toute superstition, de toute récompense, et, sur la terre comme dans le ciel, leur morale cynique en appelle au garde-chiourme. Leur brutal triomphe sera une des hontes de notre époque.

Après avoir fait du devoir un caprice divin et réduit la morale à une ghilde sacrée, M. Simon célèbre tous les spéculateurs en paradis qui ont déchiré leur corps et foulé aux pieds leur volonté dans ce but hypocrite. « Les mystiques, dit-il, sont arrivés à de tels « raffinements qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admi- « rer de leur perspicacité ou de leur courage ? Quand ils « ont senti l'insuffisance de la langue humaine pour « exalter la grandeur de Dieu, ils se sont rejetés sur le « *néant de l'homme.* N'est-ce pas, en effet, *le même* « *hymne?* Et que fais-je de Dieu, à quelle hauteur « vais-je le placer quand jé me jette au néant, moi, le « *roi de la création ?* C'est dans ce même esprit qu'ils « ont usé des cilices et brisé des fouets sur leurs corps, « ou qu'ils ont abandonné leurs parents et leurs amis, « et effrayé le monde du spectacle de leur pénitence. « Mais malgré tous leurs efforts, ce moi qu'ils pour- « chassent se retrouve encore au fond de leur cœur. « Déchirés, meurtris, ensanglantés, il est là pour sentir « le bonheur et s'anéantir. »

C'est trop d'audace, en vérité, de faire entendre au siècle de la lutte du travail et de l'activité, l'éloge du suicide misérable de quelques fous inutiles à leur patrie et au monde, de glorifier tout haut leur rêverie inféconde et leur anéantissement équivoque, et il suffit, pour réfuter ces basses rapsodies, de les traîner au grand jour de la risée et du mépris.

M. Jules Simon ne recule même pas devant les conséquence de cet anéantissement, base de la fatale doctrine de Molinos ; il dit avec Ravaillac et Balthazar Gérard : « L'idée de la justice est une idée innée. Par « conséquent, si elle nous trompe, *c'est Dieu même* « *qui nous trompe.* » On va loin avec de tels principes ; aussi M. Simon explique, comprend et même admire Tartuffe: « Il y a des sectes mystiques qui com- « mencent par le pur amour et finissent par la lubri-

« cité. Tartuffe, dans le premier acte de Molière, par-
« lant du ciel pour s'acheminer à l'adultère, n'est si
« grand que parce qu'il est vrai. »

Dès lors, monté sur son dada philosophique et débarrassé de tout obstacle, M. Simon chevauche bride abattue en plein milieu du catholicisme. « La religion « catholique est la seule qui ait parfaitement compris « cette nécessité d'avertir les âmes et de les arracher à « la matière par des signes matériels. Non contente de « multiplier les églises et les chapelles, elle plante « des croix partout où elle domine, sur les monu-« ments, sur les tombeaux, aux carrefours des che-« mins. Elle attache un rosaire à la ceinture des fidèles, « elle est ingénieuse à créer sans cesse de nouveaux « objets de dévotion. Elle ne laisse pas une place dans « ses temples sans la couvrir de tableaux, de statues, « d'images, de sentences tirées de l'Ecriture ou d'*ex* « *voto.* » Rien n'est oublié, ni les chapelets, ni les estampes, ni toute autre sainteté. Simon s'extasie sur les oraisons et les signes de croix, il prône les pratiques de dévotion « qui exigent à peine l'attention de l'es-« prit et peuvent aller leur train, tandis qu'on vaque à « quelque travail. » Il se pâme au son des cloches qui frappent les oreilles vingt fois par jour ; les calvaires, les images, les reliques, tout le bric à brac religieux le remplit d'une sainte allégresse : « Pour l'immense ma-« jorité des hommes, toute cette formalité du culte « n'est pas de trop. »

« Quand je n'aurais pas fait autre chose que de dé-« livrer les hommes de la tyrannie des paternostres, « avait dit Luther, on me devrait de la reconnais-« sance. » M. Jules Simon n'est pas de cet avis. Il chérit d'un amour extatique toutes ces pratiques assujétissantes, la honte d'une génération ; il pleure d'un œil de crocodile l'ignorance des moines, la saleté des mendiants, les danses de Saint-Guy, les soupes des mo-

nastères, tout l'impur fétichisme de l'époque la plus misérable des siècles. Et jamais, depuis Pascal, l'abêtissement n'a trouvé un plus fervent apôtre :

« Essayez d'expliquer rationnellement les détails « d'un culte quel qu'il soit, vous tomberez dans l'ab- « surde. Essayez de les prendre au pied de la lettre, « vous tomberez dans la superstition la plus niaise... « L'Eglise catholique fait parler à plus des trois quarts « de ses fidèles une langue qu'ils n'entendent pas. « Qu'ont-ils besoin de l'entendre ? Il suffit que la loi « soit dans le symbole ; la dévotion est dans le chant « de l'orgue. Elle fait répéter cent fois en une heure la « même prière ; c'est une basse monotone, mais sur « cette basse l'amour jette ses éblouissantes brode- « ries. »

L'idéal social de Simon et de ses acolytes est un troupeau de Chinois, hébétés par l'opium, poursuivant dans un sommeil inquiet, des rêves de ciel, de paradis et d'enfer. Mais la raison vient enlever l'humanité à cet épouvantable cauchemar, la science emporte d'un souffle ces vapeurs maladives, élève, sur les ruines des chapelles et des calvaires, ses temples de justice et de liberté, et, prenant les peuples par la main, les arrache à ce champ de convulsionnaires pour une existence de lutte, de combat et de gloire. Les fourbes qui spéculent sur l'avilissement des nations se retournent alors contre ce trouble-fête, les bouches mielleuses grimacent l'anathème et l'ouvrage du philosophe se mêle aux foudres de Dupanloup : « Quoique les opinions maté- « rialistes commencent heureusement à disparaître (on « n'entend donc pas les bruits de la rue dans votre « oratoire capitonné), elles ont passé sur la France à la « fin du dix-huitième siècle et pendant tout le premier « quart du dix-neuvième. Elles ont certainement eu « pour effet de dégoûter les esprits de tout ce qui est « spéculation pure. Nous avons de leur longue domi-

« nation l'habitude de juger les choses par leurs résul-
« tats et même de vouloir les résultats hâtifs. Nous
« avons inventé un barbarisme pour exprimer une
« chose barbare : le positivisme, comme théorie, n'est
« rien du tout ; mais comme fait, c'est un très grand
« fait ; il a envahi la plupart des esprits. C'est le plus
« implacable ennemi du progrès, de la science et de la
« civilisation. »

Oui, j'en jure par l'éternelle force et l'éternelle matière, les progrès d'Escobar et de Loyola sont arrêtés à jamais. Vous ne nous donnerez point le change par vos airs hypocrites. Nous savons où se trouvent les véritables ennemis du progrès, de la science et de la civilisation.

En vain les philosophies soumises, avec leur carte d'orthodoxie en poche, se targuent d'indépendance. En vain Tartuffe se déguise en libre penseur pour s'introduire dans la maison. Il ne lui manque plus que de se faire l'avocat de ses victimes, le patron de la liberté de conscience ; la cliente n'a qu'à bien se tenir.

C'est ainsi que, par une tactique non encore épuisée et sous des titres menteurs, de hardis sophistes prêchent la liberté d'enchaîner les consciences et de les tenir sous le verrou, la liberté de l'exploitation spiritualiste, la liberté du dol et de l'escroquerie philosophique. Et, avant de partir pour cette sainte croisade, nos preux se jettent aux genoux de leur digne inspiratrice : la religion chrétienne. « Ceux qui ont pris la peine de lire mes
« livres savent d'avance qu'ils ne trouveront ici aucune
« attaque contre la religion chrétienne... Je suis rempli
« à la fois de respect et d'admiration pour le christia-
« nisme, cette doctrine si simple et si profonde, qui
« enseigne si clairement l'unité de Dieu et l'immorta-
« lité de l'âme, dont la morale est si pure, etc., etc. »

Le reste est bien connu, je puis en faire grâce.

Et se livrant à un enthousiasme factice qui le con-

duit fort bien où il veut aller, Simon s'écrie : « O mon « Dieu, Dieu de paix et de liberté, bénissez nos efforts « dans votre cause ; que ceux qui m'entendent et qui « m'inspirent deviennent comme les apôtres de la « liberté de conscience, qu'ils lui restent fidèles à « jamais, qu'ils l'honorent par une modération invin- « cible et qu'ils se rappellent toujours que, pour être « digne de la liberté, il faut savoir la respecter même « dans ceux qu'ils maudissent. »

Et encore : « Laissons la haine à nos ennemis, ren- « dons-leur justice. *Défendons-les* au besoin ; que « leur liberté nous soit aussi chère que la nôtre. »

Dieu, l'autorité incarnée, la source de toute intolérance et de tout arbitraire, le Dieu des fureurs et de l'enfer, devenu le hérault de la liberté et de la conscience, ce n'était déjà point mal pour commencer, c'est encore mieux pour finir : Un dogme de bon plaisir, contre lequel déposent la raison, l'histoire et la science, voue le berceau de l'homme au paradis où à la géhenne. Il est la négation de l'individualité humaine, l'ennemi implacable de la liberté : partout où il la trouve il l'égorge ; s'il est le plus fort, ou, obligé de subir la générosité du fort, il en profite pour aiguiser ses poignards. La lutte dure encore, et M. Simon nous conseille de désarmer en face de l'ennemi. Il nous adjure, au nom de notre conscience, de livrer à ces forbans la liberté arrachée de leurs griffes. Pourquoi ne nous propose-t-il pas de la conduire, les poignets liés et la corde autour du cou, au tribunal du Saint-Office ?

Certes, Sinon d'Argos ne parla pas mieux en conseillant aux Troyens d'introduire dans leurs murs le funeste cheval.

La liberté de conscience, sous la plume de M. Simon, peut comporter une dizaine d'inquisiteurs, elle a besoin d'entendre la messe : « L'humanité, dit-il, pour

« sa consolation et son édification, a besoin d'un culte « public. »

Après avoir bien constaté aux yeux des habiles sa profonde orthodoxie, M. Jules Simon se livre à une excursion dans l'histoire. Nous l'y suivrons.

D'abord il rencontre sur ses pas le grand polythéisme hellénico-romain, ce culte de la patrie, de la beauté et de la matière, à qui nous devons l'art, la poésie, la nature, et dont les débris, retrouvés à la Renaissance, ont suffi pour renouveler le monde. M. Jules Simon n'a pas assez de mépris pour cette religion matérialiste et humanitaire ; il ne peut du moins lui refuser ce qui a fait défaut au christianisme, la vertu des forts et des justes, la tolérance.

Ce n'est point, en effet, le côté par lequel brille le dogme fait tout exprès pour les ignorants et les simples, et acclamé par M. Simon avec tant d'enthousiasme. L'aveu même lui échappe, arraché par une douloureuse nécessité :

« Soyez attentifs, messieurs, à ce grand fait de « l'apparition de l'intolérance religieuse dans le monde. « Je dis que c'est le christianisme qui l'a apportée... « Vous allez voir naître l'intolérance civile en même « temps que l'intolérance religieuse, et pour la com- « battre ; et depuis cette époque, c'est-à-dire depuis le « jour où par l'avénement d'*un culte véritablement* « *digne de ce nom*, la liberté de conscience est deve- « nue plus que jamais nécessaire, vous traversez toute « l'histoire, jusqu'aux temps les plus voisins de notre « révolution de 1789, sans trouver un philosophe qui « enseigne le principe de la tolérance, ni un peuple « qui l'inscrive dans ses lois. »

Cette coïncidence d'un culte *véritablement digne de ce nom* accompagné de dix-huit cents ans d'intolérance ne frappe pas plus M. Simon que Voltaire, Diderot, Bayle, d'Alembert, etc. ; tous les apôtres de la

tolérance et de la liberté n'existent pas pour lui. D'un pas calme et assuré, il s'avance au milieu des cadavres et des crimes dont le culte véritablement digne de ce nom a parsemé la terre; il assiste avec sérénité à la condamnation d'Abélard, et nous raconte avec plus de tristesse que de colère la création des inquisiteurs, les massacres des Vaudois, d'Amboise, de Vassy, les Saint-Barthélemy, les supplices d'Anne Dubourg, de Berquin, de Giordano Bruno, enfin tout le sillon sanglant tracé par la religion sur les pages de l'histoire. Quiconque aura lu M. Simon ne pourra l'accuser d'intolérance, car il fait preuve de la plus grande impartialité entre les massacreurs et les égorgés; on trouve même, pour la consolation de ces derniers, une série de maximes divines qui eussent valu aux peuples une éternité de martyres sous le joug des tyrans.

« Je vous dis, psalmodie Simon avec Jésus, de ne « point résister au mal que l'on veut vous faire, mais « si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, pré- « sentez encore la joue gauche. »

« Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous « prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre « manteau. Je vous dis: aimez vos ennemis, faites du « bien à ceux qui vous haïssent... »

La Révolution, heureusement pour nous, fut d'un tout autre avis. Elle somma une dernière fois ses adversaires de revenir à la vérité et à la justice; et lorsqu'ils lui eurent répondu par leur éternel cri de guerre : « La liberté d'autrui est notre oppression, » lorsque la foi se jeta sur elle pour la déchirer avec ses dents et ses griffes, elle comprit l'irréconciliable dualisme de l'Eglise et de la Révolution. Alors, elle entreprit courageusement de délivrer le monde des monstres qui l'avaient jusque-là souillé et broyé. Certes, la Révolution a mérité les anathèmes de Jules Simon.

A la rescousse, à l'aide, à la garde ! hurle le froid narrateur des boucheries sacerdotales, avec un accent désespéré ; on attente à la foi de Torquemada. On porte une main impie sur les consciences de Simon de Montfort, de Jean XXIII (aux 300 concubines), des impudiques Clément V et Alexandre VI, de tant de doctes et saints personnages. Une intolérance farouche chasse les inquisiteurs, les bourreaux, les Chouans, les Tartuffes et les Frérons, la horde des jongleurs et des insulteurs.

Et notre philosophe d'aboyer de plus belle à la lune. Colère imprudente. Pendant que le platonicien se démène avec furie, son masque tombe, et, sous sa livrée de philosophe, je vois passer un bout de scapulaire.

« Je ne veux pas, dit-il en style d'Euménide, faire « le procès à la Convention. » Gare à la Convention ! Simon lui reconnaît quelque mérite : l'Europe repoussée, la destruction des préjugés séculaires, etc. ; mais Simon ne peut avaler les décrets antireligieux de cette Assemblée :

« Dominée par les événements, dit le vindicatif « casuiste, qui lui paraissaient légitimer l'abus de la « force, entraînée peut-être à son insu par un senti- « ment de vengeance souvent provoquée par les *tenta- « tives contre-révolutionnaires* du clergé, elle ne « cessa d'entraver la liberté religieuse jusqu'au moment « où elle proscrivit à la fois la religion et ses mi- « nistres. »

Chaque mot témoigne plus ou moins de la science d'insinuation perfide possédée par l'école spiritualiste, mais *entraver* surpasse tout. La liberté religieuse entravée par la Convention s'appelait la dîme, les privilèges ecclésiastiques, les biens escroqués à l'ignorance depuis des siècles, le paradis ou l'enfer sur la gorge. La foi, c'était l'assassinat prêché et mis en pratique sur les bords de la Loire comme sur les bords du Rhône,

et les ministres proscrits, pauvres gens, vouaient la République à l'Europe coalisée, et les patriotes aux Vendéens. Aussi lorsque la Révolution proclame enfin sa formule et que la justice déclare la guerre aux impurs arrêts de la grâce, Simon crie à l'abomination de la désolation. Son cœur, plein de l'amour de Dieu, déborde d'amertume, de fiel ; son œil, sec en face des tueries sacerdotales, étincelle de haine ; sa rage impuissante trempe sa plume dans la boue du ruisseau hippocrène de Veuillot et des évêques : « Vous le savez, « messieurs, de tous côtés venaient les injures; les « journaux et les clubs ne tarissaient pas, les adminis- « trations locales s'enhardissaient à entraver et à mo- « lester les prêtres (il y tient). On attaquait jusqu'à la « religion naturelle. (Est-il assez orfèvre ? mais elle « n'était pas encore inventée.) Dieu était passé de « mode. Les orateurs des Jacobins et ceux des sections « de Paris enveloppaient toutes les religions et toutes « les philosophies dans le même mépris et dans le « même anathème. D'indignes prêtres, reniant leur « passé et leur foi, mêlaient leurs voix à ces *impiétés*. « Lorsque Gobel, évêque constitutionnel de Paris, vint « avec son clergé abjurer son catholicisme et prendre « le bonnet rouge au sein de la Convention, il fut « imité séance tenante par plusieurs membres de l'As- « semblée... Cette scène *étrange* fut comme un signal « auquel répondirent de tous les côtés de la France « tout ce qui restait de *prêtres corrompus*. Chaque « jour l'Assemblée, la Commune, les Jacobins enten- « daient des rétractations qui luttaient entre elles de « *cynisme*. »

Voilà certes un échantillon passable de tendresse théologique. L'époque grandiose où l'homme, chassant toute superstition et toute crainte, proclama à la face du monde sa dignité et sa raison, sera l'éternel désespoir des âmes fausses et des cœurs froids ; la parole de

ces prêtres philosophes qui, souffrant de leur position double, saisirent avec empressement l'occasion d'ouvrir leur cœur et de se donner tout entiers à la vérité, brûle, comme un fer rouge, le front des rhéteurs hypocrites.

« Gobel, dit Jullien, de Toulouse, vient de manifester les « sentiments que j'ai dans mon âme ; je désire m'iden- « tifier à ce grand exemple. On sait que les ministres du « culte protestant n'étaient guère que des officiers de « morale ; mais il faut en convenir, il y a dans tous les « cultes, du plus au moins, un peu de charlatanisme... « J'ai exercé pendant vingt ans les fonctions de mi- « nistre protestant, je déclare que je ne les exercerai « plus, que je n'aurai désormais d'autre temple que le « sanctuaire des lois, d'autre divinité que la liberté, « d'autre culte que celui de la patrie, d'autre évangile « que la Constitution républicaine. »

Entre Jules Simon et Jullien, quel est le cynique ?

Le panégyriste des *ex-voto*, des scapulaires et des litanies monotones s'emporte contre la Fête de la Raison, premier cri d'un peuple libre. La raison de M. Jules Simon est l'opposé de la jument de Roland. Elle a toutes les vertus, quand elle est morte.

Ce dilettante de cloches, amateur de gargouilles et de verrières, ne peut pardonner à la Commune et à la Convention le décret du 16 novembre, rendu sur la proposition de Cambon, « qu'en principe, tous les bâ- « timents qui servaient au culte et au logement des « ministres, devaient servir d'asiles aux pauvres et « d'établissements pour l'instruction publique. »

Et M. Jules Simon, si injuste pour les efforts des révolutionnaires, continue ses plaintives jérémiades sur le sort des fauteurs de la guerre civile : « Où étaient, « dit-il, ces cultes qu'on faisait libres ? Où étaient leurs « prêtres, leurs autels, leurs fidèles ? Où était, surtout, « le culte catholique contre lequel s'élevait tant de « haines ?... »

Où était le culte catholique, M. Simon? je vais vous le dire. Il était au Bocage, dans les marais de la Vendée, dans les greniers de Nîmes et de Montauban, partout soufflant la discorde, le meurtre et l'incendie. Il était avec Barbotin égorgeant les républicains sur l'autel, avec tel curé achevant les blessés sur les champs de carnage à grands coups de son crucifix de fer; avec Laussat qui leur administrait des hosties empoisonnées, s'annonçant au comité de Chollet par cette parole lugubre : « Effaçons-le de Pardon. » Le catholicisme prêchait alors à ses paroissiens : « Plus vous tuerez de pa-« triotes, plus vous irez vite au Paradis. » Et cent mille enfants de chœur les suivaient, avec des fusils et des torches en guise de cierges. Les fureurs de votre culte de prédilection, monsieur Simon, contrastent avec les chants de paix et de fraternité bientôt étouffés, dont retentissaient alors le Temple de la Raison.

L'alerte des superstitions et des philosophies ne sera pas longue, lorsque Robespierre est là. « Il faut le « dire bien haut, tout le culte de la Raison ne fut que « le délire d'un moment. La Convention le subit; c'est « une tache pour elle; mais l'idée n'en était pas née « dans son sein, c'est une création de la Commune de « Paris. Quand Chaumette, escorté d'*une troupe de* « *gens sans aveu*, vint proclamer son nouveau culte « dans l'assemblée, les représentants applaudirent ; ils « invitèrent Chaumette et la déesse Raison aux hon-« neurs de la séance. Ils firent plus; ils décidèrent « que Notre-Dame serait le temple de la Raison et, « descendant de leur siège, ils suivirent docilement le « cortège de la déesse jusque dans son nouveau tem-« ple. Mais *ils souffraient au fond de l'âme*. Ils sen-« taient leur humiliation... ils le montrèrent plus « tard. »

Diable ! voilà bien de la rancune, pour une procession à Notre-Dame ; et le sang des Hébertistes n'a-t-il

pas lavé encore, aux yeux de M. Simon, la tache d'une faiblesse si tôt réparée ?

Chaumette, *escorté d'une bande d'hommes sans aveu,* n'est pas très adroit. Il est vrai que M. Simon ne prétendait pas alors au Corps législatif.

Mais, monsieur le député, ces hommes sans aveu étaient, comme vous, les élus de la ville de Paris, et, plus que vous, ils avaient le sentiment de leurs devoirs. Investis de cette haute mission, à l'époque la plus périlleuse et la plus mémorable de notre histoire, ces hommes sans aveu eurent à cœur de placer leur grande Commune à la tête de la civilisation. Leur idéal n'était pas un troupeau de fakirs et de croyants ensevelis dans l'anéantissement des saints ou le marmottement des prières, mais un peuple fort, actif, intelligent, instruit, debout au grand air de l'Agora ou du Forum. La haine de Dieu et l'amour des hommes enflammait leurs courages ; ils ne voulaient pas seulement chasser un roi et des prêtres, mais l'ignorance, la superstition et le charlatanisme, et lorsqu'ils tombèrent sous les coups d'un rhéteur spiritualiste, la Raison et la Liberté ont péri avec eux. Je comprends, monsieur Simon, que vous insultiez à leur statue de bronze. Ils avaient ce qu'on ne remplace pas avec des élégies dévotes, une foi : la Révolution ; un dogme : l'Humanité.

Pourtant, vous aimez le peuple vingt jours au moins avant l'élection ; tous les cinq ans, ce n'est pas de trop, et l'un de vos avatars s'appelle l'*Ouvrière.* C'est que les titres de vos ouvrages sont suspects et les mots prennent sous votre plume une signification fâcheuse. Vous dites : « Voici la religion naturelle », et je vois un bedeau qui nettoie la nappe de l'autel ; votre *Devoir* est un ermite occupé à égrener son rosaire, votre *liberté de conscience,* la liberté de l'Inquisition. Enfin, l'*Ouvrière?* Quelle parole d'amertume ou de découragement allez-vous jeter à cette malheureuse victime ?

En socialisme, M. Simon est de l'école de Pangloss, avec moins de logique et de grandeur. Pangloss est convaincu ; misérable jouet du sort, Pangloss dit à la douleur qui le dévore : « Non, tu n'es pas un mal. » Assis dans un sopha, en face d'une table bien servie, ses successeurs bâtards disent au peuple qui pleure et qui souffre : pleurez, souffrez, vous êtes bien heureux, le paradis est à vous : « Sommes-nous riches ? « Nous avons les habitudes des riches, il nous faut des « appartements élégants, du feu en hiver, de l'air en « été, de bons mets, des vins fins, des domestiques. « Tout cela ne nous réjouit guère, c'est en quelque « sorte notre pain quotidien. Nous souffririons d'en « être privés, nous remarquons à peine que nous « l'avons, etc. » Alors vient la contre-partie : « Entrons « dans la demeure du pauvre. Est-ce une maison ? « Non, la langue lui donne un autre nom, c'est une « chaumière. Entrons là, voici un espace où ne tien- « drait pas l'antichambre du riche. L'air n'y vient pas « parce qu'il y a un impôt sur les fenêtres. En revanche, « le vent et la pluie y pénètrent par les toits effondrés, « par les murs lézardés. Point d'autre sol que la « terre dure et humide, etc... Quelle vie ? Ne disons « pas qu'on s'y habitue jusqu'à ne plus souffrir de la « misère, ne berçons pas notre égoïsme de cette vaine « pensée ; mais disons, car cela est vrai, *que la Provi-* « *dence veille sur ses abandonnés, qu'elle émousse* « *exprès leurs sens* pour que la douleur ait moins « d'aiguillons, *qu'elle endurcît leurs corps* aux priva- « tions et à la fatigue, qu'elle endort leur imagination « pour que le regret du bonheur absent n'ajoute pas « à la misère présente. L'homme, *heureusement, s'ha-* « *bitue à souffrir,* comme il s'habitue, hélas ! à jouir. « *Dieu ramène une sorte d'égalité* entre le riche et le « pauvre *par cet effacement de nos facultés.* Comme « le plus grand bonheur est celui qui est nouveau, il y

« a une misère presque intolérable, et c'est celle qui « vient nous surprendre au milieu des jouissances de « la vie. »

Proudhon venait sans doute de lire une page semblable, lorsqu'il a écrit : « Dieu, c'est le mal. » Qu'aurait-il dit de cette Providence, dispensatrice d'affaissement, et complice des verbiageurs? Jamais les spiritualistes ne cesseront de faire jouer à leurs entités le rôle infâme d'utilité de l'égoïsme ; ils n'ont qu'un but: éloigner de la couche du riche tout remords importun, endormir par un haschisch paradisiaque les misères du pauvre et renvoyer aux calendes du jugement dernier les assises de la justice. Leurs larmes reconnaissantes sont réservées de droit à l'agioteur millionnaire qui se voit obligé d'entrer aux contributions directes, à la suite d'une opération malheureuse.

C'est dans cette touchante disposition d'esprit que le sensible Simon aborde un des plus redoutables problèmes de notre monde.

Un jour, les malheureuses employées dans les fabriques autour de Lyon reçurent l'ordre de volager leurs cœurs, de laver leur visage, de prendre un habit et un air de fête. M. Simon, le socialiste philosophe, venait en berline, accompagné des autorités et du maître du lieu, juger *de visu* de la situation des classes ouvrières.

L'ouvrage est là tout entier. Avant de nous faire descendre dans l'enfer du prolétariat et de nous promener dans les sinistres régions de sanglots et de larmes où passent des générations vouées à la damnation humaine, Simon écrit au portique : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.* « Les causes d'inégalités sont permanentes et nécessaires. »

Lecture horrible et navrante. Simon découvre les plaies avec une sorte de complaisance, décrit les angoisses, les tortures, rend les sanglots, montre « dans le

« ménage maudit le père et la mère absents chacun de « leur côté; l'enfant, que la mère ne peut plus allaiter, « abandonné à des mains étrangères; puis une ef- « frayante mortalité, des habitudes morbides parmi « les enfants qui survivent, une dégénérescence crois- « sante de la race, l'absence complète d'éducation mo- « rale. » Il charge des plus sombres touches ce sinistre tableau : « Les enfants de trois à quatre ans errent au « hasard dans les ruelles fétides, poursuivis par la « faim et le froid ; quand, à sept heures du soir, le « père, la mère et ces enfants se retrouvent dans « l'unique chambre qui leur sert d'asile, le père et la « mère fatigués par le travail, et les enfants par le « vagabondage, qu'y a-t-il de prêt pour les recevoir? « La chambre a été vide toute la journée, le foyer est « mort ; la mère, épuisée, n'a pas la force de préparer « des aliments, tous les vêtements tombent en lam- « beaux. Voilà, dit Simon, la famille telle que les ma- « nufactures nous l'ont faite. » Et l'ouvrier ne restera même pas « dans cette chambre étroite et malpropre, « privée d'air, où l'attendent un repas mal préparé, « des enfants à demi-sauvages, une femme qui lui est « devenue presque étrangère. Il ira au cabaret en- « gloutir ses profits et ruiner sa santé. » Enfin Simon, pour conclure, évoque le formidable fantôme de la misère côte à côte avec la richesse, du paupérisme debout au milieu de l'industrie prospère, d'un peuple esclave de par l'iniquité sociale édifiant, au prix de sa dignité et de sa vie, les fortunes et les palais de ses exploiteurs. Et lorsque le cœur se brise au récit de ces misères, lorsque l'esprit s'indigne et que tout ce qu'il y a d'humain dans notre être crie : « Pitié ! pitié pour « tant de souffrances ! justice pour tant de labeurs ! » Le spiritualiste Simon se croise les bras en fredonnant son immuable refrain : « *Lasciate ogni speranza.* Il « faut se résigner à faire le bien par le perfectionne-

« ment des anciennes méthodes, ce qui revient à dire, « pour parler franchement, qu'on peut plutôt *atté-* « *nuer le mal* que *le détruire,* ou qu'on ne le dé- « truira que par de longs et persévérants efforts... « Oui, dit-il, le mal est affreux ; non, il n'y a pas de « remède souverain, de remède unique. » Dans cette voie perfide M. Jules Simon en arrive à nier le droit du travailleur, il s'adresse au bon plaisir du maître, à son caprice ; il imprime au front du misérable un stigmate encore plus douloureux que la misère, la charité : « Il faut redoubler d'énergie et de pitié. Que la « charité qui éparpille ses trésors, qui les perd, qui les « répand quelquefois au détriment de ceux qu'elle « croit soulager, n'abandonne plus au hasard, aux ins- « pirations d'une pitié aveugle, ses ressources et son « dévouement. »

Le temps de cette charité qui vous affole est passé, M. Jules Simon. Le temps de la justice est venu. Entendez-vous bien, la richesse est sociale et la répartition des produits doit être sociale, c'est-à-dire faite avec le moins d'inégalité possible. Le peuple, comme vous semblez le croire, n'est point créé pour produire sans fin ni trève au profit de quelques privilégiés qui lui mesurent la pâture comme un chauffeur à sa machine ; il voit sa misère s'accroître avec son labeur, avec votre richesse ; et le droit au repos, à l'instruction et à toutes les jouissances sociales devient indispensable à ces générations harassées, broyées, avilies, menacées de décrépitude physique et morale.

Toutes ces considérations touchent peu M. Simon, il est chrétien ; il nie le progrès, l'avenir et la pensée, et va répétant avec Jésus la maxime insolente : « Vous « aurez toujours des pauvres parmi vous. »

M. Simon devrait être conséquent et ajouter avec ce divin vagabond : « Pourquoi vous occupez-vous du « lendemain ? Voyez les oiseaux du ciel, voyez les lis,

« ils ne tissent pas et sont plus richement vêtus que « Salomon dans toute sa gloire. » Mais les banquiers et chefs de fabrique démocrates ne seraient point contents. Tous ces oisifs filent des dithyrambes au travail comme des odes à la gloire, afin de voiler une réalité qui serait trop atroce.

Le spectacle des maux populaires est un sauvage et grandiose paysage dont ils décrivent en artistes les oppositions d'ombre et de lumière, les tons et les couleurs, afin de saisir les nerfs des petites maîtresses et de créer des émotions aux aristocraties.

Aussi, est-ce avec une sorte d'acharnement féroce que Simon nous plonge dans ces cercles de Dante où retentit, encore plus effrayant que dans la grotte des Cyclopes, le sourd grondement des machines et des marteaux dominé par l'aigre sifflet du contremaître ; il fait défiler sous nos yeux les damnés des enfers industriels attachés à leur supplice : Sisyphes roulant le dur roc du pain quotidien, attachés à la roue de la faim ; Tantales dévorant de leurs regards affamés les jouissances de la vie. Voici Rouen avec ses ouvriers débiles, souffreteux, écrasés sous la douleur et le désespoir, et où semble imprimée à jamais la griffe des Sénard et des Franck-Carré ; Rouen avec ses huttes et sa peuplade déguenillée dont Adolphe Blanqui écrivait : « Il faut « que personne n'ignore qu'il existe des milliers « d'hommes parmi nous, dans une situation pire « que l'état sauvage. » Voici Amiens, la ville riante aux vastes rues, aux magnifiques promenades ; elle possède la plus belle cathédrale du monde et le triste faubourg de la Veillière, qui semble endormi et fait mal à voir. La cathédrale de Reims, où se sacraient les rois, tient sous son ombre une des plus épouvantables misères de France. Ce gémissement est Roubaix ; cette plainte, Lille et Saint-Quentin. Un long hurlement de colère et de haine indique Lyon et ses canuts chétifs,

enfouis dans leurs caves. Ici, M. Simon pousse son cri de joie : il a trouvé la manufacture-prison, une bonne œuvre, une traite perfectionnée avec bénédiction des évêques. « Un fabricant, sorti lui-même des ateliers, « et devenu riche par des miracles d'économie, a eu « l'idée de transformer l'apprentissage en une sorte « d'internat. Il a bâti tout exprès, à quelques lieues de « Lyon, un établissement considérable, fabrique, école « couvent, comme on voudra l'appeler. L'idée a pros- « péré et il y a maintenant plusieurs maisons de ce « genre. Les jeunes filles, en entrant dans ces établis- « sements, signent un engagement de trois années « Le règlement est partout extrêmement sévère ; dans « une de ces maisons, par exemple, le travail com- « mence à cinq heures un quart du matin et finit « à huit heures un quart du soir. Sur cet espace de « quinze heures, cinquante minutes sont accordées, « le matin, pour déjeuner et faire les lits, une heure « pour dîner et se reposer, ce qui laisse un peu plus « de treize heures de travail effectif. La journée finie, « on soupe, on dit la prière et tout le monde est cou- « ché à neuf heures. Les apprenties n'ont droit qu'à « une sortie toutes les six semaines. On ne trouve, dans « le règlement, aucune trace d'un enseignement élé- « mentaire qu'une école du dimanche. Le chapitre V « organise l'emploi de la journée du dimanche : Le « dimanche est un jour exceptionnel ; nous voulons lui « conserver le caractère qu'il doit toujours avoir, c'est- « à-dire le consacrer à remplir les devoirs religieux et « à se livrer au repos.

« Pour passer cette journée *chrétiennement* et gaie- « ment (ce sont les expressions de cet édit) le matin, « messe, exercices religieux, école de lecture et d'écri- « ture. De deux à trois heures, catéchisme. Après, « vêpres et promenade sous la surveillance des sœurs « (car il y a des sœurs). La surveillance est confiée aux

« sœurs de Saint-Joseph dans certains établissements, « et dans d'autres, aux sœurs de Saint-Vincent de « Paul. »

Quel Eden en vérité, « les fabricants qui ont fondé « ces écoles *n'en retirent pas de profits*, obligés qu'ils « sont de marcher en tout temps, à cause de leur outil- « lage et de leur personnel. »

M. Simon a-t-il vu leurs livres ? Je ne crois pas plus au désintéressement de ses fabricants philanthropes qu'à l'existence « de son Dieu et à l'immortalité de son « âme ».

Encore un pas dans cette épouvantable fosse. Simon nous l'assure : « Plus de la moitié des enfants pauvres meurent dans l'année de leur naissance. » Ainsi, « sur « cent enfants exposés à l'hospice de Rouen et âgés de « moins de soixante jours, 83 sont morts avant l'âge « d'un an. » Presque tous ont l'estomac tellement débilité qu'ils ne peuvent plus digérer et meurent de faim. Dans le département du Haut-Rhin, tandis que dans les familles de fabricants la moitié des enfants atteignent la vingt-neuvième année, cette même moitié cesse d'exister avant l'âge de deux ans accomplis dans les familles des ouvriers de filatures.

L'infatigable Simon décrit les mères qui ne peuvent garder leurs enfants à la mamelle obligées, en partant à la fabrique, de les stupéfier avec du *dormant ;* la race humaine abâtardie, la famille impossible, des hommes voués pour leur vie à un état de faiblesse et de malaise, les conseils de recrutement impuissants à parfaire leur contingent, enfin la débauche brodant sur le tout et apportant son tribut d'empoisonnement à tant d'autres causes de mort.

Tel est le tableau tracé à grands traits par l'auteur de *l'Ouvrière*. Il ne peut point arguer de son ignorance. Nul n'a vu de plus près et décrit avec plus de précision l'étendue et la gravité du mal. Etait-ce donc pour le

seul plaisir de mettre sous nos yeux un aussi épouvantable mystère ? Lorsque le lecteur halète, réclamant un remède, un moyen de panser ces blessures et ces misères, le descripteur prolixe de tant de souffrances et de tortures balbutie. Au milieu de phrases incohérentes et de vagues déclamations je distingue : « Reconsti-« tution de la famille. »

Mais les salaires sont insuffisants à l'entretien d'un ménage et vous-même, tout à l'heure, nous avez fait frémir en retraçant ce trou noir enfermé, hideux, sans meubles et sans lit, où demeurent l'ouvrier et sa famille. Maintenant, c'est une autre gamme : « Dans l'état « actuel de nos ateliers, les ouvriers les mieux payés « ne sont ni les plus rangés ni les plus heureux ; on « peut même dire qu'ils ne sont pas les plus riches... « C'est en vivant dans son intérieur, en préférant le « bonheur domestique à tous les ruineux et dégradants « plaisirs du cabaret qu'un ouvrier triomphe de la « sévérité de sa condition, et c'est à le rendre capable « de soutenir et de conduire une famille qu'il faut « faire servir toutes les forces de la bienfaisance « publique et privée. » M. Jules Simon avoue avoir composé *l'Ouvrière* sur les renseignements des chefs d'industrie ; il a dû, pendant la durée de son élection, réformer quelques-uns de ses jugements. Mais si certains corps d'ouvriers participent à la démoralisation des classes élevées, à qui la faute ? Et quand même un malheureux, à force de privations, de lutte et de travail, en retranchant de sa vie toute récréation, parviendrait à prolonger ou à améliorer une existence de misères, le droit de cet homme et de sa classe tout entière à une part des jouissances sociales en reste-t-il moins intact, moins juste, moins sacré ? M. Simon est chrétien, il croit à la perversité originelle et aime à tonner en vrai prédicateur contre la débauche et l'ivrognerie. Qu'il réserve donc ses foudres contre les

auteurs égoïstes de ces dégradations et non contre le pauvre diable qui, écrasé de douleur et de honte, tâche de tuer sa pensée encore trop vivante (à son gré) et va au bouge ou au cabaret oublier le sentiment de ses misères ? Le prêtre de la Religion naturelle propose de remplacer le trois-six par sa philosophie spiritualiste ; entre les deux drogues, je ne sais véritablement quelle est la plus pernicieuse ?

M. Simon sait bien pourtant d'où partent les exemples honteux qui démoralisent la nation, et cette corruption des classes élevées, débordant comme un flot impur sur la société tout entière. Pourquoi ce tableau digne de Couture, n'a-t-il pas tenté la plume de M. Simon comme les misères du pauvre ? Est-ce que le vice élégant n'est pas le vice ? Et ce dandy, ivre de champagne sur des canapés, n'est-il pas au-dessous de l'ilote étendu dans le ruisseau qui, lui au moins, a l'excuse de son ignorance et de son abrutissement ?

Pourquoi M. Simon, après avoir décrit les régions des ténèbres et des sanglots, ne nous a-t-il pas promenés à travers les régions de lumière et de fêtes ? Pourquoi ne nous a-t-il pas dépeint la sueur et le sang des misérables métamorphosés en perles sur la gorge des prostituées, en étoffes d'or, de soie et de brocard, en vins exquis sur la table de Trimalcion ; le luxe effréné, voile menteur jeté sur les plaies de la France ; les ruelles et les masures, derrière les palais et les boulevards ; un peuple enfin, créateur de richesses, broyé et insulté par la richesse ? Qu'il chante les scandales, les fureurs d'un agio qui ruine d'un coup de dé des milliers de familles, les mystères des falsifications, les victoires et conquêtes du monopole, toute l'épopée des mystifications sociales ! Le rapprochement n'eût point été hors de propos.

M. Jules Simon préfère prêcher aux ouvriers les vertus théologales, comme si leur moralité pouvait ré-

sister aux enseignements étalés de toutes parts par la haute société. Il demande le rétablissement de la famille en laissant debout tous les éléments qui s'opposent à sa reconstitution. Qu'il réclame d'abord le rétablissement de la morale et de la justice !

Mais tous ces économistes n'ont qu'un souci : ouvrir de nombreux débouchés à l'industrie, jeter dans le nouveau tourbillon de nouveaux peuples, de nouvelles terres, attacher à la chaîne les peuplades jusque-là tranquilles. Il semble qu'ils aient juré de ne plus laisser un seul instant de répit au monde entier. En proie à une sorte de rage frénétique, tous ces honnêtes savants creusent le gouffre, sous prétexte de le fermer. Au moment même où le progrès des sciences et l'introduction des machines semblaient assurer des loisirs à l'humanité, les peuples se trouvent voués à un travail haletant, fébrile, superflu, qui ne fait point pousser un grain de blé et n'avance pas d'une seconde le moment de leur régénération. Produire sans but, sans espoir et sans trève, afin d'édifier la statue d'or et d'argent du dieu Luxe ; produire même en jetant dans le funeste engrenage sa vie, sa pensée, ses enfants, son avenir, produire même sans consommer, sinon les restes du privilégié ou quelque produit avarié ; tel semble le dernier mot de la civilisation moderne.

« Travaille ! » hurle l'économie politique, chaque fois qu'un prolétaire relève la tête, « c'est ton honneur « c'est ta gloire, le plus beau lot de l'humanité ». Et lorsque leurs dithyrambes ne suffisent pas, « un gou- « vernement très ferme et très réservé » ajoute l'argument de la mitraille et du sabre. Les Simon se doublent des Cavaignac et des Charras.

L'art perfide des hommes est de dépeindre au peuple, sous les plus noires couleurs, tous les instruments d'émancipation, de lui faire prendre en haine toute

voie de salut, et par contre d'offrir à son amour ses plus mortels vampires. Simon, comme de juste, s'élève contre la seule intervention qui puisse sauver l'ouvrier en contrebalançant l'influence du capital. Il invoque avec ferveur la vierge Apéga, de Sparte, qui presse sur son sein, garni de pointes de fer, les générations déchirées, la vierge de l'Inquisition réédifiée à Magdebourg, la grande déesse des doctrinaires, l'Hypocrisie masquée en Liberté : « Tout ce que peut l'Etat, « c'est de rendre les crises plus rares en s'efforçant de « répartir les bras sur le territoire suivant les besoins, « et de les rendre moins cruelles en donnant plus « d'extension aux travaux publics dans les moments où « l'industrie privée se resserre. Il faut aussi, par de « bonnes lois et par une administration *très ferme* et « très réservée, favoriser l'industrie et le développement « du travail national. Hors de là il n'y a guère que des « utopies. » Ainsi la croix est faite, et il n'y a plus à y revenir. Tout est pour le mieux dans la plus atroce des industries possibles. M. Simon prononce, sur la fosse du prolétariat, la parole de mort. Une administration très ferme, il doit être satisfait. Des travaux publics, mais qu'il voie autour de lui. Eh bien, M. Simon, permettez-moi de trouver vos allégations de *statu quo* très utopistes. Vous attaquez si violemment l'intervention de l'Etat, c'est la seule qui puisse vous arracher votre proie, émanciper la classe onvrière : « Le despotisme, « soit qu'il s'applique au travail même de l'ouvrier ou « à ses transactions, ne peut jamais être un remède... « L'éternelle et nécessaire loi du travail est la liberté : « liberté pour l'ouvrier, liberté pour le capital. La « science économique parviendra-t-elle à créer une « combinaison qui, sans blesser en rien la liberté, « attribue au travail une plus large part dans les béné- « fices ? Nous voulons l'espérer. »

Grand merci de vos souhaits ! Démocrate Simon,

qui douterait de leur sincérité ? L'Etat, et je parlerai de l'Etat révolutionnaire et progressif, non de vos administrations fermes et réservées, l'Etat n'a-t-il pas mission de relever et de défendre le faible, l'opprimé ? Vous crierez au despotisme, car votre liberté se désespère chaque fois qu'on touche à un privilège ; sa sonore étiquette recouvre l'absolutisme du capital et le servage indéfini des classes ouvrières. Abstracteurs de liberté, l'ouvrier, pressé entre la faim et la dévorante peine des manufactures, l'ouvrière avec la prostitution ou le réchaud de braise comme alternative, sont-ils libres, oui ou non ? M. Simon se garde bien de répondre. Il préfère réciter son oraison funèbre sur la tombe du socialisme, soulever la pierre pour la laisser retomber plus pesante, prêcher morale et résignation à des ventres affamés. Puis, comme M. Simon est philosophe, il dresse son établi, étale ses drogues et débite les panacées plus stupéfiantes que la thériaque des femmes de Saint-Sauveur. Nous les connaissons déjà, c'est la Providence qui dispense l'affaissement, le Dieu de l'abrutissement égalitaire : « Personne ne nous soupçonnera « d'être indifférents sur le fond des croyances. Nous « ne renonçons pas, pour les idées qui nous sont chères, « au droit sacré de propagande et nous croyons du fond « du cœur que les doctrines spiritualistes sont à la fois « vraies, consolantes, fortifiantes, que la notion du « devoir est plus claire et que le sentiment de l'obli- « gation devient plus doux, quand on rattache la loi « morale et l'ordre universel à l'auteur de toute vérité « et de toute harmonie. Nous savons que l'âme s'agran- « dit et s'épure dans la contemplation de la perfection « infinie ; et si le savant et le philosophe ont besoin, « pour s'intéresser aux besoins de la vie et aux peines « qu'elle impose, de se rappeler les volontés de Dieu, « nous comprenons ce que cette continuelle présence, « ce que cette douce espérance sont pour le simple et

« l'abandonné... Dieu qui est vraiment le père des « hommes se donne sans peine et sans recherche aux « cœurs droits, aux âmes innocentes; il leur montre, « dans leurs angoisses, les éternelles consolations de « l'avenir; il les assure dans la Justice en leur appre- « nant le monde et les plaisirs du monde, etc., etc. Ce « qui rend le soldat indifférent au danger et à la peine, « c'est le sentiment profond de la justice d'une cause « ou l'honneur national exalté jusqu'à l'héroïsme; « et dans le champ de bataille de la misère, où l'on « compte tant de blessés et de morts, c'est aussi la foi; « c'est la croyance à Dieu et au Devoir qui donne la « résignation, le vrai courage, la persévérance infati- « gable, etc. »

J'ai honte de reproduire d'aussi lâches et d'aussi viles rapsodies, mais la plume tombe de dégoût lorsqu'on voit les coryphées de Dieu et de l'immortalité de l'âme, la bouche pleine encore de leurs religieuses tirades, conclure par un aveu de scepticisme. Après avoir écrit très justement : « Cette société qui périt de « scepticisme n'a pas le droit de prêcher des croyances « qu'elle a perdues ou qu'elle n'a pas encore retrou- « vées; de ces entreprises, la plus déloyale et en même « temps la plus inutile est de prêcher la foi, étant « incrédule, et de faire de Dieu un instrument de domi- « nation. » M. Simon se condamne et se dément lui-même; il se prend dans son propre piège dans une de ces conférences, feintes par lesquelles les philosophes spiritualistes essaient d'attendrir leur public et prêchent le vrai pour masquer le faux : « Il faut d'ailleurs se « rappeler que nous sommes jugés sévèrement et jus- « tement dans les ateliers. Les ouvriers connaissent « l'état de nos esprits et de nos mœurs, ils nous savent « *sceptiques*, sans savoir ce que c'est que le scepti- « cisme. »

Ainsi, M. Jules Simon, vous vous déclarez sceptique.

Vos actes de foi, d'espérance et de charité, vos élans vers le ciel, vos amours divins, cette immortalité de l'âme, consolatrice de votre espoir et de votre vertu, trompeuses figures de rhétorique déroulées à plaisir devant la foule ébahie. Et ce Dieu lui-même, confessé par vous sur le trépied de la sybille, jeté en défi à la société moderne, ce Dieu à qui vous avez élevé tant d'autels et de chapitres, vous n'y croyez pas, vous le premier ; il ne sert qu'à recouvrir la sécheresse et le vide de votre âme ; il n'est que la sanction de votre immobilisme et de votre manque de foi. Instrument et domination au service des magisters égoïstes, il leur permet de débiter un interminable sermon plutôt que de tendre une main secourable à celui qui se noie. La Providence, vieille et âpre usurière, n'a jamais prêté qu'aux riches, M. Simon, et vous l'avouez.

Parlerai-je du dernier ouvrage de Jules Simon, *l'Ecole?* Notre aimable philosophe démontre fort bien que dans certains pays de l'Allemagne on sait plus lire et écrire qu'en France? Oui, mais le Français, même illettré, avec son bon sens voltairien et sa merveilleuse aptitude, n'est-il pas encore supérieur au piétiste germain, muré à tout jamais dans la lecture de la Bible et dans son ignorance? Une question pour terminer: J'admets pleinement le principe de l'éducation obligatoire, mais enfin, que seraient des hommes élevés de force dans les idées de Jules Simon ?

Rendons du moins à notre héros cette justice que, chez lui, l'homme politique est à la hauteur du théoricien et sa ligne de conduite procède directement de ses concepts sur Dieu, le devoir et l'immortalité.

Le vertueux Simon écrivait à son compagnon de 1848, le colonel Charras, la lettre citée dans la *Presse* du 28 février 1864.

Les raisins étaient peut-être un peu verts. Ils mûrissent à vue d'œil. Trois jours après le signataire de

la lettre à Charras, l'auteur du *Devoir*, le vertueux Simon, mis en face de la curée... Guéroult-Girardin, n'hésite pas à immoler ses scrupules personnels au triomphe du prolétariat parisien : « Le devoir, écrit-il, « c'est la science du sacrifice... Personne ne se sacri- « fierait pour le devoir s'il était d'institution humaine. « On lui donne son repos, sa fortune, sa vie, parce « qu'on reconnaît qu'il vient de Dieu... Quelquefois la « Providence permet que le devoir soit facile, le plus « souvent elle nous oblige d'aller vers lui à travers le « péril et la souffrance, d'oublier pour lui nos goûts « et nos intérêts, nos amitiés, nos colères, nos espoirs « et de donner pour lui, jusqu'à notre vie elle-même. « Si elle garde une récompense à l'honnête homme, « elle la lui cache derrière le tombeau, et, parce qu'elle « l'a faite immense, elle la veut chèrement achetée. »

— Amen !

GARNIER-PAGÈS

GARNIER-PAGÈS

A l'approche des catastrophes césariennes, les morts sortaient des tombeaux. Aujourd'hui, des hommes que l'on eût cru à jamais ensevelis dans le mépris et la honte, apparaissent sur la scène, brandissant leurs bras, secouant leur faux-col et leur prose, agitant le hochet des foules où roulent les mots menteurs de liberté et d'égalité.

Garnier-Pagès, l'auteur des 45 centimes, le plus ferme appui de la réaction, le représentant de l'immoralité politique, un des personnages auxquels 48 doit plus spécialement sa perte, vient d'être nommé à Paris comme le phénix des démocrates, comme la personnification du mouvement dont il s'est montré le constant antagoniste.

France, seras-tu toujours la proie de l'intrigue et du mensonge ? Peuple aveugle, connaîtras-tu enfin tes amis et tes ennemis ?

Des hommes ont été investis de la plus haute mission qui puisse incomber à un citoyen. Ils ont accepté le mandat d'arracher le prolétariat à l'esclavage, l'ignorance et la misère, de continuer 92, d'ouvrir l'horizon sans limites ! Ils ont senti battre sur leur cœur le grand cœur du peuple, ils ont été acclamés par des milliers de voix confiantes et chaleureuses. Au milieu de cet

enthousiasme, ces hommes restent froids, ils n'ont qu'une pensée : enchaîner l'élan, étouffer l'aspiration, refouler l'espoir. Leur pitié s'adresse au crime, leur rigueur à la misère et à la faiblesse. Ils s'entendent avec tous les ennemis de l'humanité. Dominique et Loyola serrent leur main ; fêtes, prévenances, cajoleries sont pour les traîtres déchus ; cachots, mitraille, défiance pour les patriotes vainqueurs, et après tant de souffrances, de déceptions, de ruines, la civilisation souffletée, le progrès enrayé, les cœurs meurtris et brisés, il suffisait d'un équivoque *meâ culpâ,* de quelques mouvements de bras, de l'aspect de longs cheveux blancs !

Les fils ont été tués, les femmes violées (1), les maris exilés sur les pontons sans jugement, sans pain... Ils sont morts. Le monde a été trompé ; l'occasion, cette chauve, perdue. Les auteurs de ces désastres vivent bien, mangent mieux, ont des rentes et gardent le monopole du républicanisme honnête et modéré, pur de la prison, sans tache de l'émeute, prêt à se dévouer à toute table de ministère et de festin.

(1) « Chaque fois que la garde mobile fusillait les pri-
« sonniers, comme la plupart de ces malheureux combat-
« taient dans leurs quartiers, on voyait tout à coup sor-
« tir des maisons des femmes échevelées qui venaient se
« jeter en pleurant aux genoux des vainqueurs... En cer-
« tains endroits, notamment à la place Maubert, l'inter-
« vention des femmes engendra le dernier degré du crime
« auquel peut donner lieu la guerre civile, l'orgie dans le
« sang. » (Hippolyte Castille, *Histoire de la deuxième République*, t. III, ch. VI).

« Comme les autres quartiers, le faubourg Saint-An-
« toine fut, après le combat, le théâtre de perquisitions,
« d'arrestations sans nombre, d'exécutions et même de
« pillage. Plusieurs femmes furent violées, trois furent
« précipitées d'une fenêtre, rue de Charenton. » (Louis Ménard, *Prologue d'une Révolution*, p. 265 et, encore, p. 230 et 239).

Quant à ceux qui luttèrent, champions indomptables, réclamant la justice, arborant le droit, sans pacte avec les rois comme avec les dictateurs, ceux-là dont la prison fut le trône comme la calomnie la couronne, qu'ils crèvent sur la paille du cachot ou de l'hôpital, voués à l'exécration publique. La morale et l'opinion les stigmatisent : *inhabiles*. Elles n'ont d'avances et de sourires que pour leurs favoris, les martyrs officiels qui recueillent leurs larmes dans des coupes d'or, boivent jusqu'à la lie le calice du champagne, et étalent une égratignure au peuple, leur éternelle victime.

Souffrances poétiques devant lesquelles s'évanouissent les tortures des nations ! Tragiques infortunés ! lorsqu'ils ne gémissent plus sur leur grabat de sybarite, ces plaintifs jouets du sort caressent Havin, Morent, Guéroult les félicitations du Palais, coquettent avec le Pape, républicanisent avec Henri V et passent pour des parangons de démocratie.

Ce sont les honorables au teint et à la réputation fleuris, à la conscience large et bonne fille, ignorante des velléités incongrues et des vilains scrupules des sectaires.

Leur principe est ce cercle étroit qui s'agrandit ou se resserre au caprice des passions : la légalité ; leur idéal, un ministère, une députation ou une régence ; leurs moyens, la corde raide et le balancier.

O ! Muse des acrobates, reine de la parade et du boniment, qui agites ta basquine au milieu du peuple bigarré des Arlequins et des Pierrots, déesse agile qui souris aux efforts de nos grands politiques, *sis favens, ô dea*. Sans toi pourrais-je narrer l'histoire de nos dernières années, décrire les sauts de carpe, les tours de gobelets et les hauts-le-corps de nos équilibristes modernes.

Après 1830, la toile se lève. La grrrande représentation, que le peuple paie de son sang et de son or, va commencer. Messieurs, prenez vos places !

D'abord, voici la comédie des Adelphes, tant de fois fatale aux révolutions. Garnier-Pagès se substitue à son frère par droit de conquête et par droit de naissance — patrimoine d'honneur tôt dilapidé. Dès 1846, en face de ses électeurs de Verteuil, le patriarche de la démocratie moderne débite, en vue des plus hauts intérêts, « le ministère et la régence », une petite théorie sur la conciliation que n'eût, certes, pas désavouée M. Emile Ollivier.

« Union ! union ? Concorde ! concorde ! » pour la première fois retentit l'air hypocrite qui, après avoir parcouru tous les tons de la gamme, depuis l'aigre jusqu'au fausset, doit aboutir au : « Tue ! Tue ! » des Saint-Barthélemy. En 1847, désireux de plus en plus de s'unir à la monarchie, et en compagnie du même Carnot, *arcades ambo*, l'apôtre des unions véreuses, accomplit le mouvement à droite qu'il a si vertement reproché de nos jours à deux de ses collègues. Alors paraît la fameuse brochure : *les Radicaux et la Charte*, acte illustre de défection ; on tente de rallier à la dynastie le parti républicain tout entier. « Union ! concorde ! » Une réjouissante alliance de mots inaugure le radicalisme royaliste, dynastique et constitutionnel. Cette enseigne dit tout Pagès.

Le projet avorte. Consolés par le *Siècle* d'Odilon, qui leur décerne le titre de « radicaux sensés », les deux rameneurs sont accablés des sarcasmes et de l'indignation de la *Réforme*. M. Thiers lui-même, leur ministre futur, les joue après les avoir compromis. Il proclame son amour pour la stabilité et se prononce contre toute concession sur le terrain électoral.

La lecture de la *Réforme* est édifiante, je la recommande à M. Ollivier, émule calomnié du Garnier-Pagès de 47 qui, en 64, se donne la discipline sur les fesses de son imitateur :

« Le parti bourgeois radical, dont M. Garnier-Pagès

« est aujourd'hui le héros, a-t-il voté les bastilles sous « l'influence de M. Thiers qui voulait, disait-il, dé- « fendre la Patrie contre l'étranger, et qui fit cette belle « campagne d'Egypte où l'on vit, par son ordre, l'une « des plus belles flottes françaises traverser la mer en « fuyant, quand le canon des Anglais incendiait et dé- « mantelait les villes de notre allié ? Les conseils de la « science, du patriotisme, et les alarmes de la civili- « sation n'avaient-ils pas depuis quinze ans démasqué « l'arrière-pensée des Tuileries, quand, à l'appel d'un « des plus zélés serviteurs de la cour, le parti radical « que les constitutionnels appellent aujourd'hui le « *parti sensé,* accorda *ses votes, ses discours et sa pro-* « *pagande* à l'embastillement de Paris, à ces lois de « septembre, en pierre et en fonte, qui condamnent « l'avenir à la dictature de l'obus. »

(1847. *Réforme* du vendredi 17 décembre).

Allegro: « Union et concorde! » quand même. M. Garnier-Pagès, comme le dieu de Pompignan poursuit sa carrière en répandant des flots de phrases sur ses obscurs blasphémateurs. Soutenu du *National*, il promène au banquet *son radicalisme sensé* et obtient même, par sa conduite conciliante, l'applaudissement des *Débats*. Ses principaux triomphes furent à Montpellier et à Neubourg.

Après l'anathème obligé aux *Hébertistes*, anathème du reste ratifié par la *Réforme :* « La souveraineté du peuple, s'exclame-t-il, est soumise à une loi sainte, à une règle, à la loi morale. » (Une loi sainte, par parenthèse, qu'on n'oppose jamais à la souveraineté des castes.)

Réforme du 18 novembre : « M. Garnier-Pagès ne « s'appuie pas sans doute sur les dogmes fermés et « morts, sur les révélations qui tiennent encore l'em- « pire par la force de la routine et des hiérarchies. Sa « morale n'est pas celle des liturgies ; et quand il

« parle de la loi supérieure, il entend le droit et le « devoir, c'est-à-dire l'égalité, la liberté et la fraternité. « S'il en était autrement, le *Journal des Débats* n'au- « rait pas tort de le revendiquer pour un des siens et « de le faire asseoir sur le canapé de M. Guizot. »

Et dans son numéro du 20 : « Ainsi la Révolution « abandonnée, les principes éternels enterrés dans la « Charte et dans la politique des portefeuilles, une in- « trigue ourdie par les Constitutionnels au profit de « quelques hommes et servie par les radicaux, en vio- « lation du droit, voilà tout ce que nous avons trouvé « dans la brochure de M. Carnot, et voilà tout ce que « vous trouverez sous les grandes phrases au fond des « banquets réformistes constitutionnels.

« La *Réforme* a déclaré que ce mouvement sans but « défini, sans conditions réglées, n'était qu'un piège « dans lequel on voulait entraîner le Parti démocra- « tique et le pays tout entier, malade de misère et de « honte ; afin d'escalader le pouvoir elle a dit que « l'oubli de tout programme sérieux, l'abstention inso- « lente du futur ministre en chef, et surtout les intri- « gues des meneurs, qui repoussent le peuple et le « droit, étaient autant de témoignages irrécusables, de « preuves vivantes contre une conspiration ouverte « par les coteries au profit de M. Thiers, proposée il « y a deux ans par M. Garnier-Pagès, développée comme « doctrine par M. Carnot, et si vaillamment soutenue « par les radicaux dans les banquets.

« Les démocrates ont eu les pièces sous les yeux. « Entre la *Réforme* et le *National* qu'ils se pronon- « cent. »

La victoire vient mettre d'accord ces deux ennemis. Elle donne raison au député de Verteuil. Mais com- ment expliquer la conduite de MM. Ledru-Rollin, Flo- con, Louis Blanc s'associant au transfuge et à l'apostat qu'ils venaient de flétrir, et lui donnant l'accolade

gouvernementale sur la joue chaude encore de leurs soufflets de la veille. Cet homme traité par eux d'apostat, ils le couvrent de leur garantie auprès du peuple et assument ainsi la solidarité de sa trahison.

Que les fous croupissent en lâches à Doullens et au Mont-Saint-Michel, Garnier-Pagès, lui, combat à coup sûr. *Plaudite cives!* Un demi-succès le fera ministre ; un triomphe complet, gouvernement. Maître Jacques est pour tout faire. Il serait radical s'il n'était constitutionnel et constitutionnel s'il n'était radical. Le peuple a-t-il le dessus ? Vive la République ! A-t-il le dessous? Vive le roi !

« La République a été le rêve de toute sa vie, mais « il eût accepté un gouvernement de conciliation ».

Ce qui veut dire que le rêve de toute sa vie, la République, est un gouvernement inconciliable. Or, que doit faire l'homme honnête et modéré d'un pareil rêve, sinon le secouer comme un cauchemar ? Pour se réveiller, notre héros ne s'est pas pincé, mais il a pincé rudement les autres, et n'ayant pu prévoir l'avènement de l'*Inconciliable*, il l'a trahie d'abord, puis broyée dans le sang.

Ce n'est pas pour le pays avili, pour le Droit renié et insulté, pour la liberté sociale, politique et religieuse que le peuple et l'armée s'égorgent dans les rues, c'est pour décider si Pagès sera ministre ou dictateur. Dieu même est de la partie, Garnier nous l'apprend. Il trouble la raison de Louis-Philippe afin d'élever au pouvoir son fidèle serviteur.

En face des cadavres sanglants, image trop vraie de la France égorgée, notre héros ne se départ pas de son flegme et de sa modération : « Justice sera faite, dit-il, à la foule frémissante ; vous sortez de la légalité. Rentrez chez vous. » Telles furent ses paroles. Aujourd'hui, l'histoire éditée par ces vieux floueurs de révolution farde un discours digne de Janus, chef-d'œuvre d'équivoque.

« Un grand crime a été commis, soyez tranquilles, justice sera faite. » Justice de par le ministère ou le roi, justice de par le peuple ; et le mot *tranquilles* aux significations multiples ! un maquignon normand n'aurait pas mieux traduit ! Aussi Garnier-Pagès donne raison à la version de ses adversaires, aveu dont la rareté fait le mérite : « Vu les circonstances, ajoute-t-il, ces paroles furent trouvées *modérées*. »

Tout le temps de ces journées néfastes et glorieuses, Garnier-Pagès fut à la queue d'Odilon Barrot, pêle-mêle avec les radicaux sensés et les royalistes progressistes qui le gardaient comme un en-cas de révolution. « M. Pagnerre est dans les faubourgs », répétait avec effroi M^me^ Duchâtel. « Plût à Dieu, répondit Malleville, que Pagnerre fût à la tête du mouvement. » Ce vœu devait être exaucé.

Tous ces Paturots, ces Malleville et ces Pagnerre n'avaient qu'une crainte : la Révolution. Ils eussent préféré la succulente tutelle d'un royal pupille. Le 24, au matin, ils s'en croient sûrs. Ce triomphe du ventre radical et dynastique est une fleur.

Toujours sur l'air d'Union, Concorde, *andante* (1) : « Odilon Barrot, entouré de MM. Garnier-Pagès, Abba-« tucci, Havin et Biesta, Pagnerre et Degouve-De-« muncques se dirige vers le ministère de l'intérieur, « Le peuple, dit Garnier-Pagès lui-même, associait à « Odilon Barrot le nom de Garnier-Pagès, estimé pour « sa constante fidélité au principe républicain. »

Poignées de mains frémissantes, tambours, trompettes, etc... « Réunis dans un même sentiment, les « soldats et le peuple voyaient dans le cortège de l'op-« position triomphante la fin d'une funeste lutte, et ils « applaudissaient à l'envi. Un ciel magnifique éclairait « ce tableau ! »

(1) Histoire de Garnier-Pagès, T. V, pages 113 et 114.

Malheureusement le peuple — ce vocable dont ils ont tous tant abusé — emporte ces toiles d'araignées tissées par des mains laborieusement ambitieuses. Vite, Odilon envoie son Pagès à l'Hôtel de Ville, prévenir les événements et soutenir la Régence. Il arrive avec sa bande de royalistes et parlemente longtemps avec le peuple au bruit de la fusillade qui jonche de morts le pavé.

D'heure en heure, il écrit à son chef Odilon : Régence ! Régence ! Tout à coup une bande d'hommes à la figure et aux mains noires de poudre, aux haillons fumants, à la voix furieuse, se rue dans la salle et braque ses fusils sur le lutteur ministériel. Aussitôt, le rêve de toute sa vie éclate dans Garnier-Pagès. « On m'a forcé, écrira-t-il, je cède par devoir. Vive la République ! »

C'est maintenant la grande parade jouée à l'Hôtel de Ville devant un public nombreux et bruyant. Fioles de quintessence, poudre d'orviétan, recettes et incantations magiques se débitent à grand orchestre : tout se guérit, tout s'extirpe sans douleur, sans remède... rien qu'avec des phrases. Il suffit de prendre par les épaules et de pousser à la porte les agitateurs qui empêchent les bons citoyens d'entendre et d'applaudir.

O misère ! Curée de médiocrités ambitieuses dont le peuple paiera bientôt les hontes, comme toujours ! Après l'Iliade, la Batrachomyomachie. Après l'épopée de 92 et de 93, l'indigne parodie du gouvernement provisoire. Cette salle de Saint-Jean où siégeaient les géants de la grande Commune, où le peuple, par un secret instinct, était venu chercher sa tête et son bras, la salle qui vit Hébert et entendit Chaumette n'est plus qu'une baraque où des charlatans effrontés trafiquent de l'honneur et de la liberté d'une nation. La place de Grève, battue tant de fois par les vagues humaines, n'est plus qu'un champ de foire.

Ames sensibles et contre-révolutionnaires, vestales de la réaction qui abaisserez votre pouce lorsque le peuple, ce grand vaincu, traînera dans l'arène, n'accusez pas les dictateurs de l'Hôtel de Ville. Ils ont agi selon leurs forces. Ces mugissements qui vous faisaient tressaillir jusqu'au fond de vos boutiques et de vos salles, ils les ont étouffés. Ces gaillards robustes, aux muscles saillants, dont la blouse hétéroclite encombrait le boulevard, ils les ont renvoyés à l'atelier, à l'exil ou au charnier ; ces réclamations menaçantes pour votre caisse et votre égoïsme, ils les ont éludées ; enfin, cette République dont le nom seul vous est un épouvantail, ils l'ont livrée.... que dis-je ? ils l'ont égorgée eux-mêmes ! Ingrats !

Voyez Garnier-Pagès, son amant platonique, qui se serait nonobstant consolé avec une Régence, il se dévoue, il se jette dans le mouvement comme un Décius de réaction. S'il court à l'Hôtel de Ville, c'est en vue des excès et des agitations à réfréner. S'il y reste, c'est pour étrangler la liberté par l'ordre, et le droit par la légalité.

A peine établi, après avoir envoyé sa dernière dépêche au maître Odilon : « On veut, dit-il, que je sois « maire de Paris. » Après avoir essayé en vain de faire nommer des royalistes pour ses adjoints, Garnier entonne l'hymne hypocrite, louche et nauséabonde comme un chant de trahison :

« Ordre et conciliation ! Pas d'excès. Pas de révolu-
« tion. Il faut se rallier autour du gouvernement pro-
« visoire. Le vaisseau va sombrer. La société va périr.
« Appel à tous les hommes de cœur. » Voilà pour les royalistes (1).

Clémence et grandeur ! Liberté de crever de faim ou d'être fusillé. Egalité : donc, les pauvres doivent

(1) VI[e] vol., p. 56.

payer autant que les riches; les chefs d'atelier ne peuvent être tenus d'un minimum envers leurs ouvriers... sinon, privilège.

Fraternité et conciliation! Qu'Etéocle serre dans ses bras Polynice! Abel, reçois l'accolade de ton bon frère! Embrasse le bourreau, qui n'a pas oublié le vers de Néron. Enfin, respect des propriétés usurpées, de l'argent volé, des monuments et des familles infâmes. *Statu quo* du peuple avili et broyé. Plus de distinction de castes ou consécration de l'ilotisme et de l'infériorité sociale. Voilà pour le peuple.

Pauvre république contre-révolutionnaire, acclamée par les royalistes à l'hosannah des prêtres, vrai traquenard à patriotes. Offerte nue par les eunuques de l'Hôtel de Ville, la pauvrette tremblait aux cyniques caresses de ses nouveaux amis. « Cachez ce sein que je « ne saurais voir », disait le béat Montalembert. « C'est une Madeleine repentante », psalmodiait Falloux. Que fût-ce lorsque le clergé, ce grand révolutionnaire, la bénit comme une morte, croyant l'étendre au cercueil?

Union et concorde *in excelsis*, en faux bourdon (1). « N'est-ce pas, prêche le fervent Pagès, un des faits « les plus remarquables de la révolution de 48. La « bonne foi du clergé apparaît évidente (comme celle « de Garnier à peu près). Elle est constatée par tous les « documents sans exception. Mettre en doute la sincérité « de sa conduite serait une injure gratuite. »

Pas si gratuite, maître Garnier. Oubliez-vous que ce même clergé si ardent à l'abord, parce qu'il avait grand'peur, refusait quelques mois plus tard son concours à la fête de la Concorde, qualifiée par ses ministres de païenne — fête païenne, en effet, étrangère aux nouveaux cultes.

(1) T. VII, p. 180 et suiv.

Mais Garnier pousse le mépris de la République et du Socialisme au point de leur donner pour source l'Evangile, ce livre antisocial et antihumanitaire, long anathème à la science, à l'amour, à la liberté! Les Trappistes, ces fous tortureurs de leur âme, seraient les ancêtres des communistes, comme si l'égalité des cadavres et des ascètes en face d'une entité suprême était la splendeur de la libre Cité, et un moyen âge théocratique la Jérusalem de nos rêves.

Aussi comme dans la parabole, il y avait plus de joie à l'Hôtel de Ville pour un royaliste ou un jésuite gravissant les degrés de l'escalier de Henri IV, que pour les milliers de républicains faisant antichambre sur le pavé des rues.

Dans l'intérieur de l'édifice : « Union et Concorde! » de toute la force des poumons, de tout le cuivre de l'orchestre. Laissons parler Garnier, il est éloquent :

« Ce qui avait attiré, ce qui attirait à l'Hôtel de Ville « le plus grand nombre, c'était l'esprit *impérieux de « conciliation. Comme dans un navire qui va sombrer*, « toutes les rivalités, toutes les haines se taisent devant « *le péril commun*. Paris et la France, devant *cette « soudaine tempête* (il appelle ainsi la Révolution de « Février) se sentent pris du besoin de la fraternité (?). »

« Oui, tous les cœurs, tous les esprits s'élancèrent « vers l'avenir. Les mains se pressaient, les opinions « se confondaient, les rangs s'effaçaient pendant cette « trêve de Dieu si courte, hélas! Le gouvernement « provisoire vit accourir auprès de lui, non seulement « les députés de la gauche et du centre gauche et les « représentants de l'opinion la plus avancée, mais en- « core des légitimistes. (Parbleu !) Après La Rochejac- « quelin, M. Napoléon Bonaparte (fils de Jérôme) et « M. Pierre Bonaparte, etc. » (1)..

(1) T. VI, page 35.

Lui-même n'était-il pas le produit de cette *fusion de pensées?* MM. Lamartine et Crémieux y figuraient à côté de M. Ledru-Rollin. M. Bethmont avait accepté le ministère du commerce ; MM. Marrast, Louis Blanc et Flocon, le secrétariat du pouvoir. MM. Ledru-Rollin et Garnier-Pagès, MM. Carnot et Flocon avaient *noblement oublié* leurs dissidences passées. Le ministère de la guerre avait été offert aux généraux Lamoricière et Bedeau, *ces derniers soldats de la monarchie en fuite.* Les radicaux de toutes les nuances, réunis au *National*, avaient porté le nom de M. Odilon Barrot sur la liste du gouvernement provisoire. MM. Marie et Carnot avaient pressé Odilon Barrot de les accompagner à l'Hôtel de Ville. Le peuple lui-même avait sollicité de M. de Malleville, de prendre place dans la mairie de Paris. M. Garnier-Pagès faisait appel à M. Odilon Barrot et à ses amis :

« Mon cher O. Barrot,

« Les événements ont dépassé vos prévisions. Une « nouvelle révolution est sortie de la lutte. Plusieurs « de vos honorables collègues et moi avons cru devoir « accepter du peuple *la pénible mission* de former un « gouvernement provisoire qui a été installé à l'Hôtel « de Ville. Nous avons proclamé la République, *sauf « ratification* par le peuple qui sera immédiatement « consulté.

« Persuadé que dans les circonstances *graves* où « la nation se trouve placée, que l'union de tous les « citoyens, *de tous les hommes de cœur* (on connaît « ce jargon) est indispensable pour assurer la liberté, « l'ordre et le progrès à l'intérieur, l'indépendance de « la France à l'extérieur, je viens réclamer votre con- « cours et celui de vos amis dans l'œuvre difficile « qu'il faut accomplir.

« Vous le savez, si vous aviez été appelé au pouvoir

« pour y faire triompher les principes que l'opposition
« a défendus avec ardeur, nous n'eussions pas hésité
« à appuyer comme un progrès toutes les réformes que
« vous eussiez voulu donner au pays, sous la réserve
« toutefois de nos désirs et de nos espérances; mais
« puisque c'est à nous que les destinées de la France
« ont été confiées, je n'hésite pas à mon tour à faire
« un appel loyal, à vous et à vos amis, convaincu
« qu'eux et vous, vous n'hésiterez pas à y répondre.

« Votre ami de cœur et tout dévoué,

« GARNIER-PAGÈS. »

Le concours de M. Odilon Barrot était acquis d'avance à d'aussi nobles cœurs. Pourquoi le leur aurait-il refusé? Ils n'osaient proclamer la république. Leur première élucubration n'en dit mot. La seconde ne la proclame que conditionnellement, sauf ratification. MM. Pagnerre et Bixio s'émeuvent de tant de hardiesse et courent retirer l'audacieux papier; mais le peuple, cet indocile, s'y opposa.

Puis nouvel incident. Par une inspiration lucide de l'avenir, le peuple apportait à l'Hôtel de Ville les cadavres des citoyens tombés sur les barricades, sombre *memento mori* qui, sous les yeux des dictateurs réactionnaires, se dressait comme un reproche et une menace. Un de leurs premiers actes, signé Garnier-Pagès, ordonne de les jeter la nuit à la fosse commune. On croirait rêver si l'on n'avait sous les yeux cette inqualifiable pièce:

« Le gouvernement provisoire ordonne que le trans-
« port des cadavres au cimetière sera fait la nuit, sans
« appareil, avec les moyens que possède l'Administra-
« tion des hospices.

« Pour les membres du gouvernement provisoire :

« *Signé :* GARNIER-PAGÈS.

« 25 février. »

Voilà la mesure de l'estime et de la reconnaissance vouées au peuple par les hauts personnages auxquels il apporte infatigablement son suffrage et son amour. Dans ces cerveaux desséchés, sous ces froides poitrines. il n'est même plus de place pour le respect des morts. A peine sont refroidis les glorieux prolétaires qui ont jeté la couronne à une poignée de nains, et déjà ces myrmidons gonflés repoussent du pied l'instrument inutile, veulent anéantir au plus vite la preuve de leur origine, enfouir au plus profond de la terre ces témoins d'une dette qu'ils sont résolus à laisser protester.

Malheureusement pour cette mesure, toute de concorde sans doute, le délégué Drevet défend les cadavres du peuple contre ces oiseaux de proie de la réaction. Discours, prières, menaces, rien n'émeut cet indocile. On est forcé d'appeler Gannal. Qu'importe! Les dictateurs conduiront en plein soleil, en grande pompe, les corps qu'ils eussent voulu jeter la nuit à la fosse, et le même Garnier, se faisant un tremplin de leur cercueil, débitera sur leurs ossements la plus attendrie des oraisons funèbres. L'écureuil se rattrape toujours à quelque branche, et s'il tombe, c'est sur ses pieds.

« Délégué du peuple, déclare Drevet, je m'opposai « à l'inhumation nocturne, attendu que ces citoyens « étaient morts pour la liberté, ce qui méritait bien « quelque honneur funèbre, et qu'en outre n'étant pas « reconnus, les veuves et les orphelins qu'ils laissaient, « seraient privés des pensions que leur devait la Répu- « blique, et je donnai ordre aux citoyens préposés à la « garde des morts, de veiller à ce que nulle personne « n'approchât des cadavres. »

De pareils compagnons gênaient les dictateurs provisoires ; aussi n'eurent-ils de repos qu'après les avoir chassés à force d'humiliations et de mépris.

A l'égard de Drevet, la haine des séides de Garnier

ne connut pas de bornes. Ils essayèrent simplement de le faire disparaître. Je lui laisse la parole :

« Le 15 mai, m'étant rendu à sept heures et demie « à l'Hôtel de Ville, afin d'apprendre si rien de fâcheux « n'était arrivé à M. de Lamartine (c'était une mono- « manie de Drevet) je fus arrêté. M. Flottard donna « l'ordre aux gardes nationaux entre les mains desquels « il me remit, de me fusiller si je tentais la moindre « résistance ou si quelques mouvements avaient lieu « au dehors, sans que rien autorisât de pareils ordres, « car je n'ai opposé aucune résistance ; puis ce fut le « tour du citoyen Beaumont qui vint recommander à « ceux qui me gardaient de me f..... leurs baïonnettes « dans le ventre au moindre mouvement du dehors, « le tout accompagné d'injures débitées d'un ton fort « violent, et de ma part le plus profond silence. J'eus « la précaution de prendre l'adresse des citoyens sous « la garde desquels je me trouvais. Ils pourraient donc « affirmer au besoin la plus scrupuleuse exactitude « des détails ci-dessus donnés et que j'ai du reste fait « publier dans le numéro de la *Presse* du 19 mai 1848. »

On n'a pu tuer Drevet, on le déshonore. Les mêmes séides, le grotesque Flottard et le royaliste Beaumont, en pleine cour de Bourges, traitent Drevet de mouchard et de stipendié... le tout d'inspiration, sans fondement ni preuves. Et lorsque le naïf Drevet demanda justice à la correctionnelle, il fut tout surpris de se voir renvoyé avec dépens. Insensé ! pourquoi ne laissait-il pas passer les infamies de ces Messieurs ?

Tandis que le mouvement révolutionnaire tourbillonne sur lui-même sans but et sans guide, on se chamaille à l'Hôtel de Ville. Pendant la lutte, lorsque la canaille versait son sang, les verseurs d'encre se partageaient les lambeaux de la proie. Une liste des futurs festineurs avait été arrêtée dans les bureaux du *National* et de la *Réforme*. Par un oubli suspect, les noms seuls

des membres députés furent lus à la Chambre, et lorsque MM. Marrast, Flocon et Louis Blanc vinrent réclamer leur part à l'Hôtel de Ville, les coryphées du suffrage universel, se targuant de leur titre censitaire, ne les admirent d'abord qu'au secrétariat du pouvoir. Pagès s'opposait surtout à Louis Blanc, dans lequel il flairait du socialisme. La nécessité et l'amour du peuple vainquirent ces résistances. On lui jeta en pâture son favori comme on avait jeté Pagès aux bourgeois progressistes. Ce disciple bâtard de Robespierre, fidèle à la haine de son maître contre les hébertistes et l'anarchie, socialiste enfantin et Christ au petit pied, accepte la tâche d'amuser le peuple et d'endormir sa faim et sa colère. Tandis qu'il prêche au Luxembourg, la réaction s'arme et s'organise.

Dès le 25, on a foulé aux pieds le drapeau de la Révolution, le drapeau du Champ de Mars teint du sang du peuple, celui qui du haut des barricades repoussait tout compromis et tout atermoiement hypocrite. Son éclatante couleur gênait les caméléons. Pour moins, le peuple avait fait les journées d'octobre. Des phrases arrangèrent tout. Ce fut la fable du loup et de l'agneau. L'histoire prête le rôle d'agresseur au drapeau rouge lorsque, précipité du perron de l'Hôtel de Ville, il cède la place au drapeau souillé de Louis-Philippe.

En face d'une administration judiciaire, reflet trop fidèle des parlements et des cours prévôtales, d'un fonctionnarisme oppressif et parasite, de lois dirigées toutes contre la nation sans un mot de ses droits, d'une armée d'esclaves plutôt que de citoyens, du pauvre livré tout entier et sans défense aux mains du riche et du puissant, lorsque la liberté individuelle était à inventer, la Commune à organiser, et que l'horizon s'ouvrait magnifique dans le plus splendide lever de Révolution, lorsque les chances étaient mille fois plus nombreuses qu'en 89, que le moment semblait venu

d'en finir avec les dogmes et d'inaugurer enfin l'ère scientifique et humanitaire entrevue par les initiateurs du culte de la Raison, lorsque de toutes parts les abus fourmillaient attendant la cognée, que font les mandataires de la nation dont le mandat est signé du sang des victimes?

Peuples, écoutez, Terre, prête l'oreille. L'Horeb va parler. Du sein des tonnerres et des éclairs, les Moïses du *National* et de la *Réforme*, transfigurés dans la gloire, apportent les tables de la loi. Voici le décalogue de l'Alliance, le premier cri de République auquel tressaille le monde, la Voix de Justice qui remplit le faible de bonheur et le puissant d'effroi :

« Art. 1. — Tous les impôts *sans exception* continueront d'être perçus comme par le passé.

« Art. 2. — Les bons citoyens sont engagés au nom du patriotisme à ne mettre aucun retard dans le payement de leurs taxes.

« Art. 3. — Le gouvernement provisoire s'engage à présenter à l'Assemblée un budget dans lequel seront supprimées les taxes sur le timbre de la presse périodique, l'octroi, le sel, et une loi qui modifiera profondément le système des contributions indirectes. »

O le bon billet! Cet article 3 n'est pas une nouvelle connaissance. C'est ce budget de l'an mil prédit sans cesse par les prophètes, mirage fantastique offert par les gouvernants à leur contribuables.

Si du moins le gouvernement provisoire fût resté dans le *statu quo*, dans la stricte neutralité.

Non ! « Union, concorde ! » *spiccato*. Tout entier à la peur de ce pauvre peuple qui les acclame de ses mille voix, ces gouvernants factieux n'ont de défiance que pour lui, d'espoir que dans ses éternels adversaires. Les attaques des royalistes pour les renverser sont des escapades, l'arrivée du peuple pour les défendre, des

rébellions. S'ils ne peuvent arracher de ses mains sanglantes le suffrage universel, tentative qui pourrait avoir ses dangers, on le lui laisse étriqué, châtré, dépouillé de tout ce qui peut l'éclairer et l'instruire, épée à deux tranchants. Aussi on arme et on conspire à l'Hôtel de Ville contre les faubourgs. Au lieu d'organiser les sections, on organise la police ; on fait appel à toutes les loyautés, au loyal Barbès comme au loyal Taschereau. La meule de la discipline savamment maniée, broie toute velléité d'indépendance dans l'armée, livrée pieds et poings liés à ses chefs royalistes. Unis dans un ardent hommage à l'Immortalité, ces radicaux judicieux et toujours prévoyants brisent le serment politique qui donne un air de parjure à leurs évolutions. Aux applaudissements des traîtres et des coupables, ils prononcent l'abolition de la peine de mort en matière politique, ce décret de clémence dont Juin sera le commentaire. Ils créent la mobile, sinistre héroïne, et Marie organise les ateliers nationaux, machine à double fin, d'abord contre le Luxembourg, puis en vue d'une émeute lorsqu'il faudra un prétexte.

Garnier partage avec tous ses collègues la responsabilité de ces heureuses mesures ; il en a revendiqué plus particulièrement quelques unes, comme l'organisation de la mobile, mais le champ des finances lui appartient sans conteste. L'anarchie livrait l'assaut à tous les abus du vieux monde : Garnier préposé, a gardé du système financier le vaste tribut levé sur le peuple, a défendu la moindre extorsion avec un amour de père. Lui proposait-on d'abolir un impôt ? il en avait toujours sous la main quelque autre beaucoup plus lourd et d'une suppression plus urgente, et *vice versa*. Ainsi, nul désordre, et l'habile homme se frottait les mains dans l'espoir de transmettre intact à ses successeurs l'héritage de la maltôte. Abolissait-il même un impôt (le sel), le décret n'était exécutoire qu'en 1850 ; de sorte

que Garnier *cunctator* sauvait de plus en plus la caisse et la patrie.

Quel général n'éprouve un échec? Cette brillante tactique se heurte à l'égoïsme des journalistes et ce contretemps a laissé quelque trace dans l'histoire merveilleuse écrite de sa plus belle plume de Tolède par le conteur arabe de la rue Saint-Roch. Ces infâmes folliculaires n'osent-ils pas réclamer l'abolition du timbre, chaîne odieuse de la pensée qui dit : Silence au pauvre! En vain Garnier fait appel à toutes les ressources du pathétique :

« Quant aux principes, s'exclame-t-il avec un ton « de crocodile, nous sommes d'accord avec vous. La « pensée doit être affranchie radicalement!... il ne peut « plus y avoir d'impôt du timbre, de cautionnement, « parce que rien ne doit entraver la circulation de la « pensée. Mais il y a une difficulté, c'est la situation. « *S'il n'y avait que l'impôt du timbre qui fût lourd,* « *pénible, dur,* mais il y a d'autres impôts; il y a les « octrois, il y a l'impôt sur le sel qui touche à la vie « du pauvre, et cette révolution est faite *pour* le pauvre « et *pour* le peuple. »

Le peuple avait bon dos, mais ces journalistes sont insensibles. En vain l'héroïque Garnier dispute pied à pied un terrain qui lui échappe. « Le timbre sera supprimé dix jours avant la réunion de l'Assemblée Nationale. » Les journalistes refusent tout paiement; de sorte qu'il fallut céder et faire de nécessité vertu. Voici en quels termes piteux le *Moniteur* l'annonce à l'ombrageuse réaction : « La presse ne pouvait rester en « dehors de la sollicitude du gouvernement. Résolu « comme il l'est à maintenir tous les impôts pour ac- « quitter les engagements et assurer le service de l'Etat, « il ne pouvait considérer comme un simple revenu « fiscal, une taxe essentiellement politique. »

Merci de la munificence! On avait plus facilement

raison du peuple. Un gouffre s'est ouvert tout à coup sous les fleurs de rhétorique. Les caisses de l'Etat sont vides. « Union! concorde! s'il vous plaît! » La charité pour ces pauvres millionnaires, plaintifs accapareurs! Une obole aux banquiers juifs et hollandais!

Abomination! La République va manquer aux engagements de la liste civile, renier la signature de Villèle et de Guizot, sevrer de leurs rentes ces excellents citoyens qui soldèrent les victoires de Transnonain, de Vaise, les lois de septembre et l'embastillement parisien. Aussi le drapeau noir se hisse à l'Hôtel de Ville. Le capital est en danger! C'est au peuple encore à payer 18 ans de corruption électorale : on lui en fait l'appel suprême.

Quel spectacle! Ils ont eux-mêmes le courage de narrer toutes les sublimités d'un dévouement qui, en face de l'égoïsme moqueur des hautes classes, apportait à la spéculation masquée en patrie pantelante la timbale d'un père, le bijou de famille, le livret de caisse d'épargne, une décoration civique. Ils eurent le cynisme d'accepter; et ces modestes dépouilles tombant comme une goutte d'eau dans l'abîme, Garnier-Pagès n'hésite pas à demander à la République son droit de joyeux avènement, les 45 centimes. On sait combien, en dépit d'une réserve illusoire sur les petites cotes, cet impôt désastreux a pesé sur les campagnes désespérées (1). Il éloigna de la Révolution son vieil allié le paysan, lui laissa pour longtemps sous les yeux le spectre bizeauté des 45 centimes, et fut l'arme de choix des réactions. M. Garnier-Pagès n'a cessé de revendiquer ce chef-d'œuvre fiscal qui poignarda la Révolution. Personne ne le lui conteste. Qu'il reste cloué à son front comme le stigmate le plus hideux, l'argent arraché au pavre!

Aucune de ces viles et terrestres préoccupations ne pouvait atteindre Garnier dans la haute sphère où il

(1) Voir plus loin, page 286 et suiv.

était placé : tel est du moins le portrait que nous en trace un autre aventurier de 48, M. Emile Thomas (1) :

« M. Garnier-Pagès est grand ; ses longs cheveux « gris flottent derrière sa tête. Il a le front découvert « plutôt que haut, ses yeux ont quelque chose d'égaré « et sa physionomie respire l'exaltation ; son visage et « ses habitudes de corps indiquent la plus grande sa- « tisfaction de lui-même, le plus profond respect pour « ses propres opinions, la plus grande confiance en « son infaillibilité... M. Garnier-Pagès ne discutait pas, « il tranchait et posait ses avis d'une voix stridente en « les entremêlant de sa locution proverbiale favorite : « *purement et simplement*... M. Garnier-Pagès nous « laissa à peine le temps de nous expliquer et nous fit « un très long discours d'où il ressortait que lui seul « au gouvernement était capable de quelque chose... « Je me souviens encore que le caissier et le payeur, « profitant de l'audience pour présenter au ministre « quelques observations... M. Garnier-Pagès leur dit : « — Ne vous inquiétez de rien, Messieurs, je vous don- « nerai mes instructions, j'ai tout prévu : tout est là, « ajouta-t-il en portant le doigt à son front. »

Ainsi M. Garnier-Pagès, Pythie frémissante sur son trépied provisoire, prétendait à l'inspiration des prophètes. Rien de merveilleux. Non seulement ce singulier gouvernement d'une république était appuyé par les légitimistes et par les prêtres, mais par le Ciel. Dieu les avait conduits au pouvoir en endurcissant le cœur du Pharaon bourgeois, la Providence était l'introductrice de Pagès au ministère.

« Garnier-Pagès accepte le ministère des finances « (M. Garnier, comme César et Montluc, parle de « lui-même à la troisième personne) confiant, non dans « sa capacité (oh !) mais dans le concours de ses col-

(1) *Histoire des Ateliers nationaux.*

« lègues, dans l'ardente volonté du bien dont il se « sentait animé et *dans la Providence qui l'avait sou-* « *tenu parmi toutes les amertumes de la vie.* »

Il faut le reconnaître, la Providence n'a pas bien inspiré son néophyte. L'amertume en fut cette fois pour la gent contribuable. Les malheureux entre les mains de Garnier et de la Providence! Deux fois l'indomptable tribun mûri dans les prisons, grandi sous la calomnie, adjure les pilotes insensés de sauver la France et d'enrayer la réaction. Trahie par ses chefs atterrés ou malveillants, la République va rouler dans l'épouvantable tourmente de Juin. Tout est prêt. Ledru-Rollin a fait rentrer l'armée sous le couvert de sa popularité et Garnier-Pagès a armé la mobile. La Révolution garrottée, souillée et honnie, les campagnes exaspérées, les royalistes ralliés et en place, l'armée bien commandée, cartouches pleines, baïonnettes fourbies, le gouvernement provisoire a dignement rempli sa tâche... Les élections réactionnaires ont eu lieu, le 23 avril, au jour de Pâques, « jour de régénération sociale », dit l'ironique Garnier-Pagès. Prêtres et maires ont conduit leur troupeau à l'urne. Aussi ces messieurs de l'Hôtel de Ville peuvent déposer leur mandat aux applaudissements de l'Assemblée *implacable*. Ils ont bien mérité de la réaction!

Mais si le lion s'est épuisé dans de vains efforts, s'il s'est lassé à la poursuite de vains sons et de vaines étoffes, il est encore debout. A ceux qui ont si bien commencé, l'honneur de terminer la tâche, la gloire d'amener le monstre naïf dans le louche guet-apens où on pourra l'abattre. Louis Blanc réfléchit; on l'écarte. Ledru-Rollin récolte les fruits de sa trahison du 16 avril. Arago préside. Quant à Garnier, il brille au premier rang de la Commission exécutive, comme un fanal de réaction.

Alors les batteries se démasquent. Une loi sur les

attroupements punit d'une peine infamante le Droit politique du peuple. L'opposition girondine de Paris s'accentue avec la menace et les cris d'Isnard, et lorsque, réclamant le droit de verser son sang pour une nation sœur, la foule déborde sur l'Assemblée, les héros de la Commission profitent de ce brusque choc pour décapiter la Révolution.

« Union! concorde! » *furioso*. « Ils sont tous ar-
« rêtés, tous! hurle à la tribune, la bouche tordue, la
« figure contractée, la lèvre écumante, un orateur aux
« longs cheveux (1). Le citoyen Sobrier a été arrêté.
« L'endroit qu'il habitait a été cerné; on y a pris les
« hommes et les munitions qui y étaient illégalement
« entassés. Soixante-quinze hommes ont été arrêtés.
« Au Palais National, le Club National avait son centre
« d'action. Tous les papiers ont été saisis, et le Club
« fermé. Il existait le Club Blanqui. Le Club Blanqui
« a été cerné; les papiers, l'argent ont été saisis... Les
« citoyens Barbès, Blanqui (2), d'autres, dont il est
« inutile de donner les noms, y ont été conduits. Le
« citoyen Sobrier, aussi en état d'arrestation au Luxem-
« bourg, Raspail père, Raspail neveu, Quantin, Tran-
« chan, et enfin le colonel d'état-major Saisset mis aux
« arrêts et destitué, vont y être conduits.

« ..... Notre brave et glorieuse armée qui était déjà
« appelée à Paris par le vœu unanime du peuple et
« de l'Assemblée nationale (Très bien!); cette brave
« armée avec laquelle nous avons tous fraternisé, car
« elle est du même sang que nous, elle est composée
« de nos frères; notre brave armée a été appelée ici;
« on a donné l'ordre à tous les régiments qui entou-
« raient Paris de se rendre à Paris. (Très bien! très bien!)

(1) Discours du 15 et 16 mai (*Moniteur*).

(2) Garnier-Pagès se trompait dans sa haine. Blanqui avait échappé. Il ne fut arrêté que huit jours après.

« Vous savez tous qu'il existait une certaine réunion « d'hommes qui, puisant certains noms dans d'anciens « souvenirs, avaient pris le nom de Montagnards, la « Commission du pouvoir exécutif a ordonné immé- « diatement la dissolution des Montagnards, etc. (Bravo ! « bravo !) »

Et donnant le premier baptême à la réaction, lui prêtant ce masque de républicanisme et d'honnêteté qui devait se modérer tous les jours : « Ce que nous voulons, dit-il, c'est une République *ferme,* honnête et modérée. »

Quels étaient donc les hommes dont Garnier proclamait la capture aux applaudissements d'une Assemblée dite républicaine? Des chouans, peut-être, des persécuteurs du dernier règne ou des meneurs de bonnets à poil? Non ! ce sont les fous qui depuis dix-huit ans sacrifient leur sang et leur liberté; qui par leurs cris et leurs efforts ont empêché la prescription, tenu haut et ferme au milieu des défaillances et des lâchetés, le drapeau de la Révolution. Ce sont les mêmes que MM. Carnot et Garnier-Pagès du haut de leur stalle de député, accusaient de faillir au républicanisme sensé et de méconnaître la Charte, ce bon fromage de Hollande si savoureux. Toujours le même destin : à eux encore la prison, l'infamie ; aux habiles, l'honneur, le pouvoir et l'applaudissement des foules !

Maintenant la comédie tourne au drame. La réaction n'a plus besoin de voile. Garnier résume ainsi la situation (1) :

« Le peuple est immergé dans ses libertés, tous ses « droits sont acquis, tous ses vœux sont satisfaits, « toutes ses espérances dépassées. Jamais il n'a joui « d'une aussi complète possession de lui-même. »

Que réclame donc ce peuple exigeant ! Ses bons

(1) Tome VI, page 452.

amis les libéraux sont au pinacle, ses nouveaux frères les royalistes le pressent dans leurs bras ; ses bons pères spirituels, les prêtres, le bénissent ; les juges de Louis-Philippe le morigènent. Il a des discours. Il paie les 45 centimes. « Le peuple, dit Garnier-Pagès, s'acharne à détruire sa propre souveraineté. » C'est que voilà l'échéance des trois mois de misère acceptés par le gouvernement provisoire pour le salut des hautes castes. Le canon et la mitraille règleront les comptes de la République. Le droit au travail ira s'exercer en Sologne, en Algérie, voire même de l'autre côté de l'Océan.

Ces doux pensers berçaient les hommes du pouvoir. Déjà, lors du drapeau rouge, Arago, ce savant qui, comme Bailly, fourvoyé dans la politique, finit comme lui par prendre goût au sang, Arago disait à ses adversaires : « Appelez vos adhérents, je ferai battre le rappel et nous déciderons la question à coups de fusil. » Des délégués nantais étant venus solliciter un emprunt auprès de la commission exécutive, pour payer leurs ateliers nationaux, on leur répondit : « Si vous ne pouvez pas en sortir, faites ce que nous allons faire ici. Tirez des coups de fusil (1). »

(1) Rapport de la Commission d'enquête. Déposition de F. Arago. Au reste il était difficile de se faire illusion sur ces hommes. Jamais Arago ne fut un républicain. En 1848, il adressait la proclamation suivante aux électeurs du XII[e] arrondissement : « Je déclare que le gouvernement monarchique et héréditaire est, suivant moi, le seul qui puisse prendre racine en France et y fructifier. Je suis convaincu que le pays serait exposé à mille agitations sous un chef électif. Si j'ai l'honneur d'obtenir vos suffrages, je combattrai donc à la Chambre toute mesure qui me paraîtrait conduire à un gouvernement républicain. » (Imprimerie de la Veuve Thuau, rue du Cloître-Saint-Benoît, 4). Son continuateur, Emmanuel, a déclaré, dans une lettre publiée dans tous les journaux à grand renfort de tam tam, que la vie de son père était indivisible à ses yeux. Nul doute qu'il ne l'accepte sans bénéfice d'inventaire.

Enfin, écoutons Garnier :

« Il fallait à tout prix résoudre la question du tra-
« vail, car dans ces moments il y avait un million
« d'hommes à la charge de l'Etat.

« Comment employer un million d'hommes? On
« pouvait, comme à une autre époque, on pouvait, au
« nom du patriotisme, au nom des intérêts de la France,
« au nom même des principes, on pouvait jeter ce
« million d'hommes au dehors et déclarer la guerre de
« principes à tous les monarques et à tous les peuples.
« Le gouvernement ne le voulut pas. On savait bien
« qu'il y aurait une souffrance intérieure, *qu'il y aurait*
« *peut-être une lutte intérieure ;* mais s'il fallait en
« venir à ces redoutables éventualités, le gouvernement
« provisoire aima mieux encore *se résigner à la guerre*
« *civile* que d'aller porter le fer et le feu chez des
« peuples qui n'attaquaient pas le pays, et *le mal fut*
« *ainsi contenu dans les limites de la France* par res-
« pect pour l'indépendance des peuples au dehors (1). »

Singulier respect de l'indépendance des peuples, et politique de boucher! Tandis que le prolétariat, en échange de la dictature, ne leur demande que du travail et du pain, mes démocrates en habit noir abouchés avec les royalistes, couvent des projets de meurtre. Leur bouche débite des flagorneries, leur cœur n'a qu'une pensée : *se défaire du prolétariat parisien.* Philanthropes cosmopolites, ils optent pour la saignée en famille, à huis-clos, sans déranger le voisin.

Saignare, purgare,
Resaignare, repurgare.

Voilà toute la politique des conservateurs. S'agit-il d'application pratique, tous les spiritualistes sont de l'école de Broussais.

(1) *Moniteur*, séance du 24 octobre 1848.

La réaction en belle humeur trouva plaisant de voir exécuter la besogne par ceux mêmes que le peuple avait tirés du néant, qu'il accompagnait depuis cinq mois de ses acclamations enthousiastes ; et ces âmes de boue, valets du royalisme et bourreaux, saisissent avec allégresse la mission d'égorger la République.

Union sous le fouet du garde-chiourme !

Concorde sous la griffe de l'exploiteur... ou sinon !

« Monsieur, écrit le ministre Trélat au directeur des « ateliers nationaux, j'ai l'honneur de vous annoncer « que la commission du pouvoir exécutif (Arago, Marie, « Ledru-Rollin, Lamartine, Garnier-Pagès — qu'aucun « ne soit oublié) vient d'adopter les mesures sui- « vantes :

« 1° Les ouvriers célibataires âgés de 18 à 25 ans, « seront invités à s'enrôler sous les drapeaux de la « République pour compléter les régiments de l'armée. « Ceux qui refuseront de souscrire des engagements « volontaires seront immédiatement rayés des listes « d'embrigadement des ateliers nationaux.

« 2° Il sera procédé sans délai au recensement des « ouvriers de Paris... Les ouvriers qui ne pourront « justifier d'une résidence de six mois avant le 24 mai, « seront congédiés et cesseront de recevoir des salaires « et des secours.

« 3° Les listes d'ouvriers dressées par arrondisse- « ment et par profession, seront déposées dans un « bureau spécial où il en sera donné connaissance aux « patrons... Les patrons pourront *requérir* tel nombre « de ces ouvriers qu'ils déclareront nécessaire à la « reprise ou à la continuation de leurs travaux. Ceux « qui refuseront de les suivre seront à l'instant rayés « des ateliers nationaux...

« 5° Il sera organisé dans le plus bref délai des bri- « gades d'ouvriers que l'on dirigera dans les dépar- « tements pour être employés, sous la direction des

« ponts et chaussées à l'exécution des grands travaux « publics. »

Ainsi, la faim ou la milice que l'on prépare à un noble usage ; la faim ou le sort d'esclaves en magasin requis par le caprice d'un maître ! la faim ou l'exil d'un troupeau dispersé aux quatre coins de la France sans famille et sans patrie : tel est le firman de Trélat, le décret de proscription édicté par des démocrates.

Le directeur des ateliers, Emile Thomas, qui, du reste, se mêlait de beaucoup de choses, veut adresser quelques observations. Mandé au cabinet du ministre, il y trouve deux officiers de paix, l'ordre de donner sa démission et de partir sur l'heure à Bordeaux afin d'organiser de nouveaux ateliers. A Bordeaux, un ordre d'arrestation signé Garnier-Pagès et Trélat l'a précédé, et par surcroît de précaution, porte d'arrêter en même temps les agents qui ont accompagné le directeur.

Certes, ces messieurs de la Commission étaient dignes de vivre au temps des lettres de cachet. Jamais limiers à la poursuite d'une biche ou d'un faon, ne montrèrent plus de fureur et d'acharnement que la meute libérale et jésuitique de l'Assemblée altérée du sang du peuple, sans cesse pendue à ses flancs, aboyant à mort. Ils avaient dans les veines quelque chose des brigands de Vendée, des sbires de la Saint-Barthélemy et des croisés de Montfort, tous ces nobles et ces évêques masqués en patriotes pour mieux égorger. Et à chaque mot de négociation, d'entrevue, quels croassements, et hurlements sauvages ! Pas de retard, pas de quartier. Du sang ! Cent mille hommes sont au Champ de Mars, il faut les jeter dans la rue le même jour, à la même heure, au moment même où gronde l'émeute. La Sologne sera leur Icarie et leur cité du Soleil. Ils préférèrent mourir sur le pavé de Paris où l'ouvrier jouait enfant, où sa tête reposera tout à l'heure, béante.

Se redressant de toute sa hauteur, et du même

accent dont les tortureurs du Saint-Office prononçaient l'ineffable : *Diligete invicem,* le jésuitisme crache au peuple la parole de paix. Falloux lit :

« *Projet de décret :* — Art. 1er. Les ateliers natio-
« naux seront dissous dans trois jours. »

Complice et exécuteur des hautes œuvres divines, Garnier-Pagès monte après lui à la tribune, et par deux fois donnant le mot d'ordre à la réaction :

« Il faut en finir, oui, il faut en finir avec les agi-
« tateurs (Oui ! oui ! Bravo ! bravo !)... Il ne faut pas
« parler, il faut agir. Oui, il faut agir avec force et
« vigueur, avec l'énergie du dévouement, lorsqu'on
« est en présence de l'émeute armée, *soldée,* et venant
« ensanglanter les rues de Paris... Citoyens représen-
« tants, depuis ce matin nous avons été prévenus que
« l'émeute s'agitait, qu'on cherchait à *solder* des agi-
« tateurs. Nous n'avons pas cessé de donner avec
« activité des ordres pour que la garde nationale immé-
« diatement prit les armes, pour que la garde nationale
« mobile fût prête, pour que la garde républicaine fût
« aussi disponible ; enfin, notre brave armée, nous
« avons dû compter sur elle... etc.

« Nous sentons dans ces moments solennels qu'il
« est un devoir que nous devons remplir... et c'est
« pour cela qu'à l'instant même nous allons parcourir
« les différentes mairies, que nous allons examiner
« par nous-mêmes, que nous allons faire appel au pa-
« triotisme de tous, et nous pouvons croire qu'avant
« la nuit nous serons parvenus enfin à faire disparaître
« et rentrer dans leurs demeures ces *émeutiers soldés*
« qui viennent à chaque instant troubler, désorganiser,
« inquiéter la véritable République.....

« Avant de discuter, comme j'ai commencé, il faut
« agir. Il faut marcher directement à l'émeute là où elle
« est. Il faut détruire les barricades là où elles sont.

« Eh bien, nous venons vous dire que nous allons

« marcher là où l'on fait les barricades, pour les dé-
« truire nous-mêmes à l'instant. »

Le soir de ce sinistre 23 juin, le vigoureux, l'énergique Pagès (dont l'énergie ne s'est jamais déployée que contre le peuple) remonte encore à la tribune et avec une nouvelle vigueur :

« Nous nous sommes rendus, comme nous avons eu
« l'honneur de vous le dire, sur les différents points
« de la capitale... Le citoyen Arago s'est transporté
« dans le XII^e arrondissement, et là, marchant lui-même
« avec les troupes, les précédant, montant lui-même sur
« les barricades, il est parvenu à en franchir quelques-
« unes ; mais obligé de s'arrêter, il a sommé les insurgés
« de se rendre, il l'a fait AVEC ÉNERGIE. Les somma-
« tions ayant été inutiles, il a dû tirer le canon.....

« Dans les autres parties de Paris, nous avons par-
« couru nous-mêmes les I^er, II^e, III^e, IV^e, V^e, VI^e, VII^e
« et VIII^e arrondissement ; nous venons dire que partout
« Paris est au pouvoir de l'ordre..... Citoyens représen-
« tants, dans ces circonstances graves et solennelles,
« il est inutile de vous dire avec quel courage, avec
« quelle bravoure, notre garde nationale, notre brave
« armée, notre brave *garde mobile* s'est comportée.....

« Citoyens représentants, demain nous continuerons
« à faire notre devoir *avec énergie*. Nous prendrons
« toutes les mesures. Comme je l'ai dit, *ces mesures,*
« *c'est le canon*... demain nous irons avec force
« mettre un terme à cette insurrection que l'on ne
« peut comprendre, qui prend tous les drapeaux, qui
« n'en avoue aucun, qui est un parti payé, un parti
« *soudoyé* (1) et qui renferme des principes d'anarchie
« de tout genre, etc..... »

(1) Les insurgés en juin, M. Garnier, le parti qui prend tous les drapeaux, qui n'en avoue aucun, le parti *soudoyé* et qui renferme des principes d'anarchie de tout genre, c'était vous et les vôtres.

Plus d'union ni de concorde sur les cadavres, au milieu des flaques de sang ; mais l'assassinat et le mensonge. M. Garnier-Pagès n'en a pas moins affirmé, en 1864, pour les besoins de son élection, que, malade à cette heure même, il crachait le sang. Le *Moniteur* est inexorable. Combien, par d'autres plaies, coulait alors le sang du peuple !

Bientôt les bras de ces faiseurs de phrases, bons tout au plus pour conduire le peuple dans un guêpier, paraissent trop débiles. La Saint-Barthélemy libérale réclame un tueur, un homme du métier à l'œil de pierre, au front étroit, qui dise sans trembler : Tue ! tue !

En vain les membres de la Commission exécutive s'accrochent en désespérés au pouvoir. En vain promettent-ils de mitrailler avec autant de grâce que les Cavaignac et les Charras. Il faut tomber devant la la coalition réactionnaire. Déjà le tocsin sonne le glas de la République, les feux de peloton étouffent la *Marseillaise*. Le peuple, sans autre chef que son droit, sans autre drapeau que son désespoir, a engagé son Waterloo.

Union ! concorde ! hurlera la mort, ce soir, en ramassant les combattants, pour les jeter pêle-mêle dans sa fosse.

Victoire à jamais glorieuse pour les vaincus, infâme pour les vainqueurs ! Un peuple tout entier offert en holocauste comme gage d'alliance par les libéraux républicains aux libéraux jésuites.

Pereat, pereat, illa dies !

Pauvres martyrs, égorgés par des cannibales, jetés sans jugement sur des pontons, insultés sans relâche par la plume délicate des scribes et des rhéteurs, Femmes en pleurs, enfants en deuil ! Oh ! puissent les cris et les sanglots, troupe sacrée des Euménides, poursuivre nuit et jour, sans trêve ni repos, quiconque a

trempé dans ce crime! les cadavres jeter sous leurs yeux une lueur rougeâtre, les larmes monter comme une mer. Puisse sur leurs mains s'imprimer à jamais la tache sanglante de Macbeth, et la voix de la Patrie et de l'Histoire répéter à leurs oreilles : « Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

« Rendez-vous, proclamaient-ils, la République vous tend ses bras fraternels. » Et ils les fusillaient.

Jetons un voile sur ces hontes, jetons la terre sur ces morts. Oui! mais taisez-vous, laissez en paix vos victimes; cessez de joindre l'outrage au meurtre et la souillure au guet-apens. Brisez vos glaives fratricides, et renoncez à ces trophées infâmes qui vous ouvrent le cœur et la porte des aristocraties. Nous avons assez, nous avons trop de vos baisers de Judas.

Elle a vécu. Illusion, rêve, espoir, tout est fauché! On pensait à l'avenir, au progrès.

Chut ! Le canon a parlé! On pleure dans Rama, et Rachel ne veut pas être consolée. La question s'est rétrécie entre Aménophis et Hildebrand, Charles VII ou Henri de Transtamare. C'est une partie dont le peuple dompté, sagement médicamenté, paiera la carte. L'Assemblée elle-même ne vit plus : folle de peur et de crainte, accueillant par des cris d'hyène toute mesure atroce, repoussant avec fureur toute parole d'amnistie, elle poursuit sa danse macabre éclairée d'une lueur funéraire. Tous ces hommes sont des squelettes, ils agitent des osselets et creusent une fosse. Le temps avec son sablier a compté leurs derniers moments.

Garnier-Pagès tint sa place dans cette assemblée de spectres, et s'il y pratiqua avec une certaine constance le système de l'abstention, appoint commode d'une majorité oppressive, quelques votes émergeant de ce système digne de Conrard permettent de suivre sa trace. L'ardent défenseur du droit de réunion n'hésite pas à voter la loi sur les clubs, qui les tue sous prétexte de

les réglementer, et laisse la porte ouverte à toutes les répressions dans le chapitre des Sociétés secrètes. L'économe auteur des 45 centimes, prodigue à l'occasion, appuie de son vote les 50,000 francs par mois d'augmentation pour le président Louis-Napoléon Bonaparte; en revanche, il repousse la loi sur le cumul des places et les réformes sur l'exonération.

Puis un jour, le lendemain de Juin, lorsque tous les Pilates démocratiques lavaient leurs mains souillées, un Romme (son nom éveille en notre esprit tout un monde de regrets) vient proclamer le Droit, sur les décombres mêmes où le crime bourgeois croyait l'avoir enseveli. Proudhon, en face des égorgements et de la transportation, confesse sa foi de justice et fait sentir l'aiguillon du remords à tous ces réacteurs, qui se tordaient sous sa parole comme un tourbillon de damnés. Alors, on assista à une scène inouïe dans les annales parlementaires.

« Brigands! » crie Dupin. « Lâches! » hurle Sénard. « A Charenton! » glapit Taschereau. Ne maîtrisant plus sa rage financière, Goudchaux sort de la salle des séances. Un bouffon manquait à cette nouvelle passion. Garnier vint donner son coup de pied au martyr socialiste. Du sein des ordres du jour dictés par toutes les furies de l'égoïsme, l'œuvre de Garnier brille par l'incohérence et la sottise. Ce serait burlesque si ce n'était ignoble. Tant de fange dépassait le but visé par ces habiles. On préféra à la plate invective de Garnier l'élucubration savante des Saudrin, Peupin et Bérard, revue, amendée et corrigée par le ministre de l'intérieur Sénard. *Sat est voluisse.*

L'heure de quitter la scène politique a sonné, et lorsque l'Assemblée clôt ses séances par le refus d'une amnistie pour les 11,000 citoyens déportés à Cayenne sans jugement, Garnier-Pagès disparaît. Tous ces hommes ne furent point réélus. Le peuple les maudissait,

et la réaction elle-même avait pris en dégoût ces dociles instruments. Après s'en être servie, elle les dédaigne.

Rentré dans la vie privée, spectateur froid et intact des maux qu'il avait préparés, sourd à tout enseignement, muré dans l'amour-propre et l'égoïsme, Pagès éleva, pour la plus grande gloire de ses trahisons, un monument, le plus sanglant de tous les témoignages. C'est l'histoire écrite par les politiques déchus, du fond de leur retraite, pour masquer leurs rides, farder leurs visages et leurs actions, surprendre la postérité.

Toutes les histoires de 1848 sont les mêmes, depuis Louis Blanc jusqu'à Daniel Stern. Elles soutiennent la République comme la corde soutient le pendu et n'ont qu'un but : l'outrage à la Révolution. Mais l'histoire de Garnier-Pagès se distingue par son lyrisme et sa perpétuelle fanfare. Rien de comparable à ce Prudhomme qui triomphe de ses fautes, exalte ses trahisons et pousse des cris de joie en présence des ruines.

Enumérant la plus splendide liste de traîtres, il s'écrie avec l'accent d'un inspiré (1) :

« La République, je me plais à le redire pour ses « destinées futures, pour la gloire de la France qui « l'acclama spontanément, pour l'honneur de tous ceux « qui la soutinrent de *leurs adhésions* fut *l'ancre de « salut* au milieu de *la tempête* (Garnier désigne ainsi « la Révolution de Février). »

L'illustre historien, et c'est tout naturel, oublie le peuple, ce malappris qui « s'imaginait avoir fait la « révolution pour lui seul (2) ». On lui prouva le contraire.

Garnier n'a aucune notion des boucheries de Rouen, de Juin et de leurs suites. S'il rencontre sous sa plume

(1) Tome VIII, page 244.

(2) Rapport de la Commission d'enquête. Déposition de Garnier-Pagès.

l'égorgement de Rouen où des centaines d'hommes de femmes et d'enfants furent immolés, sans que la réaction ait pu montrer dans ses rangs une victime, « comprimer, écrit-il, c'est une nécessité (1) ». Par contre, les adhésions du clergé le font pâmer d'aise.

Un nuage passe sur cette allégresse. Les royalistes, ces insatiables, ces ingrats, adressent encore quelque reproche à leur sauveur ; Garnier les réfute victorieusement et dans de longues pages. Il est plus à l'aise avec les *sectaires,* car dans la phraséologie borgne, les hommes sans principes et sans conscience, larges comme le vide et le désert, traitent la révolution de chapelle et ses soldats de sectaires.

Voici les reproches de cette race importune ; on y verra que si Garnier a péché, si aujourd'hui encore il persiste dans ses errements, ce n'est pas de l'ignorance.

« Renversement (2) du drapeau rouge, maintien de « l'armée dans Paris, précipitation des élections, con- « nivence avec la réaction, impunité des chefs des an- « ciens partis, refus de l'organisation du travail, du « droit au travail, du communisme, rejet de l'emprunt « forcé sur les riches (3), du milliard des émigrés, « respect des biens de la famille d'Orléans, conserva- « tion de la Banque de France, dédain du papier- « monnaie et de la liquidation générale des dettes, « ajournement de la guerre et de l'invasion générale « de l'Europe monarchique, ignorance de la loi du « progrès et de toutes les grandes pensées sociales, « étouffement du principe régénérateur de l'humanité. »

Quel acte d'accusation, et encore dressé par l'accusé lui-même! Garnier en a passé, et des meilleurs ; une âme naïve s'attendrait à une réfutation sérieuse,

(1) Tome VIII, page 319.
(2) L'aveu est à enregistrer. Le reporter ci-dessus
(3) Tome VIII, page 430 et suiv.

prenant corps à corps et broyant tons les arguments des sectaires. Garnier ne les honore pas d'une ombre de discussion. Il s'enfonce dans les hauteurs du dithyrambe :

« Le gouvernement provisoire se serait-il trompé? « Si on leur reproche un excès de *tolérance*, de *res-* « *pect du droit et de la liberté*, poussé presque jus- « qu'à *compromettre l'existence de la République*, je « le nie; et j'affirme que c'est au contraire par ces « sentiments même qu'ils l'ont fondée dans l'avenir, « qu'ils ont bien été de leur temps, qu'ils ont obéi « aux intentions du peuple et servi la Révolution..... »

Et page 435 : « Ainsi 1848 sera une des grandes « dates de *notre génération*. Pour la France, c'est un « nouveau pas dans le progrès, pour l'Europe c'est un « signal. Les principes de 1789 ont, en 1848, aban- « donné leur cortège funèbre pour remonter dans « leur sphère d'ordre, de beauté et d'humanité. Le « fantôme a disparu, il n'est resté que la Liberté et la « Justice dont la République (1) est la plus sincère « émanation. »

O Tartuffes! paroles vides et creuses comme le mensonge! Tant d'effronterie ferait rire, si elle ne se traduisait en caractères sanglants.

Ces pages sont de 1862. Que dire du machiniste, le sourire sur les lèvres au milieu des décombres fu-

(1) On s'étonne de ce mot. La République de Garnier est celle de Brissot, la république des riches, des prêtres, des royalistes et des exploiteurs. Lisez tome VI de son histoire, page 350 :

« Prouver aux riches qu'il leur est loisible de vivre en « république aussi paisiblement que sous la monarchie et « plus sûrement que sous le despotisme, tel était le noble « but... »

La République pour Garnier était une spéculation. Les arguments furent Rouen, Juin, et la trahison des provinces. Toutefois les riches ne furent pas convaincus.

mants, des membres dispersés? Qui entendrait sans frémir ces lugubres Diafoirus; ils ont tué le malade et prétendent qu'il ne s'est jamais mieux porté.

Et qu'on ne plaide pas en leur faveur les circonstances atténuantes de l'ineptie. « Toutes les questions sans exception, financières et autres, le gouvernement pouvait les résoudre; il ne l'a pas fait, il n'a pas voulu le faire. » (Séance du 24 octobre 1848). Qui donc parle avec ce ton tranchant, sinon Garnier-Pagès lui-même? Et dans la même séance, un appel insinuant à l'oublieuse majorité :

« Je demande à l'Assemblée de juger le gouverne-
« ment provisoire, non pas, mon Dieu, pour le peu
« de bien qu'il a pu faire, mais pour le mal qu'il a
« empêché. (Très bien! très bien!) » Comprenez-vous?

Les citoyens Berryer, Falloux, Montalembert, de Montreuil, voire même le citoyen abbé Fayet applaudissent. Garnier-Pagès rappelle encore sa trahison, afin de glaner quelques applaudissements.

Il faut poursuivre malgré l'horreur et le dégoût. Garnier s'adresse aux ouvriers (1). « Les ouvriers ne
« comprennent pas la haute portée des institutions poli-
« tiques et des conquêtes morales que le peuple avait
« le droit de recueillir de la Révolution et dont le gou-
« vernement *versait à flots* les applications, sans res-
« triction aucune. Ils eussent tout trouvé dans le calme
« d'un état libre et prospère, dans la fortune pu-
« blique. »

Et l'impitoyable Garnier leur reproche de ne pas s'être ralliés au gouvernement provisoire.

Union! Concorde! N'est-ce pas? Comme le chien marbré de coups revient lécher la main du maître. Ah! plût au destin que les ouvriers ne se fussent pas ralliés au gouvernement provisoire, qu'ils ne

(1) Tome VI, page 181.

l'eussent pas entouré de leurs rangs épais, qu'ils ne lui eussent pas sacrifié pendant trois mois leur cœur, leur enthousiasme, leur misère ! qu'ils connaissent aujourd'hui sa gratitude ! C'est vous qui vous êtes ralliés aux royalistes, pour refouler la plèbe, pour la trahir et l'égorger ! Pourquoi souiller encore vos victimes. Rien ne vous désarmera donc ! Ils vous apportent leurs votes, comme ils vous apportaient le pouvoir, comme ils vous ont donné leur sang. Ils semblaient vouloir lasser à force de confiance, votre constance à les trahir et à les calomnier.

Du reste, nous sommes du pays où les battus paient l'amende. On inaugure même devant certains *pays* une nouvelle défense : les assassins ne sont plus coupables, mais ces scélérates de victimes qui par perversité et noirceur d'âme se jettent sur les poignards de messieurs les assassins.

M. Garnier-Pagès ne loue pas seulement les assassins, il les conseille. Ainsi, il se donne beaucoup de mal pour leur recommander le calme et l'attente ; mais n'ont-ils pas l'histoire ?

N'est-ce pas en bâtissant, sans se plaindre, les palais des Tarquins, et en offrant avec calme leur femmes et leurs filles à ses enfants, que les Romains conquirent leur liberté ! La République des Provinces-Unies ne s'est-elle pas constituée en livrant ses chefs à la friture sacrée et ses franchises aux Espagnols, par amour de la légalité ?

Les Etats d'Amérique sont devenus la grande nation d'aujourd'hui en payant l'impôt du thé et souscrivant avec dignité aux taxes et surtaxes imaginées par la métropole. Enfin, pour parler de nous, la France n'a-t-elle pas conquis la meilleure part de sa liberté par le respect des bastilles, des dîmes et des privilèges ?

Toutes ces révoltes, ces désordres, ces criailleries sont ce qu'il y a de plus funeste à l'union. Quelle con-

corde avec le serf sur sa glèbe, le nègre sous le fouet, le canut dans son trou ! A force de résignation seulement, on attendrit les Shylock et les Torquemada ? Surtout que ces fous ne tirent pas châtiment des traîtres, cet exemple déplorable serait destructeur de toute concorde. Quand le peuple tient un bourreau sous son pied, il doit le relever, lui mettre son épée en mains et lui tendre la gorge. Ainsi l'on arrive à fonder la République *dans l'avenir*, etc. M. Garnier-Pagès est bien de force à nous démontrer toutes ces belles choses ; sa cantate en l'honneur des 45 centimes le démontrerait au besoin.

C'est en 1863 que l'ex-ministre des finances écrivit cette lettre à faire pâmer d'aise les démons dans les abîmes, les anges dans le ciel et les hommes sur la terre.

Un esclave ironique suivait le char de César. Pendant que Mondor débite ses drogues merveilleuses, un pitre glapissant lui donne la réplique.

Des notes accroupies au bas de la page accompagneront de leur aigre sourdine le ramage de l'ardent septuagénaire :

« Paris, 15 juin 1863.

« Monsieur le Rédacteur,

« Il est, dans l'histoire des peuples, de ces erreurs « profondes, de ces préventions injustes nées de l'igno- « rance des causes et exploitées par l'esprit de parti (1). « De ce nombre est l'impôt sauveur (2), les 45 centimes

(1) Que de promesses dans cet exorde, M. Garnier-Pagès, et comme nous nous rencontrons ! Votre popularité n'est-elle pas un de ces exemples frappants de *ces erreurs profondes nées de l'ignorance des causes et exploitées par l'esprit de parti.*

(2) *Sauveur.* Aurait-il donc sauvé le peuple de l'ignorance, de la misère et du désespoir ? Non, il a sauvé le capital, le seul peuple reconnu de Paris.

« à qui la France a dû d'échapper au déshonneur de la « banqueroute (1). Tant que j'ai supporté seul la res- « ponsabilité de cet impôt (2), je n'ai point fatigué la « presse de mes explications (3). Je me suis borné à « donner le récit des faits dans une histoire de la Révo- « lution de 48 (4). Mais, depuis ces derniers temps, « cette mesure salutaire (5) est devenue une arme de « guerre employée sans distinction contre tous les op- « posants, par ceux-là même qui l'avaient approuvée « en 1848 (6).

« Je crois donc bien que le devoir (7) me prescrit « maintenant de prendre face à face, corps à corps, les « reproches, les accusations (8) et qu'il me sera per- « mis de les relever, non point pour m'en fortifier (9) « mais pour en glorifier le gouvernement de 1848 et le « pays (10).

« Après deux années désastreuses de disette, d'inon-

(1) L'honneur de la France n'a rien de commun avec les tripotages de Louis-Philippe. Par quels liens secrets se rattacherait-il aux rentes d'une poignée de privilégiés? Garnier-Pagès serait bien bon de nous l'apprendre.

(2) Allons donc ! Traduisez : « Tant que redoutant les souvenirs des Parisiens, je n'ai pas osé me présenter à leurs suffrages. »

(3) Mais elles sont instructives vos explications, et valent des volumes !

(4) On la connaît votre histoire, n'y revenons plus !

(5) Les royalistes applaudissaient au salut de leurs rentes et à la ruine de la République, sauf plus tard à vous faire un grief de la mesure.

(6) L'ingratitude est une de leurs vertus.

(7) Traduisez encore : « L'intérêt de mon élection future. »

(8) Mais vous n'avez rien pris du tout.

(9) Au contraire !

(10) Pauvre pays, à combien de sauces l'avez-vous mis ? Vous l'avez saigné avec l'impôt et la baïonnette, vous le glorifiez maintenant en galimatias double dont vous partagez avec Gagne le secret !

« dation et de crise pécuniaire, quelle était donc la « situation le 24 février 1848 (1). M. Ducos, rappor- « teur de la loi des comptes, depuis ministre (2), l'a « ainsi établie.

« La dette flottante, exigible, officiellement recon- « nue, s'élevait à 960 millions, plus 170 millions pour « travaux qui ne pouvaient être interrompus, en tout « 1,130 millions.

« Il fallait en outre pourvoir aux dépenses men- « suelles, 140 millions, et aux dépenses extraordinaires « imposées par les circonstances.

« Il y avait en caisse : Espèces.....	135,000,000
« Valeurs en portefeuille dont la ren- « trée était incertaine	57,000,000
« Valeurs en dépôt.....	13,000,000
Total.....	205,000,000

« Sur les 135 millions espèces : (3)

« 73 millions étaient affectés irrévocablement au « paiement du semestre de la rente.

« 62 millions restaient en espèces pour satisfaire « aux nécessités s'élevant à 1,130 millions et aux be- « soins urgents.

(1) Le pays souffre, donc accablons-le de nouveaux impôts. Tel est le raisonnement du financier démocrate.

(2) Première autorité citée par Pagès. La liste va s'en dérouler bientôt : rien que des juifs, des ministres, au moins des rois et des empereurs.

(3) Que nous importe toute cette fantasmagorie de chiffres, véritable compte d'apothicaire ! Il ne s'agit pas d'additions, mais de justice. Réorganiser l'impôt, moraliser la dette, régler équitablement les droits du capital et du travail : voilà ce qui était en question. Héritiers de la monarchie, comme vous le répétez avec le *Constitutionnel*, vous veillez sur tous les abus comme sur un patrimoine que vous tremblez de ne pas transmettre intact.

« Le *Constitutionnel* disait : le gouvernement pro-
« visoire n'a pas fait cette situation, *il en hérite*.

« Pour sauver le pays, que fallait-il faire (1)?

« L'emprunt forcé,

« Le papier-monnaie,

« L'aliénation des recettes futures (2).

« La confiscation des biens de la famille d'Orléans,

« Le rappel du milliard distribué aux émigrés (3),

« Le gouvernement provisoire repoussa ces expé-
« dients et ces moyens violents (4).

« Les antécédents lui avaient tracé la voie (5), l'opi-
« nion publique la lui indiquait.

« Sans remonter plus haut que 1813 (6), Napo-
« léon, pour subvenir aux frais de la guerre, ajoutait
« 100 centimes aux contributions des patentes et des
« portes et fenêtres, et 30 centimes aux contributions
« foncières personnelles et mobilières.

« En 1814, il ajoutait encore 50 centimes à la con-

(1) Pour sauver le pays et non ses parasites, il fallait liquider, au lieu d'engager indéfiniment l'estomac des prolétaires au profit des aristocraties.

(2) Voilà à peu près le fond du sac Pagès. Comme on le voit, il est maigre.

(3) Oh ! ces deux mesures ! personne ne les a redoutées de votre part.

(4) Une anecdote édifiante sur cette horreur de la violence, pareille à celle des catholiques pour le massacre. Le Gers avait accueilli avec acclamation la République. Chaque village avait couru à la forêt prochaine choisir le plus beau chêne comme arbre de Liberté. A la nouvelle de l'impôt *sauveur* des 45 centimes, ce fut un cri de colere et d'indignation. Il fallut de la troupe et des canons pour mettre à exécution une mesure *salutaire*.

(5) On va voir la filiation politique de Pagès, elle est piquante.

(6) Certes, les grands exacteurs, les faussaires, les faux-monnayeurs ne manquent pas dans l'histoire monarchique. Si vous n'êtes pas remonté à Philippe-le-Bel, à Jean-le-Bon, à Louis XIV, c'est générosité de votre part.

« tribution foncière, 100 centimes aux contributions « personnelles, mobilières, et des portes et fenêtres.

« Louis XVIII, en 1815, frappait les départements « d'une contribution de guerre de 100 millions.

« En 1816, il continuait la contribution extraordi- « naire de 100 centimes, décrétée en 1814 par Napo- « léon.

« Il en perpétuait une partie sous le nom de centimes « additionnels, sans destination spéciale. Louis-Philippe, « en 1830, élevait le chiffre des centimes additionnels « de 10 à 17 et ajoutait 30 centimes extraordinaires au « budget de 1831 (1).

« En 1848, le gouvernement provisoire (2) vota à « l'unanimité ces trois décrets.

« L'impôt des 45 centimes (évalué à la somme nette « de 160 millions).

« Le dégrèvement des contribuables pauvres (éva- « lué à 30 millions) (3).

« L'abolition de l'impôt sur le sel comme compen- « sation (4).

« Par ce sacrifice de 160 millions et par la recon- « naissance des billets de banque comme monnaie « légale, la France fut arrachée, je le répète avec

(1) On ne peut guère choisir de meilleurs modèles et des autorités plus révolutionnaires. Napoléon, engagé dans des guerres d'ambition, faisant appel aux dernières ressources de la France, Louis XVIII soldant l'alliance étrangère et le milliard de Coblentz, double tribut; Louis-Philippe même, peste ! rien n'y manque. M. Garnier-Pagès est écrasant pour lui-même et tient sa place au milieu de cette troupe d'élite dont il est le continuateur:

(2) C'est modestie pure. Vos collègues ont eu le mérite de vous comprendre, mais pourquoi vous enlever ainsi le mérite de l'invention ?

(3) Impôt mythologique, application inconnue.

(4) Exécutable en 1850, ne l'oublions pas.

« fierté, au *déshonneur de la banqueroute, et toutes « les dettes de la monarchie furent payées* (1).

« Eh bien, je le demande hardiment (2), que chaque « citoyen compare la parcelle d'argent qu'il a donnée « à la grandeur du résultat, et qu'il dise s'il a un « regret à exprimer, et si au contraire il n'a pas à « s'applaudir d'avoir contribué à liquider le passé, « à assurer le présent et à consolider le crédit de l'Etat « pour l'avenir (3) ?

« D'ailleurs, examinons qui donc n'aurait pas à se « féliciter (4) ?

« Les rentiers? Les semestres des rentes ont été « acquittés.

(1) La *chute en est jolie, agréable, amoureuse.*

Voilà le gros mot lâché : les dettes de la Monarchie *payées !* Votre but était de les faire endosser à la République, comme d'habiles coquins font valider à un jeune homme, le lendemain de sa majorité, les dettes véreuses arrachées à son inexpérience. Piquer d'honneur un peuple ou un enfant, la marche est la même.

Cette opération porte un nom en jurisprudence et en histoire : c'est du chantage *politique.*

(2) La hardiesse ne vous manque pas.

(3) Toujours le même système : donner le change au peuple, l'éblouir à force de sophismes et de phrases, et lui représenter ses faux pas comme des prodiges de générosité et de politique. La victime doit marcher au guet-apens comme au triomphe, fière de sa sottise et pleine de gratitude pour les traîtres qui la perdent. Peuple battu, trompé et content, — idéal du stratégiste. Ainsi, sur la fallacieuse invitation de Garnier, que chaque citoyen dise s'il a un regret à exprimer, et si, au contraire, il n'a pas à s'applaudir d'avoir contribué à liquider la réaction *dans le passé*, à *l'assurer dans le présent* et à *la consolider pour l'avenir.*

(4) Sublime du grotesque et de l'impudence ? Garnier oublie simplement ceux qui ont payé ce fameux impôt, cette pierre philosophale de finance qui a tout sauvé et tout guéri.

« Les ouvriers ? Ils n'ont rien donné et ils ont reçu « sous forme de salaire une partie des 45 centimes (1).

« Les employés ? Ils ont perçu leurs appointe- « ments (2).

« L'armée ? 114 millions furent immédiatement « affectés à sa réorganisation (3).

« La marine? Elle fut agrandie.

« Le clergé ? L'Eglise a régulièrement perçu sa « dîme de l'Etat (4).

(1) Garnier, au paroxysme de l'enthousiasme, adjure les vivants et les morts, les mondes et les planètes, les dieux et les hommes à se prosterner devant les 45 centimes. Qui n'aurait à s'en féliciter ? Les rentiers, passe encore ; bien qu'ils aient préféré recevoir leurs rentes sans débourser, mais les ouvriers, halte-là ! Vos 45 centimes sont une manne tombée des nues, je le veux bien ! mais ils frappaient encore le mobilier, les patentes, les portes et fenêtres, impôts certes payés par le peuple. Si vous leur avez suffisamment reproché le faible salaire arraché à vos premières appréhensions, ils ont reçu le reste des 45 centimes sous forme de boulets et de baïonnettes, sans compter le fouet du bagne. Qui donc n'aurait à s'en féliciter? C'est tout profit. Les morts ne reviennent pas, et les fils votent pour vous.

(2) La meute, la valetaille, les espions, les sbires, toute cette tourbe qui se ruait à la curée de l'Hôtel de Ville : payons largement ces utiles fonctionnaires !

(3) N'oublions pas non plus l'armée, la brave armée, comme disent les réacteurs en flairant la boucherie. Elle sert à protéger la patrie, elle maintient haut et ferme le nom et le drapeau français. L'ennemi fut délogé du Panthéon, chassé de la Bastille et écrasé au faubourg du Temple. Les chiffres, du reste, sont éloquents : cette brave armée absorbe 114 millions sur 160. La France est assez riche pour payer ses gloires.

(4) Autre indispensable. J'avais lu dans nos historiens spiritualistes, druidiques ou néo-platoniciens (Henri Martin, Jules Simon ou quelque autre), que la Révolution était venue supprimer la dîme et la taille. On paie, paraît-il, encore l'une et l'autre. Merci à Garnier-Pagès, en passant.

« Les commerçants, les industriels ? Une partie fut « affectée à la création des comptoirs d'escompte.

« La Banque de France et les banques des départe- « ments ? Elles furent sauvées (1).

« Les campagnes ? Mais si on avait recours au « papier-monnaie, elles étaient ruinées.

« Les villes ? On leur a prêté pour leurs travaux.

« Les receveurs généraux ? Ils ont été remboursés « et sauvegardés.

« Les artistes ? Ils ont été secourus.

« Les créanciers de l'Etat ? Ils ont été soldés.

« Les orléanistes ? Les biens de la famille royale, « qui eussent suffi aux besoins, ont été respectés (2).

« Les légitimistes ? Fallait-il donc revenir sur le « milliard des émigrés ?

(1) Sauvez la caisse ! c'est le cri du cœur. Or, l'impôt des 45 centimes ne pesait pas seulement sur la propriété foncière, mais sur les patentes, le mobilier, les portes et fenêtres, et frappait particulièrement le travail et l'industrie qu'il se donnait des airs de secourir. Vertu ineffable des 45 centimes ! Les commerçants et les industriels n'en sont pas moins sauvés. Les artistes, le peuple, les rois, tout est sauvé. Quelle rédemption ! Garnier est Messie ! miracle ! par la rosée vivifiante des 45 centimes, tous les arriérés du monde sont lavés. — Et ne souriez pas. Voici 160 millions dont 114 sont aussitôt absorbés par l'armée ; reste 46. Or, avec ces 46 millions, l'incomparable Garnier suffit à tout. Je regarde autour de moi : les rentiers payés, le peuple salarié, les employés appointés, la marine agrandie (agrandie est peu clair, mais ne chicanons pas). Le clergé reçoit sa dîme, le commerce va, les artistes sont secourus, les créanciers de l'Etat soldés, les campagnes, il est vrai, un peu agitées (la faute en est à Voltaire) enfin un tableau de bonheur et de prospérité. Le tout avec 46 millions. Eh bien, je le proclame hautement, depuis l'homme de Galilée qui, avec cinq pains et deux petits poissons, nourrissait une multitude affamée, rien de comparable n'a été exécuté ; et je demande la canonisation, que dis-je, l'apothéose thaumaturge.

(2) Le respect est touchant ; rappelons toutefois à

« Les bonapartistes? N'ont-ils pas hérité des avan-
« tages d'une liquidation effectuée et d'un crédit
« affermi (1)?

« Le peuple? Il n'a pas terni sa victoire par la
« faillite (2).

M. Garnier-Pagès, transmué en député de la Seine, une de ses plus jolies élucubrations de février:

« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

« L. E. F.

« Le maire de Paris, averti que des citoyens ont mani-
« festé l'intention de détruire les résidences qui ont appar-
« partenu à la famille déchue afin de faire disparaître
« jusqu'aux derniers vestiges de la tyrannie, leur rappelle
« que ces édifices *appartiennent désormais à la Nation...*
« que d'après une résolution prise par le Gouvernement
« provisoire, *ils doivent être vendus* pour leur prix, être
« affecté au soulagement des victimes de notre glorieuse
« Révolution et aux dédommagements que réclament le
« commerce et le travail.

« Il invite donc tous les bons citoyens à se souvenir que
« les édifices nationaux sont placés sous la sauvegarde du
« peuple.

« 25 février 1848.

« *Le maire de Paris :* GARNIER-PAGÈS.
« *Secrétaire :* LOUIS BLANC. »

C'est une promesse de février, nous objectera victorieusement le successeur de Pache. Il fallait sauver les biens d'une famille auguste. « J'ai judaïsé, dit saint Paul, mais pour décevoir les Juifs. »

(1) Nul besoin de votre déclaration ; nous vous connaissons comme précurseur de l'Empire.

(2) Que vous adressiez vos tendres roucoulades aux orléanistes, aux legitimistes, et *tutti quanti*, nul n'y trouve à redire. Puissent même ces lignes accroître, si c'est possible, le témoignage de leur reconnaissance! Mais, de grâce, ne mêlez pas le peuple à vos forfanteries réactionnaires. Ne parlez pas de victoire au captif que vous avez livré ! Assez d'ironie, car c'est vous qui avez *failli*.

« De quoi donc peut-il y avoir une plainte fondée « là où chacun a tiré profit (1) ?

« L'avis de tous les financiers sérieux, depuis « M. A. Fould jusqu'à M. Thiers, depuis M. Hippolyte « Passy jusqu'à M. Goudchaux (2), a toujours été que « l'impôt des 45 centimes avait été la mesure la plus « vraie, la plus juste, la plus logique, la plus hon- « nête (3).

« Que nous ayons à nous reprocher nos fautes, « soit ! (4) C'est la conséquence naturelle de la lutte ; « mais que, convaincus en notre âme et conscience de

(1) Quel sacrilège oserait encore se plaindre ? La brume du lointain s'est levée sur un champ de bataille sanglant, une ville prise d'assaut, des exilés, des veuves ; la liberté sanglote sur des ruines. Illusion, mirage, vain songe d'un esprit qui n'a pas aspiré l'élixir des 45 centimes. Le chantre Garnier prend à deux mains la lyre de Belmontet : Laissez leur dire que la France est heureuse.

(2) Le pavillon couvre dignement la marchandise. Le scrupuleux Fould, l'ascète Thiers, le banquier humanitaire Goudchaux que le seul nom de socialiste mettait en furie, le ministre bonapartiste Passy, voilà certes d'excellents juges en fait de *vérité*, de *justice*, de *logique* et avant tout d'*honnêteté*.

On peut apprécier à cette litanie la moralité politique et de Garnier et de ses mesures.

(3) Pourquoi s'arrêter en si beau chemin. La langue française manquerait-elle d'adjectifs ? Cette littérature empruntée à M. Gagne et aux vendeurs d'orviétan (*redde Cæsari*) se débite au son de la grosse caisse et avec un casque. En temps primitif, Garnier aurait lu sa lettre avec l'appareil et le char de Mangin.

(4) La modestie sied bien aux grands hommes. Garnier commence par parler de ses fautes et démontre ensuite n'en avoir jamais commises. Pourquoi, dès l'abord, ne pas proclamer son infaillibilité, mais il veut réunir tous les mérites. Quelle savante gradation ! L'impôt sauveur est devenu *mesure salutaire*, puis mesure *indispensable*, *la plus vraie*, *la plus juste*, *la plus logique*, *la plus honnête* ; il devient pour le bouquet *mesure de salut public*. Qui eût deviné tant de choses dans l'ineptie des 45 centimes ?

« l'*indispensable* utilité d'une mesure de *salut pu-*
« *blic* (1), nous en fassions le texte et le prétexte (2)
« à calomnier (3), là est le mal !

« Pour moi, je le déclare, si on me jette comme une
« offense l'impôt des 45 centimes, je le relève comme
« un fait qui m'honore (4), comme je m'honore d'avoir
« été membre d'un gouvernement (5) qui a prononcé
« l'abolition de la peine de mort, de l'esclavage, du
« serment politique ; qui n'a proscrit personne et qui
« s'est retiré les mains pures, le front haut, emportant
« pour seule fortune ce décret de l'Assemblée Consti-
« tuante, qu'il avait bien mérité de la Patrie !

« Salut cordial.

« GARNIER-PAGÈS. »

On conviendra que, pour jeter de pareilles bourdes à la face du public, il faut avoir un grand mépris pour lui, une foi vive dans l'ignorance et l'aveuglement du

(1) « Il n'y a pas d'athées » dit arrogamment le spiritualisme Eh bien, ceux mêmes qui combattent les 45 centimes sont forcément convaincus de l'utilité de cette mesure propice aux épithètes. Une demande, aimable farceur :

En dépit de tout votre tapage, en êtes-vous bien convaincu, vous ?

(2) Texte, *prétexte*. Joli !

(3) *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes.* Vous calomnier serait difficile, vous ne l'avez été que par les naïfs qui ont cru et proclamé votre foi révolutionnaire. Meurtrier et traître qui, sous de nouveaux masques, veux continuer ta vieille intrigue, je ne te calomnie pas, je t'excuse!

(4) Avez-vous déjà peur qu'on l'oublie? Soyez tranquille.

(5) Boum! Boum ! Zin ! Zin ! Voilà l'hymne en l'honneur du Gouvernement provisoire, finale inévitable de ces sortes de morceaux. Les soi-disant bienfaits de ce détestable régime ont été réduits à leur juste valeur.

Il a aboli la peine de mort en matière politique et sous son règne même, Rouen plébéien était égorgé par ses bourgeois ; quelques mois plus tard, Lahr et Daix portaient

peuple. Ces honteuses déclamations, pantalonnades n'arrachent qu'un mot : Charlatan !

Après cet épilogue, on pouvait croire close une existence si noblement remplie, si glorieuse, et dont le parfum remplissait d'un tel orgueil ce vieillard, qu'il laissait toute fausse modestie pour proclamer ses hauts faits et ses vertus. Garnier a voulu consacrer à la patrie *les restes d'une voix qui faiblit et d'une ardeur qui s'éteint*, guider encore le vaisseau sur la mer orageuse, le sauver peut-être une seconde fois des excès révolutionnaires. On l'a revu s'agiter, maquignonner des votes, chauffer des enthousiasmes, prêcher sur des tombes, parlotter, comitailler, dire aux uns : « Je les ai tués, j'ai défendu l'ordre au péril de mes jours » ; aux autres : « Je n'y étais pas, je crachais le sang » ; ou encore : « Voilà mes votes, ils sont dirigés contre les

leurs têtes sur l'échafaud, et Paris était livré aux horreurs d'une ville prise d'assaut. *Il a aboli l'esclavage* aux Antilles, mais il l'avait maintenu à Paris.

Il n'a proscrit personne, et ses sournoiseries, ses fautes calculées, son influence corruptrice envoyèrent à l'exil 11,100 citoyens déportés sans jugement, tandis que l'*abolition du serment politique* ouvrait toutes grandes les portes, ôtait leur dernier scrupule aux réacteurs. S'il a pris une mesure libérale, elle fut arrachée à son impuissance ; et sa débonnaireté d'emprunt est définie par un de ses collegues, François Arago (Rapport de la Commission d'enquête) : « On nous demandait : Pourquoi ne mordez-vous pas ? C'est que nous n'avions pas de dents. » Les dents avaient poussé en juin, et l'on mordit.

Que M. Garnier-Pagès se glorifie d'avoir fait partie d'un tel corps et qu'il en porte haut la tête, c'est une question d'impudence. *Ses mains sont pures.* Il les a lavées, et la boue et le sang ne tachent pas ! Je pense, et l'affaire des mines de Huelva le démontrerait au besoin, qu'ils ont tous eu pour fortune autre chose qu'un décret de l'Assemblée.

Qu'il soit fier ! Si les jésuites et les royalistes ont une patrie, il en a bien mérité !

excès populaires » ; puis : « Mes votes sont faussés, il y a erreur ; ce sont ceux de Fould. » — Le tout couronné par le mot de passe des vieux traîtres, la formule sinistre et magique qui englue les foules et fauche les révolutions : « Union ! union ! Concorde ! concorde ! » pour nommer ce pauvre Pagès député. Le râle des victimes et « il faut en finir ! » ont répondu.

Repoussé en 1857, parce que les souvenirs saignaient encore, et qu'Havin, le roi de Paris, lui fut opposé, Garnier a bien préjugé de l'insouciance et de l'oubli populaires. Les pavés des rues Saint-Antoine et du faubourg du Temple ont dû tressauter. Pagès, renouvelant la campagne de 1847, et sûr d'Havin cette fois, au défaut de Bancel, a été nommé député de la Seine par le prolétariat égaré. Que dis-je ? cet infortuné Garnier-Pagès est monté en grade ; il a eu sa Passion, en face de laquelle pâlissent tous les autres ; il est devenu martyr à 500 francs par mois. Le législateur de 48 a récolté les fruits de sa réglementation du droit de réunion ; de règlement en règlement, le flot est monté jusqu'à lui. Rien n'égalait sa surprise. Compère Carnot criait au *quiproquo*. « Des hommes comme nous, répétaient-ils en chœur avec l'accent de la pudeur outragée, des hommes comme nous sur les bancs ! Nous, les défenseurs de l'ordre, les sauveurs de l'aristocratie, les antagonistes de tout excès ! Nous prendrait-on pour ces fanatiques qui ne comprennent ni chartes ni constitutions, et que nous avons contribué tant de fois à jeter ici ! »

Un moment, la lueur du jour a éclairé les profondeurs du bourbier électoral ; on a pu sonder les mystères du tripotage sans principe et sans grandeur, le mépris de ces hommes l'un pour l'autre, les ambitions et les rivalités mesquines, en un mot, tous les déguisements de l'égoïsme. Il a fallu bien vite fermer cette fosse. On a fait un beau discours en

l'honneur de cette liberté qu'on ne sut ni conquérir ni respecter, et la scène s'est close par un tableau touchant où l'on voit, serrés dans la plus étroite embrassade, tous les anciens libéraux sensés, radicaux dynastiques, républicains de constitution et de bonne compagnie ; *Hébert,* le ministre de la complicité morale et des procès de tendance, les héros de Juin, de Lyon et de Rouen, les accusateurs infatigables des socialistes, les Sénard et les Favre, les Arago et les Berryer.

Que réserve l'avenir à Garnier-Pagès ? Lui et les siens poursuivent un principe peu nuageux, un idéal parfaitement saisissable : les honneurs et le pouvoir. Il ne le cache même point et livre les lignes suivantes à la méditation des électeurs : « Le pouvoir, dit notre « rigoriste, impose une attitude et une conduite autre « que celle de *l'opposition*. Le pouvoir crée, organise, « propose, cherche l'approbation, demande le consen- « ment. *L'opposition* examine et critique. Dans *l'op-* « *position*, vous êtes un parti, vous n'avez que la « parole ; au pouvoir, vous êtes un gouvernement, « vous avez mission d'initiative et d'action. *Vos* « *principes restent intacts*, mais de la théorie vous « passez à l'application. Vous ne pouvez donc garder « la même voie et suivre les mêmes errements. »

Ainsi, l'opposition, les phrases, les gestes inspirés sont l'escalade du pouvoir. Grimpé au sommet, il faut remettre les principes dans l'étui jusqu'à la dégringolade, jeter le bagage intempestif des déclamations libérales, dépouiller le vieux tribun et apparaître sous les traits d'un gouvernement fort et énergique, ferme, honnête et modéré. Les principes ne s'usent pas et servent à une nouvelle ascension. Escobar acquiescerait à ces leçons offertes par leurs maîtres à nos jeunes gens. Pends-toi ! pauvre Nisard, ta morale siamoise est dépassée.

Demandez une profession de foi à Garnier-Pagès, il

répond par l'ouragan des substantifs *Dignité*, *Union*, *Concorde*, voire même *Fraternité*. Insistez-vous : « Mon programme, dit-il, est inscrit dans mes actes, dans ma vie entière. » Cette vie et ces actions sont sous les yeux du peuple, à lui de juger. C'est pour son édification que nous avons remué ces existences troubles, voilées par la complicité générale. Arrachant les masques, nous disons, le front haut, au prolétaire : « Voilà le représentant que tu t'es donné. »

Paris, tmp. J. Allemane, 51, rue Saint-Sauveur.

